



RE

ME

a

k



~~Philippine~~

~~66~~

Aug. 00 1877

G. 645

61448



HISTOIRE
DE
L' H O M M E.

PAR
VILLAUME.



Seconde édition.

À Wolfenbüttel
dans la librairie des écoles.

1 7 8 6.



L'HOMME

Tu l'as fait un peu moindre que les anges; Tu l'as couronné de gloire et d'honneur. *Pseaume 8.*





PRÉFACE.

Quelques censeurs, qui d'ailleurs ont jugé de mon ouvrage assés favorablement, ont décidé qu'il y falloit une préface, qui en marquât le dessein. C'est une marque que mon livre n'est pas aussi bon que je le desirerois; puisque la lecture n'en suffit pas pour en faire connoître la destination. L'approbation du public, le débit de l'ou-

* 2

vrage

vrage et son introduction dans plu-
sieurs colleges célèbres m'enhâr-
dissent cependant à en faire une
nouvelle édition. Je n'y ai rien
changé que quelques fautes, pour
ne pas rendre inutile la première.
Mon dessein en faisant cet ouvrage
a été de fournir à la jeunesse une
occasion de s'instruire sur le sujet
le plus intéressant pour l'homme,
c. à d. sur l'homme.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

SECTION I. *Extérieur de l'homme.*

CHAP. I. <i>Le corps et les membres.</i>	pag. I.
II. <i>La tête et ses parties.</i>	- 9.
III. <i>Les sens.</i>	- 16.
IV. <i>Figure de l'homme.</i>	- 30.

SECT. II. *Besoins.*

CHAP. I. <i>Manger et boire.</i>	- 32.
II. <i>Vêtement.</i>	- 42.
III. <i>Logement et ameublement.</i>	50.
IV. <i>Repos.</i>	- 64.
V. <i>Amusemens.</i>	- 68.
VI. <i>Travail.</i>	- 88.

SECT. III. *Structure intérieure.*

CHAP. I. <i>Les os.</i>	- - -	93.
II. <i>Autres solides.</i>	- - -	101.
III. <i>Nutrition.</i>		
ART. I. <i>Circulation du sang.</i>		106.
II. <i>Intestins.</i>	- - -	113.
IV. <i>Mouvement.</i>	- - -	124.

SECT. IV. *Périodes de la vie.*

CHAP. I. <i>Enfance.</i>	- - -	129.
II. <i>Petite vérole.</i>	- - -	141.
III. <i>Continuation de l'enfance.</i>		145.
IV. <i>Adolescence.</i>	- - -	154.
V. <i>Age viril.</i>	- - -	158.
VI. <i>Vieillesse.</i>	- - -	162.
VII. <i>Mort.</i>	- - -	164.
VIII. <i>Santé et maladie.</i>	- - -	175.

SECT. V. *De l'ame.*

CHAP. I. <i>Facultés intellectuelles.</i>		201.
II. <i>Volonté.</i>	- - -	227.
III. <i>Habitude.</i>	- - -	253.
IV. <i>Suite des penchans.</i>	- - -	258.
V. <i>Ex.</i>		

V.	Expression.	272.
VI.	Spiritualité et immortalité.	277.
SECT. VI.	Créance de la Divinité.	281.
SECT. VII.	Société paternelle.	303.
SECT. VIII.	— conjugale.	308.
SECT. IX.	— domestique.	330.
SECT. X.	— civile.	330.
CHAP. I.	Causes.	335.
II.	Forme.	340.
III.	Gouvernement.	350.
IV.	Justice.	362.
V.	Police.	366.
VI.	Guerre.	375.
VII.	Impôts.	380.
VIII.	Comparaison des gouvernemens.	382.
IX.	Avantages et inconvéniens de la société.	392.
X.	Inégalité des biens.	396.
XI.	Inégalité des conditions.	403.
	SECT.	

SECT. XI. *Grandeur de l'homme.*

CHAP. I. *Son pouvoir.* - 406.

II. *Forces du corps et de l'esprit.* - 435.

SECT. XII. *Du bonheur et du malheur.* - - - 441.

HISTOIRE



HISTOIRE DE L'HOMME.

SECTION I.

Extérieur de l'homme.

CHAP. I.

Le corps et les membres.

L'homme se distingue beaucoup par sa figure de tous les animaux. Son corps est entièrement droit, sa peau est unie et blanche. Il y a des contrées, où les hommes sont bruns ou bazanés, d'autres, où ils sont olivâtres, et d'autres encore, où ils sont entièrement noirs. Il y a des singes qui se tiennent droit, à peu près comme l'homme.

On peut distribuer tout le corps humain en trois parties, la tête, le tronc et les membres.

Le tronc, ou le corps présente le ventre, la poitrine et le dos.

On appelle membres les jambes et les bras.

A

Les

Les jambes sont fort grosses en haut vers le corps où on les appelle les cuisses, qui vont en diminuant jusqu' au genou. Celui-ci est gros et fort. Derrière le genou est le jarret, sous lequel se trouve le mollet ou gras de jambe. Le mollet diminue toujours jusqu' au cou du pied, qui est la plus mince partie de la jambe. Sous le cou du pied est la cheville du pied; ce sont des os qui sortent des deux côtés. Enfin vient le pied même.

Le pied a premièrement un gros et fort talon, qui porte tout le poids de l'homme et qui se prolonge un peu en arriere, pour empêcher que le corps ne se renverse de ce côté. Le devant du pied s'allonge beaucoup davantage; et ce prolongement antérieur et postérieur ne se trouve chés aucun animal. A l'extrémité antérieure il y a cinq orteils. Le gros donne au pied sa principale force, et il est plus long que les autres. Ces derniers empêchent que le pied ne balance. Ainsi l'homme est préservé des chutes en avant par la longueur du pied et par les gros orteils, à la renverse par les talons et par le poids du ventre, enfin de côté par les petits orteils et les deux jambes. Il peut pourtant tomber et se blesser s'il est imprudent ou mal adroit. La plante du pied est garnie d'une peau fort épaisse; les orteils ont des ongles, et le talon une peau bien plus épaisse encore.

Les

Les jambes doivent porter l'homme et les fardeaux dont il se charge, et soutenir tous ses efforts; pour cet effet il leur faut une force considérable. Elles doivent marcher, courir, sauter, se prêter à tous nos mouvemens; elles ont donc besoin d'une grande souplesse. Mais la force et la souplesse sont des qualités opposées. Cependant nos jambes les réunissent. De gros os et de forts muscles leur donnent de la force, et les jointures de la souplesse. Ces jointures sont celle de la cuisse, qui se plie en tout sens, mais surtout en avant; celle du genou, en arrière avec la plus grande facilité; celle de la cheville du pied, qui a des mouvemens fort bornés mais en tout sens; enfin celles des orteils, dont le mouvement se fait vers le bas. Les jambes de devant des animaux ont leurs mouvemens comme nos jambes; celles de derrière au contraire.

750 Nous pouvons beaucoup donner de force et d'agilité à nos jambes, au moyen de l'exercice; beaucoup marcher, courir, sauter les fortifie, la danse les rend flexibles. On voit des hommes faire des sauts de plus de vingt pieds, d'autres marcher, sauter, danser sur une poutre fort mince, ou même sur une corde; d'autres courir aussi vite qu'un cheval. On dit que des sauvages de l'Amérique septentrionale atteignent le cerf à la course; nos coureurs font jusqu'à

vingt milles et plus en vingt quatre heures. Cela est extraordinaire. Un homme ordinaire fait à son aise cinq, six et même sept ou huit milles en un jour : il saute six ou huit pieds ; mais il ne peut guères courir. Ceux qui vont nuds-pieds ont les pieds beaucoup plus sains et plus durs, et par conséquent plus forts que ceux qui portent toujours des chausses.

Quand l'homme ne s'exerce pas, surtout dans la jeunesse, il est pesant et foible. Il se trouve dans nos villes des hommes qui se fatiguent à une promenade d'une heure, et des femmes encore plus délicates.

Les chausses trop étroites qui blessent, causent une sorte de grosses verrues sur les orteils qu'on appelle cors. Ils causent de grandes douleurs et empêchent de marcher. Il est vrai que si l'on porte dès l'enfance des souliers étroits, le pied en devient mignon, et on estime cela fort beau. Les femmes chinoises ont le pied si mignon, qu'elles ne peuvent marcher sans chanceler. Trop de délicatesse expose les pieds aux engelures, qui les gâtent quelquefois entièrement.

Une chute ou quelque choc violent peut casser la jambe, c. à d. l'os de la jambe. C'est un grand malheur et une douleur extrême. Un habile Chirurgien guérit ce mal en moins de deux mois ; mais on en ressent toujours quelque chose.

Les

Les blessures sur le dos de la jambe sont très dangereuses, souvent elles dégè- nèrent en plaies incurables.

Dans certaines maladies les jambes en- flent, s'ouvrent, et forment des plaies cou- lantes opiniâtres. Ces plaies assurent la santé; si elles viennent à se fermer après avoir été longtems ouvertes, la mort s'en- suit ordinairement.

La délicatesse de la table, les excès du vin, du plaisir, et la molesse, causent une maladie des jambes qu'on appelle la goute. Cette maladie est très douloureuse, fait enfler les jambes et y produit des callus. Elle se transmet aussi par héritage.

Les enfans mal soignés, bourrés de nourritures malsaines, prennent des jam- bes cagneuses ou rachitiques; et ce mal ne se guérit que difficilement.

Il y a même des enfans qui naissent per- clus des jambes; dont les pieds se tournent en dedans et qu'on apelle pieds-bot: d'au- tres ont les jambes courbes. Quelquefois une jambe est plus courte que l'autre, ou beaucoup plus mince et plus faible, et on est boiteux. Divers accidens peuvent pri- ver l'homme de l'usage d'une jambe ou même des deux, ou des jambes mêmes, ou bien il nait ainsi tronqué.

Dans tous ces cas il y a des ressources. Un bâton, une ou deux béquilles, des jam- bes de bois.

6 SECT. I. *Extérieur de l'homme.*

Les pieds toujours enfermés dans des chausures, suent et répandent une mauvaise odeur, si l'on ne les lave pas soigneusement.

Les bras ont beaucoup de ressemblance avec les jambes; seulement ils sont plus courts, les doigts sont plus longs et plus minces, le pouce autrement placé, les jointures beaucoup plus dégagées et celle du coude se plie en sens contraire à celle du genou. Les bras ne sont pas placés sous le corps baillé comme chez les animaux, mais à côté, par où il est clair qu'ils ne sont pas destinés à être nos jambes de devant.

L'épaule est grosse; dessous est l'aisselle. Le haut du bras est fort mince; le coude et l'avant-bras sont gros, c'est sur eux que tombent les plus grands efforts et le soin de garantir le haut du bras et la tête contre les chutes et les coups. Le poignet est mince. La main est large; on y voit la paume et le revers de la main. Le pouce rentre dans la main et fait face aux quatre doigts. Cette disposition met la main en état de saisir et de retenir sans peine. Les doigts sont tous garnis d'ongles plats et minces à l'extrémité extérieure, au contraire des animaux dont les griffes sont rondes et crochues. Nous nous faisons les ongles, parce qu'ils nous embarrasseroient étant longs.

Les

Les bras et les mains sont destinées au travail. La force et la souplesse leur sont aussi nécessaires qu'aux jambes et ils l'obtiennent de la même manière. La jointure de l'épaule se plie en tout sens, celle du coude en avant, celle du poignet encore en tous sens, mais ses mouvemens sont fort bornés. Chaque doigt en a trois. Le bras droit est ordinairement plus fort et plus adroit que le gauche. Il y a des gauchers et rarement des ambidextres, c. à d. des personnes qui sachent également faire usage des deux mains. On veut qu'on se serve principalement de la droite.

Les mains savent exécuter toutes sortes d'ouvrages, dont les uns demandent de la force et les autres exigent de l'adresse, de la légèreté, de la souplesse et de l'agilité. Elles acquièrent ces qualités par l'exercice, pris surtout dans la jeunesse. Mais elles réunissent rarement la force et l'adresse, parce que les travaux rudes, qui les fortifient, les durcissent et les rendent lourdes; et les ouvrages fins et légers ne leur donnent guères de force.

Il y a des hommes d'une force prodigieuse. Auguste, Roi de Pologne, plioit, dit-on, une barre de fer avec les mains, et tenoit un grand homme sur la paume de la main en étendant le bras.

Les musiciens ont les doigts d'une souplesse et d'une agilité merveilleuse.

8 SECT. I. *Extérieur de l'homme.*

Les mains sont faites pour tenir, saisir, porter. Mais d'autres membres encore nous rendent les mêmes services. La bouche, les aisselles, le bras dans le pli du coude, les genoux, le menton peuvent nous servir de mains, tenir et porter.

Nous pouvons gâter nos mains et nos bras comme nos jambes. Le non-exercice les engourdit, une mauvaise nourriture dans l'enfance les noue, des accidens peuvent en altérer, en rompre, en faire perdre une partie, ou les détruire entièrement. Un panari mal traité p. ex. attaque les os et fait périr le doigt. Quand on s'accoutume trop délicatement, qu'on se lave à l'eau chaude, qu'on porte perpétuellement des gands, qu'on chauffe les mains sur des rechauds, ou au fourneau, qu'on se sert de manchons, le froid les engèle et ces engelures peuvent s'ouvrir et former des ulcères dangereux. Ces pratiques rendent au moins les doigts délicats, et on n'ose toucher rien de fort froid, ni de brulant, ni de rude; au lieu qu'une main endurcie par le travail peut toucher des charbons ardents, du fer brulant, et laver dans de l'eau presque bouillante. La mode exige que nos dames portent des gands même la nuit, pour rendre leurs mains blanches et douces. Il y a des hommes qui les imitent en ceci.

Il ar-

Il arrive que des enfans naissent sans un ou plusieurs doigts, sans mains, sans bras; cela est tout aussi rare que de voir des personnes avoir six doigts à une main. Les mains et les bras se perdent plus souvent à la guerre, ou par d'autres accidens. Ces infortunés trouvent des ressources; ils travaillent de la gauche, avec la bouche, le menton, les orteils, les tronçons des bras. Cela demande beaucoup d'exercice. L'écrévisse quand elle perd ses serres, en prend de nouvelles, et nous savons substituer à nos membres perdus ceux qui nous restent. Qui est le mieux partagé? On appelle manchots ceux qui sont estropiés des bras.

Nous savons augmenter la force de nos mains et de nos bras au moyen d'un bâton, de tenailles, de marteaux, de leviers. Ces instrumens nous rendent cent fois plus forts que nous ne sommes naturellement.

CHAP. II.

La tête et ses parties.

La tête est posée sur le cou. Celui-ci est gros et fort, il soutient de pesantes charges, qu'on porte sur la tête. Avec cela il est flexible, se baisse, se lève, se tourne à droite et à gauche. Sa partie postérieure s'appelle la nuque du cou. Il donne de la

A 5 grace

grace à la tête en lui donnant un air dégagé, parce qu'il est mince en comparaison de la tête et des épaules. Il se forme quelquefois sur le devant une tumeur charnue nommée goitre, qui est surtout fréquente dans les pais de montagnes: on l'attribue à l'eau.

La tête est ovale et couverte de cheveux excepté le devant ou le visage. Les cheveux sont châtains et à d. bruns; noirs, blancs, blonds: c'est ordinairement la vieillesse qui les blanchit; quelquefois c'est le chagrin, le fenci, la peur. Il y a des gens qui blanchissent à la fleur de l'âge. On trouve aussi des cheveux plus ou moins roux. Presque tous les enfans ont des cheveux blonds, châtains, ou même blancs, qui prennent avec l'âge une couleur plus foncée. On estime une forte et longue chevelure, pourvu qu'elle ne soit ni rouille ni blanche. Les cheveux sont de véritables canaux, remplis d'un certain suc. Il y a des peuples qui n'ont point de cheveux, mais une forte de laine crépue sur la tête.

Au visage est le front, les yeux, le nés avec les narines, la bouche avec les lèvres, supérieure et inférieure, le menton, les joues, les temples. A côté sont les oreilles.

On voit des enfans qui naissent avec la lèvre supérieure fendue jusques sous le nés.

nés. Cela s'appelle une bouche de lièvre. Un bon Chirurgien peut remédier à cet inconvenient.

Les hommes ont le menton, les joues et les lèvres garnies de barbe, qui leur vient vers l'âge de dix sept ans. La plupart la rasent souvent; plusieurs peuples la laissent croître, d'autres l'arrachent. La barbe de la lèvre supérieure s'appelle la moustache. On voit quelques hommes et des peuples entiers, qui n'ont point de barbe, et des femmes qui en ont. La barbe est presque toujours de la couleur des cheveux.

Dans la bouche se trouvent les dents; premièrement huit incisives, puis quatre canines, et plus avant vingt machelieres. Il est rare de trouver quelqu'un qui les ait toutes. Les quatre dernieres ne viennent qu'après vingt ans, et à cet âge il est rare de n'en avoir encore point perdu. Quelques enfans apportent une ou plusieurs dents en naissant, mais cela est très rare; ordinairement ils naissent sans dents et n'en prennent que vers la fin de la première année. Ils perdent les dents incisives vers la septième année et en prennent de nouvelles.

Les dents sont sujettes à des maladies cruelles, qui viennent de la carie des dents, du sang et de l'estomac gâtés par la gourmandise, et d'autres causes. On prétend que

que le sucre, les boissons et les alimens chauds, la malpropreté les gâtent. Il faut arracher à tems les dents cariées, de peur qu'elles n'infectent les autres. On fait remplir les dents creuses de cire ou de plomb, pour les conserver; et remplacer les dents perdues par des dents d'ivoire, mais qui ne rendent guères de services. Les parens trop négligens ou trop mous, qui n'arrachent pas à tems les dents de lait à leurs enfans, leur défigurent la bouche, parce que les nouvelles se faisant un passage à côté des premières qu'on a laissées, se courbent en dehors et forment un second rang. En avançant en âge les dents se perdent peu à peu, et l'on voit de vieilles gens, et même des gens de moyen âge, n'en avoir plus du tout.

On trouve encore dans la bouche, la langue, le gosier, par où passent les alimens, la trachée artère, ou le canal de la respiration; le palais, ou le haut de la bouche; et la luette, une valvule qui pend du fond de la bouche sur la trachée artère. La bouche sert à respirer, à manger, à chanter et à parler.

Les lèvres s'ouvrent pour recevoir les alimens; les dents incisives les coupent, les canines les rompent et les mâchelières ou molaires les brisent et les réduisent en bouillie, pendant que les joues, les lèvres et la langue les retiennent entre les dents.

La

La bouche est remplie de glandes, qui sont de petites éponges de chair; ces glandes fournissent de la salive à mesure que nous mâchons, pour amollir et réduire en bouillie les alimens, et pour nous en donner le gout, parce que la salive en dissout les sels. Une bouche sèche mâche mal et ne goute point. C'est la mâchoire inférieure qui fait tout l'ouvrage; la supérieure est immobile. La langue conduit les alimens broyés au fond de la bouche au gosier, par dessus la trachée artère, qui se ferme au moyen d'une valvule, de peur que rien n'y tombe. Cela arrive pourtant quelquefois; mais une toux subite et violente rejette sur le champ le tout.

La trachée forme les tons du chant; plus son ouverture s'élargit, plus les tons sont graves ou bas; plus elle se resserre, plus ces tons sont aigus ou hauts.

L'art a imité la voix humaine dans le chant, mais il n'a jamais pu imiter le discours. Presque toutes les parties de la bouche y contribuent, la langue, les dents, les lèvres, la luette. Si quelque-une de ces parties est viciée, la parole en souffre.

Parler, c'est prononcer un ou plusieurs tons tout à la fois et une très grande quantité en peu de momens. Quand p. ex. je dis: *L'homme est un bel ouvrage de Dieu;* je prononce vingt deux sons différens, et ces

ces vingt deux sons font si tôt prononcés. Combien de sons ne prononce-t-on pas dans un discours d'un quart d'heure, dans la lecture d'une page? Chacun de ces sons demande un autre mouvement de la langue, des lèvres, des mâchoires, du gosier, et tout cela se fait si rapidement, si exactement, et sans que nous en facions rien. La voix exprime de plus les passions; un homme tranquille a une tout autre voix qu'un homme en colère, affligé ou tremblant.

Bien des gens ne savent pas prononcer certaines lettres, comme l'R ou l'S. Les uns ont la langue trop longue, en sorte qu'elle heurte trop contre les dents de devant; ceux-ci bredouillent. D'autres l'ont trop épaisse, d'autres trop gênée par la prolongation excessive des liens de la langue. Plusieurs enfans naissent avec un filet, c. à d. une peau fine, qui attache la langue au bas de la bouche. Les uns grassaient, c. à d. parlent du gosier. D'autres bégaient; mais on regarde ce défaut comme une simple habitude, contractée dans l'enfance, pour vouloir parler trop vite; les bègues articulent fort bien en chantant. Enfin il y a des hommes entièrement muets. Ce triste défaut vient plus souvent de la surdité, que d'aucun vice des organes de la parole. Une application soutenue, un exercice assidu peut remédier à tous

tous les défauts de la langue. Les muets se font un langage composé de cris significatifs et de gestes, qu'on entend parfaitement quand on est accoutumé à eux, et ils comprennent ce qu'on veut leur faire entendre par signes. De nos jours on a trouvé l'art de faire parler les muets sourds, et de leur enseigner à lire et à écrire. Ceux qui sont muets par un vice des organes de la parole sont incurables; l'homme avec tout son art ne peut faire des organes nouveaux, ni réparer ceux qui sont viciés.

Le nés est partagé en deux narines par une paroi cartilagineuse: il a différentes formes. Des peuples entiers ont le nés large et plat. Il est plus facile de respirer par le nés lorsqu'on est exposé au vent, parce qu'étant couvert, le vent ne peut pas s'y insinuer comme dans la bouche. D'ailleurs on a un air frais quand on tient la bouche ouverte. Le nés décharge le cerveau de la morve qui s'y amasse continuellement. Ceux qui n'ont pas bien soin de se moucher, comme les enfans, ne peuvent pas respirer par le nés; c'est pourquoi ils tiennent la bouche ouverte.

L'homme est le seul dont la bouche ne s'allonge pas en avant, qui ait le front uni et le nés relevé. Aucun animal n'a une chevelure semblable à la sienne. La crinière du cheval et du lion est sur le cou et non sur la tête.

Les

Les yeux sont très sensibles et se blessent aisément, aussi sont-ils pourvus de plusieurs préservatifs. Ils sont enfoncés dans la tête, et environnés d'os élevés, celui du front, ceux des joues et celui du nez. Les paupières les couvrent, les sourcils et les cils reçoivent et arrêtent la poussière et la sueur qui pourroient y tomber. L'oeil est muni d'une liqueur corrosive, qui dissout les corps qui y sont entrés.

Les oreilles toujours ouvertes seroient exposées à la poussière et aux insectes, qui causeroient de grandes douleurs; mais la cire dont elles sont garnies arrête tous ces corps au passage.

CHAP. III.

Les sens.

Nous avons cinq moyens différens d'apercevoir les objets; ces moyens sont l'odorat, le gout, le toucher, l'ouïe et la vue: on les appelle les sens.

Nous sentons avec plaisir les fleurs et les parfums. Mais l'odorat nous cause bien des incommodités, car il y a bien des odeurs désagréables, en sorte que ceux qui sont délicats sur ce point ont souvent à souffrir. Mais on s'accoutume tellement à toutes les odeurs, qu'on ne les sent plus. Tous
les

les ouvrages en laine, le transport du fumier et quantité d'autres ouvrages nécessaires, répandent une fort mauvaise odeur; mais ceux qui les font ne s'en aperçoivent point. C'est un grand bien. On ne fait pas grand cas des hommes qui se parfument; on le pardonne aux femmes. Il y a des personnes qui répandent une fort mauvaise odeur, soit de la bouche, parce que leurs dents ou leur estomac sont gâtés, soit par la sueur, soit par leurs pieds. Le tout vient de la malpropreté et les rend bien désagréables. On se gâte l'odorat par l'usage des odeurs fortes et du tabac.

On attribue au tabac pris par le nez la vertu de décharger le cerveau et de le tenir libre. Cette mode n'est pas fort ancienne et on ne voit point que les gens, qui n'en font point usage, en soient plus malades. Ceux qui en ont pris l'habitude, ne la quittent guères sans danger et surtout sans peine. Un preneur de tabac aimeroit mieux perdre un repas que sa tabatière. Cet usage a quelque chose de bien sale, quand on n'a pas un soin extrême de la propreté.

Il y a des odeurs nuisibles. Les odeurs fortes, les eaux de senteur le sont presque toutes. Bien des personnes se trouvent mal à l'odeur du musc. On dit qu'on a trouvé des personnes mortes dans leur lit pour avoir eu dans leur chambre des lys,

B

des

dés narcisses, des hyacinthes, du jasmin etc. Il est certain que l'odeur de ces fleurs est forte; mais il falloit que ces personnes fussent malades ou bien délicates. Les pauvres gens, à qui un lys donne des maux de tête!

La langue et surtout le palais sont les organes du gout. Il distingue les alimens et nous donne un grand plaisir. On peut rendre le gout fort délicat par l'usage; mais plus il est fin, plus il rencontre de goûts fades, grossiers, et moins il ressent le plaisir que donnent les alimens simples et ordinaires. Ce qu'il a de singulier, c'est qu'il favouré en un aliment le gout qui le révolte dans un autre. Le gout du fromage lui fait plaisir, et le même gout le choque dans la viande. Les goûts sont très différens; l'un préfère une chose et l'autre une autre. Bien des gens ne mangent ni beurre ni fromage; d'autres ne peuvent souffrir la salade, ni les herbes; la venaison répugne à plusieurs; on en a vu même qui ne mangent point de pois verts, et qui ne peuvent souffrir les pommes.

Les mets les plus excellens, c. à d. les plus recherchés, et ceux que nous aimons le mieux, nous lassent bientôt. Celui qui les mange rarement les goute avec délices. Nous ne nous lassons jamais du pain, quoique nous le mangions tous les jours plusieurs fois. Les gens du Capitaine Cook furent

furent contraints de manger quelques semaines du poisson, parce que toute autre nourriture leur manquoit. Les uns cuisirent tout simplement leur poisson dans de l'eau de mer et ne s'en lassèrent pas; les autres rôtirent, frirent, firent des sauces, et furent bientôt dégoutés.

On se gâte le gout, et on se prive d'un grand plaisir par le tabac à fumer, dont on peut dire la même chose que du tabac en poudre. Les épices, les eaux de vie et toutes les liqueurs fortes brulent le palais. L'intempérance gâte l'estomac, sâlit la bouche, ôte l'appétit, détruit le gout et inspire un violent dégout pour les mets dont on a abusé. On ne mange jamais avec plus de délices que quand on a faim; alors les mets les plus simples sont excellens. La faim, la soif et la fatigue sont donc les meilleures sauces.

Il y a des dégouts naturels et invincibles; d'autres viennent du non-usage; il y en a enfin d'affectés. On peut vaincre les seconds, et il est bon de le faire, les derniers sont une sottise.

Le sentiment ou le toucher est répandu par tout le corps; mais on ne distingue pas les choses par toutes les parties du corps. Qu'on vous applique quelque chose sur le dos, au visage, à la jambe, au bras, vous sentirez bien que quelque chose vous touche, vous distinguerez bien aussi si cela

est chaud ou froid, rude ou doux, dur ou mou, mais vous ne reconnoîtrez pas p. ex. si ce corps dur est du bois, de l'ivoire ou du métal; ou si ce corps mou est une étoffe ou du cuir; mais appliquez y le bout du doigt indice et du grand doigt, et vous distinguerez aussi-tôt ce que c'est. Nous avons donc un double sentiment; le sentiment simple répandu par tout le corps, et le sentiment distinct, ou le tact à l'extrémité des deux doigts susdits. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que les doigts organes du tact, qui ont le sentiment si fin, n'ont pas la délicatesse du visage, des seins, des yeux, ni de toutes les autres parties du corps. Ils ne sentent pas si fort, mais ils sentent mieux. Il y a des gens qui ont le tact d'une finesse extraordinaire, qui distinguent au simple attouchement les monnoyes, les cartes, et à ce qu'on prétend, même les couleurs. Ce sont surtout les aveugles qui le poussent à ce point de perfection; comme la vue leur manque, ils cherchent à y suppléer par le toucher; ils s'exercent et se perfectionnent. Nous pourrions tous en faire autant; mais la vue étant plus commode et plus sûre, nous négligeons nos doigts. De là vient que nous nous trompons souvent au toucher.

Selon toutes les apparences, l'homme est, entre les grands animaux, le seul qui ait le tact distinct, lui seul ayant les doigts
nuds.

nuds. Les bêtes ont toutes le bout des pieds garni de poil ou de corne. Toute créature vivante a le sentiment.

L'ouïe réside dans l'oreille. Celle-ci est ouverte jour et nuit, afin qu'on puisse nous éveiller en cas de besoin. Si elle se fermoit comme l'oeil, il n'y auroit aucun moyen de nous avertir du danger sans nous aprocher, et nous pourrions périr. Le gout et le toucher ne peuvent s'exercer que par l'aplication immédiate, l'odorat à une petite distance; mais l'oreille entend à des distances considérables; les corps interposés n'empêchent point son action, et elle a cet avantage sur la vue, qu'un corps opaque arrête absolument, et qui ne l'exerce qu'en ligne droite. L'oreille entend de tous côtés, la nuit comme le jour et même encore mieux, à cause du silence. Elle distingue une foule de sons à la fois et les démêle, quoiqu'ils se succèdent rapidement, comme dans un discours, dans un concert de musique. Un Musicien entend vingt instrumens à la fois, distingue le son de chacun et chaque note qu'on joue. Mais cela demande beaucoup d'exercice. Nous ne distinguons pas les sons d'un discours en une langue inconnue. Si je vous dis: *Les amis ont toutes choses en commun;* vous distinguerez tous les sons, parce que vous connoissez les mots françois; mais si je vous dis: *Φίλων παντα κοινα* (*Philon panta*

coina), vous ne distinguerez pas tous les sons, parce que cette langue vous est inconnue, et que vous n'êtes pas accoutumés à entendre ces sons. Vous ne distinguez de même pas le son de chaque instrument de musique dans un concert, ni chaque note qu'on joue, parce que vous n'êtes pas exercés à les distinguer. Ainsi l'homme peut perfectionner son oreille.

Tous les hommes n'ont pas l'ouïe également bonne, on voit p. ex. bien des gens qui entendent d'ailleurs fort bien, qui ne savent pas distinguer un ton musical d'un autre, et qui par cela même n'ont aucun goût, aucun sentiment pour la musique; d'autres ont l'ouïe dure, et d'autres enfin sont absolument sourds. Ces défauts peuvent être nés avec l'homme, ou produits par quelque accident, comme un bruit trop violent, un grand coup sur la tête, une maladie, ou par malpropreté. Le grand âge durcit l'oreille, de même qu'il gêne tous les autres sens.

L'homme a trouvé l'art de rendre en partie l'oreille aux sourds, au moyen de certains instrumens. Un entonnoir, dont on appliqueroit le bout à l'oreille sourde, en tournant la grande ouverture du côté de la bouche de celui qui parle, aideroit l'oreille la plus dure. On a des instrumens faits exprès, et qui rendent encore plus
de

de service. Les porte-voix, ou trompettes parlantes, servent à se faire entendre de fort loin.

Il y a des bruits agréables et désagréables. Du premier ordre est la musique, le chant des oiseaux, une belle voix. Tous les bruits violens, le tambour, le cornet, les coups de marteau, le bruit du moulin, sont incommodés; mais l'habitude nous y rend enfin indifférens, et nous ne nous en apercevons plus. Le meunier parle dans son moulin, et entend ce qu'on lui dit. Celui qui se loge près d'un corps de garde, d'un forgeron, d'un chaudronier ou d'un ferblantier, est étourdi du bruit les premiers jours. Peu à peu son oreille s'y accoutume, il dort tranquillement, il n'entend plus rien. La cessation du bruit continu l'éveilleroit ou le troubleroit, plutôt que le bruit même. Que le tambour batte tous les jours le réveil sous vos fenêtres, vous ne vous éveillerez pas. Mais que le tocsin sonne, ce bruit sans comparaison plus foible vous réveillera en sursaut. C'est un bruit extraordinaire. Les sons agréables perdent également tout leur agrément par la continuité. Le plus beau concert de musique lasse enfin, s'il est trop long.

L'ouïe nous trompe souvent. Souvent nous entendons à demi les discours qu'on nous tient, et nous prenons un mot pour l'autre. Dans le silence, dans la nuit, dans

Le premier sommeil et durant une grande application, ou pendant une maladie, le moindre bruit nous paroît terrible. Un premier coup de cloche ou de fouet nous paroît beaucoup plus fort que les suivans, surtout s'il nous a surpris. Le bruit qui se fait d'un côté nous paroît venir d'un autre, toutesles fois que le son donne contre un corps qui le renvoie. Le roulement d'un chariot éloigné nous semble le tonnerre qui gronde, ou un vent violent, ou le bruit d'un tambour. Un chat, un rat qui trotté la nuit, nous paroît un homme, ou tout au moins quelque grosse bête; un chat miaulant dans l'éloignement nous semble un enfant qui crie; nous prenons les huées qui se font à quelque distance pour des cris de douleur. Ceux qui s'en tiennent à ces premières perceptions se trompent souvent, ont des angoisses fréquentes, racontent des choses inouïes, et s'exposent à la risée, en se faisant passer pour menteurs ou pour imbécilles. Il n'y a d'autre moyen d'éviter ces inconvéniens, que d'être bien attentif à ce qu'on entend.

Les yeux voient, mais ils ont besoin de lumière, enforte qu'ils rendent peu de service dans les ténèbres. Cependant il n'y a peut-être point d'obscurité assés complète pour qu'on n'y puisse rien voir absolument, après qu'on y a été quelque tems. Car les yeux se font peu à peu à l'obscurité

c. à d.

c. à d. à une lumière plus foible, et après quelques momens ils voient clair, là où ils ne voyoient d'abord rien du tout, parce qu'ils sortoient d'une lumière plus vive. Le passage de l'ombre à une lumière éclatante est éblouissant.

Nous avons deux yeux; chaque oeil voit l'objet, car en fermant tour à tour l'un et l'autre, nous voyons la chose par celui qui reste ouvert. Nous voyons même l'objet différemment par chaque oeil, car il est rare de trouver un homme qui ait les deux yeux égaux. L'un est presque toujours plus clair, plus perçant que l'autre: ou l'un voit de loin et l'autre de près. Cependant nous ne voyons cet objet qu'une fois, quand nous le regardons des deux yeux.

Un homme assis sur une haute montagne, embrasse d'un coup d'oeil de grands espaces; des champs, des forêts, des prairies, des lacs, des fleuves, des montagnes, des villes et des tours viennent se peindre dans son oeil. Quelle communication de ces objets à lui? Comment son oeil si petit, embrasse-t-il ces vastes corps, et ces espaces immenses? Comment cette multitude d'objets ne s'y confondent ils pas?

Il y a une grande différence entre les yeux; les uns voient de loin, les autres seulement de près. Ces derniers s'appellent myopes. Ceux qui ont la vue longue, voient rarement bien de près. D'autres

ont la vue foible et ne voient bien ni de près ni de loin. La plupart des myopes ont la vue perçante et distinguent de très petits objets.

L'homme a l'art d'armer ses yeux et de leur donner beaucoup plus de force. Nous avons des microscopes, qui grossissent un million de fois; en sorte que nous pouvons découvrir des objets un million de fois plus petits que la portée de notre vue. Les télescopes nous découvrent les objets éloignés. Les lunettes aident les yeux foibles. Mais tous ces instrumens affoiblissent la vue par le long usage.

La portée de notre vue est fort bornée, si nous la comparons aux télescopes et aux microscopes: mais c'est notre bonheur. Si nos yeux étoient des microscopes, nous verrions les oeufs des insectes dans les gouttes de pluie et non la poutre, ni la muraille contre laquelle nous irions nous casser la tête; nous ne verrions pas le bout de notre doigt en écrivant, mais les pores de notre peau; les inégalités du papier, mais non l'écriture qu'il nous faudroit lire. Avec des yeux télescopiques nous verrions les petites étoiles du firmament, les taches de la lune, les objets placés à plusieurs milles, et nous broncherions contre le caillou que nous ne verrions pas. La main fermée en y laissant une petite ouverture,

un

un simple tube de bois aident la vue, en la fixant sur un seul point, et en retranchant le trop de lumière qui éblouit.

Nous pouvons jusqu'à un certain point former notre vue et nous accoutumer à voir de loin ou de près. Il y a des personnes qui n'ont qu'un oeil, d'autres n'en ont point. Les premières s'appellent borgnes, les secondes aveugles. Ces défauts sont naturels, c. à d. nés avec le sujet, ou accidentels. Plusieurs accidens, le choc de quelques corps, une maladie, des fluxions, l'échauffement du travail, l'abus du vin ou des autres liqueurs spiritueuses, une lumière trop éclatante, trop d'application à la chandelle, la fumée, un ouvrage trop fin, peuvent affoiblir, ou nous faire perdre la vue. Ainsi le Lapon et le Groenlandois sont presque aveuglés; la neige, le feu et la fumée les éblouissent. Ceux qui regardent de côté s'appellent louches; ce défaut vient de la foiblesse des yeux, ou d'une mauvaise habitude.

Quand l'aveuglement vient d'une taye formée sur l'oeil, on peut en guérir en levant cette taye, nommée cataracte. Le meilleur confortatif pour les yeux est la tempérance, l'eau fraîche et la couleur verte. Le blanc et le rouge leur sont dangereux. Les yeux peuvent être attaqués d'une quantité de maladies et l'on ne manque pas de recommander une infinité de remèdes

remèdes pour les guérir ; mais chaque maladie demande son remède propre, et l'oeil est trop délicat et trop précieux pour l'exposer à prendre un remède pour l'autre de la main d'un ignorant.

Les aveugles savent suplérer au défaut des yeux, par le moyen des mains. On en voit qui jouent du violon, du clavecin, et qui font toutes sortes d'ouvrages. Ils prennent un bâton pour se conduire.

De tous les sens il n'y en a point de plus sujet à l'erreur que la vue, ni dont les erreurs soient plus graves ; et ce vice vient de son excellence même. Comme il embrasse une multitude d'objets à la fois, et qu'il s'étend à des distances considérables, il ne se peut qu'il ne faisisse quelquefois mal les objets, et qu'il ne les confonde. On a vu un homme, et on ne fait pas quel habit il portoit ; l'un dira qu'il étoit verd, et l'autre qu'il étoit bleu. Trop de distance, un défaut de lumière, un éclat trop vif, un pli, une certaine position, un nuage, ou de la fumée interposée, trop de proximité, une vitre sale ou d'un mauvais verre, le mélange des ombres, la grandeur ou la petitesse des objets ; tout peut nous tromper. Une tour carrée paroît ronde dans l'éloignement ; un bâton plongé dans l'eau par un bout paroît rompu ; de nuit un homme paroît un arbre, et un tronc d'arbre un monstre ;
l'étour-

l'étourderie, la peur font qu'on y regarde mal et qu'on voit des merveilles et des spectres. Et comme la vue est le sens dont nous faisons le plus d'usage, il doit nous exposer à une foule d'erreurs. De là vient que mille gens racontent des faits merveilleux qu'ils prétendent avoir vus, et qu'ils croient de bonne foi. Ils ne mentent pas, mais ils se trompent pour avoir mal regardé. Voilà l'origine des spectres et de mille autres folies. Le préservatif contre ces erreurs c'est l'attention et le secours des autres sens.

La vue s'accoutume à tout aussi bien que les autres sens et l'habitude ôte aux sensations leur agrément et leur désagrément. Celui dont le cabinet a vue sur des jardins, des eaux, ou des campagnes riantes s'en réjouit les premiers jours et y est bientôt insensible. De beaux meubles, des tapisseries de gout font le même effet. Une demeure sombre, étroite, une prison même, est d'abord hideuse, et bientôt on s'en accommode.

Cet affoiblissement des impressions est d'une grande utilité, il y a bien des ouvrages rebutans à faire. Les mineurs travaillent dans des trous profonds, obscurs, humides, remplis de boue; les couvreurs, les maçons, les charpentiers, grimpent sur des toits et des tours, où la tête nous tourneroit. Nous avons bien de l'obligation

tion à ces gens et à mille autres de nous épargner ces ouvrages désagréables; mais ils ont l'avantage de n'en point souffrir, parce que leurs sens y sont accoutumés.

Nous avons vu, qu'il y a des hommes qui manquent de certains sens. Ceux qui en sont privés, manquent absolument des idées que nous acquérons par ce sens, et il est impossible de les leur communiquer, ni d'en parler avec eux. Ainsi le sourd ne fait absolument ce que c'est que son, bruit, harmonie, chant, musique; l'aveugle n'a aucune idée des couleurs, de la lumière, des ténèbres.

CHAP. IV.

Figure de l'homme.

Jettons encore un coup d'œil sur la figure de l'homme. La tête est sans contredit la plus noble de ses parties, la chevelure, les yeux, les sourcils, le nez relevé, la douceur de la bouche, l'incarnat des lèvres, la gravité que lui donne la barbe; l'excellence des sens dont elle est le siège, lui donnent hautement la préférence. Elle marque par son maintien les dispositions de l'ame; la fierté et le courage la redressent; l'affliction la panche; la crainte, la confusion la font tomber sur la poitrine. Les yeux expriment ces mêmes passions

par

par leur éclat, leur langueur, en s'abaissant ou en s'élevant, en s'ouvrant ou en se fermant. Celui qui a formé l'homme n'a pas voulu qu'il se cachât et qu'il mentît. La face de l'homme marque de la force, du courage, de la gravité. Celle de la femme, la douceur et l'agrément.

L'homme a les épaules larges, les bras nerveux, les mains dures et fortes, le teint brun; la femme a les membres plus mous, les épaules moins larges, la main plus petite, la peau blanche.

Les bras soutiennent des fardeaux considérables, se roidissent, se plient, font mille mouvemens, tantôt vigoureux et tantôt légers. Les jambes sont encore plus fermes et plus fortes; elles sont comme de belles colonnes pour soutenir l'homme. Elles sont grosses par en haut, pour ne pas trancher désagréablement avec le corps; plusieurs grosseurs en relèvent la figure.

Tous les hommes ne sont pas si beaux. Nous avons parlé des aveugles et des borgnes, des rousleaux, des gens qui ont des goitres, des manchots et des boiteux. Il y a encore bien d'autres difformités, des joues enflées, des visages décharnés, pâles, couperosés, des nez gâtés, mal-faits, rongés, camards; de grosses lèvres; des torticolis, des épaules hautes, des
bosses

32 *SECT. II. Besoins de l'homme.*

bosses, de gros ventres, des hanches inégales et trop grosses, des taches sur la peau, des teins livides, brulés du soleil ou par les liqueurs, des bouches trop fendues, des oreilles trop longues etc.

La taille des hommes varie beaucoup; la moindre mesure pour les hommes est de cinq pieds: il y en a qui ont beaucoup moins, c. à d. quatre pieds et même trois. Les Groenlandois et les Lapons ont rarement la mesure pleine. Il y a aussi des hommes de six, de sept et même de huit pieds et au delà; mais ils sont très rares. La taille ordinaire est entre cinq et six. Les histoires anciennes et les voyageurs parlent beaucoup de Géans; on doute de leur existence. Les femmes sont toutes plus petites de quelques pouces que les hommes.

SECTION II.

Besoins de l'homme.

CHAP. I.

Manger et boire.

Nous nous épuisons tous les jours plus d'une fois, et nous ressentons la faim, la soif et la lassitude. En général, le besoin et le desir de manger, c. à d. la faim et l'appétit, la soif et le sommeil, se règlent sur

sur l'âge, la fanté et le travail. La coutume y fait beaucoup. Les anciens ne faisoient qu'un repas principal le soir; nous en faisons deux, le diner et le souper. Bien des gens mangent peu; ce sont les vieilles gens et ceux qui ont peu d'exercice, ou bien ceux qui se sont étudiés à manger peu. On raconte d'un homme qu'il étoit parvenu à faire deux repas d'un jaune d'oeuf. Il passoit aparemment sa vie au lit, ou dans son fauteuil. D'autres mangent à l'excès; on en voit qui sont capables d'engloutir la portion de six forts hommes et davantage. Cela vient de la glotonnerie dans la jeunesse. Un malade peut passer plusieurs semaines au lit sans prendre de nourriture.

Les bêtes ont toutes des nourritures fort simples, et la plupart un seul aliment. Les unes ne mangent que des herbes, ou des graines, comme les bêtes de somme, les brebis et les boeufs; d'autres n'ont que de la chair; d'autres encore du poisson. Cette oeconomie en fait vivre un grand nombre.

L'homme possède toutes les richesses de la nature, les viandes, les poissons, les coquillages, les oiseaux, les racines, les fruits, les herbes. Il est si riche, qu'il choisit curieusement les choses qui flattent le plus son goût, et qu'il dédaigne une quantité de biens. Il ne mange pas toutes les herbes, toutes les racines, tous les fruits,

fruits, toutes les chairs, tous les poissons; il prend ce qu'il y a de meilleur et abandonne le reste. La nécessité a fait manger des rats, des chats, des chiens, des chevaux, des racines d'herbes, des glands. Ce sont des mets que nous dédaignons.

Les goûts et les alimens sont aussi variés que les âges et les climats. Le Groenlandois ne connoit d'autre aliment que la chair du chien marin sans sel, ou la queue demi pourrie d'une baleine. Les Nègres et les Indiens ne connoissent guères que le ris, ou le mays, quelques poissons souvent à demi pourris et quelque volaille domestique.

Pour nous Européens, quoique la plupart de nos contrées ayent été autrefois ingrates et stériles, nous avons trouvé l'art d'y réunir une quantité de productions des climats éloignés. Nous avons dans nos jardins les cerises du Pont-Euxin, les asperges de Tobolsk, les abricots, les poires, les pommes, les prunes de diverses contrées, les patattes de l'Amérique, les grains et les choux dont on ignore la patrie. Même la vigne nous donne son fruit, tandis qu'on ne trouve dans nos bois que quelques plantes à baies, et quelques pommes, que nous ne savons plus manger.

Les productions que l'art ne peut arracher à la nature, nous viennent, au moyen du commerce et de la navigation, de

de toutes les parties du monde. Nous avons le ris des Indes, la canelle de Ceilon, le poivre des Maldives, le sucre de l'Amérique, le café de la Martinique et d'Arabie, les vins du Cap et de Madère, la morue de Terre-neuve, le hareng de l'Océan Septentrional. En un mot nous réunissons autour de nous les richesses de tous les climats. Aucun n'est trop éloigné.

Chaque saison nous offre ses richesses, et l'hiver même ses bêtes grasses. Nous ne nous sommes pas contentés d'attendre les dons de chaque saison, nous savons les prévenir et les prolonger. Nos Jardiniers nous procurent deux ou trois récoltes de poids verts, de haricots, de salades et d'herbes; ils ont même l'art de nous présenter en Décembre et en Janvier des fruits pendans à l'arbre.

Nous conservons toutes sortes d'herbes, de fruits, de graines, de viandes et de poissons des mois et même des années entières.

Ce qui multiplie encore davantage nos richesses, c'est l'art de préparer nos alimens. On cuit un oeuf de trente manières différentes, la farine fournit une infinité de sortes de pain, de gâteau, de soupe, de sauces, de fritures, de pâtés. Les fruits se confisent au vinaigre, au sucre; se cuisent, s'étuvent, se mangent en soupes, en tartes, en compottes, en marmelades. Les

C 2

viandes

viandes se rôtissent, se fument, se salent, se grillent. Il est impossible de compter notre richesse.

Les épices varient encore les goûts. J'ai déjà nommé le vinaigre, le sucre et le sel. Ce dernier est l'épice principale et la plus commune. Le poivre, la muscade, la canelle, le gingembre, le safran, le citron et quantité d'autres choses flattent notre goût.

Mais tous les Européens n'ont pas toutes ces richesses. Ceux qu'on nomme pauvres, ne connoissent guères que les légumes, le beurre, le fromage, le pain, les mets que fournit le grain, quelquefois un peu de gâteau, de viande, ou de fruit. La venaison, les productions étrangères, les épices, excepté le sel, leur sont inconnues. La plupart même ne veulent pas goûter ces alimens et surtout la venaison. Les petits enfans n'ont régulièrement d'autre nourriture que du lait et quelques légères soupes.

Il arrive quelquefois que la terre ne produit pas de quoi nourrir les hommes dans certaines contrées; alors les alimens deviennent chers, et manquent même tout-à-fait. C'est ce qu'on appelle cherté, disette, famine. On mange alors sans choix tout ce qu'on rencontre, même des charognes et d'autres vilénies. En 1771, et 1772, il est mort de faim un assez grand nombre d'hommes dans le Hartz. Cette

mort

mort est cruelle, il lui faut cinq ou six jours pour tuer.

La grande abondance dont nous jouissons a des avantages; premièrement elle flatte notre gout par la variété; nous pouvons choisir les alimens qui nous sont les plus agréables; et enfin ce qu'il y a de plus réel, c'est qu'elle nous met à couvert de la difette; car si un aliment vient à nous manquer, ce qui arrive presque toutes les années, (tantôt c'est le grain, puis les fruits, une autrefois le poisson qui manque;) nous pouvons alors nous rassasier d'autres alimens.

Les goûts sont différens. l'un préfère la viande, c'est assés le gout des hommes; d'autres, comme les femmes et les enfans, aiment mieux les laitages, les pâtes et les fruits. Cela est avantageux; du moins chacun trouve dequoi se contenter; au lieu que si tous avoient le même gout, un aliment deviendroit trop rare, et les autres étant méprisés périroient en partie.

Certains alimens sont plus indigestes que d'autres; telles sont les viandes de bêtes engraisées, salées, fumées, le canard, l'oie, le cochon; les pâtes mal cuites, les gâteaux, les fritures, les épices aromatiques surtout. Mais la santé, l'exercice et la sobriété rendent tout salutaire. Les personnes si délicates sur le choix des alimens sont rarement robustes. Des alimens trop mollets affoiblissent.

Ce qui fait le plus grand mal, c'est l'intempérance. Le pauvre qui n'a qu'un mets simple à chaque repas, et qui travaille beaucoup, ne risque presque rien. Tout le danger est pour celui qui a plusieurs mets épicés, échauffans, délicats: la diversité aiguise son appétit, il mange plus qu'il ne faudroit, et d'ailleurs on prétend que le mélange des alimens est nuisible par lui même, et qu'il seroit bon de n'avoir qu'un mets à chaque repas. Aussi les riches sont-ils plus souvent malades que les pauvres, et c'est à leur table qu'ils doivent en partie leurs infirmités.

La recherche et la variété des alimens coute beaucoup de soins, de peines et de dépenses. La femme de l'artisan prépare en quelques momens perdus le repas de sa famille. Vingt personnes sont occupées tout le jour, à faire le diner d'un grand Seigneur.

La soif se manifeste encore plus souvent que la faim, et nous en souffrons davantage. Il est bon de se priver quelquefois de manger; mais la soif est dangereuse, et il faut l'apaiser le plutôt qu'on peut.

La nature nous offre l'eau, le lait, le jus des fruits pour nous désaltérer; nous avons aussi diverses eaux minérales, qui ont un gout agréable et qui sont salutaires. Mais non contents de cela, nous faisons
une

une infinité de boiffons artificielles, cent fortes de vins, autant de bières, plus encore de liqueurs et d'eaux de vie. Le marc du vin donne une boïte aux vigneron; les pommes et les poires fournissent le cidre; les grofeilles produifent un allés bon vin. On tire du grain, du ris, des cannes à sucre, de presque tous les fruits des liqueurs fortes. On fait des boiffons agréables et rafraichiffantes avec de l'eau et du miel, du jus de citron et d'autres fruits. Le thé, le caffè, le chocolat, le punch, des infusions de plusieurs herbes, feuilles et fleurs augmentent le nombre de nos boiffons.

Plusieurs personnes accusent l'eau d'affoiblir l'estomac; cela est faux. Elle est la plus saine de nos boiffons. Peut-être que des gens accoutumés aux boiffons tièdes ont peine à en supporter la fraîcheur. Il faut surtout se garder de boire trop froid pendant un grand échauffement.

Les boiffons chaudes affoiblissent le corps et le rendent délicat; les liqueurs spiritueuses, les vins altèrent plutôt que d'étancher la soif, brulent l'estomac, attaquent la poitrine, desféchent le sang, ôtent l'appétit. Elles troublent la raison, hébêtent celui qui en abuse, excitent la colère, font commettre des indifcrétions dangereuses, des folies et des crimes, et attirent le mépris.

Ces richesses sont agréables et peuvent être utiles avec beaucoup de prudence; mais elles sont dangereuses. Le Groenlandois ne craint rien de son eau, ni le Tartare de son lait. Il faut plus de précautions dans l'abondance que dans la pauvreté.

C'est surtout à la jeunesse que ces boissons sont dangereuses, et c'est la jeunesse qui s'y livre avec le plus de témérité; souvent elle se fait honneur de son intempérance. De là tant de jeunes gens malades, défaits, étiques, et dont la mort est prématurée. Les excès attaquent plus violemment leur constitution encore peu affermie. Tout yvrogne de profession périt misérablement de consomption, d'hydropisie, ou d'une maladie inflammatoire. En donnant des liqueurs fortes aux petits chiens, on les empêche de croître, ou on les tue.

Le soin de la table a donné naissance à plusieurs arts; et nous avons des pâtisseries, des cuisiniers, des rôtisseurs, des confiseurs et des distillateurs en titre.

Les Nègres, les Indiens, les Groenlandois, les habitans de l'Amérique Septentrionale ont pour toute vaisselle un plat de bois ou d'écorce de citrouille, les doigts et les dents. Les premiers prennent leur ris à pleines poignées. La terre leur sert de chaise et de table. Les Turcs et les
Persans

Perfans posent leurs plats sur des tapis étendus à terre et s'assient sur des carreaux, les jambes repliées sous le corps. Les anciens Grecs mangeoient couchés sur des lits; le linge de table étoit inconnu en leur tems.

Les pauvres, les artisans y font peu de façon chés nous; un linge grossier et peu propre sur la table, un plat où toute la famille puise: leur vaisselle est de bois ou de terre de potier; (quelques uns plus aisés ont de la vaisselle d'étain aux bons jours) une cruche de fayance, ou un verre pour toute la compagnie; des cuillers d'étain, de bois ou de fer blanc, des escabelles, de mauvais couteaux, rarement des fourchettes, font tout l'attirail.

Chés les riches c'est tout une autre affaire; des plats de toutes formes, des assiettes plates et profondes de porcelaine ou d'argent, qu'on renouvelle à chaque mets; on en voit quelquefois trente se succéder; des verres à eau et à vin de plus d'une sorte, des napes, des serviettes de la plus fine toile, des caraffes, des flambeaux magnifiques, beaucoup de vaisselle d'argent, des couteaux et des fourchettes, des sièges commodes et quelquefois précieux. Ils passent deux ou trois heures à table.



CHAP. II.

Vêtement.

Tous les animaux ont reçu de la nature un vêtement suffisant, les oiseaux des plumes, les brebis de la laine, d'autres du poil; et ils sont toujours d'autant mieux couverts que la saison ou le climat est plus rude. L'Eléphant, le Rhinoceros, le Crocodile et l'Hippopotame n'ont point de poil, mais leur peau est impénétrable au peu de froid de leurs climats; les coquillages ont leurs coquilles; enfin tous les animaux sont pourvus, l'homme seul ne l'est pas. Mais il a deux ressources qui le dédommagent.

La première est de savoir beaucoup supporter et de se faire à tout par l'habitude. Aucun animal ne peut être transplanté, sans dégénérer et souffrir. La renne et l'ours blanc périssent chés nous, l'éléphant et le lion y languissent et meurent de froid. Le Hollandois va pêcher la baleine dans les glaces du nord, et de là il passe au Cap, à Ceilon, ou à Batavia. L'habitude nous rend presque insensibles au froid et à la chaleur. L'Arabe marche nuds-pieds dans ses sables ardens, où nos voyageurs ont peine à se soutenir avec de bonnes chaussures. Le Groenlandois et le Lapon ne sont pas plus incommodés de l'hiver presque perpétuel de leurs climats, que nous de
nos

nos hivers tempérés. Le Russe se jette dans un fleuve glacé au sortir du bain chaud. Vous voyez nos petits polissons courir les rues nus-pieds, nud-tête et presque sans vêtement, pendant que nous tremblons de froid. Nous supportons le froid aux mains et au visage, parce que nous sommes accoutumés à les porter découverts : aparemment que tout notre corps l'y feroit de même.

La seconde ressource de l'homme est son industrie. Il fait se faire des vêtements. Les peuples les plus barbares ont eu l'adresse de se faire des ceintures, ou même des vêtements complets de quelque toile de coton, ou d'écorce d'arbre, de plumes d'oiseaux ou tout au moins de peaux de bêtes. De tout tems les hommes ont dépouillé les animaux pour se revêtir. Les anciens ignoroient l'usage du linge, des chemises, des bas, des fouliers; ce qui rendoit le lavage des pieds et le bain fréquent nécessaires. La soie étoit presque inconnue en Europe, de même que le coton. Nous avons tout réuni à notre usage; laine, pelisse, lin, chanvre, ortie, cuir et poil des animaux, coton et soie. Nous avons même trouvé l'art de cultiver la soie dont la patrie est la Perse et la Chine. Ces matériaux nous fournissent des étoffes plus fortes ou plus légères selon le besoin, dont nous faisons des habits de toutes formes pour l'hiver et pour l'été. Une toile
légère

légère sans forme suffiroit dans la chaleur; une peau d'ours ou de loup, ou un manteau, contre le froid: mais nous avons consulté le plaisir, la commodité et surtout l'agrément de la vue. De là la magnificence des étoffes, la forme des habits et plusieurs pièces superflues.

Comparez nos belles étoffes de laine, les serges, les draps, les camelots, les toiles de Silésie et de Hollande, les taffetas, les damas, les velours, les étoffes brochées; comparez les à une toile grossière, et voyez combien nous sommes attentifs à la beauté; car la toile grossière nous couvriroit aussi bien que le velours. Les brodures, les peintures, les fleurs, les rubans, les dentelles, les noeuds, les boutons de prix, le galon, ne font d'aucune utilité réelle. Les perles, les diamans, les autres pierres précieuses et tout ce qui les imite; les bagues, les boucles d'oreille, les aigrettes, les colliers et tous les bijoux sont exactement de même valeur. La forme des habits où l'on a recherché l'élégance bien plus que le besoin et la commodité, où l'on a même sacrifié celles-ci à celle-là; tant de pièces entassées les unes sur les autres, montrent bien qu'on a eu d'autres vues que de se garantir des injures de l'air:

La parure varie à l'infini selon les contrées et les tems, l'âge, la condition, la richesse ou la pauvreté. Le Hottentot s'entortille

tortille de boyaux de mouton. Cette parure a l'avantage d'être à bas prix. Les Samoyèdes brodent à l'éguille des figures en couleur sur le visage de leurs enfans. D'autres se peignent le visage et le corps. Le Hottentot s'enduit les cheveux, ou plutôt la laine de sa tête, de bouze de vache; d'autres les frottent d'huile et de graisse. Autrefois les huiles de senteur étoient fort d'usage, et on s'en oignoit tout le corps. Les Hurons compriment la tête de leurs enfans entre deux planches, pour l'aplatir par les côtés; d'autres s'aplatissent le front. Les Chinois font consister la beauté dans un pied d'une petite taille extraordinaire. Les filles Islandoises se font de leurs cheveux et de plusieurs mouchoirs une tour en forme de bonnet de grenadier sur la tête; c'est leur parure aux grandes fêtes. Les Américains se font des panaches en maniere de couronne. Les uns se rasent la tête comme les Turcs; nous estimons une ample chevelure, ou bien nous coupons nos cheveux pour mettre une chevelure empruntée. Plusieurs peuples estiment une longue barbe, nous la coupons très souvent. Nous avons grand soin de nous faire les ongles; quelques insulaires de la mer pacifique les laissent croître en signe de noblesse. Les Nègres se chargent les bras, les jambes, les doigts et les orteils d'anneaux d'ivoire, d'étain, de cuivre, d'argent et d'or, du poids de plusieurs livres

livres quelquefois, qui leur écorchent les membres. Même les peuples qui vont nus, ne laissent pas de se charger les membres, le corps, la tête de plumes, de grains de verre, de coquillages, &c.

Il y a des peuples qui se parent encore avec plus de recherche, et surtout les femmes. Celles-ci se bâtissent sur la tête un vaste édifice de cheveux, de crins, d'étopes &c. par dessus cela elles mettent de grands panaches ou des machines fort amples, faites d'étoffes légères. Elles se chargent la tête de graisses et de farine, et le tout ensemble fait une tête au moins six fois plus grosse que le naturel. Cette tête immense porte sur un corps esfilé, qu'on empoigneroit des deux mains. Ce n'est pas que la nature ait en la dureté de leur donner un corps si foible, mais c'est que les parens estimant cela d'une grande beauté, imitent leurs amis les Hurons, et compriment le corps de leurs filles toutes jeunes, dans une espèce de cuirasse fort étroite et fort dure. Sous ce corps mince les hanches s'élargissent tout d'un coup, au double du naturel, au moyen de certaines machines des deux côtés. Elles ont sous les talons des espèces d'échafes de deux pouces au moins, et rien sous les orteils, ce qui rend leur démarche chancelante.

Pour

Pour nous, nous avons peut-être plus de pièces superflues dans notre habillement qu'aucun autre peuple. Les hommes portent ordinairement deux chemises, l'une de toile commune, et l'autre de toile fine, ornée quelquefois de manchettes de dentelles, souvent d'un grand prix. Ils mettent du galon au chapeau et aux habits; doubles et triples bas. On fait des habits de vingt Louis et plus, et on peut avoir un bon habit pour trois ou quatre Louis. On frise les cheveux et on porte des perruques. Nous avons des habits pour le jour et pour la nuit, pour la maison, pour l'ordinaire, pour les fêtes, pour l'été et pour l'hiver. Vous jugez bien qu'une pareille garde-robe coute bien des peines et de la dépense.

Plusieurs hommes sont obligés de porter d'office un certain habit. Tels sont les soldats; leur habit s'appelle uniforme, ou habit d'ordonnance. Les ecclésiastiques ont aussi un habit distingué; enfin les laquais portent la livrée de leurs maîtres.

Des plumets, des cordons, des croix, sont des marques de noblesse, de dignité, ou d'honneur.

Les habits de nos Dames s'éloignent encore plus du nécessaire. Leurs dentelles, leurs coiffures, leurs fichus, leurs manchettes, leurs falbalas, leurs pendans d'oreilles et tous leurs bijoux, ne garantissent ni du vent ni de la pluie. Leur tête chargée
de

de cheveux empruntés, de crins, d'étoupes, de poudre, de pommades, de boucles artificielles, d'aiguilles, ne peut transpirer qu'à peine; est sujette à des fluxions, à des maux d'yeux et de dens.

L'ample contour de leurs habits, augmenté par les baleines, est une des superfluités les plus marquées. On raconte qu'une Dame d'Europe, faisant sa visite à une Sultane d'Afrique, celle-ci fort étonnée du vaste contour de l'Européenne, la tâta et lui demanda: Etes-vous tout cela?

Les corps de baleine ont beaucoup d'inconvéniens. Une Dame accoutumée à cette cuirasse, n'a plus la force de se tenir droit, quand elle l'a quittée. N'est ce pas une marque que ses reins en sont affoiblis? Les Médecins prétendent, que le corps de baleine gêne les intestins en les comprimant, et en les empêchant de croître et de faire leurs mouvemens; et qu'il ruine ainsi les forces et la santé. Ils assurent même que ces corps qu'on emploie pour rendre la taille déliée et tenir le corps droit, sont précisément la cause des épaules inégales, des bossies, des hanches malfaites.

On croit que ces corps ont été inventés par des personnes bossues; les grandes frisures par des têtes chauves, les paniers par des femmes déhanchées, et les talons hauts par des naines, pour couvrir toutes ces difformités. Il est certain que le rouge

a été

a été inventé pour cacher la pâleur du visage, et le blanc pour couvrir une peau tannée. Car pourquoi une belle personne cacheroit elle avec du fard la beauté de son visage? Celles qui ont de beaux cheveux noirs ou blonds, n'ont pas l'imbécilité de les peindre, mais celles qui ont les cheveux roux les noircissent. Ainsi une personne bien faite n'a besoin ni de paniers, ni de corps de baleine; ni celles qui sont de belle taille, de talons qui les relèvent; ni celles qui ont une riche chevelure, de fausses boucles et de crins. Toutes ces charges ne font que cacher des défauts et défigurer la beauté. Les belles femmes y perdent, car on ne peut pas les distinguer sous cet attirail, et l'on soupçonne toujours qu'il y a quelque défaut caché sous tant d'ornemens. Enfin une des grandes inutilités de la parure sont les bijoux, les pierres précieuses, les perles. Celles-ci et les diamans coutent des sommes immenses, et n'ont pas l'usage d'un grain d'orge.

La mode exerce un empire absolu sur les femmes du beau monde, et sur quelques jeunes gens, qui ne connoissent pas de plus grand mérite. D'une année à l'autre elle change; tantôt c'est une étoffe, puis une couleur, puis une coupe nouvelle. Aujourd'hui la frisure monte en pyramide, demain ce sera une platte forme. Ce mois c'est le tour des grands panaches; ils vont

D

faire

faire place aux bouquets, ceux-ci aux guirlandes, et les panaches reparoîtront à leur tour. Il y a déjà quelque tems que les dames ont emprunté de nous le chapeau, la canne et les bottes. En revanche bien des Messieurs ont pris d'elles les eaux de senteur et le parasol. La mode a le pouvoir de faire estimer les choses dont on se moquoit, et bientôt on se moquera de ce qui est beau aujourd' hui.

Nos campagnards et nos artisans sont tout autrement vêtus. A les voir on ne les prendroit pas pour nos concitoyens. Une toile, un drap, quelques ferges grossières sans beaucoup de façons; voilà tout leur vêtement.

CHAP. III.

Logement et ameublement.

Nous avons besoin d'une demeure; de tout tems les hommes en ont eu. Les bêtes mêmes cherchent des abris. Plusieurs se fourrent dans des buissons, dans des creux d'arbre, dans des trous de rochers. D'autres ont l'adresse de se faire des retraites; les oiseaux se construisent des nids, les abeilles des ruches, et tous y montrent beaucoup d'industrie; mais les castors ont le plus excité notre admiration: ils bâtissent de vraies cabanes, qu'on prendroit de loin pour

pour un ouvrage de main d'homme, et qui ne le cèdent guères aux huttes des Hurons leurs voisins.

Le Lapon égale à peine l'habileté du castor; il se fait des tentes en pain de sucre, qui consistent en échelas fichés en terre et couverts de menu branchage ou de peaux de renne. Le foyer c. à d. la place du feu est au milieu, l'ouverture du haut de la cabane sert de fenêtre et de cheminée, et la neige tombe dans son pot. Les Tartares vagabonds n'ont que des tentes de toiles; quand ils changent de demeure, ils emportent leurs maisons.

Le Hottentot bâtit sa hutte de terre grasse ou de gazon, en forme de four ou de ruche. Un trou, où l'on entre à quatre, tient lieu de porte et de fenêtre. Cette hutte ne lui sert que pour dormir, comme la loge au chien; il passe le jour en plein air.

Le Groenlandois est plus magnifique il a une maison d'été et une d'hiver. La première est une tente à la laponne. Celle d'hiver est une cabane de pierre et de terre, de quatre ou cinq pieds de haut sur vingt de long. Il n'y a qu'un trou pour entrer. La chambre, l'unique pièce de la maison, sert de salle, de cuisine, de garde-robe et de dortoir; et cependant il y a ordinairement trois familles dans une pareille cabane. Une lampe pour chaque famille sert

de lumiere, de fourneau et de foyer. Chaque année on fait une nouvelle tente et une maison neuve, et c'est l'ouvrage des femmes.

Notre façon de bâtir est bien différente, et demande bien plus d'art. Aussi avons nous plusieurs métiers, qui ne s'occupent que de nos maisons. Tels sont les charpentiers, les maçons, les couvreurs; sans compter l'ouvrage du vitrier, du potier, du ferrurier, du menuisier, du ferblantier.

Nos maisons nous mettent, tout comme la hutte du Groenlandois et du Hottentot, à l'abri du vent, de la pluie et du froid; mais elles ont outre cela plusieurs avantages. Elles sont solides; nous y jouissons de la pleine lumiere du jour, et de la vue sur tout ce qui nous environne; le feu que nous entretenons ne peut nous incommoder; nous pouvons en fermer l'entrée, et nous y mettre à couvert des insultes; peu de terrain nous suffit pour loger nombre de gens sans embarras, nous savons rendre nos maisons commodes et leur donner un air riant.

La solidité de nos maisons vient des matériaux qui les composent et de leur construction. Le Castor n'a que de la terre grasse et des pieux; le Groenlandois fait un toit plat que l'eau pourrit bientôt, c'est pourquoi il bâtit tous les ans.

Nos

Nos maisons sont construites de bonne charpente bien jointe et remplie de briques liées avec de la chaux, ou du moins de bois garni de *torchis*. Un grand nombre est de mur massif, c. à d. de briques ou de pierres cimentées avec de la chaux. Nos toits en dos-d'âne favorisent l'écoulement des eaux, et les empêchent de gâter la maison.

On embarrasseroit fort le Groenlandois, le Lapon, le Hottentot, le Huron, le Nègre, en leur demandant de donner passage à la lumière dans leurs huttes et de se ménager la vue du dehors, sans s'exposer au vent, à la pluie et au froid. Nous possédons ce bel art. De grandes ouvertures dans nos murailles laissent le passage libre à la lumière et à la vue, et les vitres de glace transparente dont elles sont fermées, empêchent l'entrée au vent, au froid, à la neige et à la pluie. Ces vitres s'ouvrent à notre gré, pour introduire dans nos chambres le plein air, qui est si salutaire. Des châssis de réseau arrêtent cependant les insectes nuisibles. Les rouleaux, les rideaux, les marquises, des machines faites de petites planches, empêchent le soleil de nous incommoder par son éclat et sa chaleur, sans nous priver ni de l'air, ni de la lumière; et les volets arrêtent même celle-ci pour nous procurer du repos. Avant qu'on eût trouvé l'art de fondre le verre, on employoit des lames de marbre, et aparemment

ment aussi du parchemin, ou quelque étoffe mince. Le verre vaut bien mieux. En Russie on coupe des pièces de glace, qu'on enchâsse dans la fenêtre; on arrose d'eau les jointures en dehors: cette eau gèle et affermit cette vitre de glace derrière la vitre ordinaire de verre.

Nous faisons un grand usage du feu dans nos maisons, et surtout l'hiver; il cuit nos alimens, sert au lavage de notre linge, chauffe nos chambres, et nous éclaire. Il s'agissoit de tirer de lui tous ces usages sans nous exposer à l'incommodité de la fumée et au danger des incendies. Nos fourneaux, nos cheminées et nos murs massifs nous rendent ces services.

Un des grands avantages de nos maisons, c'est que le maître en peut aussi facilement défendre l'entrée à tout autre, et même à une médiocre violence, qu'il peut se l'ouvrir à lui-même. Nous fermons, nous fermions nos maisons, et nous pouvons compter que personne n'y entrera. Nous les fermons et nous nous couchons, bien assurés que personne ne nous inquiêtera sans une violence, qu'on n'osera guères risquer. Nos serrures, nos verroux, nos loquets, nos volets, nos grilles mettent le possesseur en pleine sûreté. Le Huron, le Lapon, le Groenlandois, le Hottentot n'ont pas cet avantage, leur hutte est ouverte nuit et jour. Aussi n'ont ils pas besoin de la fermer;

mer; il n'y a point de voleur chés eux, parce qu'il n'y a rien à voler, et que chacun trouve dans la mer ou aux champs le peu dont il a besoin. Aparemment qu'une pierre ou une pièce de bois, qui ferme le trou de la hutte, les met à couvert des insultes des bêtes sauvages.

L'art d'élever plusieurs étages l'un sur l'autre a de grands avantages; il rapproche les hommes, et contribue par cela même à la sûreté et à la commodité. Les villes moins étendues laissent plus d'espace aux champs et aux jardins; et comme il y a beaucoup d'hommes dans un petit espace, ils sont plus à portée de se donner de mutuels secours. Les Médecins disent, que cet entassement de gens est mal-fain. Il est vrai aussi qu'il donne occasion à bien des incommodités; (le moyen qui rapproche les hommes pour s'aider, les rapproche également pour se nuire.) Par ex. l'un fait du bruit sur la tête de l'autre; on s'embarrasse dans le grenier commun, ou dans la cour; les enfans prennent querelle, et souvent les pères et les mères querellent aussi. Le Japon n'a point de querelle avec ses voisins, parce qu'il n'a point de voisins. Celui qui fait s'arranger, ne ressent pas ces incommodités et n'a point de querelle. On a des maisons de trois, quatre étages et plus, sans compter le rés-de-chauffée. Il y a même des villes où les caves et les toits sont habités.



La maison du Groenlandois est un réduit unique, où il fait et loge tout, sa lampe fumante, son pot de chambre, les restes demi pourris de son poisson, une vingtaine d'ames, entre lesquelles on compte une douzaine de petits enfans. Nos maisons sont bien plus commodes. Non seulement nous avons éloigné de nos apartemens tout ce qui est sale et désagréable, comme p. ex. la cuisine; mais nous avons des cabinets pour les hardes, pour les lits, différentes chambres pour l'usage, pour la propreté, pour les enfans, pour les domestiques, des gardes-manger, des caves, où nous mettons les boissons, les fruits, les jardinages; des écuries pour les chevaux, des buchers pour le bois, des remises pour les voitures, des greniers qui servent de garde-meubles. En un mot, chaque chose a sa place assignée, et rien de choquant, de malpropre, n'entre dans nos apartemens. Ces commodités ne sont que pour les riches, parce qu'un semblable logis coute beaucoup. Les pauvres, presque tous les artisans, n'ont guères qu'un poêle, une chambre et une cuisine, et dans bien des maisons celle-ci est dans l'apartement. Les lits sont dans le poêle, et la propreté est fort négligée. Nos villageois n'ont pas non plus des planchers comme nous, à moins que ce ne soit quelque riche paysan; un fonds de terre grasse leur en tient lieu.

Nos

Nos maisons ont la plupart un air riant ; la symmétrie en rend au dehors la vue agréable ; la clarté, les grandes fenêtres, la commodité des portes, les plafonds, les planchers, les tapisséries, les peintures, la propreté en embellissent le séjour.

L'Africain, l'Américain bâtissent eux-mêmes leurs maisons, qui ne leur content rien. Nos villageois dans certaines contrées en font à peu près autant ; mais nos maisons faites avec plus d'art, demandent bien plus de préparatifs. Des architectes, des maçons, des charpentiers et quantité d'autres y travaillent, et elles sont chères. Il faut beaucoup travailler pour gagner de quoi payer un semblable logis, et il en coûte de la peine. Ceux qui sont accoutumés à un grand logement commode, ont bien de la peine à se mettre plus à l'étroit, s'ils deviennent pauvres. Ils sont délicats, et se trouvent mal à l'aise quand il s'agit de passer une nuit dans quelque auberge de village, que le Lapon trouveroit d'une commodité merveilleuse. Le Huron entreprend un voyage de quelques cens milles, et couche la nuit sous un arbre. Nous ne savons pas en faire autant, parce que nous sommes trop bien logés.

Quelques solides que soient nos maisons, elles ne sont pas à l'épreuve du feu. La foudre ou l'imprudence des gens cause quelquefois de grands incendies. On a vu

bruler jusqu'à quelques centaines de maisons à la fois; dernièrement encore Goslar a péri à moitié et Géra entièrement. La misère est bien grande en pareil cas. On ne sait d'où prendre de quoi rebâtir tant de maisons chères. Les meubles, les hardes, les lits, les provisions, les marchandises sont consumées; car il est rare de pouvoir sauver beaucoup de choses d'un incendie subit. L'Indien ne craint pas le feu. Si sa hutte brule, il en sort et tout est sauvé, car il n'a rien.

Ce n'est pas seulement dans nos maisons que nous avons su nous mettre à l'abri de la pluie et du froid. Nous savons nous en garantir aussi en chemin; des coiffes, des manteaux, des parasols, mais surtout les voitures nous mettent à couvert. Un homme se met dans un carrosse bien fermé, garni de bons coussins, de vitres, de rideaux; là sans fatigue, sans mettre un pied devant l'autre, sans se mouiller, il traverse la pluie, le vent, la neige, la boue, l'eau, et fait avec vitesse un chemin considérable.

Cette manière d'aller par la ville ou de voyager, n'est que pour les riches; parce qu'il en coûte beaucoup. Il faut acheter la voiture, que nous ne savons pas faire nous mêmes, mais qui est l'ouvrage de plusieurs artisans. Il faut acheter des chevaux et les nourrir; il faut payer un homme qui les panse et qui mène la voiture.

voiture. On peut avoir des voitures moins chères, mais moins commodes.

Les pauvres gens ne voyagent pas beaucoup, ou font leurs voyages à pied. Ils en retirent cet avantage d'avoir de bonnes jambes, accoutumées à la fatigue. Ils s'arrêtent où ils veulent, et marchent tant qu'ils peuvent, ou qu'ils en ont envie. Ils ne craignent pas que les chevaux ne prennent le mors aux dents, qu'ils ne s'abattent, que la voiture ne verse, ne s'embourbe, ne rompe et ne les blesse. Ils n'attendent pas que les chevaux aient mangé leurs fourrages. Si la pluie les mouille, le vent ou le soleil les sèche bientôt. Si le chemin est mauvais, ils passent à côté; ils prennent le plus court. Outre cela ils ont le plaisir de voir tout ce qui se passe autour d'eux, et toutes les beautés de la nature.

Les hommes voyagent aussi à cheval. La commodité ou le désagrément de ces voyages, dépend presque tout entier de la bonté du cheval. On n'y est pas à couvert du vent, de la pluie, du froid ou du soleil. Il y a bien des pays, où les chevaux manquent et où l'on monte des ânes, des mulets. Aux Indes on a des éléphants et des boeufs, à l'Occident de l'Asie des chameaux et des dromadaires, au Pérou des moutons nommés lamas.

Le

Le cheval peut tomber et rompre la jambe au cavalier, ou l'écraser; il peut prendre le mors aux dents, ou devenir fougueux, et il emporte l'homme, qui ne peut le retenir. Toutes les bêtes qu'on monte exposent l'homme aux mêmes dangers.

Nous avons besoin d'une infinité de meubles à toutes sortes d'usages, dans les chambres, à la cuisine, pour la table, pour les hardes. Certains ameublemens et certaines vaisselles mêmes sont doubles. Les unes plus simples pour l'usage ordinaire; les autres plus précieuses pour la montre. Ainsi on a des chaises, des lits, des services de table, dont on ne fait usage que quand on a du monde. Bien des riches mêmes ont quantité de meubles et de vaisselles, dont ils ne se sont peut-être jamais servis.

Cette magnificence est fort différente, selon les contrées, les personnes et les tems. Les uns la mettent dans les meubles et la vaisselle, d'autres dans les vêtemens. Celles-ci sont les classes les plus nombreuses. D'autres ont quantité de chiens, d'autres des armes, d'autres des chevaux; d'autres brillent par des bâtimens, des jardins, des bibliothèques, des collections et des cabinets de choses rares et curieuses. Enfin on trouve des bourgeois chés qui le luxe consiste dans des coffres farcis de linge, qui n'a jamais vu le

le jour, qui se transmet des ayeules aux arrieres petites filles, et qui pourrit sans servir ni sortir de son pli. Ce luxe quel qu'il soit, cause souvent bien des inquietudes, et on a plus de souci pour l'acquérir que pour se procurer le pain.

Il y en a d'autres qui se bornent au nécessaire, soit parce qu'ils ne peuvent pas s'étendre au delà, ou qu'ils méprisent ce superflu. Il y en a peu, surtout de ces derniers.

Tout cela réunit autour de nous un attirail de choses sans fin. Il nous faut des journées entieres, pour transporter et ranger le moindre petit ménage. Un homme qui se sauve lui, sa femme, ses enfans d'un incendie, n'a rien sauvé. Il faut de grandes dépenses pour monter un ménage complet. De jeunes gens qui n'ont rien ou presque rien à attendre de leurs parens, ont bien de la peine à s'établir; c'est pourquoi bien des gens craignent de se marier. Ils aiment mieux se passer de femme et de ménage, que d'avoir un ménage imparfait. Les femmes qui sont chargées du soin de la maison, ont beaucoup de peine et de tracas, pour maintenir dans une maison considérable l'ordre et la propreté, qui y sont indispensables. Le désordre fait perdre mille choses, la malpropreté salit, gâte tout, fait tout périr. Aussi l'on prétend qu'une femme négligente peut plus perdre, que l'homme le plus actif ne sauroit gagner.

Cette

Cette abondance nous rend commodes et nous assujettit à mille choses, qui ne se trouvent pas partout. Placez pour une nuit ou deux un jeune homme riche dans une auberge de village. Tout lui manque, la robe de chambre, le peignoir, les pantoufles, le miroir, le friseur, la savonnette, l'aiguïere, le café, que fais-je ? point de lit mollet, point de flambeau, point de lampe la nuit: examinez le à table, il y sera tout aussi embarrassé.

Le Groenlandois, le Huron n'ont ni porte, ni volets à fermer. Les voleurs n'ont rien à prendre chés eux. Nos villageois ne daignent guères fermer les leurs. Dans nos villes c'est autre chose. Un buffet chargé de vaisselle d'argent, une cassette bien fournie, de belles étoffes, des bijoux précieux sont des amorces: il faut prendre des précautions.

L'hiver nos maisons seules ne suffisent pas pour nous garantir du froid; nous avons besoin de poëles ou de fourneaux que nous chauffons, et de cheminées où nous faisons du feu. Le peuple et les gens délicats chauffent à l'excès, presque neuf mois de l'année; de plus ils bouchent, autant qu'ils peuvent, les passages à l'air en mettant de grosses couvertures aux portes de leurs chambres, et en colant du papier sur toutes les fentes des vitres. Ils ont encore des rechauds avec de la braise,
pour

pour réchauffer les mains et les pieds. Dans les Eglises, dans les voitures en voyage, on a des flacons d'eau chaude, des sacs fourrés ou l'on met les pieds, des manchons pour garantir les mains. On se rassemble encore en grand nombre dans une petite chambre; cela échauffe l'air; il ne fait pas froid dans une étable. Les fourneaux sont peu connus en France et dans tout le midi.

Le Lapon et le Groenlandois n'ont point de fourneau. Le premier fait son feu à terre au milieu de sa tente; et ce feu le chauffe et cuit son diner. Le dernier a sa lampe, sa famille et sa malpropreté, pour se garantir du froid.

Ceux qui craignent tant le froid et qui prennent tant de précautions pour s'en garantir, y sont d'autant plus sensibles; la chaleur les rend délicats, et qui pis est fluxionnaires. Les personnes qui suportent le froid s'en trouvent beaucoup mieux. Il y a des contrées où le bois est rare et d'une grande cherté; c'est une dépense considérable que de chauffer beaucoup.

Dans la plupart des contrées les jours sont fort courts en hiver, en sorte que l'homme ne pourroit pas achever son ouvrage, sans une lumière artificielle. Il a donc trouvé moyen, de se faire au milieu des ténèbres, un jour qui le met en état de continuer son travail, ses amusemens ou
son

son chemin. Il y a très longtems qu'on a su employer l'huile à cet usage. Nous la tirons des olives, des noix, du pavot, des graines de lin, de chanvre, de navette, de tournesol, de la graisse de plusieurs poissons, surtout de la baleine et du chien marin. Le pauvre peuple se contente en plusieurs endroits de quelques buchettes de bois gras, qu'il brule dans la cheminée. Le suif de bœuf et de mouton nous donne des chandelles, et la cire des bougies. Quand nous sortons nous prenons des lanternes de papier, de corne, de verre, pour empêcher le vent de nous souffler la lumière. Les riches ont de grands flambeaux de poix ou de cire, pour éclairer leurs voitures.

Ces lumières ont déjà causé bien des accidens, parce qu'on les a mal éteintes, ou qu'on les a oubliées au milieu de papiers, d'étoffes, ou près des rideaux d'une fenêtre ou d'un lit.

CHAP. IV.

Le repos.

Nous avons tous les jours besoin de repos. Nos forces s'épuisent, la nourriture ne les répare pas suffisamment: le repos achève ce que la nourriture laisse imparfait.

Le

Le repos le plus sensible est le sommeil. Sa durée varie selon l'âge, le tempérament, la fatigue, la santé, la tempérance ou les excès, et selon l'habitude.

Régulièrement les hommes dorment tous les jours, mais une longue habitude donne à plusieurs la faculté de passer un jour et deux sans dormir. Les petits enfans dorment beaucoup; les vieillards dorment mal, quelquefois très peu: quelquefois aussi ils dorment beaucoup. Un homme sain, robuste, modéré et laborieux dort ordinairement d'un profond sommeil. Ceux qui se tiennent assis tout le jour, qui font peu d'exercice, ceux qui se chargent de trop de nourritures, ceux qui s'échauffent le sang par des excès de vin ou de plaisir, ont un sommeil désagréable, interrompu; la crainte, les soucis, la colère troublent aussi fort le repos. Les malades dorment fort mal. Cinq ou six heures et même moins, d'un bon sommeil, suffisent à l'homme qui se fatigue le plus. Le moissonneur n'en a pas autant durant la moisson. Il y a des gens qui dorment huit, dix heures et plus; ils s'y sont accoutumés, et ils ne peuvent pas se défaire de cette habitude. Mais aussi leur sommeil n'est pas si profond et si bon. Un bon sommeil de peu d'heures rafraîchit le sang, répare les forces, rétablit la gaieté. Mais un sommeil interrompu, excessif échauffe, rend triste et pesant.

E

L.

Le tems le plus convenable au sommeil est celui où le soleil est sous l'horizon, et où l'air est plus frais. En hiver il ne faudroit pas vouloir dormir tout le tems de la nuit. Il y a des gens, qui passent une grande partie de la nuit au travail ou en plaisirs, ne se couchent que vers le matin, et passent ensuite une partie du jour au lit. Cet usage échauffe, et nuit à la santé. D'autres se couchent après le diner. Cela est presque nécessaire, du moins fort commun dans les pays chauds, durant la plus grande ardeur du jour qui met les hommes hors d'état d'agir. On en fait autant chés nous, et bien des gens se couchent aussi régulièrement après le diner que le soir. On prétend que ce sommeil ne fait qu'apesantir. C'est du moins une pure habitude, et une perte du tems qu'on pourroit employer à ses affaires ou au plaisir.

Les bêtes s'étendent sur la terre, ou dans les réduits qu'elles se préparent. La moitié des hommes en fait autant. Nous avons des lits, les pauvres de grossières plumes, de laine, de foin, de paille; les riches de duvet, de soie; des pavillons, des rideaux etc. Il y a des contrées où l'on préfère le matelas à la plume. Les Médecins approuvent fort cet usage. La fatigue et la santé font le bon sommeil. Le lit n'y fait pas grand chose.

Il ar-

Il arrive souvent tout au milieu du sommeil, qu'on croit voir, entendre, et faire certaines choses à peu près comme si l'on veilloit; cela s'appelle songer. Les songes ont pourtant des bizarreries qui les distinguent de la veille. C'est que les choses y arrivent sans ordre, sans suite, sans cause. On s'imagine p. ex. de voler dans les airs; on se trouve tout-à-coup dans un autre endroit, sans s'y être transporté; on passe rapidement d'un jour à l'autre. On regardoit autrefois les songes comme des présages de l'avenir, on se donnoit beaucoup de peine à les deviner, et on s'effrayoit ou l'on se réjouissoit, selon qu'on y avoit mis du bien ou du mal. Bien des gens leur font encore aujourd'hui le même honneur.

Tout au contraire des songes où l'on croit faire ce qu'on ne fait pas, il y a un autre état du sommeil où l'on agit très réellement sans le savoir. On raconte à ce propos des choses étonnantes. Les uns grimpent sur les toits, d'autres s'habillent, sortent, s'exposent à des dangers et s'en tirent heureusement. On raconte même d'un homme, qu'il écrivoit des lettres régulières. Ces accidens sont rares, et on les regarde comme une maladie. On appelle ces malades Somnambules, et on peut les guérir en les battant dans leurs rêveries. Ils ne se souviennent jamais durant la veille de ce qu'ils ont fait. On dit

68 SECT. II. *Besoins de l'homme.*

qu'il ne faut pas les appeler par leur nom s'ils sont exposés à quelque danger; que leur nom les réveillerait, et que la frayeur causée par la vue du péril les perdrait.

Il ne faut pas toujours dormir pour se reposer; le simple relâche du travail, l'inaction ou quelque occupation agréable, différente du travail ordinaire, sont autant de délassemens. Ainsi le laboureur et l'artisan fatigués s'assieient dans un coin de leur chambre; ceux dont le travail est sédentaire se reposent en se promenant, en conversant avec des amis, en jouant quelque jeu.

Nos lits, nos fauteuils, nos sofas, nos chaises, un pavillon dans un jardin, un tertre, un gazon, voilà les instrumens les plus ordinaires du repos.

CHAP. V.

Amusemens.

Les jeunes gens, ceux que le travail tient immobiles, préfèrent l'action. L'homme aime à exercer ses forces, et cet exercice lui est nécessaire. Les enfans sont fort inquiets; ils courent, sautent, crient, s'ébattent. Leur ôter cette action, c'est les rendre tristes et foibles, et ruiner leur santé. Cette pétulance diminue avec l'âge; mais
l'homme

l'homme demeure toujours actif et remuant. L'inaction l'affoiblit et le tue; le travail et l'action l'animent, le fortifient. Le laboureur, le forgeron et autres artisans qui font des travaux pénibles sont robustes; le peintre, le musicien, le savant, dont le travail les attache à leur cabinet et à leur fauteuil sont beaucoup plus foibles, et sujets à bien des incommodités. C'est cette inquiétude et la nécessité de l'action qui fait de la prison une peine redoutable.

On a plusieurs délassemens fort actifs; tels sont la promenade, la danse, la course, la chasse et plusieurs jeux.

La course n'est que pour les garçons et les jeunes hommes. Un homme âgé n'a guères de gout pour cet exercice; il ne convient point aux jeunes filles et aux femmes, qui n'y font pas d'ailleurs fort adroites; leur foiblesse et leurs habillemens y mettent obstacle.

La chasse, celle qui est un vrai exercice, c. à d. une fatigue, a beaucoup d'utilité. On y apprend à supporter la peine, la faim, la soif; c'est une école de patience et de courage. Mais la chasse n'est pas pour tous, elle est réservée à un petit nombre, de peur d'extirper le gibier. Les femmes n'y peuvent guères prendre part, elle passe ordinairement leurs forces.

C'est au milieu des danses qu'elles font dans leur élément, et qu'elles se montrent infatigables. Cet exercice est très bon pour les deux sexes; il égale, il exerce les forces et l'adresse, il donne de la légèreté et de la bonne grace; et il y a plaisir à voir une personne qui danse bien. Mais il n'y a point d'amusement qui coute la vie à tant de jeunes personnes. La jeunesse le pousse ordinairement à l'excès; elle y passe une grande partie de la nuit, se met en sueur, s'échauffe le sang, se rafraichit imprudemment, boit froid ou s'expose à l'air, et se rend malade pour tout le reste de sa vie, qui ordinairement n'est pas bien longue. Les jeunes hommes qui y ajoutent le vin ou d'autres liqueurs échauffantes, augmentent le mal. Ceux qui dansent modérément, qui n'épuisent pas leurs forces, qui ne poussent pas le plaisir trop avant dans la nuit, qui ne se refroidissent pas imprudemment, en tirent tout le profit.

C'est une belle chose que la danse, mais il faut que ce soit une danse et non une course, ou des sauts maladroits, sans règle et sans mesure. Il est fâcheux que la danse soit couteuse, on ne peut pas en jouir souvent. Les personnes d'un certain âge n'en font pas grand cas. Cet amusement est très ancien, et connu de tous les peuples sauvages. Les Cannibales et les Hottentots dansent. Autrefois les danses faisoient

faisoient partie du culte religieux. On trouve qu'il ne convient pas à des personnes graves de danser.

La promenade a de grands avantages sur tous les amusemens précédens. Elle appartient à tout le monde et ne coûte aucuns fraix. Aussi voit-on une foule de promeneurs, hommes et femmes, jeunes et vieux, les jours de fête dans la belle saison. On y a le double avantage, de se donner de l'exercice, de respirer l'air frais, de jouir de la société, de la conversation de ses amis, de la vue du monde et de celle des beautés de la nature. On n'y est pas en danger de se ruiner la santé par des excès. Il y a des gens qui se promènent tous les jours, qu'il neige ou qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il grêle. Sans doute cette promenade n'est pas fort agréable, mais elle est saine. Les beaux jours d'hiver le sont davantage, mais peu de gens en profitent.

L'exercice du cheval donne de la force et de l'adresse, et il est très utile à la santé pour ceux qui sont beaucoup assis, mais il est couteux.

Tous les jeux à la boule et à la paume sont fort salutaires, parce qu'ils donnent beaucoup d'exercice. Aucun d'eux ne convient au sexe; le premier est plus pour les hommes, il demande de la force et de l'exactitude; le dernier exige plus d'agilité, il faut beaucoup courir; il est plus fait pour la jeunesse.

Le billard demande de la souplesse, la fermeté du bras, l'attention, la réflexion, l'exactitude, la liberté d'action, par conséquent il est d'une grande utilité. Il y a des femmes qui y jouent. Dommage que le billard soit cher et que le jeu soit coûteux, car il exerce le corps et l'esprit.

Plusieurs personnes se délassent et s'exercent le corps au travail du tourneur et du menuisier, à des ouvrages de carton, à la peinture, à la musique. En un mot toute occupation différente de l'ouvrage ordinaire, peut servir de délassément.

On a encore une infinité de jeux de cartes, de dames, de dés. Entre les jeux de cartes il y en a où l'attention et la prudence du joueur peuvent beaucoup faire. Ceux-ci ont l'avantage d'aiguïser et d'amuser l'esprit. Il y en a d'autres en quantité où le hazard seul décide, et où le joueur ne peut rien. Ces jeux n'ont été inventés que pour gagner de l'argent; on les appelle jeux de hazard; le desir et l'espérance en font tout l'agrément, et ils sont défendus par la police. On dit que les Lapons jouent aux cartes. De tout tems on a eu des jeux; ne fut ce que le jeu des dés, le plus mauvais de tous, car il n'a point d'autre agrément que le gain.

Entre tous les jeux qu'on joue assis, le plus beau est sans contredit le jeu des échecs. La Perse est sa patrie, et il ne doit

doit pas être fort ancien. Il demande une grande attention, beaucoup de prudence et de réflexion. Le défaut de tous ces jeux, c'est que le corps n'y a point d'exercice, et qu'on peut s'y échauffer aisément par de longues séances.

Ceux qui donnent trop de tems au jeu, perdent une partie du tems qu'ils devroient donner au travail, et qui plus est, en s'attachant trop au jeu, ils perdent le gout du travail.

Les jeux intéressés, c. à d. où il s'agit de gagner ou de perdre, comme tous les jeux de cartes et de dés, donnent souvent de la mauvaise humeur, de la colère et de l'angoisse à ceux qui perdent. Il y en a même qui s'irritent quand le jeu ne réussit pas à leur gré, quoiqu'ils jouent sans aucun intérêt. Il y a des joueurs qui trompent, qui savent se donner les meilleures cartes. On joue quelquefois si gros jeu que le perdant se prive lui et sa famille du nécessaire. On a vu des gens riches se ruiner absolument par le jeu, et quelquefois en peu de jours. Surtout les jeunes gens sont capables de jouer jusqu'à leur habit; et l'on trouve même des hommes d'un âge mûr jouer après leur argent, leurs terres, leurs maisons et leurs équipages. Cela n'arrive jamais dans d'honnêtes maisons, ni avec des gens estimables, mais cela se fait dans des brelans écartés, obscurs, et ceux qui y jouent sont des fripons ou des dupes.

Des joueurs intéressés ou passionnés prennent assés souvent querelle ensemble, se battent, se blessent et se tuent même quelquefois. Quand des fripons tiennent un jeune homme qui ne les connoit pas, ils offrent tout simplement un petit jeu, le font gagner pour l'encourager; peu à peu ils trouvent moyen de jouer un jeu plus gros; alors ils le dupent, celui-ci perd, il veut regagner, hazarde toujours davantage, et ne cesse guères, qu'il ne soit dépouillé.

Les jeunes gens risquent toujours beaucoup en jouant. S'ils gagnent, le gain les amorce; s'ils perdent, ils courent après leur perte. Peu à peu le desir devient si fort, qu'on emploie toutes sortes de friponneries. Si elles réussissent, on s'y tient et l'on devient un fripon. On pourroit citer en exemple de jeunes gens des meilleures maisons.

Il y a des gens qui ne jouent point du tout par ces raisons. D'autres jouent, mais toujours si petit jeu, qu'ils ne sont point incommodés de la plus grande perte, et quand ils se mettent au jeu, ils comptent de perdre une certaine somme. Ils s'attendent d'abord à la perte, afin de ne pas se fâcher quand elle vient. Il y a bien des gens qui jouent avec une grande négligence; ils ne s'irritent jamais, mais ils perdent presque toujours. Ceux qui jouent beau-

beaucoup avec passion, ruinent leur fanté
par la passion et par la longueur des
séances.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse,
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse,
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le desir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur
soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Dès la plus haute antiquité, les combats ont été un des plus grands plaisirs des hommes. Les Grecs avoient des courses de chariots, à pied et à cheval, des luttes et d'autres combats. A Rome des gladiateurs se battoient l'épée à la main. Aux combats des hommes se mêlèrent des combats de bêtes ; des taureaux, des lions, des ours, des tigres, des éléphans combattoient entr'eux, avec des chiens, ou avec des hommes. En Espagne on a encore aujourd'hui des combats de taureaux contre des hommes, ou contre des chiens.

Les

Les combattans sont des gens, qui font métier de cet exercice pour de l'argent. En Angleterre ce sont des hommes qui se battent à coups de poing, des coqs dressés à cela et qu'on arme d'ergots de fer. Dans tous ces jeux le sang coule, et les combattans, hommes ou bêtes périssent; les premiers souvent, les secondes presque toujours. Les taureaux d'Espagne sont toujours tués; les gladiateurs de Rome se battoient à outrance, et si le peuple ne faisoit grace au vaincu, il mouroit; les athlètes grecs s'affommoient et s'étouffoient; les champions anglois se meurtrissoient et se froissent la tête à bons coups de poing. Chés nous il n'y a point de ces combats publics, mais le peuple accourt et s'attroupe, dès que deux herbières ou deux yvrognes se querellent et en viennent aux mains. On a pourtant la charité de les séparer, dès que l'affaire devient un peu sérieuse, ou qu'on voit que l'un est trop foible. Nos polissons s'attrouperont quelquefois le Dimanche ou les grandes fêtes, se partagent en deux corps, qui se battent à coups de pierres et de bâtons, non pour divertir des spectateurs, qui ne le souffriroient pas, mais pour s'amuser eux-mêmes. La police arrête ordinairement ces jeux, parce qu'on en a vu résulter des blessures et même la mort pour quelques combattans. Les anciens Germains avoient, et les peuples barbares de

de l'Afrique et des Indes ont encore des jeux d'armes moins sanglans. On y tire des épées, mais l'acteur ne fait que danser entr'elles; on ne cherche pas à le blesser; s'il remporte quelque balafre, c'est par maladresse.

Un des principaux amusemens des peuples policés, inconnu aux peuples barbares, sont les représentations théâtrales. Plusieurs personnes agissent et s'entretiennent en présence de l'assemblée. Il y a plus de 2500 ans que ces spectacles furent inventés en Grèce. Les Athéniens y trouvoient tant de gout, qu'ils étoient presque toujours au théâtre, et négligeoient le salut de l'état et leurs affaires domestiques. Ces actions représentent souvent des enfans rebelles à leurs parens, fourbes et dissimulés; de jeunes gens paresseux, qui ne courent qu'après le plaisir, et négligent de se former à une vie utile. Tout cela est représenté d'une manière agréable. Bien des jeunes gens s'y sont gâtés, en imitant dans leur conduite les folies et les vices, qu'ils ont vu représenter sur la scène. Il y a aussi quelques bonnes pièces, où l'on peut apprendre comment les folies, les vices et le désordre sont punis; mais elles sont rares.

Il y a bien des plaisirs dans la vie. Nous avons tous les jours celui du manger, du boire et du repos dont nous avons déjà parlé;

parlé; nous avons aussi fait mention des jeux. Voici encore d'autres plaisirs, dont nous pouvons jouir tous les jours. Les fruits si variés, et dont plusieurs ne nourrissant guères, ne semblent faits que pour le plaisir. La beauté des fleurs et leurs parfums. Il y en a de tant de formes, de tailles et de couleurs différentes. La plupart de ces fleurs ne produisent aucun fruit utile; elles ne sont donc là que pour leur beauté ou pour leur odeur, c. à d. pour le plaisir. Les autres parfums ont la même destination. Et le chant des oiseaux, la beauté de leur plumage, la verdure agréable et variée des campagnes, la belle taille de certains animaux; tout cela n'est-il pas fait pour nous rendre la nature agréable? L'homme peut encore augmenter ces richesses; la culture rend les campagnes, les fleurs plus belles, les fruits plus délicieux, les jardins, les bois, les eaux ménagés par l'art humain, prennent un nouvel agrément. Certes le séjour de la terre n'est pas triste et l'homme n'est pas malheureux.

Chaque âge et chaque sexe a ses plaisirs différens. Les petits garçons aiment les bâtons, les chariots, les fouets, les sabots, les courses, le bruit, la paume, les exercices militaires, et quelquefois les querelles. Les petites filles préfèrent les poupées, le babil, le repos. L'un n'aime guères l'amusement de l'autre. On réunit quelquefois

fois les deux sexes: quand cela arrive souvent, les filles amollissent les garçons, et les garçons rendent les filles turbulentes.

Tous les âges aiment la société de leurs égaux: de là viennent les visites. On n'admet guères les enfans à la compagnie des personnes âgées, parce qu'ils n'entendroient rien à la conversation. Mais quand cela arrive, on n'aime pas que ces petites gens parlent beaucoup et qu'ils questionnent; on veut qu'ils écoutent, se taisent et ne parlent que quand on le leur ordonne. On apelle impertinens ces petits garçons et ces petites filles, qui font comme si les personnes âgées étoient leurs camarades. Il est vrai qu'on ne le leur dit pas toujours, et qu'on a quelquefois de la complaisance pour eux; mais c'est par égard pour leurs parens, ou par pitié pour leur imbécilité.

La Société des amis est une chose fort agréable. La jeunesse joue ou s'amuse à des entretiens gais. Les personnes âgées font ordinairement des conversations agréables; mais pour y trouver du plaisir il faut connoître les choses dont il s'agit. Voilà pourquoi les enfans s'y ennuient. Les hommes et les femmes se séparent ordinairement quand la compagnie est un peu nombreuse. Les femmes parlent de leur ménage, du prix des denrées, de la manière dont elles gouvernent leur maison;

de leurs domestiques, de l'éducation de leurs filles et de leurs petits enfans; de la manière dont elles s'y prennent pour épargner les revenus de leurs maris, des soins qu'elles se donnent pour leur complaire; de leurs ouvrages, de leurs habits, de ceux de leurs enfans, et comment il faut les conserver. Comme ceci n'est guères du gout de leurs maris, ceux-ci font entr'eux une conversation différente. Ils parlent des sciences, des merveilles de la nature, ils cherchent l'explication de quelque question difficile. Ils s'entretiennent du sort, des malheurs de différens peuples, des espérances ou des craintes de la patrie. Ou bien la conversation roule sur leurs professions, leurs intérêts &c. Les ignorans et les imbéciles s'ennuient fort dans ces conversations si agréables aux gens d'esprit, et se jettent sur la pluie et le beau tems, le vent et le froid, sur les jeunes gens mariés depuis peu, sur les nouveaux fiancés, leurs arrangemens, leur festin et leur parure de nôce, les beuves qu'ils ont faites, la folie de leur prodigalité et de leur faste, ou le ridicule de leur mesquinerie. De là on examine le ménage des voisins; comment leurs femmes les dupent, leurs enfans les trompent et leurs domestiques les volent; comment on a mal fait à tel festin, comment on a donné des plats trop communs ou trop rares; comment on étoit trop magnifiquement
paré

paré pour sa condition, ou trop négligement mis. Ensuite vient l'histoire des filles qui commettent des fautes, ou qu'on soupçonne d'en commettre, parce qu'elles sont peut-être un peu trop libres dans leur conduite. Les gens raisonnables détestent ces discours et les appellent des médifances.

Les femmes ont coutume de prendre quelque ouvrage de main propre et facile, et travaillent tout en faisant la conversation; ou bien elles jouent. Les premières sont plus estimées. Les hommes jouent ordinairement, fument du tabac. Ceci sont les visites des gens aisés, des bons bourgeois et de la noblesse; les pauvres, les artisans ne font guères de visites, excepté entre proches parens. Les hommes vont au cabaret; plusieurs y jouent, l'y enyvrent, et privent leur famille du nécessaire.

Le plaisir de la société est dangereux pour la jeunesse, car il y a beaucoup de mauvais amis. On trouve bien des jeunes gens et même des gens âgés accoutumés à l'oïveté, au jeu, à l'yvrognerie et à toutes sortes de débauches. Ils se sont ruinés par leurs désordres et par leur paresse; ils en sont donc réduits à chercher des moyens de gagner, et ces moyens ne sont que le jeu, ou l'imbécilité de la jeunesse riche. On les trouve par tout, dans les classes, dans les cabarets, aux promenades;

nades; ils sont polis, complaisans, parce qu'ils cherchent à attraper des dupes; ils affectent surtout l'honnêteté. Un jeune homme est d'un abord facile: et comme il ne cherche à tromper personne, il ne craint pas non plus qu'on le trompe. Le fripon a bientôt lié amitié avec lui, en s'accommodant à son gout. A-t-il gagné son amitié, il lui propose de nouveaux amis, des parties de plaisir, quelque jeu, un endroit charmant. On joue, et notre pauvre jeune homme perd, ou bien on mange et l'on boit, et il paye; car on ne veut quelquefois rien de plus. On lui enseigne le moyen de faire de plus grandes dépenses; il s'endette, il vole son père, il passe des nuits en débauche, il ruine sa santé, il abrège sa vie.

Ces séducteurs n'osent pas s'attaquer aux hommes, dont ils craignent la prudence; ils tombent donc sur la jeunesse, et savent la conduire jusqu'à faire gloire de l'ivrognerie, de la paresse, de la débauche; jusqu'à se rendre les séducteurs d'autres jeunes gens, après s'être ruinés eux-mêmes. Les pères et les mères qui savent le danger, défendent à leurs enfans de se faire des amis à leur insçu. Mais il y a des jeunes gens qui négligent les ordres de leurs parens et qui se perdent en secret.

Une jeune fille risque encore plus, lorsqu'elle se cache de ses parens et qu'elle
se

se fait des amis ou des amies à leur insçu. Il y a des filles perdues qui cherchent à perdre les autres. Jamais une fille ne doit se permettre d'avoir un ami, ni aucune familiarité avec un homme. Elle seroit bientôt perdue d'honneur, quand même elle ne tomberoit pas dans le dernier désordre. Il y a toujours des personnes oisives, qui épient sa conduite, et qui soupçonnent, devinent, ajoutent ce qu'elles ne voient pas. Les enfans qui obéissent à leurs parens, et ne lient amitié qu'avec leur permission, n'ont rien à craindre, parce que les parens sont prudens et les saivent du danger, en leur choisissant des amis sages.

D'ordinaire les jeunes gens prennent les moeurs, les manières, le langage des personnes qu'ils fréquentent, et surtout de celles qu'ils aiment. Si ces personnes sont bonnes et sages, la jeunesse ne peut que profiter de leur commerce; mais si elles sont sottes, vaines, ou même vicieuses, les jeunes gens prennent leur sottise, leur vanité et leurs vices. De là est venu le proverbe: *Dis moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es: Il faut hurler avec les loups; c. à d. il faut être méchant avec les méchans.*

Il y a des gens qui ont le coeur si mou, qu'ils sont toujours les intimes amis de ceux qui leur parlent dans ce moment; mais ils oublient ces amis dès qu'ils les ont

quittés. Si on s'y laisse attraper et qu'on leur confie des choses qui devroient demeurer cachées, on peut compter qu'on fera trahi. Ce n'est pas qu'ils soient méchans, mais ils ont tant d'amitié pour l'ami présent, qu'ils ne peuvent rien lui cacher de ce qu'ils ont sur le coeur; ils lui confient par amitié ce que les autres amis leur ont confié, leurs desseins, les désordres de leur maison. Aussi les gens prudents se gardent le plus qu'ils peuvent de cette sorte de personnes.

Les rapporteurs sont des gens qu'on déteste, parce qu'ils causent de grands désordres, et de violens chagrins. Ils écoutent ce qu'on dit de tel ou tel, et vont ensuite le lui redire, en grossissant souvent leurs rapports par des mensonges.

Les gens prudents ont coutume de ne guères compter sur les nouvelles et les discours qu'ils entendent dans les sociétés de plaisir. Ils savent que la plupart voient, entendent et rapportent peu exactement, enforte que, quoique le fonds de la chose soit vrai, le tout est bien éloigné de la vérité. Une fille p. ex. aura été vue le soir à une promenade publique avec sa mère; un jeune homme de leur connoissance les rencontre et les accompagne. Cela se raconte. Le premier oublie de dire que c'étoit une rencontre; le second, que la mère en étoit, et le troisième en fait un rendez-

rendez-vous; on dit que Mlle N. se promène le soir avec Mr. ce qui signifie que la chose arrive souvent, et voilà la pauvre fille qui passe pour être peu sage. Ceux qui reçoivent comme vrai, tout ce qui se dit dans les conversations, et qui le répètent, passent bientôt pour étourdis ou pour menteurs.

La Musique est un des amusemens les plus agréables. On a en plusieurs lieux des concerts publics, où on paye en entrant, et il l'y rassemble toujours beaucoup de monde. Souvent les personnes habiles en musique se réunissent, et forment des concerts privés, où ils admettent des amis. Mais il faut avoir appris quelque chose et cultivé son esprit, pour y trouver du plaisir. Il y a des personnes d'esprit qui ne peuvent point goûter la musique, parce qu'elles n'ont point d'oreille.

Les feux d'artifice sont un amusement très précieux, et de courte durée. Il ne convient guères qu'aux Princes, lorsqu'ils donnent de grandes fêtes.

L'Architecture, ou l'art de bâtir d'une manière commode et agréable, rend le séjour de nos villes gai. La sculpture orne nos places et nos palais, et la peinture embellit nos maisons. Les gens habiles voient toutes ces choses avec beaucoup de plaisir; les ignorans qui n'y entendent rien, n'y trouvent pas grand agrément.

F 3 Voilà

Voilà bien des moyens d'être gai et content. Cependant il y a bien des gens mécontents et tristes. C'est que la plupart ne se soucient pas de ce qu'ils ont et veulent ce qu'ils n'ont pas. Ils s'accoutument trop aux choses agréables, ou ils en abusent, et se mettent hors d'état de les goûter. Un homme p. ex. qui boit toujours du vin, n'y trouve pas le même délice, qu'un homme qui l'aime et qui n'en a que rarement. Celui qui se gâte l'estomac avec un mets qu'il a trouvé délicieux, ne pourra de longtems souffrir ce mets. Tous les hommes ont le manger, le boire, le repos, l'occasion de la promenade, la vue de la campagne, des fleurs, le ramage des oiseaux, ou la vue des beaux bâtimens d'une ville; mais ils ne comptent pour rien tout cela.

Bien des jeunes gens s'adonnent entièrement au plaisir; ils ne veulent pas travailler, mais jouer et s'amuser continuellement. S'ils sont sous les yeux de parens ou de maitres attentifs, ceux-ci les retiennent et les appliquent à l'ouvrage; mais ceux qui sont abandonnés à eux-mêmes, ou qui ont à faire à des parens ou à des maitres négligens, ne font rien, et le peu qu'ils font, ils le font mal. Ils n'apprennent rien, et devenus hommes, ils sont trop ignorans et trop lâches pour être chargés de quelque emploi; ils mènent ordinairement une vie misérable. Quand

le

le plaisir consiste dans la débauche, c'est encore pis; un jeune homme perd sa raison, sa santé, son honneur et son bien, et s'attire une mort prématurée. On trouve bien des jeunes hommes de trente ans, qui sont foibles, valétudinaires, sujets à des douleurs, qui ne peuvent supporter ni fatigue, ni travail, ni voyage, ni promenade, ni froid, ni chaud; dont l'estomac ne peut digérer les alimens les plus salutaires. C'est qu'ils ont ruiné leurs forces dans les plaisirs déréglés.

Il y a encore une riche source de plaisir et de délassemens; c'est la lecture. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est le défaut d'exercice; et bien des gens se ruinent la santé à force de lire, surtout la nuit. Mais il faut user de bien des précautions dans le choix des livres. Il y en a qui enseignent ouvertement le désordre et la débauche; d'autres conduisent au libertinage, à la paresse, au dégoût de toute occupation sérieuse; d'autres remplissent l'esprit de chimères folles, lui inspirent ces espérances absurdes, et au coeur des desirs insensés. La jeunesse ne sauroit les reconnoître, parce qu'ils prennent l'apparence de l'utilité, de la sagesse, de l'instruction et de la vérité; et on ne s'aperçoit du mal qu'après qu'il est fait. Aussi les parens soigneux veillent à la lecture de leurs enfans, leur fournissent de bons

livres, et les empêchent d'en lire de mauvais; et les enfans sages écoutent les avis des pères et des mères, et s'en trouvent bien. En revanche il y a une quantité de lectures utiles, agréables. On veut que les filles soient encore plus circonspectes; en général, on prétend que le sexe ne lise pas beaucoup, même de bons livres. Je crois qu'on pourroit en permettre un peu plus aux filles. Les femmes ont trop à faire dans leur ménage et avec leurs enfans, pour pouvoir perdre leur tems à de grandes lectures. Aussi voit-on qu'elles quittent ordinairement, étant mariées, tous les amusemens qu'elles aimoient étant filles: elles ne lisent plus guères, elles abandonnent le clavecin, le craion, le pinceau, et prennent à leur place l'aiguille, les broches à tricoter; et cela fait plaisir à leurs maris.

CHAP. VI.

Le travail.

Le meilleur assaisonnement des plaisirs et des délassemens, c'est le travail. On appelle ainsi toute occupation utile. Car un homme pourroit se fatiguer toute la journée, à la course, à grimper des rochers, à lancer des pierres, à transporter des fardeaux et à les remettre en leur place, à tourner inutilement la terre; il pourroit
l'exce-

f' excéder, se mettre sur les dents, et avec cela n'avoir point travaillé; pourquoi? parce qu'il n'auroit rien fait d'utile. Au contraire, la sentinelle qui se promène tranquillement sur son poste un beau jour de printems, le postillon qui chante sa chanson, ou dort sur son siège en menant la poste; le marchand assis dans sa voiture, s'entretenant agréablement avec ses amis allant à la foire; tous ces gens travaillent; c'est qu'ils tendent à quelque but utile.

Il y a comme on voit des ouvrages aisés, et il y en a qui sont pénibles. Du dernier ordre sont les travaux du cultivateur, du bucheron, du forgeron, du mineur, du charpentier, du menuisier, et quantité d'autres. Ces artisans ont l'avantage d'être accoutumés à leur travail; et de ne pas le trouver plus rude, qu'un autre ne trouve un travail plus facile. Ils s'endurcissent, prennent des forces et une santé robuste.

Le tailleur, le marchand assis dans sa boutique, l'écrivain, paroissent avoir moins de peine; mais leur santé souffre aisément de leur vie sédentaire. On n'a guères sujet de craindre de s'excéder de travail, comme on le fait de plaisirs violens: cependant cela arrive quelquefois.

Il y a des hommes actifs, accoutumés au travail dès l'enfance, qui aiment une occupation réglée et qui travaillent avec plaisir

plaisir et assiduité; on les honore du titre de laborieux. Il y en a d'autres et en assez grand nombre, qui quoiqu'actifs n'aiment pas le travail, sont inconstans, se lassent, voltigent d'une occupation à l'autre, n'achèvent rien après avoir tout commencé. Ils sont tout zèle au commencement, mais on ne peut rien attendre d'eux. Cela vient de ce qu'ils ne se sont pas accoutumés au travail dans la jeunesse. On les trouve surtout entre ceux, qui sont au dessus de la classe des artisans, dont les parens n'ont pas été contraints par la nécessité, de les appliquer à un travail sérieux. Enfin il y a des paresseux, lâches, nonchalans, qui n'ont ni courage, ni envie d'agir; il semble que les forces leur manquent. Ces pauvres malheureux sont toujours tristes, ennuyés, faute de savoir employer le tems; malades, faute d'action; et misérables, parce qu'ils ne gagnent pas leur vie.

L'homme est le seul sur la terre, qui soit capable de travailler, c'est à dire, de faire quelque chose d'utile avec connoissance de cause et à dessein. Le cheval, le chameau, le boeuf, le chien, et d'autres animaux travaillent bien aussi, mais sans le savoir. Le boeuf traineroit une pierre par les champs, tout aussi gravement que la charrue. C'est par le moyen du travail que nous jouissons de tous les biens que nous possédons; il est donc la source de nos richesses.

richesses, et de nos plaisirs. Il nous préserve d'une maladie bien fâcheuse, qui est l'ennui, et dont le plaisir ne peut pas toujours nous sauver. Car on ne peut pas toujours danser, toujours se promener, toujours être à table, au jeu, en compagnie; et que faire hors de là sans le travail? Celui qui ne connoit pas l'ennui, n'a qu'à se condamner pour huit jours à l'inaction.

Un homme laborieux ne manque jamais du nécessaire; le paresseux a faute de tout. Le premier est estimé et honoré; on l'aime parce qu'il est utile; le second est méprisé. Le paresseux ne sachant que faire, et ne pouvant demeurer dans l'inaction, passe son tems à des folies, tombe dans le désordre, s'adonne à l'ivresse, au jeu. La mauvaise humeur, fruit de l'ennui, le rend sujet à la tristesse, à la crainte, aux soucis pour l'avenir, à la colère; et le mépris qu'on lui témoigne, le remplit de haine et de défiance. Le travail épargne tous ces tourmens à l'homme laborieux.

Quoique la plûpart des hommes aiment le travail, et qu'ils en tirent de si grands avantages, ils ont presque tous un préjugé singulier à son sujet. Ils le regardent comme un malheur, et comme la peine des fautes et de la mauvaise conduite des hommes. Ils se figurent que l'homme vivroit dans une heureuse oisiveté, s'il faisoit toujours

jours bien. Ils ne prennent pas garde, que toute la constitution de l'homme annonce la destination au travail, parce qu'elle l'en rend capable, et qu'elle lui en impose la nécessité. L'homme a des doigts sensibles et agiles; des bras forts et dégagés. Aucun animal n'est fait ainsi. L'homme pense, et peut tout apprendre. Dépouillé d'armes naturelles, dont tous les animaux sont pourvus, il lui faut chercher sa sûreté dans des armes artificielles, qu'il se fait à force de travail. Son corps nud l'appelle au travail pour se couvrir. Son palais délicat le porte à chercher par le travail des nourritures plus favorables que les dons de la nature brute. En un mot, tout l'appelle au travail. D'ailleurs c'est entre les hommes un témoignage d'affection, d'estime, de confiance, que de remettre le soin d'une affaire à quelqu'un. C'est en donnant des charges, c. à d. de l'ouvrage, aux personnes de mérite et de service, que les Rois et les Princes récompensent la fidélité et honorent les talens.

SECTION

SECTION III.

Structure intérieure.

CHAP. I.

Les os.

Le corps humain est composé d'une infinité de pièces, faites et arrangées avec beaucoup d'art. On peut se le figurer sur la seule inspection de l'homme. Il marche, il court, il agit, il respire, il mange, il se nourrit, il chante, il parle, il se roidit, il se plie, il croit; tout cela demande des instrumens, une organisation capables de produire tous ces effets. Une pierre, une motte de terre sont immobiles. Une montre, un moulin se meuvent. Mais aussi quel arrangement! combien de pièces! quel travail et quelle exactitude? Après tout, ces machines n'ont qu'un mouvement unique, toujours le même. Elles ne se transportent point, elles ne savent faire autre chose que ce qu'elles font; elles ne savent ni s'arrêter ni se remettre en mouvement; elles ne se nourrissent pas; en un mot, elles ne vivent point.

En comparaison de ces machines, le plus simple animal est un vrai prodige. Il a la vie, et le mouvement propre et libre. Mais qu'est-ce que l'huitre, la chenille au prix de l'homme? Avec quel art ne doit-il pas être formé!

Les

Les os sont comme la charpente qui porte et lie toutes les autres parties du corps humain. Voyez un Squelette.

La tête est une caisse osseuse, composée de plusieurs os, si fortement joints, qu'on casseroit plutôt l'os même, qu'on ne dissoudroit les jointures. Ces os sont fort épais, surtout au derrière de la tête. Cette caisse renferme la moelle de la tête, qu'on nomme le cerveau, et les organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du goût. Remarquez les cavités des yeux, des oreilles, du nez, de la bouche, les mâchoires et le trou du cou.

C'est dans le cerveau que réside la pensée, le mouvement, le sentiment. Le moindre dérangement du cerveau cause la furdité, l'aveuglement, la paralysie, l'aliénation, la mort. Un coup violent, une chute peuvent produire ces effets. Ces puissances sont très importantes, ou plutôt elles sont tout; car elles constituent l'homme et sa vie; et avec cela elles sont si délicates, que le moindre choc pourroit les altérer et les détruire: il falloit donc qu'elles fussent soigneusement gardées. Le durété des os de la tête et leur figure ronde leur donne la force de résister, et de mettre le cerveau à couvert. Outre cette couverture le cerveau en a encore plusieurs autres; d'abord deux membranes ou peaux, entre le cerveau et le crâne. En dehors,

la

la peau qui est fort épaisse à la tête, et par dessus le tout, les cheveux.

Chés les petits enfans les os ne sont pas joints au haut du crâne; ils laissent une ouverture nommée la fontanelle, qui n'est couverte que d'un cartilage mince, qui s'ossifie peu à peu, et la fontanelle se ferme dans le cours de la seconde année. Jusques là elle est couverte d'une crasse épaisse, qui se détache et tombe d'elle-même, à mesure que l'os se forme; il faut bien se garder de la détacher, aussi bien que de blesser l'enfant à cet endroit.

Le cerveau est partagé par une prolongation de l'os, qui forme une cloison, et par les peaux, en deux grandes parties, dont l'une est devant et l'autre derrière. Le cerveau même est une matière blanche, molle, huileuse, traversée d'une infinité de fibres. Voilà tout ce qu'on en a pu savoir jusqu'ici, sans en avoir découvert ni l'organisation, ni le jeu. On voit seulement, que c'est une machine si admirable, que nous n'y comprenons rien.

Les os du tronc sont les vertèbres, qui forment l'épine du dos et le cou, soutiennent le corps et portent la tête; les côtes, l'os de la poitrine et le bassin, formé des os des hanches, des os de devant, et du prolongement de l'épine du dos.

L'épine

L'épine du dos doit soutenir le corps, seconder ses efforts, et se prêter à ses mouvemens. Elle doit donc être très forte et très flexible; deux qualités opposées. Mais remarquez sa structure; elle est forte, flexible et légère. Elle est flexible, parce que ce n'est pas un os unique et tout d'une pièce, mais un assemblage de vingt quatre os, qui jouent tous les uns sur les autres. Sa force vient de la figure, de la disposition et de la liaison de ces os. Ils sont construits de manière, qu'ils joignent exactement, sont posés verticalement les uns sur les autres, et tiennent ensemble par de forts liens. Remarquez, que les plus grosses vertèbres sont en bas, et qu'elles diminuent à mesure qu'elles s'élèvent. La légèreté de l'épine vient de ce que les vertèbres sont toutes creuses, et percées presque en tout sens. Le creux du milieu, qui descend du cerveau jusqu'au bas du corps, renferme la moelle de l'épine, qui communique avec le cerveau dont elle est la continuation. Au dos et aux deux côtés des vertèbres, vous remarquez des prolongemens d'os, qui forment deux creux tout du long de l'épine. Ces creux sont les lits de gros vaisseaux sanguins et lactés, que les élévations voisines garantissent des chocs du dehors.

Le nombre ordinaire des côtes est de douze de chaque côté. On en trouve quelquefois plus ou moins d'un, ou même des deux

deux côtés. Ces côtes viennent se joindre devant à l'os de la poitrine, et forment avec lui une grande caisse nommée la poitrine. L'os pectoral est unique chés les adultes, mais composé de plusieurs petits os chés les enfans.

Les longues côtes qui se joignent à l'os pectoral, s'appellent les vraies côtes. Au dessous sont les fausses côtes, plus courtes, et qui ne viennent point jusqu'à l'os pectoral.

La caisse de la poitrine rend cette partie du corps à peu près inflexible; en revanche, il n'y a plus d'os que les vertèbres, jusqu'au bassin, et toute la partie, qu'on nomme le ventre, peut se plier en tous sens, ce qui n'arriveroit pas, si le ventre avoit une cuirasse comme la poitrine; cette cuirasse gêneroit aussi les intestins, qui ont besoin de s'étendre et de se mouvoir librement pour digérer. Ceux qui portent des corps de baleine perdent ces deux avantages; la flexibilité du corps, et la liberté, la santé des intestins. Ils contredisent la nature.

Le bras est affermi par cet os large et presque triangulaire sur le dos, et par cet os courbe, qui tient au bras, par un bout, et par l'autre, à l'os pectoral. Comme le bras devoit faire de grands efforts, l'épaule a été assurée pour en empêcher le déboitement. La partie supérieure du bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, n'a qu'un os

G

medio-

médiocre et creux, qu'on peut aisément casser. Mais il est sous l'abri de l'avant-bras, plus robuste, qui a deux os. Tous les hommes, tous les enfans, quand ils sont menacés de quelque coup à la tête, ou sur le bras supérieur, présentent d'abord l'avant-bras pour recevoir le coup, parce qu'il est plus fort et moins sensible. Un père jouant un jour avec son petit enfant, le prit au bras supérieur et eut le malheur de le lui casser. Les femmes qui prennent le soin des enfans, les prennent à plein corps, si elles sont prudentes, de peur de pareil accident.

Le poignet a huit os; ensuite viennent les premières et les plus longues phalanges des quatre doigts et du pouce, qui sont cachées dans la paume de la main, puis les deux phalanges découvertes du pouce et les trois des autres doigts. Chaque phalange est un os séparé, qui tient aux os voisins, par des ligamens, allés libres pour ne pas empêcher ses mouvemens.

La jambe ressemble beaucoup au bras; à cela près que ses os sont plus longs et plus gros. La cuisse n'a qu'un os unique. Cet os s'emboîte par la tête dans une cavité ronde de la partie inférieure de l'os de la hanche. La jambe, depuis le genou jusqu'à la cheville, a deux os comme l'avant-bras, le plus gros devant, tourné un peu vers l'intérieur des jambes; et le plus mince derrière, tirant vers l'extérieur.

Après

Après ceux-ci viennent les os de la cheville, ceux du talon, qui en a sept, les phalanges cachées des orteils qui forment le prolongement du pied, et les orteils mêmes, qui ont autant d'os que les doigts.

On compte dans un adulte environ deux cent cinquante six os, et dans un enfant, un peu plus de trois cens. Cela vient de ce que plusieurs parties osseuses sont séparées chez les enfans, qui se réunissent dans l'adulte; comme les os de la tête, de la poitrine, du bassin, des hanches. Les os sont des tissus de lames, ou couches de fibres organiques et solides. Le dedans en ressemble à une éponge durcie, ou à une masse de filets, dont toutes les mailles communiquent ensemble; ces mailles s'appellent cellules. Cette masse cellulaire contient une espèce d'huile, nourriture de l'os. L'extérieur de l'os est un tissu ferré, poli et cassant.

Les os creux ne sont dans leur origine qu'un paquet de fibres molles, qu'on peut étendre comme de la gelée de veau. Imaginez un paquet de filet très fin. D'abord cette masse s'allonge, et forme un tuyau composé de deux membranes ou peaux, l'une intérieure et l'autre extérieure. Chaque membrane a plusieurs lames. Toutes ces lames se durcissent et s'ossifient successivement, jusqu'à ce qu'elles soient toutes changées en os; alors l'os a fini son accroissement. L'affèchement et l'en-

rossifia

G 2

durcisse-

durcissement continuent et l'os commence à périr. On ne sauroit mieux se représenter un tel os, que comme un arbre. Chaque année une couche, ou lame de fibres se durcit et devient du bois, enforte qu'en comptant les couches du bois, on compte les années de l'arbre. Quand l'arbre n'a plus de lames molles, il commence à se dessécher.

Tous les os sont garnis par leurs extrémités mobiles d'une matière blanche, transparente, qu'on appelle cartilage. Son usage est d'empêcher les os de se toucher et de s'user par le frottement. Dans le grand âge il prend la dureté des os. De là vient que les vieilles gens ont tant de peine à se remuer, et que les mouvemens deviennent plus lents à mesure qu'on avance en âge. C'est par la même raison que les adultes n'ont plus les doigts assés souples pour apprendre à jouer des instrumens, à écrire, et tout ce qui demande de l'agilité.

Les os sont attachés les uns aux autres par des ligamens. Ce sont de fortes cordes blanches, composées de fibres ou de filamens. Tels sont ces ligamens qui arrêtent la tête de l'os de la cuisse dans son bassin. Autour de la tête il y en a d'autres, semblables à une forte toile, qui l'attachent au bord du bassin, pour empêcher les déboitemens. Ces ligamens renferment une liqueur huileuse, qui arrose continuellement

lement les jointures, pour en faciliter les mouvemens, à peu près comme on enduit de goudron les aissieux d'un chariot, ou comme on huile les mouvemens d'un moulin. Cette liqueur est en réserve dans de petites éponges de chair, qu'on nomme glandes.

Les os, les ligamens et les cartilages sont revêtus d'une peau forte, ferrée, composée de fibres, de petits vaisseaux; et très sensible. Cette membrane tient à l'os par une infinité de fibres et de vaisseaux qui le traversent; c'est elle qui fournit la nourriture à l'os. L'intérieur des os creux est tapissé de la même peau, qui renferme la moelle, une huile destinée à nourrir et à rafraichir l'os. Les os sont insensibles.

CHAP. II.

Autres solides.

Sur les os sont les chairs, les graisses, les peaux, les tendons, les nerfs.

Les chairs ne sont pas de simples remplissages de la figure, encore moins une charge inutile; ce sont des parties nécessaires à l'action et à la force du corps, et font partie de ce qu'on appelle les muscles.

Un muscle a deux parties; un corps charnu rouge, plus ou moins épais, peu long, formé de fibres couchées parallèlement,

ment, et entrelacées de vaisseaux de toutes fortes, qui leur apportent la nourriture, ou qui les mettent en mouvement, ou qui leur donnent le sentiment. Cette pièce de chair a ses tégumens ou peaux, qui l'envelopent, et la séparent des autres, et qui contiennent les graisses, quand il y en a. On voit ces fibres charnues, ces peaux, ces graisses dans une pièce de viande qu'on a sur la table. Cette partie du muscle est affermie aux os et aux cartilages. Au bout de cette pièce de chair, qui finit en pointe, à peu près comme une poire, tient une forte corde blanche, plus ou moins ronde ou platte, qu'on appelle tendon. Ce tendon est composé de quantité de gros fils blancs; son bout opposé est attaché à l'os qu'il doit mouvoir, et dans toute sa longueur il est assujetti à l'os, par des ligamens qui le couvrent, ou des brides annulaires, de peur que l'action ne le déränge. Ces brides sont toutes remplies de glandes, qui arrosent le tendon, à mesure qu'il agit, afin d'en rendre le jeu plus facile. Le tendon est insensible.

Les nerfs sont encore des cordons blancs, souvent très fins, et même imperceptibles. Chaque nerf est un vaisseau membraneux, dont la cavité est occupée par des cloisons membraneuses, longitudinales, et remplies de filets médullaires d'un bout à l'autre. Ils naissent tous du cerveau, auquel ils communiquent, descendent

dent par la moelle de l'épine, sortent de là par les trous, dont l'épine est percée latéralement, se répandent dans tout le corps par ramifications, et s'étendant en manière de filamens, tapissent toutes les membranes, tous les muscles, et chaque point du corps, enforte qu'ils sont réellement innombrables. Ils sont remplis d'un suc, dont on ne connoit pas l'usage.

Les nerfs sont les organes de tous les sens, et du sentiment répandu par tout le corps. Si l'on coupoit p. ex. le tronc du nerf du bras, on pourroit battre, déchiqueter, bruler ce bras, ou ses parties, sans qu'on en sentit rien. Si on coupoit le tronc du nerf des yeux, on ne verroit plus; de même du nerf du nez, du palais &c. Or en quelque endroit du corps qu'on se pique, qu'on se brule, qu'on se coupe ou qu'on se heurte, on le sent; il y a donc des nerfs; il y en a donc dans tous les points du corps; il est donc impossible de les compter.

Les nerfs sont encore les premiers organes du mouvement. Ainsi en coupant le tronc des nerfs du bras, on rendroit ce bras immobile; et il en est de même de toutes les autres parties du corps.

Sans doute que bien des gens ont déjà souhaité dans la douleur, d'être privés du sentiment dans la partie malade. Mais si nous n'avons point de sentiment dans le

bras, par ex. comment saurions nous ses mouvemens, et comment pourrions nous les régler? Si nos pieds étoient insensibles, nous ne saurions si le terrain sous nous est ferme ou mouvant, et si nous ne sommes pas en danger de périr en enfonçant. Nous ne sentirions pas si quelque chose blestoit ou détruiroit nos membres, et nous pourrions être bien étonnés un beau jour, de n'avoir ni bras ni jambes, sans savoir comment nous les aurions perdus. Si nos intestins étoient insensibles, nous ne souffririons pas de la colique, il est vrai, mais nous ne connoîtrions ni la faim, ni la soif, ni le rassasiement; et nous pourrions mourir d'inanition ou de réplétion sans le savoir. Il est vrai qu'il n'y auroit pas grand mal, car la vie, où nous n'aurions rien pu faire ni sentir, nous auroit été inutile et indifférente.

Les membranes ou peaux sont de grands tissus fibreux, qui couvrent l'extérieur du corps ou de quelques unes de ses parties, ou s'infinuent entre ces parties. Telles sont la peau qui couvre le corps, les membranes des muscles, celles des os, la membrane graisseuse ou cellulaire, les membranes qui envelopent les viscères, et celles qui forment les intestins.

Tout notre corps est couvert d'une peau assez épaisse, et composée de plusieurs membranes. Celles de dessous sont épaisses
et

et molles, et celle de dessus, nommée l'épiderme, est mince, dure et insensible; car on peut la percer avec une éguille, ou la lever légèrement avec un rasoir, sans souffrir. Il y a des endroits du corps, où la peau est beaucoup plus grosse qu'ailleurs. La peau des mains, et celle de dessous les pieds est la plus épaisse. J'ai déjà parlé plus haut des membranes des os et des muscles.

La membrane cellulaire ou graisseuse est une peau fine composée de deux feuillets, comme un matelas, et qui s'étend par tout le corps, sur les chairs, entre les muscles, autour des intestins, du cœur &c. elle se glisse même entre les jointures. C'est elle qui renferme toutes les graisses qui sont dans le corps, en quelque endroit qu'elles se trouvent. C'est par son moyen, que toutes les parties du corps communiquent ensemble, et que les corps durs, éguilles &c. qu'on avale par accident, prennent quelquefois des routes si singulières, et vont ressortir à la cuisse, au genou, à l'épaule. C'est dans cette membrane, que se trouve l'eau de l'hydropisie générale. C'est encore dans cette membrane qu'on peut souffler l'air dans le corps d'un animal, et le faire paroître gros et gras, quoi qu'il soit maigre et décharné. On l'appelle cellulaire, parce qu'elle est remplie entre ses lames de petites cellules, qui contiennent la graisse. La graisse elle-même est

106 SECT. III. *Structure intérieure.*

une huile extraite du superflu des alimens. Elle est toujours une marque de foiblesse, quand elle est trop abondante.

Le cœur, le poumon, les intestins, le foie, la rate, &c. ont chacun leur peau propre. Le cœur est dans un sac membraneux, le poumon est envelopé d'une peau; le péritoine couvre les boyaux, l'estomac et tous les viscères du bas ventre. Des efforts, des sauts ou des chutes violentes causent des déchirures dans le péritoine, par où une partie du boyau sort de son alliéte, et cause ce qu'on appelle une descente, ou hernie, qui peut devenir dangereuse.

On appelle glandes de petits corps charnus composés d'une infinité de vaisseaux, et qui contiennent des liqueurs. La bouche, le gosier, l'estomac, les boyaux, les ligamens des muscles et des jointures, en sont tout remplis.

CHAP. III.

ARTICLE I.

Circulation du sang.

Le tronc du corps est creux, et se trouve partagé en deux grandes cavités, celle de la poitrine et le bas ventre. Elles sont séparées par une peau nommée le diaphragme, tendue horizontalement depuis le bas de l'os pectoral jusqu'à la même hauteur
des

des vertèbres, et depuis les côtes d'un côté, jusqu'à celles de l'autre. Il est composé de muscles et contribue aux mouvemens du poumon, de l'estomac, des boyaux; au vomissement et à la toux.

Dans la poitrine sont le poumon et le coeur.

Le poumon est une grande pièce de chair mollasse, spongieuse et toute composée, aussi bien que le reste du corps, de fibres et de vaisseaux innombrables, pliés, repliés et entortillés en tous sens. Il consiste en deux pièces d'un rouge clair. Plusieurs muscles le mettent en mouvement. Il est envelopé d'une grande peau qui l'empêche de se bleffer contre les côtes. L'inflammation et l'enflure de cette peau, est ce qu'on nomme la pleurésie. L'usage le plus sensible du poumon est la respiration. Il se gonfle pour recevoir l'air, puis il le repousse en se comprimant, à peu près comme une éponge se gonfle et reçoit l'eau, puis la rejette si vous la pressez avec la main. Il communique avec la bouche par un canal cartilagineux nommé la glotte; dont le haut peut se resserrer pour former les tons, et même se fermer. Le poumon est destiné à rafraichir le sang qui y circule après avoir passé par le corps. Ce rafraichissement se fait au moyen de l'air, qui y entre sans cesse, et du lait que les alimens

lui

lui fournissent. On peut juger de la quantité de vaisseaux sanguins qu'il doit y avoir dans le poumon, puisqu'il contient autant de sang que tout le reste du corps. C'est cette abondance et cette grande agitation du sang dans ce viscère, qui fait qu'il souffre le plus dans les excès qui échauffent le sang, comme l'yvrognerie, et les exercices trop violens. Aussi est-il toujours le premier attaqué, et de là viennent les rhumes de poitrine, la toux, l'enrouement, les pleurésies, les consumptions, et une mort misérable. Il s'y forme de petits abcès, qui crèvent successivement, et le minent peu à peu, ou bien un seul grand abcès plein de pus, qu'on appelle vomique, qui jette en langueur en se formant, et peut étouffer l'homme en crèvant. La vomique se renouvelle ordinairement jusqu'à la mort.

Le coeur est un gros muscle, ou plutôt un composé de plusieurs muscles puiffans, en forme d'une grosse poire, placé à gauche entre les lobes du poumon, et suspendu obliquement dans un grand sac. A lui aboutissent quatre gros vaisseaux sanguins, dont deux communiquent au poumon et les deux autres au corps. Il a deux cavités l'une à gauche plus petite, et l'autre plus grande à droite. Ces cavités sont séparées dans l'adulte par une forte paroi charnue, enforte qu'elles n'ont aucune communication. Dans les enfans avant et peu après leur

leur naissance, cette paroi est percée d'un trou ovale et la communication des deux cavités est ouverte.

La destination du coeur est de faire circuler le sang; pour cet effet il est dans un mouvement perpétuel de dilatation et de contraction. En se dilatant il reçoit le sang, et en se comprimant il le pousse dans le corps. La moindre blessure au coeur est mortelle, et tue sur le champ sans ressource.

Les vaisseaux sanguins sont de deux sortes; les artères, qui portent le sang du coeur au poumon et à toutes les parties du corps. Elles se répandent de même que les nerfs en ramifications infinies, qui vont tapisser toutes les parties du corps. En quelque endroit, en quelque point du corps qu'on se blesse, on voit couler le sang; il y a donc partout des vaisseaux sanguins. On comprend aisément que les plus gros vaisseaux sont les plus voisins du coeur, puisqu'il est le centre d'où part tout le sang, et où toute la masse vient se rendre; et que plus ils s'éloignent, et plus ils diminuent, jusqu'à ce qu'ils se perdent en ramifications imperceptibles. Les autres vaisseaux sanguins sont les veines, qui ramènent au coeur le sang du poumon et de toutes les parties du corps. Leurs ramifications sont innombrables, comme celles des artères. Les dernières se distinguent par un battement continuel, semblable à celui

celui du coeur, qu'on aperçoit fort distinctement au pouls, qui est l'artère principale du poignet, et qu'on apercevrait également par tout le corps, si les artères n'étoient enfoncées et cachées sous les chairs, ou sous d'autres parties solides, de peur qu'elles ne soient blessées, ce qui seroit fort dangereux. Car les artères guérissent difficilement à cause du battement continuel. Les artères ont, à de très petites distances, des valvules intérieures, qui laissent avancer le sang, mais qui l'empêchent de reculer. Les veines n'ont point ces valvules, excepté les deux grosses veines qui touchent au coeur. Celles-ci ont chacune une valvule, qui se ferme, lorsque le coeur se comprime pour faire sortir le sang, de peur que celui-ci ne retourne dans les veines, où il ne doit point entrer.

Ainsi le sang part de la cavité gauche du coeur, au moment que celui-ci se contracte; entre dans la grosse artère, qui le conduit par ses ramifications dans toutes les parties du corps. A tous les bouts d'artères se joignent des bouts de veines, qui reçoivent le sang, et le ramènent à la grosse veine, et de là dans la cavité droite du coeur. Il ressort de celle-ci par l'artère pulmonaire, et se répand dans le poumon, où il se rafraichit. Les bouts des artères rencontrent encore ici partout des bouts de veines qui reprennent le sang, le rassemblent

blent dans une grosse veine, où il se mêle au lait qui y entre, et revient par la veine pulmonaire à la cavité gauche du coeur, pour recommencer un nouveau cours. Ces deux circulations, dans le corps et dans le poumon, ne se font pas successivement, mais elles arrivent en même tems. Les deux cavités du coeur se dilatent à la fois, la gauche reçoit le sang du poumon par la veine pulmonaire; et la droite celui qui vient du corps par l'autre tronc de veine, l'instant d'après les deux cavités, resserrées par la contraction du coeur, poussent le sang, la gauche, par la grande artère, dans le corps, et la droite, par l'artère pulmonaire, dans le poumon. Au moment où le coeur bat, toutes les artères du corps exécutent le même battement.

Toute la masse du sang dans un homme bien constitué, est à peu près de cinquante cinq livres; chaque battement du coeur porte deux onces de sang, et ce battement se fait dans une seconde; ainsi toute la masse du sang passe par le coeur en cinq et demie minutes; ou ce qui revient au même, toute la circulation se fait en ce court espace de tems. Ce mouvement violent échauffe beaucoup le sang.

On y distingue à l'oeil deux parties très distinctes. Le rouge, qui est sec, solide, composé de petits globules remplis d'huile

SECTION

d'huile, de soufre et de sel, et chargés de beaucoup de feu. L'autre partie est une liqueur jaunâtre, visqueuse, nommée la lymphe, qui sert de véhicule à la première.

La destination du sang est de nourrir le corps et toutes ses parties; c'est pourquoi il circule par tout; et même les veines et les artères ont encore leurs artères et leurs veines. Le sang se transforme donc en chairs, en graisses, en os, en nerfs, en tendons, en cheveux, en ongles; il produit le fiel, la moelle, les larmes, la sueur, la salive, la morve, la cire des yeux et des oreilles. On peut juger par là combien le sang doit perdre dans sa circulation, devenir sec, et s'échauffer; ajoutez l'irritation du mouvement rapide, et l'on comprendra la nécessité de son rafraichissement et de son renouvellement dans le poulmon au moyen de l'air et du lait. De cet échauffement du sang viennent plusieurs incommodités, quand on est dans un appartement trop chaud, ou dans les grandes chaleurs de l'été, où il ne peut pas se rafraichir. Quand on n'a pas mangé de plusieurs heures, on est échauffé, parce que le sang desséché ne trouve plus de lait pour se réparer.

ARTICLE

Les Intestins.

Sous le diaphragme se trouvent l'estomac, le boyau, le mésentère, le foie, la rate, les reins et la vessie.

L'estomac est un sac assés considérable, placé immédiatement sous le diaphragme, et sous l'os pectoral. Son ouverture supérieure, qui tient au gosier, est derrière, vers les vertèbres, un peu sur la gauche. Il est presque couché en travers; et son ouverture qui conduit au boyau est également tournée vers les vertèbres, mais à droite, et un peu plus bas que l'autre. Il est composé de quatre membranes de différentes formes et tissus. Il a un mouvement continuel, semblable à peu près aux mouvemens d'un ver qui rampe; il se gonfle en se racourcissant, puis il s'allonge et s'aplatit, et balotte ainsi les alimens, les mêle et les réduit en bouillie. Il est tout rempli de glandes, qui y versent continuellement une liqueur à peu près semblable à la salive. C'est lui qui nous avertit par la faim, que nous avons besoin de nourriture. L'estomac est intérieurement enduit d'une liqueur visqueuse, qui le garantit des acides rongeurs. Les boissons tièdes, les épices, les liqueurs spiritueuses affoiblissent l'estomac, qui se remplit de glaires superflues et digère mal; la nour-

H

riture

riture alors est mauvaise, l'homme tombe en langueur, en consomption, ou en hydropisie; et meurt misérablement. Presque tous nos maux viennent de l'estomac. Cela n'est pas surprenant, puisque c'est lui qui fournit la nourriture à tout le corps.

Depuis la bouche jusqu'à l'estomac il y a un canal membraneux, nommé le gosier, par où passent les alimens. Il est derrière la trachée artère et descend le long des vertèbres. Le gosier est tout tapissé de glandes qui l'arrosent.

On dit communément *les boyaux*, mais il n'y en a qu'un seul; c'est un conduit qui a sept ou huit fois et plus la longueur de celui qui le porte. Il tient par son bout supérieur à l'estomac, et par l'inférieur à l'anus. Ce canal est une continuation de l'estomac; il a comme lui quatre membranes, des glandes et son mouvement; mais il est moins sensible, peut-être parce qu'il est tapissé de plus de glaires. Il est étroit par sa plus grande longueur, et s'élargit ensuite toujours d'avantage pour recevoir le marc des alimens, qui s'épaissit toujours d'avantage.

Le canal intestinal n'est pas jetté au hazard dans la cavité du ventre, mais il est fixé, arrangé et assujetti au mésentère, un corps à peu près rond, glanduleux, plein de vaisseaux de toutes sortes et affermi aux vertèbres. Il y fait plusieurs plis, descend,

descend, monte, redescend, jusqu'au bout. Il est fort long, afin que les alimens aient l'espace convenable pour se digérer; il fait des plis, et il remonte, pour retenir plus longtems les alimens, et gagner le tems convenable. Le dernier bout du canal qui reçoit le marc inutile, descend tout droit, pour en hâter l'évacuation.

Au haut du boyau il y a une valvule pour empêcher les alimens de rentrer dans l'estomac, et un canal qui vient du foie, et qui en amène le fiel; une huile fine, âcre et fort amère, nécessaire à la digestion des alimens. Ensuite viennent tout du long du boyau, une quantité de vaisseaux, qui en tirent le suc nourricier, ou le lait, qu'on appelle chyle et le portent au mésentère, où il a ses réservoirs.

Le canal intestinal est l'habitation de plusieurs espèces de vers. On en souffre beaucoup quand ils sont en grand nombre; les enfans y sont le plus sujets. Le solitaire surtout est dangereux.

Le foie est à droite sous les fausses côtes, et repose en partie sur l'estomac. C'est un grand viscère, d'une chair brune, toute traversée de vaisseaux de toutes sortes. Sa fonction est d'extraire du sang la bile, ou le fiel, qu'il rassemble dans un sac, pour la fournir au boyau selon le besoin. Quand elle se répand en trop grande abondance elle produit de fâcheuses mala-

dies, comme la dysenterie, ou de terribles fièvres lorsqu'elle attaque le boyau; la jaunisse, quand elle passe dans le sang, et se répand dans le corps. Il se forme souvent des pierres dans le foie, et il s'y loge des vers. La bile est verdâtre, corrosive, et dissout les gommés et les graisses; ce qui fait que les peintres s'en servent pour broyer leurs couleurs visqueuses. Le boyau est préservé de son acidité par les glaires qui l'enduisent.

La rate est un assez gros viscère, placé sous les fausses côtes à gauche. On connoit peu sa figure, et encore moins son usage; on soupçonne qu'il sert à purifier le sang. C'est une chair mollassée, fibreuse, et spongieuse. Quand on s'échauffe, elle gonfle et pique, et cause de grandes incommodités, et souvent des maladies dangereuses.

Les reins sont deux pièces de chair brune, de la figure d'une fève, et grosses comme la moitié du poing. Ils sont envelopés dans une membrane remplie de graisse, et assujettis aux deux côtés. Ils séparent du sang l'eau superflue, qu'ils font couler goutte à goutte dans la vessie, chacun par un canal nommé urètre.

La vessie est un corps composé de plusieurs membranes, l'une sur l'autre, de vaisseaux de toutes sortes, et de muscles. Elle est transparente et fort mince. Sa
position

position au bas du corps sur le devant favorise son usage, qui est de recueillir les eaux superflues du sang et des intestins, qu'on appelle l'urine. Elle est grande pour contenir une quantité d'eau considérable, afin qu'on n'ait pas l'incommodité de la lâcher souvent. Le cou situé en bas, est fermé par deux gros muscles, qui empêchent l'eau de s'écouler malgré nous. Il y a d'autres muscles qui la pressent, quand elle doit évacuer. L'urine est mêlée d'huile et de terre, et chargée d'une quantité de sels. C'est de l'urine qu'on fait le phosphore, et il y a bien des personnes dont l'urine reluit dans les ténèbres. Elle a encore de grands usages, on en fait un sel purgatif, et elle sert à la teinture. L'urine est corrosive, et la vessie est enduite intérieurement de glaires pour s'en garantir. C'est le défaut de cette glaire, et l'action de l'urine sur la vessie qui cause ces douleurs cuisantes, cette brûlure, qu'on ressent quelquefois dans ces parties; et qui fait même qu'on rend du sang avec les urines. La vessie est le siège de plusieurs maladies très cruelles. Il s'y forme des dépôts pierreux, qui naissent apparemment du sel et de la terre de l'urine. On prétend que l'intempérance, en gâtant l'estomac et le sang, en est quelquefois la cause. Quand ces dépôts demeurent sous la forme d'un gros sable, c'est la gravelle; quand ils se réunissent en une pierre unique, c'est la pierre. On

en a vu de la grosseur d'un oeuf de poule, Cette pierre empêche d'évacuer l'urine, en bouchant le cou de la vessie, et cause ainsi des douleurs cruelles. La gravelle en cause peut- être de plus cruelles encore en s'insinuant dans le canal et en le déchirant.

Il y a dans le corps au moins quatre fois plus de liquides que de solides. Les solides sont les chairs, les cartilages, les os, les nerfs, les tendons, les membranes, les ongles et les ligamens. Les liquides sont le sang, l'urine, les graisses, la moelle, le suc nerveux, les larmes, la sueur, la morve, le fiel, la salive, et les liqueurs des glandes. Toutes ces liqueurs usent les vaisseaux par où elles passent. Le mouvement frotte et use toutes les parties, le corps respire perpétuellement et en abondance par toutes ses parties externes et internes, et même par les cheveux, qui sont de véritables canaux. A cet effet toutes les parties de notre corps, la peau, et les os mêmes, sont toutes criblées de petits trous imperceptibles, nommés pores. Une partie de la transpiration interne rentre par d'autres canaux dans le sang, mais la plus considérable se perd par les évacuations. Le nez, les oreilles, les yeux servent d'égout au cerveau; les crachats emportent la transpiration du poulmon.

De huit livres de nourriture qu'on prend on n'en rend pas quatre par les selles et les urines; et cependant un homme fait n'augmente guères de masse. Où reste donc le résidu? La transpiration l'emporte. Cette évacuation est donc plus importante que les autres. Aussi la transpiration arrêtée fait-elle de grands ravages, et produit les plus longues, et les plus dangereuses maladies. Si c'est la transpiration de la tête qui se déränge, on a des fluxions, des maux d'yeux, d'oreilles, de dents, des fièvres, des maux de tête. Si c'est celle de la poitrine, elle cause des enrrouemens, la toux, des inflammations de poitrine, des esquinancies, des pleurésies, des ulcérations, des vomiques, des consumptions. Si c'est la transpiration extérieure, il en résulte des maladies de la peau, des galles, des ébullitions, des fièvres intermittentes. La transpiration se déränge par l'échauffement et le refroidissement, par tous les excès et toutes les imprudences, qu'on commet dans la chaleur du plaisir. Les personnes qui y sont le plus sujettes, sont celles qui vivent délicatement, et qui se tiennent chaudement.

Cette grande dissipation, qui se fait dans un homme sain et laborieux, diminue beaucoup dans l'inaction et dans la maladie. Ce superflu que la transpiration devoit emporter, engraisse les personnes

oisives, comme ceux qui mènent une vie sédentaire, les prisonniers; fait croître les enfans, et plus encore dans une maladie, qui les retient dans la chambre ou au lit. De là vient qu'on enferme les bêtes qu'on veut engraisser.

Voici comment se fait la nutrition, autant que nous la comprenons. Les alimens réduits en bouillie dans la bouche, au moyen des dents et de la salive, descendent par le gosier, qui les accompagne encore de la liqueur de ses glandes, tant pour les amollir, que pour les faire descendre; les conduit à l'estomac, et leur ferme le retour par une valvule qu'il a à son orifice. L'estomac les détrempe, les mêle, les amollit encore, et les transmet au canal intestinal. Le fiel y vient dissoudre tout ce qu'il y a de visqueux. A mesure que cette bouillie avance il y a partout des vaisseaux qui en tirent le suc déjà formé, qu'on nomme chyle. Le reste continue son chemin jusqu'à ce qu'il soit évacué. Le chyle se ramasse dans des réservoirs destinés à le recueillir dans le mésentère; de là il passe dans des vaisseaux lactés semblables aux artères, disposés le long de l'épine du dos, dans ces rainures, que forment les prolongemens des vertèbres. Là le chyle est obligé de monter en droite ligne, jusques sous les aisselles. Mais comment monte-t-il? Chaque vaisseau lacté est accompagné d'une grosse artère, qui le

soûle

foule par ses battemens, et force le chyle de monter. Il a des valvules qui laissent monter le chyle, mais l'empêchent de redescendre. C'est ainsi que les seins d'une femme, qui a un enfant, se remplissent de lait. Nous avons du lait également, mais il ne se manifeste pas. Des veines lactées, le chyle entre dans le sang et dans la cavité gauche du coeur, circule dans le corps, y porte la nourriture après s'être déchargé de l'eau superflue dans les reins; revient par les veines au coeur, usé, échauffé, et diminué; passe par la cavité droite et entre dans le poumon pour se rafraichir, prendre de nouveaux sucs nourriciers et recommencer son cours. C'est ainsi que les enfans croissent et que les adultes se nourrissent; c. à d. réparent les forces perdues.

On prétend encore que nous recevons par certains pores de la peau, et par certains vaisseaux très fins, des particules extérieures qui nous fortifient, de même qu'on assure, que les arbres se nourrissent par les feuilles, aussi bien que par les racines. Il est certain que nous recevons dans un membre affoibli ou blessé, les liqueurs corroboratives qu'on y applique. Notre sang s'infecte de la galle, de la petite vérole, de la rougeole, des taches pétéchiales, par l'attouchement des malades qui les ont. Il entre donc quelque chose dans notre corps, et dans notre sang par cet attouchement. On attribue encore à

cette même cause une expérience, qu'on croit avoir faite; la voici. Quand deux personnes d'un âge fort différent couchent ensemble, la jeune s'affoiblit, dit-on, et la vieille se fortifie. Aussi bien des gens ne veulent-ils pas permettre, qu'une nourrice, ni même une mère garde son nourrisson dans son lit. Il est certain, que celui qui est couché avec une personne malade en souffre, et qu'on peut s'empoisonner par l'attouchement.

Quand la transpiration est forte et bonne, la contagion prise par les pores de la peau, n'est pas fort dangereuse, la transpiration rejettant les mauvaises humeurs. De là vient, que les personnes qui s'effraient en voyant un malade, sont fort en danger de prendre sa maladie, parce que la frayeur arrête la transpiration, en faisant rentrer le sang vers les parties intérieures. La peur est donc souvent plus dangereuse que le mal.

Plus les fibres sont molles, flexibles, plus les ligamens sont lâches, et plus ils peuvent recevoir de nourriture, et prendre de l'accroissement; et plus l'animal croit de tout le superflu de la nourriture; ce qui arrive dans la jeunesse. Quand ces fibres et ces ligamens ont acquis plus de dureté, ils s'étendent moins, et cessent enfin de s'étendre; c'est ce qui arrive avec l'âge. Alors l'animal ne croit plus qu'en épaisseur. Quand les fibres ne peuvent plus s'étendre

dre du tout, elles ne reçoivent de nourriture qu'autant qu'il en faut pour remplir le vuide de la transpiration, et le superflu se rejette dans les graisses. Enfin le grand âge les durcit tellement, qu'elles n'admettent plus que peu de nourriture, parce qu'elles sont roides et inflexibles, et que leurs cavités sont presque remplies. Alors leur action est lente, elles se dessèchent; le tems vient, où elles n'admettent plus aucune nourriture; leur mouvement cesse, et l'animal meurt. On a trouvé dans l'extrême vieillesse que les cartilages, les tendons et les veines avoient acquis la dureté des os.

C'est la circulation des liquides, et le mouvement intérieur et extérieur, qui constituent la vie et la santé; qui nourrissent le corps, le font croître, et en empêchent la corruption; et c'est cette circulation et ce mouvement, qui usent le corps. La nourriture soutient la vie, fortifie les membres; et c'est elle, qui en remplissant les fibres, les durcit, et tue enfin. La flexibilité des fibres dans l'enfance, donne à cet âge la souplesse, qui le met en état de contracter toutes sortes d'habitudes utiles, de faire tous les exercices nécessaires; et de prendre de l'accroissement. Cette même flexibilité fait sa foiblesse, et le danger auquel l'enfance est exposée. Un mal léger détruit cette organisation délicate. L'endurcissement des parties, qui les rend fortes
et

et les assure contre les dangers, les roidit, rend leur mouvement lent et pénible, et finit par l'arrêter tout-à-fait, c. à d. par donner la mort. Ainsi le bien et le mal coulent de la même source.

CHAP. IV.

Le Mouvement.

Il y a deux sortes de mouvemens dans notre corps; le mouvement naturel, nécessaire à la vie, qui ne dépend de nous en aucune manière, et qui s'exécute à notre insçu; l'autre libre, volontaire, qui dépend entièrement de nous. Le premier est le mouvement du coeur, des artères, du sang, la transpiration, la respiration, le mouvement du diaphragme, de l'estomac, du canal intestinal. Tous ces mouvemens sont perpétuels; comme celui d'une montre, ou d'une autre machine. Nous pouvons bien les accélérer par l'agitation, et les ralentir par le repos, ou par quelque artifice; nous pouvons encore les arrêter entièrement par la violence; mais il ne dépend pas de nous, de les suspendre et de les rétablir ensuite. Leur cessation est la mort. Il est vrai que nous pouvons retenir notre haleine, mais peu de tems.

On n'a pu jusqu'ici découvrir le mobile, qui met toutes ces parties en action. Ce n'est pas l'air qui meut le poumon, mais c'est le poumon qui agite l'air par
ses

ses mouvemens. Il y a aparence, que le poumon excite le coeur ; c'est lui du moins, qui presse sur le diaphragme, qui presse à son tour les intestins, et qui leur donne le mouvement, à ce qu'on dit. Mais quel est le premier principe de tous ces mouvemens, ou si l'on veut, de l'action du poumon ? Ces mouvemens naturels nous sont communs avec les plantes, qui ont la circulation de la sève. Ils s'exécutent par des muscles ; le bas ventre en a dix, la poitrine dix sept.

Les mouvemens libres, ou arbitraires sont propres à l'animal. Ce sont chés nous, les mouvemens des bras, des mains, des doigts, des jambes, des yeux, de la langue &c. Ils dépendent de nous, nous pouvons les ralentir, ou les accélérer, les suspendre, les arrêter, les recommencer, les déterminer en tout sens à notre gré. Voici comme on conçoit qu'ils s'exécutent. Nos membres ont tous plusieurs muscles pour exécuter leurs divers mouvemens. L'épaule en a dix neuf, le coude dix, le poignet sept, chaque doigt quatorze, le cou vingt quatre, la cuisse vingt deux, le genou dix, la cheville treize, la mâchoire cinq de chaque côté. On en compte dans tout le corps humain environ cinq cens.

Les nerfs partent du cerveau, ou immédiatement, ou par la moelle de l'épine, et viennent se joindre à la partie charnue des muscles. S'agit-il de faire un mouvement,

vement, les nerfs correspondans à la partie qui doit se mouvoir, excitent le muscle qui se gonfle, s'accourcit, et tire le tendon attaché au membre; le tendon tiré entraîne le membre qui exécute le mouvement.

En lisant cette explication, ne diroit-on pas, que nos mouvemens doivent être fort lents, et à peu près comme ceux d'une poulie, qui ne cède qu'aux efforts de la corde péniblement tendue par le cabestan? L'explication est vraie, et doit nous étonner d'autant plus, que nos mouvemens sont si rapides. Voyez les jambes d'un homme qui court, les doigts d'un habile écrivain, d'un musicien consommé. Avec quelle vitesse ils exécutent une foule de mouvemens!

Nous sommes les maîtres d'acquérir une prodigieuse facilité et une rapidité étonnante de mouvemens, par le moyen d'un long exercice. Ces mouvemens dépendent toujours de nous, car ils s'exécutent à notre gré; les doigts de l'écrivain tracent les lettres qu'il veut écrire, et ceux du musicien touchent les cordes qu'il veut faire résonner, ils ne s'y trompent pas. Cependant tout cela s'exécute souvent à notre insçu. L'écrivain ne pense pas à chaque lettre qu'il veut écrire, et à sa forme, le musicien ne se nomme pas chaque note, de même que le lecteur ne pense pas séparément à chaque lettre qu'il prononce. On peut

peut lire sans penser à ce qu'on lit; la bouche prononce des discours accoutumés, sans que nous y pensions, puisque dans les complimens qu'on se fait, on dit quelquefois bon soir le matin, et qu'on recite ses prières en pensant à toute autre chose.

Mais quel est le principe de ces mouvemens? Les tendons tirent le membre, et sont tirés eux-mêmes par le gros du muscle; celui-ci est mû par les nerfs; mais qu'est-ce qui meut ces derniers? voilà le point, et une question à laquelle personne ne peut encore répondre.

Imaginez une machine composée de cent mille roues, cordes, ressorts, si vous voulez; toutes ces pièces n'ont aucun mouvement par elles-mêmes, elles n'en peuvent donc point avoir à elles dans leur assemblage; il faudra toujours qu'un être vivant monte la machine et lui donne le branle. Ainsi l'horloger monte la montre, et vous la remontez. Point de mouvement donc dans un corps qui n'est pas vivant.

En effet tout ce que nous voyons, tout ce que nous sentons est pesant, c. à d. presse contre un corps qui le soutient, et ne s'en élève jamais de soi-même; tout cela ne peut donc pas se mouvoir. L'eau ne coule que sur un plan incliné, c. à d. qu'elle tombe quand elle est sur une hauteur; mais elle ne monte jamais à cette hauteur, et elle s'arrête dès qu'elle a atteint

le

le fonds. Si elle monte en vapeurs, ce n'est pas elle qui monte, mais c'est la chaleur qui la réduisant en vapeurs fort rares, la rend plus légère que l'air, qui la presse et la fait monter, à peu près comme le bassin chargé d'une balance, fait monter l'autre bassin, dont vous ôtez les poids. Et quand ces vapeurs ont atteint un air aussi léger qu'elles, elles s'arrêtent et demeurent aussi immobiles que l'eau dans un verre; jusqu'à ce que le vent les agite, que le froid ou quelque autre cause les comprime et les fasse retomber en pluie.

L'air n'a pas plus de mouvement propre que l'eau; il ne s'agite qu'étant condensé ou raréfié par le froid ou la chaleur, en sorte qu'il devienne plus pesant en un cas, ou plus léger en l'autre; alors l'air pesant tombe dans l'air léger, et il fait du vent.

Le feu même, le plus actif de tous les corps sans contredit, est absolument immobile, jusqu'à ce qu'une cause étrangère, comme la main de l'homme, ou quelque violent frottement l'excite.

Ainsi tout corps sensible, toute matière est absolument inerte c. à d. immobile par elle-même. Où donc chercher la cause du mouvement dans le corps humain, qui pourtant n'est composé que de matière liquide ou solide?

SECTION IV.

*Histoire des différentes périodes
de la vie.*

CHAP. I.

De l'Enfance.

Les hommes ne sont pas tout à coup formés; ils naissent petits et foibles. Les petits poulets piotent, courent et savent chercher leur nourriture au sortir de la coque. Les agneaux, les veaux, les poulains se tiennent sur leurs pieds au moment de leur naissance, et marchent peu d'heures après. Les chiens, les chats et quelques autres quadrupèdes, qui naissent aveugles, ont besoin de quelques jours avant que de savoir marcher. La jeune hirondelle naît avec toute son industrie et bâtit bientôt un nid, aussi adroitement que sa mère. Toutes les bêtes ont bientôt atteint leur perfection, et quelques unes naissent toutes formées. L'homme au contraire, a besoin d'un tems très considérable.

L'enfant n'est en naissant qu'une masse inerte et sans force, qui attend du tems son achèvement et sa perfection. Ses traits ne sont point formés, les membres n'ont pas leur proportion, la tête est

I

d'une

d'une grosseur excessive. Il a des pieds, et il ne peut ni marcher, ni se tenir, ni s'appuyer: ses mains ne peuvent rien saisir, ni tenir, ni arrêter. Il a des yeux et des oreilles, mais il ne voit, ni n'entend rien. Il n'a que deux facultés, absolument nécessaires à sa conservation, et ce sont des facultés, qu'il doit perdre en se perfectionnant, savoir celles de crier et de sucer le sein de sa mère. Au reste il faut qu'on fasse tout pour lui, qu'on le lève et qu'on le couche, qu'on pourvoie à ses besoins, qu'il ne peut pas faire connoître distinctement. Sans des soins assidus, il périroit le jour de sa naissance; et il reste assez longtems dans cet état d'infirmité totale.

Les premiers jours l'enfant est sujet à des coliques aiguës, qui lui arrachent des cris, demandent des secours, et l'exposent à de grands dangers. Il ne paroît pas que les petits des animaux soient sujets à ces coliques, et nous ne savons pas, si les enfans des nations barbares y sont exposés; ainsi on ne fait, si c'est un mal particulier aux enfans des nations policées et un effet de nos institutions; ou un accident propre à la nature humaine. Les premières semaines se passent à peu près à dormir; peu à peu le sommeil diminue, les forces se dévelopent, on remarque que l'enfant commence à apercevoir les objets, et à entendre les sons. Vers la fin du second,
ou

ou au commencement du troisieme mois, on voit l'enfant se rendre attentif à la lumière, y tourner ses regards, et se détourner du côté d'où part le son. Les femmes attentives ont soin les premières semaines, de ne pas exposer les enfans à une lumière trop éclatante, et de suivre dans la suite le mouvement des yeux des enfans, de peur que ceux-ci ne s'accoutument à regarder de côté et à loucher. Elles évitent également que l'enfant ne regarde en dessus, ce qui donneroit une mauvaise disposition à ses yeux. Les enfans mettent plus d'une année à distinguer les distances. Ils tendent la main pour saisir ce qui est à dix pas d'eux, comme si la chose étoit à leur portée. Il leur faut apprendre à voir, à entendre, à toucher, comme ils apprennent à marcher et à parler.

Dès que la mère a mis son enfant au monde, ses seins se remplissent de lait, nourriture de l'enfant, et la seule qu'il puisse prendre. Les premiers essais que fait l'enfant pour têter sont douloureux pour la mère. Quelques femmes foibles manquent de lait, et alors elles nourrissent leurs enfans avec des bouillies, ou elles prennent des nourrices, si elles peuvent les payer. Celles qui les nourrissent de bouillies ont de grandes précautions à prendre, pour ne pas surcharger l'estomac des enfans. Les bouillies de farine et de

I 2

lait

lait sont dangereuses et causent ordinairement des obstructions, qui produisent l'affoiblissement, le rachitisme, la consomption et la mort. On a les mêmes suites fâcheuses à craindre des bouillies les mieux faites de pain rassis et d'eau, dès qu'on en donne trop. Le lait pur, excepté celui du sein, est aussi trop indigeste, il faut y mêler de l'eau. La plupart des enfans ne trouvent bientôt plus dans le sein de leur nourrice une nourriture suffisante, et il faut y suppléer par les bouillies. Mais on a sujet de s'en repentir, si l'on manque de précautions.

La commodité des nourrices à gages une fois imaginée, des femmes robustes, mais commodes, et qui aiment mieux leurs aises que leurs enfans, s'en prévalent, pour se débarrasser du soin d'allaiter et de panser les enfans, et pour jouir de la liberté de sortir du logis et de se répandre. Il n'y a que les riches qui puissent le faire. Ces femmes s'exposent à de grands dangers, surtout aux premières couches, parce que le lait, qui se présente toujours, s'arrête dans les seins, s'y coagule, s'y corrompt, et produit des fièvres, des dépôts de pus qu'il faut ouvrir, des cancers qu'il faut couper. On prétend que le lait de la nourrice, qui ordinairement a déjà allaité son propre enfant, n'est pas aussi salutaire que celui de la mère à l'enfant nouveau-né, par la raison que le premier lait est
mince,

mince, peu nourrissant, proportionné à la foiblesse de l'enfant; et de plus, purgatif. Plus le lait vieillit, plus il devient épais et nourrissant, et par cela même indigeste pour un enfant nouveau-né, ce qui a des suites fâcheuses, comme la bouillie trop forte.

L'enfant dans le sein de sa mère, participe à toutes les infirmités, à toutes les passions de celle-ci. La colère, la frayeur de la mère est le germe de l'emportement et de la peur de l'enfant. Elle lui transmet ses dégouts et ses penchans. La Reine Marie Stuart étant enceinte, quelques Seigneurs Ecoissois tuèrent sous ses propres yeux son secrétaire à coups d'épée. Le fils qu'elle mit au monde, Jaques Roi d'Angleterre, ne put jamais soutenir la vue d'une épée nue. On prétend même que les affections des mères laissent quelquefois des traces visibles et hideuses sur le corps des enfans. Il est bien naturel, que la santé ou la maladie, la force ou la foiblesse de la mère se communique à l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Il en est de même du nourrisson; il participe à toutes les affections, et à toutes les infirmités de celle qui l'allait, soit sa propre mère ou une nourrice à gages. Je rencontrais un jour dans une maison tierce, une jeune fille, qui m'étoit inconnue. C'étoit une jolie brune bien faite. Elle se mit à parler et je fus effrayé; elle parloit

du nés, et si indistinctement, qu'on avoit peine à l'entendre, et la cause de cet accident étoit sa nourrice. Cette malheureuse s'étoit attiré par son libertinage, une maladie qui corrompt toute la masse du sang, et qui attaque surtout la gorge, la luette, les gencives et le nés, et avoit communiqué par son lait cette maladie à son nourrisson, et la pauvre enfant, qui n'avoit guéri qu'avec peine y avoit perdu la luette. Que la nourrice s'effraie, se mette en colère, son lait se gâte, le nourrisson en souffre; et il prend ces défauts, si cela revient souvent. On prétend même que le nourrisson peut devenir un coquin, un débauché, un gourmand, par la seule raison que sa nourrice étoit entachée de ces vices, et qu'il peut devenir stupide, en suçant le lait d'une imbécille. Aussi les mères qui aiment leurs enfans, les allaitent elles-mêmes lorsqu'elles le peuvent, et se gardent bien de les confier à une mercenaire. Elles pensent d'ailleurs, qu'une nourrice à gages, qui abandonne son enfant pour en nourrir un étranger, étant mauvaise mère, n'aura guères d'affection pour un enfant, qui ne lui appartient pas, et qu'elle en prendra peu de soin. Il est certain que la nourrice n'est pas si affectionnée au nourrisson, que la mère à l'enfant.

Mais la mode a imposé aux femmes riches, et surtout aux femmes de condition, la loi de s'exposer à tous ces inconvéniens,
et

et de prendre des nourrices. On s'étonneroit fort de voir une dame de condition allaiter son enfant; et les bourgeois aîmées, qui aiment à imiter les dames, prennent des nourrices, toutes les fois qu'elles le peuvent. Cependant il y a bien des femmes, qui se mettent au dessus de cette mauvaise coutume, et il semble que cette mode commence à perdre de son crédit.

On enveloppe l'enfant dans des drapeaux et des linges de toutes fortes; cela s'appelle emmailloter. Les premiers jours même on lui lie les bras. On dit que c'est afin de les lui étendre; ils s'étendroient bien sans cela. Les peuples barbares de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie n'y font pas tant de façons; ils couchent leurs enfans nouveaux-nés sur de la mousse, de la vermoulure, ou quelque haillons. Le cinquième ou sixième jour de la naissance de son enfant, un homme donnoit un festin à quelques amis. Pendant que ceux-ci sont à table, on crie au secours, l'enfant a perdu l'haleine, il a des convulsions, il expire, la mère tombe en pâmoison. Une femme de la compagnie prend l'enfant, le remue, le démaillotte. A peine ses liens sont défaits, que le pauvre innocent respire; c'étoit son maillot qui l'étouffoit, un moment plus tard il étoit mort. Avant les trois mois on délivre l'enfant de ses entraves durant le jour, mais on les lui met la nuit. Le jour il porte un corps de

baleine. La plupart des mères prétendent, que les enfans sont trop foibles, et qu'ils ont besoin du secours de ces corps de baleine pour se soutenir. Mais l'enfant ne fait encore aucun mouvement. Ces corps de baleine sont inconnus chés les négres, chés les hurons, les lappons, les tartares, et les enfans viennent pourtant fort bien. Nos payfans ne prennent pas tant de précautions, et cependant on trouve rarement chés eux des personnes contrefaites. Leurs enfans sont au contraire plus robustes.

Vers le neuvième mois les premières dents commencent à percer, ce sont celles de devant. Quand il s'en présente plusieurs à la fois, l'enfant est en danger, et souffre beaucoup; mais cela est rare; elles viennent ordinairement l'une après l'autre. Il y a peu d'enfans qui n'aient alors des coliques, un peu de fièvre, quelques uns même ont des convulsions fréquentes et dangereuses, et il en meurt plusieurs. On a compté que le tiers des enfans meurt dans le cours de la première année. Ce qui soulage beaucoup ces pauvres enfans, c'est qu'ils bâvent avec excès, et qu'ils ont ordinairement une diarrhée, qu'il faut favoriser. L'art y supplée par des purgatifs et des clystères. A l'âge de quatre ans les enfans ont toutes leurs dents, excepté les quatre machelières au fonds de la bouche, qui ne viennent qu'environ la vingtième année.

Vers

Vers la fin de la première année, l'enfant commence à se soutenir sur ses jambes. On a coutume de porter presque continuellement les enfans jusqu'à ce qu'ils sachent marcher. Ces enfans deviennent commodes; et veulent toujours être sur les bras; ils ne savent pas s'aider. Les pauvres gens mettent leurs enfans à terre sur quelque linge après les premiers mois, et les abandonnent de bonne heure à eux-mêmes. Aussi savent-ils se trainer, s'aider, se tourner de bonne heure. Seulement il faut les mettre en lieu, où ils ne puissent pas tomber rudement.

Dès qu'un enfant commence à poser un pied devant l'autre, et qu'il veut apprendre à marcher, on lui aide au moyen de chaises roulantes, de lisières &c. Toutes ces machines ont cet inconvénient, qu'elles compriment la poitrine. Les enfans du peuple, et surtout des campagnards apprennent à marcher d'eux-mêmes, et tous les enfans peuvent se passer de lisières. Des parens timides font mener longtems leurs enfans quoiqu'ils marchent fort bien; ils craignent que l'enfant abandonné à lui-même ne tombe, et ne se blesse; ils allèguent qu'il est étourdi. Le danger n'est pas grand; un enfant tombe vingt fois sans en ressentir aucun mal parce qu'il ne tombe pas de haut. Les enfans foibles qui marchent seuls, sont timides et usent de précaution, en sorte qu'ils tombent rare-

ment. Qu'un tel enfant soit en pleine course, il se ralentira et saisira quelque appui s'il approche d'un seuil de porte, ou d'un autre obstacle. Au contraire les enfans si longtems gardés, ne connoissant pas le danger, sont étourdis, et tombent bien plutôt et plus lourdement; ils ne savent pas s'aider ni se précautionner; plus on les garde, plus ils deviennent grands, lourds, étourdis et plus les chutes sont dangereuses. Les parens qui craignent pour leurs enfans, n'ont qu'à leur ôter les lumières de très bonne heure, ou ne leur en point donner.

Le trop de précautions qu'on prend contre un danger,

Fait le plus souvent qu'on y tombe.

A peine les enfans savent marcher, qu'ils grimpent. Ici le danger est réel. Ils peuvent en tombant, se blesser, se démettre, se casser les membres et se tuer. Les enfans à qui on interdit absolument cet exercice deviennent lourds et timides. Les autres se fortifient, s'enhardissent, acquièrent de l'adresse par ces essais. Les parens et les surveillans prudens se contentent donc de diminuer le danger; ils ferment aux enfans l'accès des lieux trop élevés, des fenêtres, des toits, ils écartent les échelles trop hautes. Ils se tiennent près des enfans, pour les secourir au besoin, mais sans leur rien dire, sans les aider, ni à grimper, ni même à descendre,
et

et ne leur prêtent la main qu'à la dernière extrémité. Quand ils les voient en un danger réel, ils se gardent bien de s'écrier et de tancer les enfans. Ils s'efforcent d'être tranquilles, se mettent à portée, et laissent les enfans se tirer tout doucement du péril; après quoi ils le leur montrent en les avertissant. On ne voit guères se blesser, que des enfans trop retenus, trop gardés, trop aidés, et qui sans exercice et sans adresse, échapent par hazard à la vigilance de leurs surveillans. Un enfant exercé mesure ses entreprises à ses forces; il connoit sa portée, et voit le péril.

La fontanelle se ferme dans le cours de la seconde année. C'est alors aussi que les cheveux commencent à couvrir la tête. Bien des gens couvrent soigneusement la tête de leurs enfans. Cette méthode affoiblit la peau et le crâne, et expose la tête trop tendre à bien des douleurs, outre que cette chaleur continuelle y détermine une quantité de sang, qui se jette toujours dans les parties les plus chaudes du corps; et le tout ensemble produit des fluxions, des maux d'yeux, d'oreilles, de dents, des rhumes de cerveau, souvent opiniâtres. Quelques cent ans après une bataille entre les Egyptiens et les Perses, on distinguoit encore les crânes des morts des deux nations sur le champ de bataille. Ceux des Egyptiens étoient épais et durs; ceux des
Perses

Perles minces et mous. C'est que les Egyptiens alloient nud-tête, et que les Perles se couvroient de gros bonnets. Plusieurs personnes, pour fortifier la tête de leurs enfans, et leur épargner les maux dont j'ai parlé, leur couvrent légèrement la tête, tant que la fontanelle est ouverte, et la découvrent entièrement, dès que celle-ci est fermée. Les cheveux n'en croissent que mieux. Il ne faut pas pourtant exposer un enfant nud-tête aux grandes ardeurs du soleil. Le froid, la neige et la pluie ne sont guères ou point dangereux.

Les enfans sont sujets à avoir de la vermine sur la tête. Avec un peu de soie elle se perd, à mesure qu'ils deviennent grands. Il y a des gens qui croient que cette vermine leur est utile, en ce qu'elle décharge la tête d'humeurs superflues.

Ils ont presque tous de tems à autre, des ébullitions considérables sur la tête. Celle-ci se couvre de croûtes, et quelquefois même de pustules remplies de pus. Ces ébullitions, quelques dégoutantes qu'elles soient, sont très salutaires; ceux qui les guérissent trop promptement attirent à leurs enfans des maux fâcheux; on en a vu qui ont perdu par cette imprudence, l'ouïe, ou la vue. Ces ébullitions se perdent d'elles-mêmes avec l'âge, et ne sont nullement dangereuses, pourvu qu'on ait soie de les nettoyer, et si elles sont fortes, de
couper

couper les cheveux, de peur qu'il ne se forme des amas et des plaies. On a vu des enfans négligés, à qui le pus ramassé a creusé de profondes plaies, qui se sont remplies de vers.

CHAP. II.

De la petite Vérole.

Peu de personnes échappent à la petite vérole. C'est une ébullition plus ou moins abondante, qui se répand sur tout le corps, en forme de petites taches rouges, qui s'élevènt peu à peu, puis de pustules, qui se remplissent de pus. Ces pustules s'ouvrent et se déchargent, quelquefois elles se dessèchent sans s'ouvrir. Cette maladie étoit inconnue à l'antiquité. L'Amérique l'ignoroit avant que les Européens eussent découvert cette terre, et lui en eussent fait part. Je pense qu'elle n'est pas fort connue au midi de l'Afrique et aux Indes. Elle est ordinairement épidémique, et revient tous les six ou sept ans. Elle est contagieuse, principalement quand elle sèche, et très meurtrière, car elle emporte presque la dixième partie des enfans qu'elle attaque. C'est surtout ces derniers qui y sont sujets: cependant on a vu des adultes en être atteints; mais alors elle est d'autant plus douloureuse et plus redoutable, que l'âge est plus avancé et la peau plus endurcie. C'est un bonheur qu'elle n'attaque jamais qu'une

qu'une fois une même personne; du moins n'a-t-on point d'exemple bien avéré, qu'on l'ait prise deux fois.

Elle se manifeste par des vomissemens, des maux de coeur, de la fièvre, des douleurs de tête, des rêveries, mais qui ne sont point dangereuses, non plus que les convulsions qui accompagnent quelquefois l'éruption et la favorisent.

Plus on échauffe les enfans, de quelque manière que ce soit, plus on augmente la fièvre, l'éruption et le danger. Le peuple qui ignore cela croit bien faire en chauffant les poeles à l'excès, en mettant sur les enfans de grosses couvertures, en leur donnant du vin, ou d'autres drogues échauffantes. Il en périt beaucoup de cette manière, et ceux qui en réchappent, en rapportent souvent de fâcheuses suites, des yeux foibles ou malades, des ébullitions opiniâtres &c.

Il faut le plus qu'on peut, égayer les enfans durant cette maladie, et les empêcher de dormir hors leurs heures ordinaires, à moins qu'ils ne soient très mal, et qu'ils ne gardent le lit. Ces pauvres enfans sont tristes, pesans, assoupis; mais il faut résister à cet assoupissement. Les médecins ordonnent de ne point enfermer ces malades, mais de les laisser sortir, joner à l'air même froid, pourvu qu'ils n'en soient pas trop affectés. Ils défendent de beaucoup chauffer

chauffer la chambre des malades, et leur interdisent la viande dès la fièvre. Ils veulent qu'on aere la chambre une ou deux fois le jour, et qu'on y brule du vinaigre. Ces précautions rendent ordinairement la petite vérole fort bénigne.

On a inventé un moyen de rendre son venin encore moins dangereux par l'inoculation. Elle consiste à prendre un peu de pus de petite vérole sur la pointe d'une lancette, et à l'insinuer sous la peau supérieure au moyen d'une légère égratignure. Cet art nous vient de Circassie, où il est en usage depuis plusieurs siècles, pour conserver la beauté des filles, et les rendre de meilleur débit. Il est décidé, que la petite vérole inoculée est beaucoup plus bénigne que la naturelle, même quand l'éruption est égale. Il est constant par de longues observations, que de mille enfans inoculés il en meurt à peine dix, au lieu qu'il en meurt plus de cent sur mille de la petite vérole naturelle. Cette opération est encore sujette à bien des contradictions, cependant elle semble gagner le dessus.

On préparoit autrefois rigoureusement les enfans qu'on vouloit inoculer, quelques semaines d'avance, par des purgatifs fréquens et une diète sévère; la viande leur étoit absolument interdite. Aujourd'hui plusieurs médecins ne préparent plus, n'ordonnent plus de diète, et permettent la viande jusqu'à la fièvre.

Quand

Quand la petite vérole est extrêmement abondante, elle est capable de défigurer tout le visage, de gâter la peau en la marquant, de changer les traits, de les déranger et de les grossir, en sorte qu'un enfant charmant avant cette maladie devient hideux et méconnoissable. Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'elle attaque même les facultés de l'esprit, et rend les enfans stupides, lorsqu'elle est violente. Elle exerce assés souvent sa malignité sur les yeux. La petite vérole inoculée ne produit aucun des ces effets.

La rougeole est une maladie propre aux enfans. C'est une ébullition en forme de taches rouges, qui ne supure point. Elle est plus dangereuse par ses suites que par elle-même. Son venin se jette souvent sur les parties nobles, et laisse des restes fâcheux, le plus ordinairement des catharres, et tue même quelquefois. Cette maladie demande le lit, le régime et une chaleur modérée.

Les enfans ont presque tous des vers. Pourvu qu'il n'y en ait pas trop, ils n'en souffrent guères, dès qu'ils ont acquis quelque force; mais l'abondance en devient très fâcheuse et meurtrière. Les vers sont de plusieurs sortes.

Les enfans sont plus exposés que tout autre à toute contagion. Plus ils sont jeunes, plus leurs parties sont molles et tendres, et plus le venin s'insinue, et plus son

son action est violente. Les personnes prudentes écartent autant qu'elles peuvent les enfans des chambres des malades. On prétend même que ces innocens se contentent en couchant avec des personnes âgées. Un danger très réel qu'ils courent au moins, et qui en a emporté plusieurs, c'est d'être étouffés, si la personne avec qui ils couchent, se met sur eux dans le sommeil. On voit par là combien leur vie est exposée. Aussi les parens sages pensent toujours qu'ils peuvent aisément perdre leurs chers enfans; ils prennent des précautions pour les conserver, et s'attendent à ces accidens, afin de n'en être pas trop effrayés, quand ils arrivent. Ceux qui ne prennent pas ces précautions sont inconsolables dans le malheur. La moitié des enfans meurt avant la septième année. Il est très rare de trouver une famille tant soit peu nombreuse, qui n'ait perdu plusieurs enfans. On voit quelquefois des familles entières de huit, dix enfans, mourir en bas âge. Un moment suffit pour emporter un jeune enfant qui paroît en pleine santé.

CHAP. III.

Continuation de l'histoire de l'enfance.

Les enfans crient et pleurent beaucoup. Au commencement ils n'ont point d'autre moyen, de manifester leurs besoins, leurs douleurs et leurs desirs. Ils crient même

K souvent

souvent sans qu'on en puisse découvrir la cause, ni les apaiser. Beaucoup d'enfans ont une certaine période, où ils crient sans relâche, et en aparence sans sujet. Cela dure une heure ou plus chaque jour pendant plusieurs mois, et toujours à la même heure. Quand le tems est passé, les cris cessent sans autre raison. Tous les soins qu'on peut prendre pour les prévenir ou les faire cesser sont infructueux. Il y a des gens qui prétendent que ces cris sont salutaires aux enfans, pour développer leurs poudrons, et mettre leur sang en mouvement, c'est leur promenade, disent ces gens. A mesure que leurs forces se dévelopent, les enfans crient moins, jusqu'à ce qu'enfin chés les hommes la faculté de pleurer se perde presque entièrement. Les femmes plus sensibles pleurent aisément à tout âge. Ceux qui servent les enfans peuvent facilement les rendre pleureurs et criards, en faisant trop d'attention à leurs cris, en les caressant, et en se donnant beaucoup de mouvemens pour les apaiser.

Ces maux, ces cris, ces pleurs de l'enfance ne l'affectent pas comme nous serions affectés avec de pareils symptômes. L'ignorance du mal, la grande légèreté, et surtout la gaieté des enfans leur épargnent la prévoyance, le souvenir des douleurs, et une grande partie de la souffrance. Aussi les voit-on gais et pétulans. Dès que l'enfant peut faire entendre quelques sons
expres-

expressifs, dès qu'il commence à distinguer les objets et à jouir de quelque liberté de mouvemens, on remarque dans ses gestes, sur son visage, dans le ton de sa voix une grande activité, et une gaieté charmante. Il s'agite, il gazouille, il met de l'accent dans son gazouillement, on diroit qu'il s'entend, qu'il raconte, qu'il se fâche, qu'il caresse; il rit, il s'écrie, il tressaillit, il veut tout saisir, et saisit tout avec une maladresse amusante: il porte tout à la bouche, et finit par tout jeter par terre. Il ne faut pas lui vouloir du mal du dommage qu'il cause, il jette également un bâton et un vase précieux, mais il ne connoit ni le prix du vase, ni sa fragilité. Celui qui veut conserver ses affaires, doit les mettre hors de la portée des enfans. Longtems les enfans demeurent maladroits, mais leur maladresse a ordinairement bonne grace. L'étourderie ne les quitte aussi que bien tard faute d'expérience. Ils ne connoissent pas le mal, comment pourroient-ils être prudents?

Les enfans sont colères; un refus, une légère offense les irrite; ils crient à pleine tête, ils frappent, ils trépignent. Ces passions sont exaltées par la faute de ceux qui gardent les enfans. L'empressement de ceux-là à épargner à ceux-ci tout sentiment fâcheux, rend les derniers délicats et sensibles. Or celui qui est sensible et délicat est colère, parce que tout le blesse. On agace

les enfans, on s'amuse de leur colère qu'on a excitée; on les exhorte à battre, et on rit de leurs emportemens et de leurs petites violences. Cela les aigrit et les rend méchans. Il y a des gens assez imbécilles, pour grossir par leurs plaintes les maux que ressent l'enfant, les injures qu'il peut avoir reçues; pour accuser la table, le chien des étourderies de l'enfant, et pour lui apprendre à exhaler sa colère sur ces objets innocens, qu'ils battent même, pour consoler l'autre, ou pour s'amuser; pour se laisser battre eux-mêmes et faire semblant de pleurer. Un enfant, à qui on a d'abord refusé quelque chose, et dont on a méprisé les cris, sans y répondre, ni par des menaces, ni par des caresses, apprend à supporter le refus; celui dont on n'écoute pas les plaintes apprend à souffrir ses douleurs. Celui qu'on a laissé s'aider lui-même, qu'on n'a pas secouru avec empressement dans ses chutes, apprend à supporter les chutes et les autres petits accidens. On peut presque former les enfans à son gré, pourvu qu'on veuille s'en donner la peine.

Les enfans ne paroissent pas naturellement portés à la crainte; un enfant accoutumé de bonne heure à coucher seul dans les ténèbres, ne les craint pas, mais il faut l'accoutumer dès les premiers mois. Les enfans attaquent les chats, les chiens, ils attaqueroient des lions et des tigres,
né

ne connoissant pas le danger. Cependant on voit des enfans très peureux. En voici la raison. On ne les a jamais laissés seuls, jamais ils n'ont été dans l'obscurité; les gardes leur ont fait peur des choses qu'ils ne devoient pas toucher, des endroits où ils ne devoient pas aller; elles les ont menacés de l'homme noir, du gros chien &c. pour les faire taire; elles leur ont conté des histoires épouvantables, pour les amuser ou les faire dormir. Ces pauvres malheureux, qui ont puisé la peur non tant dans ces discours insensés, que dans les gestes d'effroi, dans le ton d'angoisse des conteuses, ne sachant apprécier le danger prétendu dont ils n'ont point d'idée, ont conçu des monstres dans leur imagination faisie: ils n'osent plus rien entreprendre, le moindre petit chien, un oiseau, une ombre les jette dans des tranfes.

Les suites de cette timidité sont très funestes. Un pauvre enfant a infiniment à souffrir surtout les longues soirées de l'hyver; il n'ose souffler, ni quitter le tablier de sa garde. Le moindre bruit dans la maison lui annonce des spectres et des monstres. La frayeur le trouble, l'agite, altère sa santé. Qu'un mauvais plaisant l'avise de l'effrayer, et il ne faut pour cela qu'un drap, un malqué, ou une voix rauque, l'enfant prend des convulsions, des attaques d'épilepsie, des foiblesses, et il

meurt même misérablement. S'il vit, sa vie est malheureuse et inutile; le courage lui manque, il ne peut rien entreprendre.

Les parens sages et soigneux veillent exactement sur leurs domestiques et sur leurs enfans, de peur que les premiers, ignorans des fâcheuses suites d'une semblable folie, ne gâtent ceux-ci par leurs mauvais contes. S'ils remarquent que leurs enfans s'effraient de quelque objet ou de quelque bruit inconnu, ils le lui font voir et examiner de près.

Les enfans n'ont aucun dégoût pour quoi que ce soit; ils manient les araignées, les vers, les chenilles, les choses les plus sales. S'ils gardoient cette insensibilité, ils s'épargneroient bien des désagrémens, mais leurs affaires, et les personnes qui auroient commerce avec eux en souffriroient; on les rebuterait partout, parce que leur vue inspireroit du dégoût; ainsi les parens leur inspirent du dégoût pour la malpropreté, et leur apprennent à se tenir nets. Mais les gens sages se gardent bien de pousser cette délicatesse jusqu'aux chenilles, aux araignées, aux insectes quelconques, parce qu'elle est inutile et absurde.

Les enfans aiment assés à tirailler les chiens, les chats, les oiseaux, tous les animaux qui sont à leur portée, et même leurs camarades. Cela vient de leur activité: ils veulent agir, et ne savent comment:

ment: d'ailleurs il y a des gardes affés imbécilles pour se laisser battre et tirailler par les enfans afin de les amuser. Les gens sages défendent absolument ces défords, parce que c'est un tourment pour les pauvres objets de ces jeux, et un exercice de cruauté. Si les jeux de l'enfant sont cruels, sa colère deviendra féroce.

Les enfans sont très curieux, ils veulent tout voir, tout examiner, et avant que leurs yeux et leurs doigts soient formés, ils portent tout à la bouche, pour voir si ce n'est pas quelque gourmandise, le seul intérêt qu'ils aient actuellement. Cela est naturel, ils ne connoissent encore rien, et ils doivent apprendre une infinité de choses. Par la même raison un enfant dans la rue ou à la promenade s'arrête à tout, relève chaque petite pierre, chaque brin de bois, chaque fleur. Les gens instruits de l'utilité de ce penchant, les laissent faire, mais ils écartent les jouets grossièrement barbouillés de verd et de jaune, parce que ces couleurs sont des poisons, que l'enfant lécheroit et qui lui feroient du mal.

Ces petites créatures s'attachent de bonne heure aux personnes qui en prennent soin; la nourrice a les premiers droits, puis ceux qui jouent avec eux, ou qui leur font quelque bien ou quelque plaisir à leur façon; enfin les petits enfans sont l'objet de leur attention, de leur bienveillance et

de leurs careffes. Il est amufant de voir ensemble deux petits enfans qui ne font pas accoutumés l'un à l'autre. Tout le refte, et surtout les enfans plus grands qu'eux et les personnes âgées, leur est indifférent. Il y a même deux ou trois périodes, où ils font farouches, et ne veulent voir aucun étranger. Cela fe paffe de foimême, et bien vite auprès des enfans accoutumés à voir beaucoup de monde. L'attachement des enfans est souvent à charge aux personnes qu'ils affectionnent; ils ne veulent les quitter ni jour ni nuit, ils refusent les foins et les services de tout autre; ils veulent accompagner leurs amis partout, et pleurent et se désolent quand ils en font séparés: cela arrive ordinairement après une maladie des enfans, où ils s'attachent à ceux qui les ont servis. Cet attachement est bon, mais il touche au caprice; pour l'éviter il fuffit d'accoutumer l'enfant à plusieurs personnes, aux domestiques indifféremment, et même à des inconnus.

C'est dans l'enfance et la jeunesse, que le corps fléxible peut acquérir de l'adresse, et se former à tout ce qu'on veut; c'est aussi à cet âge, que les enfans peuvent le mieux apprendre les élémens des choses, qu'ils auront un jour besoin de savoir. Voilà pourquoi il faut profiter de ce tems, et les parens envoient leurs enfans aux écoles et leur font donner les instructions nécessaires.

32138d

néces-

nécessaires. C'est le tems d'apprendre à jouer des instrumens, à danser, à écrire. Cet âge passé on n'apprend plus qu'avec peine, et il ne reste guères que le regret de n'avoir rien appris. C'est le cas de bien des personnes âgées, qui n'ont pas écouté dans leur jeunesse les conseils et les ordres qu'on leur donnoit. Passé ce tems il est presque impossible d'apprendre à écrire, à jouer du clavecin, les doigts roides ne peuvent plus se plier et s'accoutumer. D'un autre côté la jeunesse est le tems où l'on contracte de mauvaises habitudes; la souplesse du corps et de l'esprit se prête et se fait au mal de même qu'au bien. Ces habitudes deviennent bientôt incorrigibles si on ne les corrige pas de bonne heure. C'est pourquoi les parens et les instituteurs veillent si soigneusement aux fautes et aux défauts de la jeunesse.

C'est dans la jeunesse que se forment les vices et les vertus, comme la paresse et la vigilance, la négligence et l'ordre, la pusillanimité et le courage, la malice et la bonté, la colère et la douceur, la gourmandise et la sobriété. Ce sont des habitudes, qui se contractent.

Plus l'enfant avance en âge, plus il devient grand, plus il acquiert de forces, plus sa santé s'affermi, et plus tous ses sens se perfectionnent par l'usage.

L'adolescence.

L'âge depuis seize jusqu'à vingt ans environ, est le tems où la jeunesse achève de faire son cru; les jeunes hommes prennent de la barbe, leur voix devient rauque et grosse. Les jeunes filles sont ordinairement formées avant ce tems.

La jeunesse est l'âge, où chacun choisit son état et s'y prépare plus particulièrement, où les jeunes hommes apprennent les métiers, les arts, les sciences. Par cela même c'est une période fort importante pour tout le reste de la vie. Ceux qui en profitent pour apprendre à faire un ouvrage utile, trouvent dans la suite un établissement honnête. Ceux qui ont été négligens en ce tems mènent une vie triste dans la misère et le mépris.

Mais c'est aussi la période la plus dangereuse de la vie; c'est celle de la fougue des passions, de la colère, du plaisir, de l'intempérance, des projets et des entreprises téméraires, de l'aveugle confiance en soi-même et aux autres. La jeunesse sent les premiers rayons d'une raison développée; on commence à la traiter en homme, à lui témoigner des égards; souvent les parens lui laissent beaucoup de liberté, ou elle est entièrement abandonnée à elle-même.

même. Enforte qu'il lui semble être tout à coup formée et capable; elle n'écoute plus que ses fantaisies; l'expérience lui manque, sa raison n'est pas encore murie; elle ne fait donc ni se conduire ni se laisser conduire. Par malheur son imprudence, et sa confiance téméraire, sa facilité à se laisser séduire attire les séducteurs. Jeunes gens perdus, hommes ruinés, vieillards fripons, femmes sans honneur, tout se jette sur l'adolescent échappé nouvellement à la tutéle. Les uns l'entraînent à la débauche et lui aprennent à en faire gloire; les autres attentent à sa bourse. Il n'y a guères que le riche qui soit exposé à ces dangers. Il n'en vaut pas la peine de corrompre un pauvre garçon. Il se trouve bien de tems en tems quelque vaurien en sous ordre, pour qui une bagatelle est de bonne prise, mais cela est affés peu commun. Le peuple échape ordinairement. D'ailleurs il se borne à peu près à l'ivrognerie, surtout en province; dans la capitale, et parmi les gens d'importance on va plus loin. Tout cet article regarde les peuples policés. Chés les nations barbares il ne se trouve point de séducteurs.

Un jeune homme qui a le malheur de tomber dans ces pièges, perd le tems précieux de la jeunesse, et se ruine, quant à la fortune autant qu'il peut, et quant au corps, à l'esprit et aux moeurs, peut-être sans ressource. Il néglige la culture de son esprit,

esprit, il s'accoutume au désordre et au vice, et se prépare une vieillesse caduque à l'âge de trente ans.

Les filles qui ont le malheur de se laisser surprendre aux séductions, s'exposent à une plus grande infortune encore. Le moins qu'elles risquent, c'est de passer leur vie dans la honte et le mépris.

La jeunesse est l'âge de l'amitié prompte. Une liaison est bientôt formée, parce que la défiance, fruit tardif de l'expérience, n'y met aucun obstacle. La bonne foi et une confiance entière la rendent fort vive, et elle dure assés ordinairement toute la vie, pour peu que l'habitude, et une certaine conformité de goûts honnêtes la cimentent. C'est cette facilité à se lier d'amitié, qui livre les jeunes gens aux séducteurs.

Tous les sentimens se dévelopent rapidement; on se trouve presque tout à coup tout différent de ce qu'on étoit auparavant. Le desir de la vertu, la piété sont dans leur plus grande force.

Jusqu'ici la jeunesse a vécu d'aumônes, elle n'a rien mérité encore par un travail utile; toutes ses occupations n'ont été que des préparations à sa véritable vie; inutile à elle-même et aux autres, elle a tiré par grace sa subsistance de ses parens et de la société, qui se sont chargés avec plaisir du soin de sa foiblesse, dans l'espérance d'en retirer

retirer un jour des services. Voici le tems de pourvoir par elle-même à ses besoins, et de payer à la société la dette qu'elle a contractée, c. à d. de travailler à son tour. Les laboureurs, les artisans commencent à s'en acquiter plutôt que ceux, qui s'appliquent aux sciences, et qui attendent des charges dans l'état. Ces derniers ont encore un long apprentissage à faire, avant que d'être capables de ces charges, toujours importantes. Leurs études n'ont atteint que les premiers élémens, il leur faut étendre leur connoissances, et attendre que l'âge ait muri leur raison, avant d'être admis à l'administration de la justice, des finances, de la police, ou d'être apellés à instruire la jeunesse et le peuple.

Chés les nations barbares un jeune homme est tout ce qu'il peut être, dès qu'il fait conduire un troupeau, cultiver une pièce de terre, chasser une bête, ou pêcher un poisson; le voilà homme fait, il s'établit, et devient chef de famille. Pour les femmes, en tout pays, leur destination est de conduire la maison, et d'élever leurs enfans; elles sont bien plutôt capables de remplir leur destination que les hommes.

CHAP. V.

L'âge viril.

L'âge de la plus grande force est entre trente et cinquante ans. La fougue des passions est rallentie, la raison murie par l'expérience, le corps affermi par l'âge, sans avoir trop perdu de son activité et de sa souplesse. C'est le tems du travail, et de la grande utilité de l'homme.

Ces forces varient beaucoup, selon que l'homme est né de parens robustes ou délicats, ou même valétudinaires; selon l'éducation, c. à d. selon qu'il a mené une vie active ou sédentaire, selon qu'il a été simplement ou délicatement nourri, vêtu et conduit; selon la profession qu'il exerce, et surtout enfin, selon sa bonne ou sa mauvaise conduite. Le laboureur, l'artisan qui fait un ouvrage rude, comme le forgeron, les enfans des pauvres gens, qui sont peu soignés, simplement nourris, qui courent beaucoup, qu'on n'aide guères, deviennent robustes et vigoureux. Ils soutiennent de longs et pénibles travaux étant hommes, ils portent des charges surprenantes. Les hommes nés de parens riches, et qu'on a beaucoup soignés, délicatement nourris, qu'on s'est empressé d'aider partout, qui ont reçu tous les soulagemens imaginables dans les maladies, qui n'ont fait aucun travail pénible, sont beaucoup plus foibles.

Aussi

Aussi le font ceux qui mènent une vie sédentaire, tous ceux qui lisent et écrivent beaucoup. Il est assés ordinaire, que les parens transmettent leurs infirmités à leurs enfans; si par exemple, le père ou la mère font étiques, il y a tout lieu de craindre, que les enfans ne le deviennent un jour aussi; la goute passe des pères aux enfans. Mais ceux qui font le plus à plaindre, les plus foibles, les plus valétudinaires, sont ceux qui dans leur jeunesse ont donné dans la débauche; ordinairement ils ressentent dès les trente ans les infirmités de la vieillesse, leur corps est usé, leurs forces sont perdues.

L'enfance étoit gaie, la jeunesse pétulante, l'âge viril est grave et sérieux; prudent et circonspect; réfléchissant avant que d'entreprendre, ferme dans ses résolutions, et constant dans l'exécution de ses projets. Mais tous les hommes ne sont pas hommes. On en voit, qui à l'âge de quarante ans, sont légers, imprudens, téméraires, inconstans, lâches. Ce sont ceux qui dans leur jeunesse n'ont pas appris à se servir de leur raison; ceux qui étant riches, n'ont jamais eu de peine à se satisfaire; ceux qui ont eu autour d'eux des complaisans, empeslés à les servir, à leur sauver la peine de leurs folies, à reparer et à cacher leurs fautes, à penser et à agir pour eux. Les enfans qui peuvent payer un pauvre camarade pour faire leur tâche à l'école, n'auront
un

un jour de l'homme que la figure, et les connoissances et la raison d'un enfant. D'autres encore qui se sont accoutumés au vice sont vicieux, et n'atteignent point à la sagesse de l'homme; ils sont paresseux comme les enfans qui ne connoissent pas la conséquence de la paresse; gourmands, colères, curieux de se parer, comme des imbécilles, selon les habitudes qu'ils ont prises.

On écoute le jeune homme sensé avec plaisir et complaisance, on l'aime quand il a une bonne conduite; s'il l'oublie on le méprise et on en rit; s'il s'irrite, ses menaces excitent la pitié; on fait bien qu'il manque de pouvoir et de constance pour exécuter des menaces inconfidérées. L'homme sage est estimé et respecté; il a la confiance de ceux qui le connoissent; on le consulte et on l'écoute: ses discours ont de l'autorité, parce qu'ils sont sensés et graves, et que l'âge et l'expérience leur donnent du poids. Il ne s'irrite point sans raison, et pour des bagatelles; mais on craint sa colère, on fait qu'elle est juste, on connoit sa constance, à exécuter ses desseins, son autorité, son crédit et son pouvoir. C'est lui qui range à l'obéissance les enfans mutins, et les domestiques rebelles, qui procure la paix de la maison, arrête l'insolence de ceux qui voudroient la troubler. Il ne promet qu'après avoir bien pensé à la justice de la promesse et à la possi-

la possibilité de l'exécution, et quand il a promis, on peut compter sur sa parole. Il est ferme dans l'exécution de son devoir et de ses desseins, il fait sacrifier son plaisir et résister aux sollicitations; ce ne sont pas les prières de ses amis, mais la raison et l'équité qui règlent sa conduite. Il est laborieux, sachant que c'est sur lui que repose la prospérité de sa maison. Tel doit être l'homme, on en trouve sur ce modèle, mais il y en a beaucoup, qui paroissent être hommes, et qui ne le sont pas.

Les femmes sont d'un caractère différent. C'est la patience, la douceur, la complaisance qui les distinguent. On attend d'elles, non de la vigueur, mais de la bonté. On ne les craint pas, mais on aime et l'on respecte une femme raisonnable. Aussi c'est à elle qu'on s'adresse, quand on veut obtenir quelque chose.

Mais si tous les hommes ne sont pas hommes, toutes les femmes ne sont pas femmes non plus. On en trouve de folles, qui n'ont d'autre pensée que leur parure; de puériles, qui ne sont que caquetter, entendre, chercher, altérer les nouvelles de la ville et des maisons. Celles-ci sont méprisées, parce que ce sont de petits esprits, qui ne savent s'occuper d'aucune chose utile et sérieuse; on les déteste même, parce qu'elles cherchent à pénétrer les secrets des familles, qu'on n'aime pas à voir pu-

L

blier;

blier; elles imaginent, elles devinent, elles ajoutent, disent presque toujours des faus-fetés, et causent beaucoup de chagrin et de trouble, non à dessein, mais par sottise. Enfin il y a des femmes furieuses, qui se portent aux derniers excès, qui exhalent leur colère contre leurs maris par des querelles et des injures, maltraitent leurs domestiques et leurs enfans. On a remarqué qu'une telle femme est plus dangereuse, et capable de plus grands excès qu'un homme, parce que les femmes sont plus sensibles, et moins maitresses de leurs sentimens. On en trouve aussi, qui ont la gravité et la fermeté des hommes; cela est aussi rare que de les voir égaler la force de ces derniers.

CHAP. VI.

La vieillesse.

Vers la fin de cette période on commence à se ressentir des infirmités de l'âge, on perd de son agilité, de ses forces, on se refroidit; le corps se courbe, les cheveux blanchissent, les membres, les yeux, le gout, l'odorat, tout s'affoiblit; l'oreille devient dure, les doigts inflexibles, ce qui va toujours en augmentant jusqu'à la mort.

Les passions sont rallenties, et l'activité est diminuée, mais la raison profite de ce calme et s'accroît par une longue expérience. La vieillesse mérite le respect par
sa

sa prudence, sa sagesse, l'étendue de ses connoissances, et l'obtient de tous les gens sensés.

Elle n'est pas fort propre à un travail qui demande de l'activité, mais elle est d'autant plus habile à conduire, à donner des conseils. Ses infirmités lui inspirent quelquefois de l'humeur; le calme des passions la rend févère, et son amour pour le repos l'éloigne de la jeunesse turbulente. On trouve cependant des vieillards gais, condescendans, et qui ont la complaisance de supporter la jeunesse, et de favoriser ses plaisirs. Ces vieillards sont chéris. La vieillesse des femmes ressemble à celle des hommes.

Ceux qui ont mené une vie dérèglée, qui se sont livrés aux passions, à la paresse, n'atteignent point la vieillesse, ou elle est fâcheuse pour eux. Chargés de douleurs, la raison leur manque, ils regrettent les plaisirs qu'ils ne peuvent plus goûter, ils envient à la jeunesse ceux dont elle jouit, et s'en vengent par des censures aigres. Ils n'ont jamais eu l'estime des hommes, le mépris les poursuit encore, et les accompagne avec leur folie et leurs maux jusqu'à ce que la mort y mette fin.

L'extrême vieillesse ou la décrépitude est triste; son corps ne se soutient plus, il faut la garder, la servir comme un enfant. Les dents sont perdues, et elle ne prend

que quelque nourriture liquide sans y trouver du gout. Les mains sont lourdes et tremblantes, la langue balbutie, les yeux voient à peine la lumière; la raison même s'affoiblit. Alors l'homme est timide, soupçonneux, capricieux. Il n'est plus utile à rien.

CHAP. VII.

De la mort.

Enfin la mort termine les plaisirs & les peines de la vie. Elle n'attend pas toujours la vieillesse ou la décrépitude. Il n'y a pas une année de la vie, où il ne meure une quantité de personnes, & les premières sont les plus sujettes à la mort; plus l'homme avance, plus sa constitution s'affermi, & plus il a lieu d'espérer une plus longue vie, pourvu qu'il ait des forces & de la santé. Il y a bien des maladies qui tuent promptement de jeunes personnes, & auxquelles des personnes d'un âge mûr résistent. L'éthiops p. ex. est promptement mortelle avant l'âge de trente ans; mais après cette période, elle peut trainer bien des années. Cependant l'âge viril n'est pas assuré, des maladies violentes l'emportent souvent d'une manière imprévue. On a même remarqué, que des gens bien robustes sont plus exposés, dans certaines maladies violentes, que des personnes délicates. Apparemment que ces dernières vivent plus régulièrement,

par

par la crainte que leur inspire leur foiblesse, évitent des dangers auxquels le courage et la confiance exposent les gens vigoureux. Il se peut aussi que leur constitution plus molle ne soit pas si fort altérée par les violens ébranlemens d'une maladie, que le corps robuste et nerveux des personnes vigoureuses. Le roseau plie et ne rompt pas, le chêne résiste, mais si la tempête redouble, il est brisé ou renversé. C'est une raison pourquoi les femmes suportent mieux que les hommes certaines maladies.

On a vu des hommes atteindre l'âge de cent, cent vingt, cent trente, & même cent cinquante ans, mais ces exemples sont très rares.

A septante ans notre course est bornée;

A quatrevingts, pour ceux qui plus heureux

Ont eu du ciel un corps plus vigoureux.

La mort est quelquefois très subite et n'avertit point. De jeunes gens et des vieillards sont morts en pleine santé; l'un après le repas, en s'habillant pour sortir; l'autre en rentrant le soir bien portant, après un repas agréable; un troisième sur le point de se mettre au lit, s'est endormi en se deshabillant. En un mot,

Il n'est aucun moment,

Qui nous puisse assurer d'un second seulement.

Les causes de la mort sont, divers accidens, les maladies, les folies, et la vieillesse. On voit aussi des hommes qui se

tuent. On accuse les Anglois d'y être sujets. Il y a des François et des Allemands qui les imitent; j'ai vu un jeune garçon d'environ dix sept ans qui se tua un soir d'un coup de pistolet sans qu'on ait pu en découvrir la raison; il se portoit bien, il étoit aimé de ses parens; mais il avoit lu des livres qui raportent avec éloge l'histoire de gens, qui se font cassé la tête, et il imita leur exemple. On trouva un billet de sa main qui portoit: „J'ai vécu en honnête homme; je veux mourir en héros Anglois.” La vie d'honnête homme qu'il avoit menée consistoit à avoir appris quelques pages de latin au collège.

Autrefois le Magistrat punissoit de pareilles actions. Le cadavre du suicide étoit livré au bourreau, et enterré avec infamie. La honte en retomboit sur la famille, déjà affligée par la mort misérable de son parent, le criminel mort n'en ressentoit rien. Aujourd'hui le Magistrat ne s'en mêle plus, on plaint la famille, et on regarde le meurtrier de soi-même comme un insensé. On ne verra guères un homme raisonnable et vertueux attenter à sa vie; peut-être que Caton et Brutus en sont les seuls exemples; ils se tuèrent pour ne pas être témoins des malheurs de leur patrie. Ceux qui se donnent la mort le font ordinairement pour se délivrer de la misère, des dettes, de la honte, des douleurs, ou pour prévenir l'anim-

l'animadversion du Magistrat. Ce sont là nos Héros Anglois. Il y a aussi de jeunes gens, qui se tuent de dépit de ne pouvoir arranger les choses à leur fantaisie, d'être obligés de s'assujettir au travail et à l'ordre pour vivre dans le monde; de n'avoir pu féduire, deshonorer une fille, qu'ils poursuivoient sous couleur de l'aimer, et que des parens vigilans déroboient à leurs poursuites.

Des accidens, des chutes, des incendies, l'eau peuvent donner la mort. Je parlerai ailleurs des maladies. On a vu des hommes en tuer d'autres par malheur, ou dans l'emportement de la colère, ou pour les dépouiller. Quelques peuples de l'Amérique septentrionale tuent leurs parens parvenus à l'extrême vieillesse, par pitié et pour leur épargner le fardeau de l'âge caduc. Il y a des brigands qui font de nuit irruption dans les maisons pour voler, et tuent ceux qui leur résistent; quelquefois ils rôdent sur les grands chemins, où ils détrouffent et tuent les passans. Ce sont des vauriens qui dans leur jeunesse se sont adonnés à la paresse; ils ne savent et ne veulent rien faire; ils manquent de capacité et d'habitude; ils veulent cependant vivre, et se mettent à voler. Dès que le magistrat en a des nouvelles, il met des gens à leurs trouffes, et ils sont saisis et punis tôt ou tard.

Le Magistrat est contraint assés souvent de décerner peine de mort contre des mal-fauteurs, comme des meurtriers, des brigands, des incendiaires. Ils périssent de différentes manières par la main d'un bourreau.

L'ivresse amène des querelles, les querelles les coups, et un coup inconsidéré a souvent ôté la vie à celui qui l'a reçu. C'est ainsi que Cain tua son frère. La colère et l'emportement tiennent lieu d'ivresse. Le dessein de ces malheureux n'est pas d'aller jusqu'à cet excès, mais l'emportement les aveugle. On a vu des parens assassiner leurs parens pour en hériter.

Quand des gens de qualité prennent querelle entre eux, c'est la coutume qu'ils voident leur querelle à coups d'épée ou de pistolet. Cet usage est défendu par les loix; le duelliste est exposé à une mort honteuse, ou du moins à la perte de ses biens. Mais la mode méprise la loi. Il est vrai qu'on ne se bat pas toujours à outrance, souvent il ne se verse pas une goutte de sang. Cependant quand les combattans sont acharnés, il en résulte de fâcheuses blessures, et même des meurtres. Mais cela s'appelle défendre son honneur. Cette coutume vient des tems barbares des Gaules. Les anciennes nations policées ne l'ont jamais connu. Un Général Athénien ayant dispute avec son collègue dans le conseil,

ce

ce dernier leva la canne sur lui; il ne s'en fâcha pas même; Frappez, lui dit-il, mais écoutez mes raisons. Les Japonnois quand ils ont querelle se tuent eux-mêmes, pour montrer leur courage et sauver leur nonneur blessé.

Les maladies qui conduisent à la mort sont généralement peu douloureuses, parce qu'elles affoiblissent l'homme, et que les douleurs sont en proportion des forces. La gravelle, la pierre, la goutte, le mal de dents sont très douloureuses sans être mortelles; l'éthisie, qui est très mortelle, se termine sans douleur. La mort même n'est rien du tout, le malade est ordinairement assoupi, ou accablé, ou étourdi par la maladie. Les convulsions au dernier soupir, ne font souffrir que les spectateurs, le mourant n'en ressent absolument rien.

Cependant les hommes craignent la mort, comme le plus grand de tous les maux. Il y en a beaucoup qui se soumettroient volontiers à la gravelle, à la goutte, qui supporteroient la misère, se laisseroient mutiler, s'ils pouvoient par là racheter leur vie.

Quand la maladie est longue et fâcheuse on entend souvent les hommes souhaiter la mort. Plusieurs s'en repentent quand elle approche. L'homme sage attend la mort, sans la désirer ni la craindre.

C'est l'usage chés nous d'enterrer les cadavres, d'autre peuples les brulent. les Egyptiens les embaumoient, quelques Américains les mangent, les naturels de Madère les mettoient dans un creux de rocher, un bâton à la main, et leur donnoient un pot de lait. Mais ce en quoi tous les peuples se sont réunis, c'est à faire des funérailles un objet de luxe et de magnificence. Quelques nègres vendent à la mort du père ou du mari, tout ce qui est dans la maison, pour regaler en viande et en eau de vie les amis et les voisins du défunt, qui ne manquent pas de se rendre à la maison de deuil. Les Egyptiens dépensoient de grandes sommes pour embaumer leurs morts. Les Japonnois et les Indiens les bralent sur des buchers de bois précieux qu'ils arrosent d'huiles odoriférantes. Les anciens avoient des urnes d'argent et d'or, des tombeaux magnifiques. Aujourd'hui on charge les cadavres d'étoffes et de bijoux précieux, on a des cercueils de métal, avec des ornemens, où on ne met pas même le cadavre. Les funérailles des grands se font la nuit à la lueur des flambeaux, une file immense de voitures drapées suivent le char funèbre, comme si toute la ville y assistoit, et ces voitures sont vuides; les maîtres restent dans leurs maisons, et la foule des valets n'éclaire que des chevaux et des carosies. On sonne les cloches; on drape des appartements; et souvent tout cela

cela n'est qu'une apparence vaine; le corps du défunt, que la corruption a forcé de mettre en terre, avant que les apprêts des funérailles fussent achevés, pourrit déjà, et on n'emporte avec tant de cérémonie et de faste qu'un cercueil vuide. Il y a des familles qui se ruinent à enterrer leurs morts.

Les Nègres dans le voisinage du Sénégal se rendent dans la maison du mort, aux cris redoublés d'une femme gagée. Ils s'approchent l'un après l'autre du défunt, lui font des complimens, et se font place l'un à l'autre. Chés plusieurs peuples c'est l'usage d'avoir des femmes gagées pour pleurer. On donne aux morts de beaux habits, leurs armes, &c. Il y en a même, qui ordonnent soigneusement leurs atours, et l'ordonnance de leurs funérailles. On demandoit à Diogène comment il vouloit qu'on en usât avec son cadavre: Jetez le dans un champ. Voulez-vous que les vautours vous mangent? Non pas, vous n'avez qu'à me donner un bâton, et je les chasserai. Mais vous ne le sentirez pas. Eh bien que m'importe donc que les vautours me mangent ou non? On fit la même question à Socrate: Comme il vous plaira, répondit-il, pourvu que vous puissiez me saisir et que je ne vous échappe pas. Les Japponois ont une coutume singulière. Ils brûlent sur le bucher du défunt ses meilleures armes et son plus beau cheval. Les
 Germains

Germaines en faisoient autant. Mais ce n'est pas allés pour les Indiens. La femme la plus chérie se brule avec son mari, et il y a de grandes querelles entre les veuves, à qui aura cet honneur; souvent il faut nommer des juges pour régler ce différend. Celle à qui le prix est ajugé triomphe, se pare de ses plus beaux atours, et se jette dans le feu, au milieu des chants et des danses. Les autres s'en retournent tristes et confuses; (dit-on.)

On comprend bien qu'il ne s'agit ici que des riches; cependant dans tout pays, les pauvres les imitent autant qu'ils peuvent, et quelquefois au delà de leurs forces: ils s'abiment dans les dettes pour faire des funérailles.

Dans tout pays les prêtres ont un personnage à faire aux funérailles. On croit leur ministère, leurs prières, leurs cérémonies nécessaires, ou tout au moins utiles au défunt; et la famille affligée attend leurs consolations. Plus souvent encore ils servent à la vanité de cette famille, et font partie de la pompe funèbre, comme les flambeaux et les voitures. Il y a même des pays, où ils sont obligés de faire l'éloge du défunt, duflent-ils mentir.

L'usage du deuil est de la plus haute antiquité, et répandu par toute la terre. Il varie beaucoup suivant les tems et les lieux. Chés nous ce sont des voiles, du linge

linge effilé, des étoffes laineuses et noires, des crêpes, des habits sans boutons, des cannes et des fourreaux d'épée drapés: du papier bordé de noir, et de la cire à cachetter de même couleur. Ailleurs ou en d'autres tems, c'est le blanc, ou une autre couleur, selon la mode. Le deuil dure quelques jours seulement et jusqu'aux funérailles chés quelques peuples, ailleurs quelques semaines. Chés nous il diffère selon les personnes. Le deuil d'un père d'une mère et d'une femme fix mois; d'un frère ou d'une soeur trois; une veuve porte un an le deuil de son mari. On a le profond deuil, le demi deuil, et d'autres degrés encore. On ne porte point le deuil d'un enfant au dessous de douze ans. Toutes les personnes en charge, toute la noblesse d'un pays, sont obligées de porter le deuil du souverain et de sa famille. Le tout est réglé par des loix, pour prévenir les excès ruineux.

Dans les cas de maladies extraordinaires les Médecins demandent à la famille la permission d'ouvrir le cadavre, pour rechercher les causes et le siège de la maladie. Leur intention est de se mettre en état de guérir ceux qui pourront encore en être attaqués. Ils disséquent aussi les corps de ceux qui meurent dans certains hôpitaux. Autrefois ils ne pouvoient obtenir de semblables permissions; ils étoient réduits à voler à grands frais, et avec de
grands

grands risques les cadavres des cimetières et des gibets. Si le peuple s'en aperçoit, ils en étoient détestés, quelquefois même maltraités. Aujourd'hui on n'est pas si difficile; on fait que cela est nécessaire pour connoître la construction du corps humain; ses maladies, et les moyens de les guérir. Il y a bien des gens pourtant qui ne veulent pas permettre cette opération sur leur cadavre, ni sur ceux de leur famille.

Et cependant c'est le moyen d'éviter un accident affreux, celui d'être enterré vif; ce qui est arrivé plus d'une fois. Les fossoyeurs ont vu quelquefois des cadavres couchés sur le ventre: preuve qu'ils s'étoient tournés dans le cercueil; car on couche les morts sur le dos. On raconte qu'un Marguiller ayant dessein de voler les bijoux d'une femme, qui venoit d'être mise dans un caveau, et ne pouvant lui arracher aisément une bague, se mit à lui couper le doigt. La douleur réveilla la morte, le marguiller s'enfuit, la femme le suivit dans son accoutrement, et se présenta à la porte de son mari. Les domestiques eurent bien de la peine à lui ouvrir, parce qu'ils la prenoient pour un spectre. Les Juifs sont exposés à enterrer vifs bien des gens, car ils emportent leurs morts, presqu'au moment qu'ils sont expirés. On en use à peu près de même chés plusieurs peuples, tant par ignorance de cet inconvenient,

vénient, que parce qu'on regarde un cadavre comme une chose impure et horrible, qu'on éloigne le plutôt qu'on peut. Une foiblesse peut avoir toutes les apparences de la mort, le pouls arrêté, point de respiration sensible, un froid général; et cet état peut durer plusieurs jours. Le seul caractère bien sensible et indubitable de la mort, c'est la corruption qui se manifeste par la mauvaise odeur. Aussi n'enterrent-on les morts en été que deux ou trois jours après qu'ils sont expirés, et plus tard encore en hiver.

CHAP. VIII.

Santé et maladie.

L'état habituel de l'homme est la santé; qui est rarement si parfaite, qu'on n'ait absolument aucune incommodité. Mais ces légers malaises ne valent pas la peine d'être mis en ligne de compte. Ceux qui sortent de maladie trouvent que la santé est une chose délicieuse: être sans douleurs, avoir l'usage libre de ses membres et de ses sens, jouir du plaisir de manger et de boire avec appétit, de reposer tranquillement, d'agir à son gré, de profiter des beautés de la nature et de la conversation des hommes, de pouvoir vaquer à un travail utile et agréable, d'éviter l'ennui; voilà les avantages de la santé. Mais ceux qui n'ont jamais été malades n'y sont pas fort sensibles.

A l'école

A l'école des maux on apprend à jouir ;
 Qui souffrit de la faim, fait goûter l'abondance.

Les meilleurs, ou plutôt les seuls moyens de conserver la santé sont l'exercice, le repos, les alimens simples, le tout pris avec modération ; et la force de maîtriser et de modérer les passions, la crainte, la tristesse, la colère et la joie.

La santé est quelquefois interrompue par des maladies. Les gens d'une constitution délicate, foible ; ceux qui vivent, ou qui ont vécu dans l'intempérance, qui ont commis des excès ou des imprudences ; ceux qui mènent une vie sédentaire, inactive, qui se garantissent trop soigneusement, y sont le plus exposés. On voit des gens presque toujours malades, et quelques uns qui ne le sont jamais.

Entre les maladies, les unes ne font qu'affoiblir, épuiser, consumer le malade, le mettre hors d'état d'agir, sans lui causer des douleurs ; d'autres sont douloureuses. Les unes sont mortelles, les autres sans danger ; quelques unes passagères, d'autres durables, et encore d'autres qu'on croit incurables, quoiqu'elles ne tuent qu'après de longues années ; celles-ci s'appellent chroniques. Les unes viennent subitement, et ce sont ordinairement les plus violentes ; d'autres viennent lentement et par degrés, après avoir longtems menacé. Elles varient selon les climats,
 l'âge

l'âge du sujet, les saisons et même selon les tems. Il y avoit dans l'antiquité des maladies inconnues de nos jours, et on en découvre de nouvelles de notre tems. Le printems est sujet aux maladies inflammatoires, l'été et l'automne aux maladies putrides. L'hiver met ordinairement fin à toutes les épidémies. Il y a des maladies intérieures, et d'autres extérieures. Ces dernières consistent en fractures, luxations des membres, tumeurs, abcès, inflammations et déchiremens de la peau et des chairs, et les corps étrangers, introduits dans les chairs, comme des échardes &c. Ce sont les maladies chirurgicales; toutes les autres s'appellent intérieures, quoiqu'elles paroissent souvent sur la peau, comme la petite vérole, les taches pétéchiales, la gale, la peste; parce que ces maladies viennent du sang; elles sont l'objet de la Médecine.

On peut réduire toutes ces maladies à une seule cause, l'altération du sang. Mais cette altération est différente selon les causes qui la produisent. Le sang se corrompt par les alimens mal digérés, à cause de la foiblesse de l'estomac, produite par l'inaction, l'avidité ou la gourmandise. Des alimens trop nourrissans, quoique bien digérés, chargent le sang de quantité de fucs superflus. Ces causes produisent des vomissemens, des toux d'estomac, des ébullitions, des fièvres intermittentes, des

M

fièvres

fièvres putrides, des taches pétéchiales, le pourpre &c. Le sang trop échauffé, trop deséché, ou trop agité par les liqueurs, les épices, les passions, les veilles, l'excès de l'action et du plaisir, produit des maladies inflammatoires, des rhumes de poitrine, de cerveau, des esquinancies, des pleurésies, des ulcérations du poumon, des vomiques, des éthiopies, des fièvres chaudes, des consumptions et des hydro-pisies. Les excès en tout genre emportent une quantité de jeunes gens à la fleur de leur âge, et rendent misérable le reste de leur courte vie.

Il y a des maladies héréditaires; j'en ai déjà parlé. Les passions font des dérangemens terribles dans la fanté. Le dégoût peut infecter une personne saine. La colère cause des fièvres chaudes, des transports, des jaunisses, des fièvres bilieuses, des apoplexies, l'épilepsie et une mort subite. Une fille tomba dans une fièvre chaude à l'instant, à la vue d'un homme qu'elle haïssoit: une autre fut attaquée d'épilepsie, parce qu'on l'avoit irritée. La frayeur donne des convulsions et la mort. Une méchante fille joua le revenant; pour effrayer ses compagnes qui se réjouissoient; plusieurs de ces pauvres enfans tombèrent sur le champ sans connoissance, on eut bien de la peine à les faire revenir et quelques unes tombèrent malades. La tristesse ôte le sommeil et l'appétit, conduit à la langueur,

gueur, à la jaunisse, et peut causer une mort lente. La joie excessive aliène l'esprit et tue promptement. Les femmes étant plus délicates et plus sensibles, sont aussi plus sujettes aux ravages des passions.

Une source féconde de maladies, ou plutôt la cause d'une foiblesse, d'une sensibilité habituelle, d'une constitution valétudinaire par état, et d'une disposition continuelle à être malade, c'est l'anxiété pour la santé. Il y a des gens qui semblent n'avoir d'autre affaire que de se bien porter, et qui n'emploient leur santé qu'à la préserver. La crainte de devenir malade, les empêche d'user de leurs forces, de peur de s'échauffer; ils ne sortent pas, ils se couvrent bien chaudement, pour prévenir les rhumes et les fluxions; ils n'osent jamais suivre leur gout, mais il faut que tout ce qu'ils mangent soit mollet et fondant; ils boivent chaud en été, en un mot ils sont esclaves et martyrs de leur santé. Ils ont des tems réglés pour prendre médecine, pour se faire saigner, pour prendre les eaux. (On appelle cela des remèdes de précaution.) Or ce sont ces personnes la précisément, qui sont foibles, délicates, valétudinaires; elles n'ont ni forces ni santé; toujours des rhumes, des fluxions, des coliques, des maux d'estomac. C'est leur crainte, ce sont leurs précautions, qui les jettent dans les maladies

qu'ils veulent éviter. On peut les comparer à ces gens qui tremblent à la vue d'un cheval. Une voiture vient au trot, ils s'enfuient, et prennent justement le côté ou la voiture tourne. Ils s'angoissent, ne voient que la voiture et point le pavé, ils courent, tombent et sont roués. Celui qui ne craint pas, s'arrête, observe, fait deux pas à côté, et n'a aucun dommage. Voici les instructions d'un fameux Médecin.

„Dans quelque état que ce soit, quel-
 „que robuste que soit le sujet, si la saignée
 „n'est pas nécessaire, elle nuit. Les sai-
 „gnées répétées affoiblissent, énervent,
 „vieillissent, diminuent la force de la cir-
 „culation et par là engraisent d'abord; en-
 „suite en affoiblissant trop, et en détruisant
 „enfin les digestions, jettent dans l'hy-
 „dropisie. Elles dérangent la transpiration,
 „et par là rendent catarrheux; elles affoi-
 „blissent les nerfs, et conduisent à l'hy-
 „pochondrie, c. à d. au relâchement des
 „intestins. On n'aperçoit pas d'abord ces
 „mauvais effets, au contraire, on se trouve
 „plus à l'aise. Mais il n'en est pas moins
 „vrai que la saignée est nuisible. On a beau
 „dire, que quelques jours après on a plus de
 „sang, c. à d. qu'on est plus pesant qu'au-
 „paravant, et qu'ainsi le sang est bien vite
 „réparé. Le fait est vrai; mais ce fait
 „même est une preuve que les évacuations
 „naturelles se font moins bien faites, et
 „qu'il

„qu'il est resté dans le corps des humeurs,
 „qui devoient en sortir. On a bien la
 „même quantité de sang, et au delà; mais
 „ce sang n'est pas aussi bien travaillé.

„Les purgatifs pris sans nécessité, ou
 „réitérés souvent, ont les mêmes inconvé-
 „niens; ils ruinent la digestion, l'estomac
 „ne fait plus ses fonctions, les intestins se
 „relâchent, et l'on devient sujet à des co-
 „liques violentes; le corps ne se nourrit
 „pas, la transpiration se déränge, il sur-
 „vient des fluxions, des maux de nerfs,
 „une langueur générale et l'on vieillit
 „longtems avant le tems. C'est un pré-
 „jugé trop généralement reçu, qu'il faut
 „se purger quand on manque d'appétit.
 „Cela est très souvent faux, comme lorsque
 „le défaut d'appétit vient de la foiblesse de
 „l'estomac: la plupart des causes qui dé-
 „truisent l'appétit, ne peuvent point être
 „enlevées par la purgation; il y en a plu-
 „sieurs qu'elle augmente. Les personnes,
 „dans l'estomac desquelles il se forme
 „beaucoup de glaires, croient guérir par
 „les purgatifs, qui paroissent en effet les
 „soulager d'abord; mais c'est un soulage-
 „ment passager et trompeur. Ces glaires
 „viennent de la foiblesse de l'estomac; et
 „les purgatifs augmentent cette foiblesse:
 „ainsi quoiqu'ils enlèvent une partie de ces
 „glaires formées, ils en rendent la source
 „plus féconde. Au bout de quelques jours
 M 3 „il y

„il y en aura plus qu'auparavant; et en
 „réitérant les purgatifs, le mal est bientôt
 „incurable, et la santé perdue. L'on peut
 „souvent se passer de purgatifs, lors même
 „qu'ils paroissent nécessaires, en se retrans-
 „chant un repas par jour pendant quelque
 „tems, en se privant de tout aliment suc-
 „culent, et surtout des alimens gras; en
 „beuvant beaucoup d'eau fraîche, et en
 „prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire.
 „Comme l'estomac souffre toujours d'une
 „purgation, il faut se ménager pendant
 „quelques jours, après l'avoir prise, tant
 „pour la quantité, que pour la qualité des
 „alimens.

„Le préservatif le plus sûr, c'est d'évi-
 „ter tous les excès. On mange généra-
 „lement plus qu'il ne faut pour se bien
 „porter; l'habitude en est prise; mais on
 „devroit au moins s'imposer la loi de ne
 „manger que par faim. La seule sobriété
 „guérit des maux presque incurables, et
 „rétablit les santés les plus ruinées.

„On fait un tort irréparable à la santé
 „des enfans, par des purgatifs pris mal à
 „propos. On les empêche par là d'acquérir
 „toutes leurs forces, on déränge leur cru
 „et on ruine leurs dents.

„Les personnes sujettes à de fréquens
 „rhumes, celles qu'on appelle fluxionnaires,
 „croient devoir se tenir fort au chaud.
 „C'est une erreur qui achève de ruiner leur
 „santé.

„santé. Cette disposition aux rhumes vient
 „de deux causes, ou de ce que la transpira-
 „tion se déränge aisément, ou de la foi-
 „blesse de l'estomac, ou de celle du pou-
 „mon. Quand le mal vient de la transpi-
 „ration dérangée, plus on se tient au chaud,
 „plus on excite les sueurs, et plus le mal
 „augmente. Cette humidité tiède affoiblit
 „le corps, et surtout le poumon; les hu-
 „meurs y trouvant moins de résistance, s'y
 „jettent davantage; la peau sans cesse
 „baignée par une petite sueur, se relâche,
 „s'amollit, devient incapable de faire ses
 „fonctions; la plus petite cause arrête alors
 „toute transpiration et il naît une foule de
 „maux de langueur. Ces malades redou-
 „blent leurs précautions pour se préserver
 „de l'air froid; et tous leurs soins sont
 „autant de moyens efficaces pour rendre
 „leur santé plus foible; et cela d'autant
 „plus sûrement, que la crainte de l'air
 „assujettit nécessairement à une vie séden-
 „taire, qui augmente tous leurs maux,
 „auxquels les boissons chaudes, dont ils
 „font usage, mettent le comble. Ils n'ont
 „qu'un moyen de guérir; c'est de se fami-
 „liariser avec l'air, de fuir les chambres
 „chaudes, et de diminuer peu à peu leurs
 „vêtemens; de coucher au froid, de ne
 „rien manger ni boire que de froid; les
 „boissons même à la glace leur sont salu-
 „taires; de prendre beaucoup d'exercice;
 „et enfin, si le mal est invétéré, de faire

„usage pendant longtems des bains froids.
 „Cette méthode réussit aussi parfaitement
 „pour ceux chés qui le mal dépend primi-
 „tivement d'une foiblesse d'estomac ou de
 „poumon. Plusieurs personnes, sujettes
 „depuis bien des années, à être enrhumées
 „tout l'hiver, et qui pendant cette saison
 „ne fortoient point du tout et beuvoient
 „toujours tiède, ont suivi la méthode dé-
 „crite ci-dessus, et se sont très bien por-
 „tées." Le même Médecin raconte qu'il
 prit des engelures pour s'être servi d'un
 manchon.

Un homme d'un très bon tempérament étoit riche, et vivoit en riche, c. à d. qu'il faisoit bonne chère, dormoit la moitié de sa vie, et passoit l'autre à se divertir. A quarante trois ans il avoit eu plusieurs attaques d'apoplexie, et tous les ans une maladie mortelle. Il perdit son bien, et il fallut se résoudre à travailler pour vivre; il se levoit à quatre heures du matin, et souvent il n'avoit que du pain et de l'eau. Cet homme vit disparoitre toutes ses maladies, et il a passé les soixante et quinze ans en bonne santé.

Il y a des gens qui ne veulent faire aucun usage des remèdes, disant que la nature répare elle-même ses pertes et ses dérangemens. Ils disent encore, que les Médecins ne peuvent pas connoître assez bien la constitution de notre corps, parce
 que

que ses parties sont trop fines, trop composées et qu'on ne peut pas deviner où est le désordre. Il est vrai que souvent les Médecins se trompent, et prennent une maladie pour une autre. Il est vrai qu'ils sont rarement d'accord, et sur la maladie, et sur la manière, de la traiter. Leurs méthodes changent aussi, ce qu'on peut attribuer aux observations qui les instruisent, et leur font reconnoître les défauts des méthodes anciennes. Il est pourtant vrai aussi, que l'art d'un habile Médecin peut soulager le malade, et même lui sauver la vie. Mais ceux qui rejettent tous les remèdes, s'en trouvent mieux que ceux qui en abusent. Au moins ne s'attirent-ils point un nouveau mal par des remèdes. Il y en a peu qui aient ce courage.

Il s'en trouve beaucoup plus qui rejettent les secours du chirurgien: et la raison en est, la crainte de ses opérations. Ils semblent croire que les chirurgiens trouvent plaisir à couper et à déchiquer, et ils ne peuvent se résoudre à souffrir un coup de lancette. Aussi voit-on plusieurs de ces gens perdre leurs doigts ou quelque autre membre, pour avoir voulu se panser eux-mêmes, et s'y être mal pris.

Enfin il y en a d'autres qui n'emploient ni Médecins, ni remèdes, quand ils sont en santé, ou pour quelque incommodité légère. Dans les maladies graves

ils usent des secours de l'art, et suivent alors exactement les avis du Médecin. Mais ils le suivent lui seul, et refusent d'écouter les conseils, et de recevoir des remèdes de tout autre.

Il y a une infinité de gens qui donnent des conseils et des remèdes. On a même des remèdes de famille de toutes sortes, qu'on emploie à tort et à travers. Ce qui trompe ces bonnes gens, c'est l'idée qu'un remède qui a servi en telle occasion, doit faire le même effet dans toute autre qui lui ressemble. Ils ne savent pas que les mêmes douleurs peuvent avoir des causes très différentes et même contraires, et que le remède qui a enlevé une cause, doit augmenter la cause opposée. On peut p. ex. avoir des syncopes à force d'épuisement, mais aussi à force de réplétion. Peut-on guérir de la même manière celui qui a trop mangé, et celui qui meurt de faim? On peut avoir des maux de dents ou parce que les dents se carient, ou parce qu'il y a une inflammation dans les gencives. Une saignée guérit en ce cas ci, et ne peut rien dans l'autre. Le meilleur remède contre la carie, c'est d'arracher la dent; et ce remède rendroit terrible le cas de l'inflammation. Il est bien certain que beaucoup de gens ont guéri, en prenant des remèdes de famille. C'est que ces remèdes étoient par hazard bien appliqués, ou que la constitution du malade étoit

étoit affés forte, pour empêcher, ou pour vaincre leur mauvais effet.

On trouve de vieilles femmes, des bergers, des bourreaux, qui exercent en secret la médecine; et des charlatans, qui promettent de guérir tous les maux avec leurs drogues. Ils prétendent rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, rétablir une vue affoiblie, réparer l'estomac, le poumon, guérir la gravelle, tous les maux invétérés, que les médecins les plus habiles reconnoissent incurables, et cela en peu de tems et à peu de fraix. Le peuple leur donne sa confiance, parce qu'ils font des promesses magnifiques, parce qu'ils se vantent d'avoir fait tant de cures merveilleuses, et qu'ils savent étourdir les pauvres ignorans par un flux de bouche intarissable et une effronterie, qui ne se laisse point déconcerter.

Le hazard vient à leur aide, et guérit quelquefois, non par leur secours, mais entre leurs mains, des maux considérables. Comme ce sont des ignorans, qui n'ont aucune connoissance de la constitution, ni des ressorts du corps humain, ni de la vertu des remèdes qu'ils employent, il ne se peut qu'ils ne fassent beaucoup de mal. Aussi font-ils obligés de se cacher, de peur de tomber entre les mains de la police.

Enfin il y a une autre sorte de gens, qui se vantent de guérir également tous
les

les maux, et cela sans employer aucun remède, mais seulement par des opérations secrètes, faites sur le sang, la sueur, les crachats ou autres éjections du malade. Ils appellent cela guérir par sympathie. C'est comme si on vouloit battre un homme qui seroit en Amérique, en maltraitant son portrait, ou un vieux habit qu'il nous auroit laissé. La foule accourt à ces hommes merveilleux; c'est une chose si agréable de guérir de maux désespérés sans prendre de remède, ni faire de dépense. On cite tels et tels, qu'ils ont guéris, et que les Médecins avoient abandonnés. Il y a quelques années, qu'un tel homme vint à H. Les malades de tout âge et de toute condition accoururent. La police interdit au Médecin merveilleux l'entrée de la ville; il n'y entra plus, mais les malades sortirent, ou envoyèrent dehors. On ne parloit que de gens, qu'il avoit guéris; il avoit fait de vrais miracles. Or il vous faut savoir, que notre médecin étoit un garçon jardinier, dont toute la science consistoit à tourner la terre et planter des choux. On le favoit. Il faisoit le dévot, et exigeoit la foi chrétienne de ses malades, disant, que l'incrédulité détruisoit la vertu de ses opérations. L'engouement dura quelques mois. Après ce tems on ne parloit plus de ses cures. Le mal revenoit, ou bien il n'étoit pas guéri. Ce qui favorise un tel homme, c'est outre la crédulité du peuple, 1. qu'il se fait

fait des guérisons sous ses mains, et 2. que presque tous les malades éprouvent quelque dérangement en changeant de méthode. Il est certain qu'entre cent malades, la nature en guérit au moins quatre vingts et dix. Si les cent sont inscrits sur le rôle d'un médecin en faveur, on lui attribue les guérisons. Il en est de même des véritables médecins; la nature fait toujours plus qu'eux et leurs remèdes. Un charlatan exige d'abord, que ses malades se confient entièrement en lui et en son art. et renoncent aux soins des Médecins. Un homme ayant longtems pris des remèdes, dont peut-être quelques uns étoient mal appliqués et nuisibles, astreint à une diète rigoureuse et peut-être mal-entendue, se voiant tout d'un coup délivré des remèdes, et affranchi de la diète, par l'ordonnance du charlatan, éprouvera sans doute un grand changement, et quelquefois un changement avantageux. Ajoutez la joie, l'espérance que donnent les promesses téméraires du fripon; doit-on s'étonner, qu'il se fasse quelque heureuse guérison sous ses mains?

Une autre raison qui augmente encore davantage le crédit de tout fourbe ignorant, c'est qu'il guérit en effet promptement certains maux, qui entre les mains du Médecin traînent en longueur, ou même ne guérissent point du tout. Telles sont les fièvres intermittentes, les plaies invétérées
qui

qui se sont formées d'elles-mêmes, les rhumes, les fluxions, des ébullitions sur la tête ou le corps, des évacuations, comme la diarrhée et la dysenterie, &c. Il est d'ordinaire facile de mettre fin à toutes ces incommodités; mais c'est un mal; car elles sont pour l'ordinaire des voyes que la nature s'est ouvertes, pour décharger le corps d'humeurs vicieuses: et on ne sauroit la troubler impunément dans ses opérations. Une fièvre trop promptement guérie amène une maladie plus fâcheuse; une diarrhée, une dysenterie arrêtée, produit des fièvres pùtrides ou inflammatoires. Les Médecins qui connoissent le danger, se gardent bien d'arrêter un mal léger, de peur d'en faire naître un plus grand. Le peuple ignorant s'impatiente; le charlatan arrive, rit de la foiblesse de l'art du Médecin, promet une guérison prompte et tient parole; et le voilà mis fort au dessus des plus habiles. Il est en possession de la confiance du pauvre peuple, et l'en paye en ruinant sa santé, ou en le mettant au tombeau. Les gens instruits ont beau crier, beau représenter le danger; on se contente de leur alléguer tels et tels faits; et on ne prend pas garde aux conséquences. Voilà la source des plaintes qu'on entend tous les jours faire contre les Médecins; on les accuse de trainer les maladies en longueur, et on veut guérir promptement.

Les

Les Médecins ordonnent des remèdes pour la guérison des malades; et ils trouvent ici bien des oppositions. Il y a encore bien des gens que la saignée, les lavemens et les émétiques révoltent. Il est certain qu'une saignée faite à propos, peut sauver un homme attaqué d'une maladie inflammatoire. Il est vrai aussi qu'on a vu des malades de cette sorte guérir sans ce secours. Les lavemens font un effet très prompt et très salutaire. L'émétique est souvent de beaucoup préférable à la purgation; parce que celle-ci conduisant les matières, qu'elle doit évacuer, par tout le canal intestinal, il en passe une quantité dans le sang, qui en est altéré; au lieu que l'émétique rejette promptement ces impuretés, sans qu'elles puissent parvenir au sang.

Le principal point, c'est le régime. Il suffit souvent seul pour prévenir ou pour guérir des maladies considérables; il est d'ailleurs nécessaire aux convalescens, pour prévenir des rechutes fâcheuses. Le régime comprend toute la conduite du malade, son manger et son boire, (ceci s'appelle la diète) son dormir, son action, l'air chaud ou froid, son vêtement, &c.

La plupart des malades, ou des personnes incommodées, et qui craignent quelque maladie, pensent s'en guérir par les sueurs; et prennent pour cet effet des drogues échauffantes, du vin, des épices, de

de l'eau de vie; ils se couvrent de grosses couvertures, et chauffent les chambres à l'excès. Cette méthode est nuisible. Toutes les maladies fiévreuses épaississent le sang et le desséchent, à ce que disent les Médecins. Or la sueur ôte au sang le peu de liqueur qui lui reste, achève de le dessécher et le brule, enforte qu'elle augmente la maladie. D'ailleurs la méthode d'exciter la sueur est nuisible; elle échauffe plus qu'elle n'excite la sueur, et augmente la fièvre. L'air frais soulage ordinairement le malade. Les liqueurs et les épices sont funestes dans la fièvre.

La sueur guérit sans doute quelques maladies dès le commencement, avant que la fièvre ait enflammé le sang; mais il ne faut l'exciter ni par des vêtemens ou des couvertures trop chaudes, ni par des poeles trop échauffés, ni par des liqueurs ou des épices; mais en beuvant une infusion tiède de fleurs de sureau, ou de l'eau tiède avec un peu de vinaigre.

Les sueurs salutaires se présentent ordinairement d'elles-mêmes; alors il faut les favoriser, en évitant de se découvrir ou de se refroidir; mais non en se couvrant ou en s'échauffant. Un garçon robuste de dix sept ou dix huit ans, ayant une maladie inflammatoire, commençoit à prendre des sueurs, qui l'auroient guéri; mais il ne voulut jamais les soutenir, et se mettoit

toit à chaque instant nud. Il se fit tout à coup un dépôt sur le poumon, qui l'emporta au bout de trente heures.

On craint que le malade ne meure d'inanition, et on le force à manger contre son gré. C'est un usage dangereux. Un malade ne consume rien, parce qu'il n'agit pas, et il peut passer des semaines sans nourriture. D'ailleurs, c'est en vain qu'on sourse des alimens dans son estomac. Ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, mais c'est ce qu'on digère. Or un estomac gâté, sali, affoibli par la fièvre, ne digère point. Les alimens que prend le malade ne sauroient donc le nourrir. Ces alimens pourrissent dans son corps, corrompent son sang et augmentent son mal. On remarque que les malades se portent ordinairement plus mal après avoir mangé. Le malade ne doit manger, que lorsqu'il se sent de l'appétit. Ses repugnances sont un avertissement contre les dangers des alimens, et devoient lui servir de préservatif. Il faut surtout qu'un malade évite les bouillons, la viande, le vin, les oeufs, les gâteaux, tant que dure la fièvre. Il ne lui faut point de chambre trop chaude, point de grosse couverture, et il est bon qu'il ne se tienne pas trop au lit, s'il a la force d'être levé. Les fruits bien mûrs, et surtout les fruits aqueux, et les boissons de fruits, sont très salutaires, surtout dans les diarrhées, les dyssenteries, les constipa-

N

tions;

tions; malgré les préjugés contraires. Ils font même un préservatif contre la dyssenterie. Autrefois on les défendoit sévèrement; mais l'expérience a découvert l'erreur.

Bien des malades appellent le Médecin, se font prescrire des remèdes et un régime, sans prendre les uns, ni observer l'autre. Ils ont grand soin de cacher ces infractions des ordonnances; à les voir on diroit qu'il ne s'agit que de se cacher du Médecin, et que les négligences ne feront rien, pourvu que celui-ci les ignore. Il est certain que bien des gens guérissent en négligeant les conseils du Médecin; il y a des peuples entiers qui ne connoissent ni Médecin ni médecines. La médecine change; autrefois p. ex. on évitoit les fruits dans la dyssenterie, on y employoit des échauffans, aussi bien que dans la petite vérole, et dans d'autres maladies. On regardoit l'émétique et le quinquina comme des remèdes extrêmes et dangereux. Aujourd'hui c'est tout le contraire. Autrefois les malades guérissoient et mourroient entre les mains des Médecins; ils guérissent et meurent encore aujourd'hui. L'art ne sauve ni ne tue pas tous ceux qui guérissent ou qui meurent dans son usage. Il s'agiroit de savoir quelle méthode en sauve davantage, et il y a lieu de croire que c'est la nouvelle; parce que plus on avance, plus on peut faire d'observations; on profite des expériences des anciens et des siennes.

Les

Les Médecins outrent, dit-on, les précautions, et par cette raison il n'est pas nécessaire de s'astreindre si scrupuleusement à leurs avis. Cela est certain; les Médecins donnent leurs avis sur les cas les plus dangereux, et ils doivent le faire, parce qu'on ne peut savoir ce qui en arrivera. Ils ont vu des personnes robustes, que la moindre négligence a jettées dans une maladie mortelle; cela n'arrive que rarement, mais il est de leur devoir de nous avertir, et de régler là-dessus leurs ordonnances. Et celui qui les néglige, risque de tomber dans ces cas extrêmes. Le plus sûr est donc, de les suivre scrupuleusement. Si le Médecin se trompe, ce qui arrive souvent, vû la grande complication de notre constitution et des maladies; ceux qui n'ont aucune connoissance de ces choses, doivent se tromper bien davantage.

Chés beaucoup de peuples ignorans et barbares, ce sont les Prêtres qui font l'office de Médecins, ces Prêtres étant les seuls qui ayent, ou qui prétendent avoir quelques connoissances. Leur art consiste pour l'ordinaire dans des prières, des pratiques superstitieuses, des amulettes, des paroles prétendues sacrées. Il en étoit à peu près de même dans les anciens tems. Il en est encore de même de nos jours. Bien des bonnes gens croient qu'on guérit de la fièvre en prononçant certaines paroles,

en écrivant certains caractères: qu'on dissipe les verrues, qu'on guérit des éréfipèles par des pratiques semblables. Et ils prétendent avoir des exemples de ces guérisons. Cela n'est pas étonnant, puisque la nature en opère, qu'on met ensuite sur le compte du remède employé. Mais ces artifices mêmes peuvent contribuer à la guérison; voici comment: L'imagination peut produire des maux réels et les aggraver. L'un se croit malade, et ne l'est pas; un autre se l'imagine; et le devient en effet; un troisième l'est réellement, il s'inquiète, se croit en danger, cette crainte l'angoisse, lui échauffe le sang et aggrave le mal. On raconte qu'un homme s'imaginait avoir des grenouilles vivantes dans le ventre. Tous les remèdes furent inutiles, parce que les grenouilles n'étoient que dans sa fantaisie. Un domestique s'avisa de mettre des grenouilles dans sa chaise percée; le malade crut les avoir rendues et guérit. Deux hommes furent mordus par un chien. L'un part et revient au bout de vingt ans. Il s'informe de l'autre; on lui dit qu'il est mort enragé, pour avoir été mordu par un chien. Il compare les tems et trouve que c'est le même chien qui l'a mordu lui même; cette idée le frappe, il devient enragé et meurt misérablement. Il se seroit bien porté sans cette nouvelle, car la morsure d'un chien enragé n'infecte plus après les quarante jours.

Tout

Tout moyen donc qui tranquillise l'imagination, produit l'espérance de la guérison, réjouit l'esprit et peut produire par cela même des guérisons singulières. On a garanti plusieurs personnes de la rage dans les pays bas, en leur appliquant un morceau d'étoffe prétendu consacré.

Mais il faut aussi remarquer, que ces peuples barbares sont beaucoup moins sujets aux maladies que nous. Leur manière de vivre, l'air et l'intempérie des saisons, auxquels ils sont souvent exposés, la pêche, la chasse, la guerre, la simplicité de leurs alimens et de leurs boissons, ne leur laissent que des maux inséparables de la nature humaine. Le Tartare, qui n'a que du lait de cheval et de l'eau, ne peut se bruler l'estomac et le sang comme nous, qui avons du vin et des liqueurs; l'appétit du Groenlandois, qui n'est excité par aucune variété de mets, ne l'expose pas aux indigestions qui nous accablent.

Si notre art nous apprend à préparer des alimens, des vêtemens, des habitations, des aises nuisibles; d'un autre côté il trouve moyen de nous garantir de bien des maux. Nos contrées ne connoissent plus la peste que de nom, et l'orient en est infesté toutes les années. Autrefois on regardoit la gangrène, le cancer comme des maux incurables, on commence à les guérir; bien d'autres maladies ont perdu leur force

meurtrière, la petite vérole fait moins de ravages qu'autrefois.

Les maladies ne sont pas sans usage; elles nous donnent des leçons de tempérance. Celui qui en a essuyé de graves, est ordinairement plus prudent et plus circonspect; il ne donne pas aisément dans les excès de la table et du plaisir, comme celui qui n'a point encore souffert. De là vient apparemment, qu'on voit des personnes délicates vivre longtems, et des gens robustes mourir jeunes. C'est aussi la raison pourquoi la jeunesse est moins prudente, parce qu'elle n'a pas encore senti pour l'ordinaire les effets de l'imprudence. On a remarqué que les enfans valétudinaires sont généralement parlant, plus raisonnables que les enfans sains. Ils ressemblent presque à des hommes, par leurs discours et leurs raisonnemens. C'est dommage qu'ils meurent bientôt.

Les maladies nous ont conduit à l'anatomie, à la botanique, à la chimie et à plusieurs autres belles sciences. Si l'homme n'étoit pas exposé à souffrir, il ne mettroit p. ex. aucun choix dans ses alimens, il prendroit le premier fruit, qui lui tomberoit sous la main. Mais quelques-uns s'étant trouvés mal d'avoir mangé un fruit inconnu, leur malheur a rendu les autres circonspects, on s'est appliqué à connoître les fruits et à les discerner. D'autres ont remar-

remarqué qu'en mangeant tel fruit ou telle herbe, ils ont été guéris de leurs douleurs, on s'est rendu attentif à ces productions salutaires et on les a distinguées. On a voulu savoir en quoi consistoient les maux, on a ouvert, disséqué, examiné des corps morts. Sans cette raison, qui auroit pris sur soi de surmonter la répugnance, que nous inspire un cadavre; qui auroit supporté cette puanteur? Ainsi nous avons appris à connoître en partie, et à admirer la grande richesse de la nature, et les merveilles de notre constitution.

Il y a des gens que la moindre incommodité impatiente, et met de mauvaise humeur; ils se plaignent comme s'ils souffroient beaucoup. On en voit d'autres tranquilles et même gais, au milieu de grandes douleurs. Ce qui montre, que nos souffrances, et notre malaise dépendent moins des douleurs, que de la manière de les supporter.

Les malades ont bien des soulagemens et des consolations. Il y a plusieurs maladies, où on tombe dans un assoupissement presque continuel, et où on ne fait et ne sent rien. Chaque moment de relâche est si agréable, qu'il dédommage presque des momens fâcheux. On se fait une loi de visiter les malades, de s'entretenir avec eux, de les amuser, autant que leurs forces le permettent; et cela est bien agréable pour ces pauvres gens, et leur fait oublier

quelques momens leurs maux. On s'empresse à les servir, à les soulager en toutes manières, on s'accommode à leurs desirs, et même à leurs fantaisies et à leurs caprices. Dans la convalescence, chacun s'offre à leur procurer quelques alimens agréables et salutaires. Même les inconnus ne se refusent pas à leur fournir quelque vin pur, qu'on ne trouve pas chés le marchand, ou telle autre chose rare, et quelquefois précieuse. Surtout les femmes ont une patience admirable à servir les malades, à les veiller, à prendre soin d'eux; elles y sont infatigables. Dix hommes ne rendroient pas autant de services qu'une femme: sa douceur, sa complaisance, son inquiétude pour la moindre bagatelle, la douceur avec laquelle elle manie le malade, la rend parfaite pour ces services fâcheux et désagréables. On en voit veiller plusieurs nuits de suite à côté d'un lit, s'oublier elles-mêmes, le manger, le boire et le repos, pour soigner le malade, surtout si c'est un mari, un frère, un père ou un enfant.

La convalescence est un état délicieux. On sent alors combien il est agréable de ne point souffrir, d'avoir la libre disposition de ses membres, la force d'agir, le plaisir de voir les beautés de la nature, et de goûter la faveur des alimens. On ne sent guères tous ces avantages dans une longue santé: la privation leur donne du prix.

Cet

Cet état demande des précautions ; il faut éviter les efforts, le grand air, surtout par le froid et la pluie. Un homme relevoit d'une fièvre chaude ; un des premiers jours de sa convalescence, il sortit un moment au grand soleil à midi ; c'étoit sur la fin de Juin : il retomba et mourut quelques jours après. C'est surtout contre l'appetit naissant, qu'il faut se précautionner ; il est très dangereux de manger trop, et on y est fort disposé.

SECTION V.

De l'ame et de ses facultés.

CHAP. I.

Facultés intellectuelles.

Si l'on compare l'homme aux animaux, il semble au premier coup d'oeil, qu'il soit le plus foible de tous, à proportion du volume de son corps. L'ours, le lion, le loup, le chien et le chat même, peuvent lui devenir redoutables. Il y en a deux raisons. Chaque animal a ses armes, des dents, des griffes, de gros sabots, ou des cornes ; l'homme n'en a point ; ses dents sont foibles, sa bouche petite, ses ongles ne sont ni crochus, ni aigus, ni forts. Les animaux ont tous une peau épaisse et dure, quelquefois même à l'épreuve de la balle,

comme l'éléphant, l'hippopotame, le rhinoceros, le vieux sanglier. Tous sont à l'épreuve du poing. La peau de l'homme est délicate, sensible à toutes les impressions et pénétrable à tout. Ainsi l'homme est presque à l'égard de l'animal, dans l'état d'un homme nud devant un homme armé de toutes pièces.

Cette destitution a obligé l'homme à se faire des armes offensives et défensives de toutes sortes. Le bâton et les pierres ont été les premières. On a imaginé la fronde, pour lancer les pierres plus loin; le bâton a été muni d'une pointe durcie au feu, d'un os, d'une arête de poisson, d'une pierre tranchante. Telles sont encore les armes des peuples barbares. L'arc a suivi. Puis sont venus les dards, les épées, les lances, les piques, les machines à lancer des pierres de plusieurs cens livres. On s'est muni de cuirasses, de boucliers, de casques, on s'est convert de fer, pour se garantir des coups. Enfin est venue la poudre, et avec elle des arts tout nouveaux, pour l'attaque et la défense. Les animaux les plus redoutables, et l'art de les vaincre, de les soumettre, ou de les détruire, n'ont plus été qu'un jeu, auquel l'homme s'est appliqué pour le plaisir.

On prétend pourtant, que l'homme a réellement la plus grande force a proportion de sa taille. L'exercice l'augmente.

Un

Un homme nourri et élevé délicatement, qui ne s'applique à aucun ouvrage pénible, est assez foible. Mais le laboureur, et celui qui travaille à un ouvrage grossier, prend des forces singulières, et une peau fort dure. Le forgeron tient à la main un fer, que nous n'oserions toucher, sans nous brûler. Le porte-faix soulève des fardeaux égaux à la charge d'un cheval. Les voyageurs nous racontent encore de plus grandes choses des peuples barbares. Un homme exercé à la course, fatigue un cheval; l'Américain court le cerf à pied.

Ce qui donne un grand avantage à l'homme, c'est son adresse. Il est beaucoup plus souple que les animaux. Ces derniers n'ont point de mains pour saisir et tenir; ils ne peuvent guères avoir que leur adresse naturelle. L'homme apprend à se plier de toutes manières, à grimper les arbres, à faire des mouvemens variés et prompts. On raconte qu'il y a des hommes capables de se battre à coups de poing contre le chien et le loup, et d'autres qui ont terrassé des ours et les ont étouffés en les embrassant. Nous avons déjà vu la souplesse des doigts. La force et l'adresse dépendent presque entièrement de nous. Un homme bien constitué peut acquérir toutes ces qualités, par l'exercice et le travail; et il peut se rendre foible et pesant par l'inaction et la nonchalance. Le
courage

courage et la bonne volonté augmentent de beaucoup les forces; la crainte les diminue.

Il paroît que l'homme, et même chés les peuples barbares de l'Afrique et des Indes, est sujet à plus de maux que les bêtes. Mais il a aussi l'art de les soulager. L'homme a des forces absolument différentes de celles des animaux; celles de la raison, ou de l'intelligence.

Nous distinguons les choses qui sont à notre portée, et nous avons la faculté de nous les représenter dans notre esprit, quoiqu'elles soient absentes, au moyen de l'imagination; la mémoire nous les fait reconnoître.

On reconnoît que les animaux ont ces mêmes facultés. Le chien connoît son maître, distingue les étrangers, se représente la chasse en songe, et se souvient des leçons et des coups qu'il a reçus.

Notre imagination ne se borne pas à nous rapeller les idées des choses que nous avons vues. Elle en forme de nouvelles par les combinaisons qu'elle en fait; ainsi elle peut se figurer un cheval ailé, elle présente au peintre, les traits d'un homme en colère, au musicien, le ton de la voix d'un homme affligé, au poëte, les discours d'un homme qui prie. C'est ce que les animaux ne sauroient faire.

Nos

Nos idées n'ont pas toujours la même clarté, ni le même degré de précision. On fait bien qu'on a vu quelque chose, on se le représente aussi, mais obscurément et comme un objet qu'on verroit la nuit; on ne fait ce que c'est. On a vu une chose en tel endroit, et on croit l'avoir vue en un autre endroit. On ne fait, si cet homme qu'on a rencontré, avoit les cheveux bruns ou blonds, un habit verd ou gris, le nés long ou court; si cette maison a deux étages, quatre ou six croisées de front. On a cueilli telle herbe et on ne fait si sa tige est lisse ou raboteuse, si telle fleur a de longues feuilles, si elle a six ou huit pétales. Cela n'empêche pas toujours de reconnoître ces choses. Qui est-ce qui fait p. ex. le compte des boutons de son habit, celui des feuilles d'un oeillet, d'une giroflée, ou d'une rose? On ignore de même qui est la personne dans une compagnie nombreuse, qui a fait ou dit telle ou telle chose: on a entendu plusieurs anecdotes, on confond les personnages et les conteurs, on transporte même à une histoire les traits de l'autre.

Cela arrive par défaut d'attention, ou parce que les objets se présentent en trop grand nombre. Il est toujours impossible de voir, d'entendre et d'observer tout, parce qu'il s'offre toujours une foule de choses. Je vois, p. ex. un homme; on diroit que ce n'est qu'un objet, mais il y en

en a des milliers. Sa figure, c. à d. sa taille, la grosseur de son ventre, la largeur de ses épaules, l'élevation de sa poitrine, la forme de ses jambes, de ses pieds, celle de ses bras, la longueur et la proportion de ses doigts; la largeur de sa paume; la couleur, l'épaisseur de sa barbe, de ses sourcils; la longueur de ses cheveux; la couleur, l'action, la grandeur de ses yeux; l'ouverture de sa bouche; la grandeur, la figure de son nez, l'élevation de son front &c. Viennent son action, sa démarche, son adresse, ses discours. Puis son vêtement. Tout cela est composé d'une infinité de pièces; il faudroit des jours pour l'examiner, et on ne l'a vu qu'un moment. Avec lui se sont présentés des millions d'autres objets. C'étoit dans un jardin, où l'on voyoit le ciel, les nuées, où l'on sentoit le vent, la pluie, la chaleur du soleil; on flairoit l'odeur de mille fleurs, la verdure, les arbres, les fruits, les jardinages s'offroient en même tems; les oiseaux chantoient, une mouche importune piquoit, un frelon bourdonnoit à nos oreilles. Ou bien c'étoit un appartement; les meubles, la tapisserie, un lit, un canapé, une pendule, des tableaux, des rideaux attiroient nos regards; la propreté ou la saloperie, l'ordre ou le dérangement, les parfums ou la mauvaise odeur, faisoient impression sur nous; la chaleur, la lumière et l'obscurité; une vue sur la rue ou sur un jardin, partageoient

geoient notre attention. Etoit-il possible d'être attentif à toutes ces choses, de les examiner et de s'en former des idées distinctes et exactes?

Cependant l'habitude et la sagacité de nos sens, acquise par l'usage, peut aller fort loin. Le musicien démêle tous les tons d'un concert. Le peintre saisit tout un visage, toute une attitude, toute une passion, parce qu'il est exercé à distinguer les traits du visage et l'attitude de chaque membre, dans tel ou tel mouvement.

La plupart des gens, n'ayant jamais remarqué cette difficulté de bien entendre, de bien voir, ne se donnent aucun soin pour observer. Ils voient, ils écoutent légèrement, et rapportent, attestent, sans hésiter ce qu'ils prétendent avoir vu et ouï, parce que la chose s'est faite ou dite en leur présence. Il leur arrive très souvent de dire des faussetés, étant bien persuadés qu'ils disent vrai, et s'exposent à passer pour menteurs, ou pour étourdis. Les personnes instruites et prudentes sont attentives aux choses qu'elles croient assez importantes, pour mériter qu'on les voye et qu'on les sache, et négligent le reste, parce qu'on ne peut pas tout embrasser. Et si quelque chose leur échappe, si elles ne sont pas bien assurées des faits, elles s'en taisent. Quand on connoit des personnes de cette sorte, on s'en rapporte sans peine à leurs discours.

L'ima-

208 SECT. V. De l'ame et de ses facultés.

L'imagination peut nous représenter si fortement des objets absens, ou même des tableaux qu'elle a formés elle-même, que nous les prenons un moment pour la vérité, c. à d. pour des objets réels et présens, sans pouvoir revenir de notre erreur qu'avec peine. C'est le cas des songes, des rêveries d'un malade, et des foux.

Un homme voit en rêve des personnes absentes et même déjà mortes; il s'entretient avec des Rois et des Princes; il trouve de grandes sommes d'argent; il se promène dans des lieux enchantés; il est transporté tout à coup dans des contrées fort éloignées; il vole par les airs; il voit des monstres prêts à le dévorer. Il en est à peu près de même du malade.

La folie n'est autre chose qu'une idée fausse, que l'imagination a tellement exaltée, qu'elle s'attache à toutes les autres, et domine sur elles. Ainsi l'un s' imagine être Roi ou Prince; un autre se croit haï, poursuivi et dans un danger éminent. L'un et l'autre agissent en conséquence. Le premier ne parle qu'avec hauteur, donne des ordres, se pare de guenilles, ou de débris de papier, qu'il appelle ses galons, son cordon, son étoile. L'autre est inquiet, ses yeux roulent dans sa tête, comme pour voir, si les archers sont à ses trousses; il marche légèrement et avec précipitation; il se cache, et avant que de reparoitre, il jette

jettes de tous côtés des regards timides. Un tel homme est raisonnable comme un autre, tant qu'il ne s'agit pas de son genre de folie. On a coutume d'enfermer ces pauvres gens, de peur qu'ils n'incommodent.

Il y a des folies d'un moment, c. à d. où l'imagination fortement frappée d'un objet, nous le rend présent. Ainsi on pensera fortement à une personne absente ou morte, et tout d'un coup on la voit, même en plein jour. La plupart effrayés de ces visions, détournent les yeux et assurent avoir vu. De là tant de contes d'apparitions, de revenans. Mais les personnes plus sages ne se sont pas troublées; elles ont regardé attentivement, examiné avec soin, et reconnu que le fantôme n'étoit que dans leur imagination. J'ai déjà dit, que l'imagination peut produire des maladies et les guérir.

L'agitation du sang exalte l'imagination. Une personne qui s'écrie, qui s'agite dans la peur, ou dans la colère, peut par cela même porter la passion jusqu'à la syncope, aux convulsions et à la manie. Les personnes instruites ont grand soin d'éviter ces mouvemens et ces cris, et par cela même se tranquilisent bientôt. C'est ce pouvoir du sang et de l'imagination, qui fait qu'on peut être affligé, consterné, effrayé, irrité par une simple représentation, par

par un tableau, par un récit, par les tons de la musique. Toutes ces choses imitent l'action, les discours, le ton de la voix d'un homme en colère, affligé, épouvanté; on donne une grande attention à ces représentations, l'imagination s'échauffe, et l'on voit la chose même.

La mémoire est fidèle, quand elle nous rappelle les choses, comme nous les avons connues; quand elle les altère, on l'appelle infidèle. Elle est forte, quand elle retient longtems; et foible, si elle oublie. Une mémoire vaste peut beaucoup retenir. Il est rare que la mémoire ait toutes ces bonnes qualités. Nous oublions, nous confondons souvent les idées, surtout quand elles se multiplient. Ceux qui ne connoissent pas ces défauts de la mémoire, se confient en elle; ils croient savoir une chose, parce qu'ils l'ont sue autrefois; ils en parlent, en décident, racontent, et le tout de travers. Ces gens passent pour menteurs, ou pour imbécilles. Nous pouvons fortifier notre mémoire par l'exercice; quand nous avons à nous plaindre d'elle, c'est ordinairement notre faute.

Les maladies peuvent la ruiner à un point surprenant. On a vu des hommes oublier dans une maladie les noms des choses les plus communes, et même leur propre nom. La vieillesse fait le même effet.

L'homme

L'homme ne borne pas ses connoissances aux choses qu'il voit, qu'il entend, qu'il goute, qu'il flaire et qu'il sent, et qu'on appelle les sensations, parce que nous en acquérons l'idée par le moyen des sens; mais il se forme des idées purement intellectuelles, c'est à dire, qu'on ne peut point représenter, et qu'il faut seulement concevoir, comme p. ex. l'idée de *Bonté*. On voit bien une chose qui est bonne, on voit aussi le bien qu'elle produit, comme p. ex. un bon couteau, et comme il coupe bien; ou du pain, et l'on sent le plaisir qu'il fait à manger et le bien qu'il produit en nourrissant. Mais on ne voit pas la *bonté*. Il en est de même de l'*Utilité*, du *Désordre*, de la *Vertu* et du *Vice*, du *Chaud* et du *Froid*.

Voici comment l'homme forme ces idées. Il voit du pain qui est bon, un couteau qui est bon, un habit qui est bon. Ces choses ont une certaine ressemblance, qui consiste en ce qu'elles rendent des services. Il considère cette ressemblance seule et sans les choses dans lesquelles elle se trouve; et il l'appelle la *Bonté*, qu'il retrouve ensuite, et qu'il nomme du même nom dans divers objets.

Tous les mots des langues, dans leur signification indéterminée, expriment de ces idées intellectuelles, ou de ces ressemblances. Ainsi l'*homme* n'est pas un tel ou un tel, mais il signifie, tous ceux qu'on

appelle ainsi, parce qu'ils ont une certaine ressemblance, qu'on appelle Humanité. De même le *canard* signifie la ressemblance qu'il y a entre certains oiseaux aquatiques. Je vois bien un homme qui marche, mais non pas le *marcher*. Le mot *celui-ci* même n'exprime qu'une ressemblance, c. à d. la présence d'un être que je montre; car *celui-ci* marque tantôt Pierre, tantôt Jaques, tantôt un chien, tantôt un cheval, tantôt un arbre, tantôt un bâtiment, tantôt un rocher &c. L'attention à nos idées s'appelle la réflexion.

Ce pouvoir de séparer les ressemblances de leurs sujets, et de les comparer, pour en former une idée, paroît absolument manquer aux animaux; et de là vient, qu'ils n'ont point de langage. Il est vrai qu'ils savent se faire entendre à ceux de leur espèce, mais par des cris, qui marquent la douleur, ou la joie, ou la colère, ou la crainte, mais non par des mots qui expriment des idées. Un chien fait entendre qu'il souffre; mais il ne peut nous faire comprendre par ses cris, s'il est battu, mordu, s'il s'est brûlé, s'il a la colique. Il caresse son maître, et lui témoigne de l'amitié; mais il ne peut marquer, si c'est par habitude, ou par reconnaissance. On a des oiseaux qui prononcent des mots, mais ils ne parlent pas; c. à d. qu'ils n'expriment point leurs idées, et ne comprennent pas le sens de leurs termes. Ainsi le
perro-

peroquet, la pie &c. diront *bon jour*, le soir et le matin; *pain blanc* sans en demander, et ils ne le mangeroient peut-être pas &c.

Nous sommes si accoutumés à distinguer les sujets ou les choses, des qualités qu'elles ont, que nous les considérons presque toujours comme séparées, après quoi nous les combinons par réflexion. Nous ne disons pas: *le bon pain*, *le pain bon*, mais: *le pain est bon*. Par où l'on voit que nous concevons l'idée de bon hors de celle de pain; que nous les comparons et que nous attribuons au pain l'idée de bon, prise d'ailleurs. Cela s'appelle juger. Ainsi juger, c'est attribuer à un sujet quelque qualité, que nous y apercevons. Ceux qui sont inattentifs, se trompent et portent de faux jugemens.

Il y a des objets hors de notre portée, comme les astres, les contrées éloignées, les hommes et les animaux, qui se trouvent hors du coin de terre, que nous habitons; les choses enfévelies dans la terre, ou cachées au fond des mers: aussi des qualités cachées dans les objets que nous voyons. Alors nous jugeons de ces choses par quelques ressemblances, que nous y trouvons avec d'autres, qui sont à notre portée, et des qualités cachées par quelques signes que nous apercevons. Nous ne voyons pas la véritable grandeur du soleil, ni des étoiles, ni de la lune, ni leur distance
O 3 nous.

nous. Mais nous jugeons de cette distance de la manière suivante: On voit un homme à une plus grande distance qu'un chien, parce qu'il est plus haut. Un arbre se voit de plus loin encore: Une tour se montre encore de plus loin, et on la perd plutôt de vue qu'une montagne. Nous avons donc jugé que plus un objet a de hauteur et plus on le voit de loin; et que plus on le voit de loin, plus il a de hauteur. Or nous savons, qu'on voit les mêmes astres que nous, en même tems à mille lieues de nous, au lieu qu'on n'y voit ni nos tours, ni nos montagnes, ni nos nuages; de là on a conclu que les astres doivent être beaucoup plus élevés. On est parvenu ensuite par l'art à déterminer à peu près ces distances. Ces distances connues, nous avons jugé de leur grandeur, qui est infiniment au dessus des apparences: et l'art nous a encore appris à la déterminer jusqu'à un certain point, fondés sur ce que les objets paroissent plus petits à mesure qu'ils s'éloignent.

Dans les jugemens dont j'ai parlé plus haut, il ne se trouve que deux idées: le pain est bon; savoir *pain* et *bon*, je compare l'idée de *pain* avec cette autre idée *bon*, et je les joins. Mais ici *astre* et *distance* ne me suffisent pas, parce que je ne vois pas cette distance distinctement. Il me faut donc avoir recours à cette idée, que plus un objet est élevé et plus il est visible

visible à des distances considérables. Il m'a fallu connoître cette qualité des astres, qu'on les voit à de grandes distances pour être en état de juger, qu'ils sont fort élevés au dessus de nous, ou fort éloignés de la terre. Je n'ai pu juger non plus de leur grandeur, qu'après avoir connu leurs distances. Cette manière de juger s'appelle raisonner.

Nous raisonnons aussi quand nous jugeons des qualités ou des choses par leurs signes, par leurs causes, par leurs effets, ou par leurs ressemblances. En un mot, tout jugement, qui renferme plus de deux idées, est un raisonnement. Ainsi bien des gens jugent par la lumière et la chaleur, que le soleil est du feu, parce que ces deux qualités se trouvent dans le feu. D'autres doutent que le soleil soit du feu, et ils ont d'autres ressemblances, sur lesquelles ils jugent ainsi. On voit un homme robuste et d'une conduite sage, on juge qu'il vivra longtems et qu'il jouira d'une bonne santé. Deux hommes sont irrités l'un contre l'autre. Il arrive un accident au premier. L'autre l'assistera-t-il? L'un juge que non, parce qu'il est irrité; mais d'autres, qui connoissent sa bonté ordinaire, sa facilité à pardonner et sa compassion, jugent qu'oui. Ceci sont des jugemens sur les causes et les effets; en voici sur les signes. On voit sortir du toit d'une maison une grande fumée. On juge qu'il y a un

216 SECT. V. De l'ame et de ses facultés.

un grand feu, et on craint un incendie. L'air est étouffant, et chargé de nuages, on attend un orage. Tous nos raisonnemens sont fondés sur les ressemblances des choses, dont nous jugeons actuellement, avec celles que nous connoissons. Cette ressemblance s'appelle *analogie*.

Ces ressemblances sont toujours fort imparfaites, et par cela même, nous trompent fort souvent. On a été plusieurs milliers d'années à voir le soleil et les autres astres, sans soupçonner leur distance et leur grandeur. Il n'y a guères plus de deux mille ans, qu'un Philosophe fut honoré de grandes distinctions, pour avoir enseigné, que le soleil étoit plus grand que le Péloponnèse. Le feu reluit et éclaire; les phosphores, le bois pourri, les écailles et les entrailles de certains poissons, les yeux de plusieurs animaux, les vers luisans, et une espèce de scarabée en Amérique, reluisent aussi. Tout ce qui reluit n'est donc pas du feu. Le bois, les pierres, les métaux violemment frottés s'échauffent, sans qu'il y paroisse du feu. Il peut donc y avoir de la chaleur sans feu visible. La fumée est un signe du feu; non pas toujours. Le fumier, la chaux vive quand on la fond, l'eau froide en hiver, font de la fumée. Et puis on prend pour de la fumée, ce qui n'en est pas, comme des vapeurs, de la poussière, un essain d'insectes à une distance considérable. C'est ce qui rend

rend la connoissance des maladies si difficile, et la pratique de la médecine si incertaine, parce qu'on ne voit pas les maladies, et qu'on n'en peut juger que sur des signes souvent équivoques. Les jugemens qu'on porte sur ce que les hommes feront ou ne feront pas, sont également, et peut-être plus incertains. Ce qu'ils ont fait cent fois en pareille circonstance, ils ne le feront peut-être pas aujourd'hui, soit qu'ils changent d'avis, ou que dans ce moment il y ait quelque cause imperceptible, qui les détermine d'une façon contraire. On ne peut pas même juger du passé avec certitude. Un homme paroît timide, confus devant son juge, ou devant des personnes qu'il estime; on l'a accusé devant eux d'une mauvaise action. Vous le jugez coupable sur sa confusion. Vous avez raison peut-être; mais il se peut aussi que vous vous trompiez. La surprise, la douleur de se voir calomnié, l'étonne et lui ôte la confiance, que son innocence devoit lui inspirer. Un autre paroît assuré; on ne peut pas en conclure qu'il est innocent; peut-être n'est il qu'effronté.

Nous avons trois moyens de nous instruire, ou d'acquérir des idées. 1. les sens, ou l'expérience. Les sens nous apprennent ce qui est hors de nous, et le sentiment nous instruit de ce qui est au dedans; de nos douleurs, du plaisir, de notre pensée &c. 2. La réflexion, qui considérant nos

idées, en marque les ressemblances et les différences, en tire de nouvelles idées, et nous apprend des choses, où nos sens ne feroient atteindre. Nous avons parlé de ces deux-ci, et des erreurs où elles peuvent nous induire. La troisième, c'est l'instruction, ou la part que les autres nous donnent à leurs connoissances.

C'est un grand avantage que cette communication de connoissances. Dans l'état où nous sommes, il nous faut une infinité d'idées. Un homme qui vivroit dans les forêts seul, n'auroit besoin que de savoir trouver sa nourriture sur les arbres, ou à terre; distinguer ses alimens de quelques plantes insipides ou malfaisantes; se mettre à l'abri de l'intempérie des saisons, dans la caverne d'une montagne, ou dans le creux d'un arbre; se défendre contre les bêtes féroces, qui pourroient se trouver dans son voisinage. Voilà toute sa science. Mais nous, il nous faut savoir travailler d'une manière utile et agréable à tous, afin que les autres nous rendent participans de leurs travaux; ces ouvrages demandent de l'art, de l'agrément. Il nous faut savoir vivre avec les hommes, c. à d. nous précautionner contre la ruse et la violence des mal-intentionnés, nous accommoder à leurs goûts et à leurs caprices pour gagner leur bienveillance; et dans l'abondance et la variété des biens que nous possédons, éviter les

les choses et les excès nuisibles. L'erreur nous est funeste, elle ne l'est pas tant au huron, ou à l'habitant de la terre du feu. Il nous importe donc de connoître la vérité et d'acquérir beaucoup de connoissances exactes. Il seroit impossible à chacun, d'acquérir par les sens ou la réflexion cette foule d'idées; il mourroit au milieu de ses essais, et ses expériences le tueroient.

Cette communication est donc très utile, et même nécessaire. Par ce moyen chacun profite des expériences, des réflexions d'un grand nombre, et même de ceux qui l'ont précédé, et de la plupart des siècles passés. Les livres des anciens nous découvrent leurs sciences; et dans les arts, on transmet d'une génération à l'autre, les découvertes qu'on a faites, les instrumens qu'on a inventés, et les procédés dont on a reconnu l'utilité et la facilité.

Ce moyen est très facile et très abrégé. L'expérience nous fait toujours payer chèrement ses leçons; car nous ne saurions reconnoître les erreurs, et distinguer les choses utiles, sans être instruits par le mal qu'entraînent nos fautes et nos méprises. Mais on peut sans danger apprendre et retenir, ce que les autres nous enseignent, touchant les choses bonnes et mauvaises, utiles et nuisibles. On nous raconte que telle faute, telle chose a causé tel mal, mais nous ne le ressentons pas.

La voye de l'expérience est longue. Je ne puis essayer tels et tels alimens, que lorsque j'ai faim, et cela ne revient tout au plus, que deux ou trois fois le jour. Je ne puis dans mes essais, éprouver qu'une chose à la fois, de peur de me tromper en attribuant à l'une le mal que l'autre m'a fait. Et quand j'aurai senti quelque incommodité après tel ou tel aliment, je ne serai pas sûr, si cet aliment est la cause de ma douleur, ou si c'est la disposition de mon estomac, actuellement affoibli ou gâté par d'autres causes. La réflexion ne vient guères non plus qu'après des erreurs et des fautes fâcheuses, qui nous avertissent de prendre garde à nous. Elle est lente dans ses comparaisons, et il faut bien de l'exercice, pour savoir ce qu'on doit examiner, et ce qu'on peut négliger. Je suppose p. ex. qu'un jeune homme doive apprendre par réflexion, comment il doit faire pour gagner les bonnes graces de celui dont il attend sa fortune. Avant que de pouvoir se dire : *je veux gagner ses bonnes graces*, il faut qu'il sache qu'on peut ne pas les avoir; qu'un homme ne donne pas dès l'abord sa confiance et son amitié. Et comment faudra-t-il cela? Ce ne peut être qu'en observant, qu'il a déjà manqué la bienveillance de quelqu'un. Quand il aura découvert ce point, il lui reste à savoir comment on gagne des bonnes graces, c. à d. comment on peut se rendre agréable. Il fera déjà

déjà bien avancé, s'il a remarqué, qu'un beau visage fait plaisir à voir; que la propriété sur soi, et une certaine manière de se mettre, plaît aux yeux; que l'habileté, qu'une conduite régulière gagne l'estime; et qu'il aime ceux qui ont de la politesse et des égards. Mais ce qui lui plaît, plaira-t-il aussi à cet homme? Il n'en doute pas encore, et sûrement il se trompe. Un homme grave ne se soucie guères de la beauté d'un visage, et méprise l'ajustement. Ce qui est de l'habileté pour un jeune homme, ne l'est pas pour un homme d'expérience; et la politesse ingénue et simple, qui plaît à notre adolescent, n'est pas la politesse respectueuse, qu'il lui faut avoir avec un homme en place. Notre jeune homme ne fait pas tout cela; il agit sur ses idées, et il choque; il ne fait où il en est. Il voit avec consternation, qu'il a manqué son but, qu'il s'en est éloigné; à quoi attribuer ce mauvais succès? Il cherchera longtems, avant que de penser, qu'il doit observer la conduite de ceux qui savent plaire. Enfin il a fait cette découverte et remet la main à l'oeuvre; il observe. Une foule de personnes sont en commerce avec l'homme qu'il veut gagner. Il voit les uns lui marquer de la confiance, parce qu'ils sont ses amis, ses proches, ou parce qu'ils lui ont rendu des services essentiels; notre jeune homme voit leur confiance et ne fait pas le reste. Il en voit qui sont presque fami-

familiers et bien venus; ce sont de jeunes gens comme lui; mais il ignore, que ce sont les fils des supérieurs de notre homme en place. Il en voit d'autres soumis, empesés, et qui ne gagnent rien. Il ne fait pas que ces jeunes gens ont auparavant indisposé l'homme en charge, par une mauvaise conduite, qu'il ne sauroit facilement leur pardonner. Qui imitera-t-il? Sans doute ceux qu'il voit favorisés. Mais il se trompera encore. Peut-être ne découvrira-t-il jamais son erreur, si quelque personne charitable ne l'éclaire.

La réflexion ne peut s'appliquer que successivement sur chaque cas, à mesure qu'il se présente; cette marche est lente, comme on peut le voir dans l'exemple ci-dessus. Mais on peut en peu d'instans apprendre plusieurs expériences et plusieurs réflexions faites par autrui. Cette voye est infiniment plus courte. La commodité de l'instruction fait que plusieurs s'y bornent, sans observer, ni réfléchir par eux-mêmes.

Cette instruction se fait de plusieurs manières différentes. Les arts et les métiers, qui sont des collections, d'observations et d'expériences, faites sur les matières dont il s'agit; s'enseignent, non tant par le discours, que par la pratique. Un homme instruit de son art, et qu'on nomme maître, prend chés lui de jeunes garçons, les fait travailler sous ses yeux, et leur

leur montre comment ils doivent s'y prendre. Cette méthode a cet avantage, qu'elle donne en même tems l'instruction, et fait contracter l'habitude. L'Élève ne fait pas pourquoi il fait ceci ou cela, mais il apprend à le faire aisément et avec promptitude; il ne fait pas choisir les procédés, on ne lui enseigne que ceux qu'on croit bons. Bien des maîtres n'en savent pas davantage. C'est ce qu'on appelle travailler mécaniquement, et c'est le cas de la plupart des artisans, qui ne connoissent guères, que les procédés qu'ils ont appris, et ne les exécutent, que par la raison qu'on les a ainsi dressés. C'est les jeter dans un grand embarras que de leur demander quelque ouvrage nouveau. Cependant il y en a qui vont plus loin, et ces artisans sont estimés et honorés, et gagnent abondamment leur pain.

Une autre manière de communiquer ses connoissances, c'est dans les écoles, ou dans des leçons privées. Le maître enseigne à la jeunesse ce qu'il a appris des autres et de sa propre expérience; soit par des discours, comme quand il leur montre des faits d'histoire civile ou naturelle; soit par la pratique, comme au dessin, à l'écriture, à la danse, au manège.

Les livres sont faits pour nous communiquer les expériences et les réflexions de ceux qui sont éloignés de nous, ou qui sont morts. C'est ainsi que nous connoissons

224 SECT. V. De l'ame et de ses facultés.

sons les pensées, et que nous savons les sciences de personnes qui ont vécu plusieurs mille ans avant nous.

Les personnes d'expérience donnent des avis à leurs amis et aux jeunes gens: et l'on se communique ses connoissances les uns aux autres dans la conversation.

Il est vrai que toutes ces instructions ont leurs défauts, qui les rendent imparfaites. Tous ceux qui enseignent soit les arts, soit les autres connoissances, les maîtres, les instituteurs, ceux qui font des livres, les personnes d'expérience, peuvent se tromper, avoir mal vu et entendu; et cela arrive même souvent. Il est clair que leurs erreurs passent dans leurs leçons, et se transmettent à leurs disciples. Ainsi nous trouvons dans une infinité de livres, des choses dont nous reconnoissons évidemment la fausseté. Les anciens parloient dans l'histoire naturelle de licornes et du phénix, ils faisoient ressembler l'hippopotame au cheval. Les disciples et les lecteurs ont ordinairement beaucoup de confiance en leurs maîtres et aux auteurs, reçoivent leurs instructions sans défiance et sans examen, et adoptent ainsi leurs erreurs. Leur respect est encore plus grand, si les auteurs sont anciens; et va même jusqu'à résister à ses propres sens, à son expérience, à tous les raisonnemens qui contredisent leurs auteurs. Ainsi les médecins du siècle passé

passé refusoient absolument de croire la circulation du sang, démontrée par une infinité d'expériences; parce que leurs maîtres, et surtout Hippocrate et Galien n'en avoient rien dit.

Ainsi bien des gens savans soutiennent encore aujourd'hui, que la terre est maudite de Dieu, parce qu'on l'enseignoit autrefois, et résistent opiniâtement à l'expérience qu'ils font tous les jours de sa beauté et de sa fécondité. Ce respect pour les personnes âgées, et pour les anciens, est convenable; mais c'est le chemin de l'erreur, et il empêche d'ajouter aux connoissances qu'ils nous laissent, et de les perfectionner. Au lieu qu'en ajoutant toujours ses expériences et ses réflexions à celles des prédécesseurs, on doit naturellement les surpasser. Souvent les instructions se donnent avec négligence, soit de bouche, soit par écrit. Dans la conversation ordinaire on est encore plus négligé, on s'y applique moins à la réflexion, et par cela même, on peut encore plus se tromper.

On peut assister à une instruction, ou faire une lecture, sans y donner la moindre attention. On se trouve souvent avoir lu plusieurs pages d'un livre, sans en savoir un mot, parce qu'on a pensé à toute autre chose. Il est encore plus facile de ne pas écouter un discours. Dans ces cas on voit bien, qu'il n'y a point d'instruction.

P

jeunes

jeunes gens sont fort sujets à cette inapplication, parce qu'ils ne connoissent pas l'importance de ces choses; ils n'ont pas encore senti la peine des erreurs et des fautes, et tout ce qu'on leur dit, ne fait que les effleurer; il faut que l'expérience prépare la voye à l'instruction; sans quoi celle-ci est peu de chose. Il est clair qu'il faut être attentif pour s'instruire. En cela l'expérience est excellente, elle ne nous permet point de distractions.

Le plus souvent la jeunesse ne peut pas comprendre les instructions qu'on lui donne. On lui dit que la richesse ne fait pas le bonheur de ceux qui la possèdent. Comment peut-elle comprendre cela, elle qu'une bagatelle réjouit, qui est si disposée au contentement, et qui voit, qu'au moyen de l'argent on peut contenter toutes ses fantaisies? Elle n'a jamais été homme fait, pour savoir qu'un homme cherche toute autre chose qu'un enfant; qu'il est moins disposé à la gaieté et à la joie, et par cela même, elle ne fait ce que l'homme appelle bonheur. Ou bien elle donne dans l'excès opposé, et comme le jeune Cyrus, elle croit que le vin est un poison. Ainsi l'instruction fait presque toujours trop ou trop peu, rarement elle est précise.

Elle est parfaite, excellente pour tous ceux, qui ayant déjà de l'expérience, connoissent le prix de l'instruction, s'y appliquent,

quent, la comprennent, la rectifient et la complètent par leur réflexion. Ces personnes deviennent fort habiles. La jeunesse peut faire quelque chose à cet égard; mais l'âge viril est le vrai tems de l'instruction. Aussi voit-on, que malgré tout le soin qu'on donne à l'enfance et à la jeunesse, celle-ci ne fait tout au plus que se préparer à connoître et à apprendre.

Il y a des gens, qui sont toute leur vie incapables d'acquérir des connoissances un peu difficiles, et de réfléchir; on les appelle stupides ou imbécilles. Presque tous les hommes ont de la facilité pour certaines connoissances, et ne peuvent faire que des progrès très lents en d'autres. L'un, p. ex. apprendra fort aisément l'histoire, la géographie, les langues, mais il ne fera rien en arithmétique, en géométrie; et un autre au rebours.

CHAP. II.

De la Volonté.

Nous formons des résolutions, nous prenons un parti, nous rejettons certaines choses. P. ex. on nous propose une partie de plaisir; mais nous avons des occupations; le plaisir cause des dépenses; un ami malade nous a prié de lui tenir compagnie.

P 2

Nous

Nous examinons quel parti il nous convient de prendre. Le plaisir nous cause de la joie ; ce seroit une raison de le choisir. Mais l'ouvrage doit être fait ; voilà une raison de rester à l'ouvrage et de laisser le plaisir. Nous sommes les maîtres de choisir l'un ou l'autre, et après avoir choisi, nous agissons en conséquence de notre choix, c. à d. que nous suivons le plaisir, ou que nous demeurons à l'ouvrage, selon notre résolution. Ce pouvoir que nous avons de choisir, et de suivre notre choix, s'appelle la liberté. Le pouvoir que nous avons de choisir, s'appelle la volonté. Les raisons qui nous font vouloir l'un, et rejeter l'autre, s'appellent les motifs.

Nous nous déterminons toujours sur l'idée que nous avons du bon et du mauvais. Nous choisissons le bien et nous rejettons le mauvais. Il est donc clair que notre volonté se règle sur la connoissance que nous avons des choses. Ceux dont les connoissances sont vraies, qui connoissent la bonté ou les défauts réels des choses, choisissent toujours le bien et rejettent toujours le mal. Mais ceux qui prennent pour bon, ou pour mauvais, ce qui ne l'est pas, se trompent nécessairement dans leur choix ; ils rejettent le bien et préfèrent le mal, chaque fois qu'ils se trompent. C'est par cette raison, qu'il importe si fort d'acquiescer beaucoup de connoissances justes, et que l'erreur est si dangereuse. Sans doute qu'il

qu'il y a des erreurs indifférentes, qui non plus que les vérités opposées, ne font ni bien ni mal. Peu importe que je me trompe, en croyant qu'un tel est camus, tandis qu'il a le nés aquilin; ou de prendre Alexandre de Macédoine pour un Roi de Sparte; ou de mettre la France à l'Orient. Mais le Voyageur ne sauroit impunément tomber dans cette dernière erreur. Une fille à marier ne peut, sans être grièvement punie, se tromper sur le compte de celui qui la demande, et le prendre pour sage et raisonnable, tandis qu'il est vicieux et débauché.

Ce n'est pas tant sur le bien et le mal même que les hommes ont coutume de se tromper; mais c'est sur la mesure de l'un et de l'autre. On voit bien p. ex. que la richesse est bonne, c. à d. qu'elle fait plaisir, parce qu'on peut se procurer par elle toutes sortes d'agrémens et de commodités; mais on ne fait pas jusqu'à quel point elle est bonne, et quelles sont ses imperfections et ses peines. On croit que le riche ressent toujours le même plaisir, que ressentiroit un pauvre, qu'on viendroit d'enrichir subitement. On ne fait pas, que l'habitude rend le premier insensible aux avantages de sa situation, tout comme le pauvre est insensible aux désagrémens de la sienne; que le riche, accoutumé à avoir des fantaisies, et à les satisfaire, en a toujours plus qu'il ne peut contenter, forme

des souhaits vains, et sent des privations, aussi bien que le pauvre. On ne fait pas que celui qui a des richesses a beaucoup d'embarras, d'inquiétudes, de craintes, de chagrins, qu'il fait des pertes, et que ses pertes l'affligent plus que ses possessions et ses gains ne le réjouissent.

Les enfans ont coutume d'envier le sort des personnes âgées. Ils voient qu'il est bon d'être grand. Mais ils se trompent, et sur les avantages des hommes faits, et sur la mesure de leur bonheur. Ils croient, les pauvres innocens, que les hommes faits sont les maîtres d'agir, et d'employer leur bien à leur fantaisie, parce qu'ils ne leur voient point de précepteur qui les commande. Or cela est très faux: car il n'y a aucun homme, qui ne soit commandé par ses besoins, sa famille, ses devoirs; qui ne soit obligé de se refuser bien des choses agréables; il a plus de liberté qu'un enfant, mais sa liberté est très bornée. L'avantage des personnes âgées ne consiste donc pas dans le pouvoir et la liberté de suivre leurs fantaisies, mais dans la sagesse de savoir les réprimer, dans une raison solide, dans un grand nombre de connoissances agréables, dans la science de vivre avec les hommes, en sachant gagner leur amitié.

Un jeune homme que son gout ou des séducteurs entraînent aux excès, à l'ivrognerie p. ex., se trompe doublement. Non qu'il

qu'il n'y ait du plaisir à boire du vin. ni qu'il regarde l'ivresse comme une chose agréable. Son espérance est vraie en ceci et il connoit qu'il y a du danger. Mais voici l'erreur: il se figure le plaisir plus grand qu'il n'est, et au contraire il se forme une trop petite idée du danger et du mal. Il s' imagine donc que tant qu'il boira, ce fera avec délice; il ne connoit pas, ou il compte pour rien les dégouts, les nausées d'un estomac surchargé; il pense éviter l'ivresse, ou du moins il se flatte qu'elle n'aura aucune suite fâcheuse; il se confie en la force de sa constitution, ou peut-être en la prudence qu'il se propose de mettre dans ses excès; et rejette les effets funestes de l'ivrognerie, dont il est le témoin, sur la foiblesse de la constitution de ces infortunés, ou sur leur imprudence, qu'il saura bien éviter, à ce qu'il se promet.

Le monde est tout plein d'erreurs pareilles; d'où résultent nécessairement une infinité de fautes nuisibles. D'un autre côté, on se fait une idée affreuse de certains maux, comme la maladie, la pauvreté, la mort, les infirmités de la vieillesse, de certains dangers, de certaines peines attachées à la vie.

Il ne s'agit jamais pour l'homme, de choisir entre un mal ou un bien tout pur, parce qu'il n'y en a point. Tout est mêlé de bien et de mal, selon différentes proportions.

portions. La plus grande sagesse humaine consiste donc, non à éviter le mal, et à n'avoir que du bien; mais à savoir tirer le plus grand bien et le moindre mal de chaque situation.

L'homme ayant la liberté, a donc le pouvoir d'éviter un plus grand mal et de choisir le mieux, dans le cas ou plusieurs partis donnent lieu au choix. La liberté est nulle où il n'y a qu'un parti à prendre. Mais ce cas n'a peut-être jamais existé. Cette liberté ne peut s'exercer que sur la connoissance des parties éligibles; elle demande donc une raison instruite, de l'attention et de la réflexion. L'ignorant et l'étourdi n'exercent point leur liberté; l'un ne peut, et l'autre ne fait pas choisir.

Il y a bien des gens qui ne savent pas se déterminer, et qui demandent des conseils, c. à d. qui attendent que les autres les déterminent. Cela vient, ou de ce qu'ils ne connoissent pas les cas éligibles, et alors ils agissent sagement, en cherchant à s'instruire. Ou bien ils ne se connoissent pas assez, pour savoir si tel ou tel cas leur convient; ou bien ils cherchent ce qu'il est impossible de trouver, quelque chose de parfait; et ne le trouvant point, ils ne savent entre des choses imparfaites borner leurs desirs, et prendre le courage de supporter les peines qui y sont attachées, ou de choisir entre ces peines, celles pour les-

lesquelles ils ont le plus de forces. Les gens accoutumés à réfléchir, examinent soigneusement les cas proposés, et leurs propres forces; s'ils ne peuvent par eux-mêmes acquérir une connoissance allés complete, ils s'adressent à d'autres, pour en être instruits; ensuite ils se déterminent eux-mêmes, sans demander conseil, c. à d. sans exiger qu'un autre choisisse pour eux.

Ceux qui demandent conseil, s'exposent à l'un des deux inconvéniens que voici. C'est que celui à qui ils s'adressent ne soit pas suffisamment instruit du cas; ou qu'il soit d'un caractère différent. Louïse recherchée en mariage par un bon fermier, demande conseil à sa maraine, parce qu'elle n'a plus de mère. La maraine aime sa filleule, et son amitié s'allarme de l'embaras de l'économie, de cette foule de valets et de servantes dans une ferme, des soins qu'il faut prendre des laitages, de la cuisine, du potager; ce tracas n'est point du tout son fait, parce qu'elle aime le repos et la vie tranquille. Elle donne donc à Louïse le conseil qu'elle suivroit elle-même; c'est tout ce qu'on peut exiger. Mais Louïse est active, même un peut inquiète, c'étoit précisément son fait, et elle rejette la proposition. On ne peut pas exiger d'autrui de prendre la peine de s'instruire pour nous, tandis que nous craignons de nous instruire nous-mêmes; et il faut toujours supposer

les autres moins instruits de nos intérêts, et moins attentifs à nos affaires que nous. Quel intérêt y auroient-ils? Il y a cependant bien des gens qui demandent des conseils, et encore plus qui en donnent, même sans qu'on leur en demande.

Ce qui met le plus grand obstacle à la liberté, ce sont les goûts, les penchans et les passions. Le goût est une prédilection pour quelque objet, qui n'exclut pas les autres. Le penchant est un goût déterminé et dominant pour quelque chose, comme p. ex. pour la bonne chère, pour les liqueurs fortes, pour le jeu, pour la danse. Le dégoût d'une chose s'appelle aversion; ainsi on voit des gens, qui ont de l'aversion pour certains alimens, certains visages, certaines couleurs.

Ces penchans et ces aversions deviennent des habitudes. Si ces habitudes sont mauvaises, on les appelle des vices.

Quand le penchant ou l'aversion deviennent si forts, que la présence de l'objet trouble la tranquillité de l'homme, on l'appelle passion. Tous les goûts et tous les penchans peuvent devenir des passions.

Les goûts sont en très grand nombre et fort variés. Les uns préfèrent tel aliment, les autres un autre; les uns aiment certaines couleurs, beaucoup aiment la musique, d'autres la lecture par préférence; d'autres

d'autres encore certains ouvrages, la peinture, la broderie. Les uns aiment ces étoffes, les autres en aiment une autre. L'un fait cas des oiseaux, un second des chiens, un autre des chats, un autre encore des fouris. Il y a aussi des goûts extraordinaires, qu'on appelle dépravés, parce qu'il y en a peu qui les ayent, et que le grand nombre fait la loi. On a vu des gens avaler avec plaisir des chenilles, des araignées; se réjouir du coassement des grenouilles, ou du sabbat des chats. Ces personnes sont exposées à la raillerie, mais il y en a qui se mettent au dessus de cela, et suivent leur goût. Ces goûts ne peuvent se corriger par des remontrances; toutes les exhortations du monde ne peuvent faire, qu'un homme trouve doux ce qui lui paroît aigre.

Le penchant universel et perpétuel des hommes, c'est l'amour de soi, et le desir du bien être. Il est invincible et indestructible. Il est d'une utilité infinie, ou plutôt, c'est lui qui produit tout le bien qui se fait; car tout le travail, tous les soins des hommes, tendent à se procurer des sentimens agréables, et à éviter le désagrément. Mais c'est ce même penchant, qui produit tout le mal que fait l'homme. L'ivrogne s'enivre pour son plaisir; le voleur vole pour avoir du bien; c'est l'amour qu'ils se portent qui les pousse à ces désordres; parce qu'ils ne connoissent pas
 affés

236 SECT. V. De l'ame et de ses facultés.

affés le bien et le mal, et leurs mesures. Celui qui croit bon ce qui est mauvais, choisit ce mauvais et en souffre. Celui qui prend le moindre bien pour le plus grand, manque le grand, et n'a que le moindre. Si on présente deux sacs inégaux à un homme, en lui donnant le choix, l'étourdi saisira le plus grand, mais l'homme prudent ouvrira les sacs, s'il en a la permission, et verra que le petit contient de l'or, et le grand du cuivre.

Ce qui rend la situation des hommes délicate, et souvent embarrassante, c'est qu'il s'agit presque toujours d'opter entre le moment présent et l'avenir. D'un côté le travail et la peine présente, avec l'espérance raisonnable d'avantages futurs; de l'autre, l'aise, la commodité, le plaisir présent, avec la crainte et la certitude de la peine qui suivra. Le buveur a le choix entre le plaisir de boire du vin dans ce moment, et d'avoir ce soir des nausées, et demain des maux de tête et des coliques; ou l'effort nécessaire pour résister à cette heure à son penchant, et de se porter bien demain. Mais les nausées ne viendront que ce soir, et les autres incommodités demain; l'hidropisie et la consommation tarderont encore peut-être quelques années, et le vin est là. Le voleur a le choix entre un bien agréable, acquis sans travail, et la prison ou la potence dans la suite; ou une vie laborieuse et tranquille. Mais
l'argent

l'argent est là, il ne s'agit que de le prendre; le travail seroit pour ce moment, au lieu que la prison et la potence, ne sont que dans l'avenir. Dans tout travail la peine est présente, et la récompense ne vient qu'après; au lieu que dans le désordre, le plaisir et le gain sont présens, et la peine ne se montre que dans le lointain. Le laboureur sème au printems, et ne recueille qu'en automne. Celui qui plante des arbres, n'en attend le fruit qu'après de longues années; le jeune homme ne peut se promettre le fruit de ses travaux que dans l'âge viril. Or le moment présent nous touche davantage, qu'un avenir souvent éloigné. De là viennent la plupart des négligences et des désordres.

La gourmandise, le gout pour les boisons, le plaisir et le jeu sont des penchans allés généralement répandus. Nous en avons déjà vu les fâcheux effets. Ils ne naissent pas absolument avec nous, mais nous y apportons une disposition générale, qui fait partie de l'amour de nous mêmes. Ces choses sont agréables. Cependant nous n'y prenons du penchant, que par les occasions, même fréquentes de nous y livrer; et il dépend beaucoup de nous, et encore plus de nos parens dans notre enfance, de nous y assujettir, ou de nous en préserver. Un homme élevé durement, accoutumé à la sobriété et au travail, n'y est guères sujet.

L'hom-

L'homme paroît avoir un penchant naturel à l'action; la pétulance des enfans en est la preuve. Cette activité se perd avec l'âge, quand elle ne trouve point d'aiguillon; c'est ce qu'on voit chés presque tous les peuples barbares, qui languissent dans l'inaction, négligent par indolence de se procurer des aises, qui sont sous leur main. Les Nègres des bords du Sénégal, p. ex. se contentent de leur ris, plutôt que de se donner la peine de la chasse ou de la pêche. Mais cette activité se soutient, pour peu qu'elle soit animée par le travail ou par le plaisir. Dans le premier cas elle devient activité utile et régulière; dans le second elle se tourne souvent en pétulance et en licence. L'homme est si actif qu'une des plus grandes peines, que le Magistrat puisse infliger au rebelle et au malfaiteur, c'est la prison et les chaînes, c'est-à-dire, la privation de la liberté et l'inaction. C'est l'activité qui nous pousse au travail, qui nous rend utiles. C'est elle aussi qui poussa Alexandre, Pyrrhus et bien d'autres à ravager la terre, seulement pour avoir de l'occupation. Le défaut d'occupation jette dans une triste langueur, qu'on appelle l'ennui, et qui est plus fâcheuse qu'une maladie grave.

La curiosité est un des premiers penchans de l'homme. Chés les nations barbares elle semble mourir avec l'âge, après qu'elle a rempli la petite mesure de connoissan-

noissances, nécessaires au genre de vie de leur climat. Chés nous, la variété, la multitude des objets, les instructions qu'on donne à l'enfance et à la jeunesse, donnent à ce penchant une énergie qui le porte quelquefois jusqu'à la passion. Les personnes qui ont déjà beaucoup appris, trouvent un si grand plaisir à apprendre davantage, que bien des hommes ruinent leur santé, et abrègent leurs jours par une vie sédentaire. Elle nous étoit bien nécessaire dans la foule des choses, qui nous environnent, et entre lesquelles le choix, la modération, la prudence sont si importantes.

Cette même curiosité porte une foule de gens désœuvrés, à s'ingérer dans les affaires d'autrui, à s'informer de ce qui se passe dans les maisons voisines, à épier les actions des gens, à questionner les domestiques et les enfans. Ces gens se font ordinairement haïr et mépriser. On les méprise pour leur désœuvrement, et on les hait pour leur caquet; car ils gardent rarement leurs découvertes pour eux; et comme ils ne font la plûpart du tems que deviner, car on les empêche de voir autant qu'on peut, ils voient à demi, ils devinent mal, répandent de faux bruits, et souvent des bruits injurieux. On a vu de ces caquets brouiller des amis, désunir des familles, ruiner des fortunes, et causer des meurtres.

On

On voit quelquefois des gens, à qui la curiosité pour les choses naturelles a causé bien du mal et de l'inquiétude. Les uns se sont appliqués à des recherches ruineuses, entre lesquels il y en a qui ont fait des découvertes utiles. Les autres ont rêvé nuit et jour, pour découvrir et expliquer des choses, qu'il semble que l'homme ne découvrira et ne comprendra jamais. Et quelque vastes que soient les connoissances humaines, elles sont cependant resserrées dans un cercle assez étroit, par des abîmes impénétrables; p. ex. nous connoissons bien jusqu'à un certain point, la construction de notre corps, c. à d. les grandes parties dont il est composé. Mais nous ne connoissons, ni la texture interne de ces parties, ni le principe de leur action, ni comment les alimens que nous prenons, se transforment en ces diverses parties dures et molles, liquides et solides. Nous connoissons bien la surface de la terre, mais non sa construction intérieure; s'il y a un feu perpétuel dans ses entrailles, comment elle forme les pierres et les métaux; enfin ce seroit une chose infinie de dire tout ce que nous ne pouvons pénétrer, car nous ne connoissons de toutes choses, tout au plus que la surface, et les parties les plus aparentes, l'organisation, la texture, le jeu intérieur, la vie, le mouvement, sont pour nous des mystères inexplicables. On a vu des gens, qui vouloient franchir ces

ces bornes, perdre le sens, pour avoir trop appliqué leur esprit. La curiosité nuit aussi à ceux, qui veulent embrasser trop de matière; ils ne connoissent rien; le trop d'objets confond leurs idées.

Il n'y a peut-être pas un homme, dans tous les pays où il y a des riches, qui n'ait désiré des richesses, au moins une fois en sa vie. Ceux en qui ce désir n'est pas une passion, sont éguillonnés par lui, et s'appliquent à un travail utile et honnête, à une économie prudente; et ils parviennent ordinairement, non pas au terme désiré, mais à une fortune convenable à leur état, à moins que des accidens n'y mettent obstacle. Ceux en qui ce désir va jusqu'à l'inquiétude ou la passion, ont beaucoup à souffrir; car il est bien rare, qu'ils puissent l'assouvir, d'autant plus que le désir s'accroît en même tems que la richesse. Celui qui a commencé par désirer mille écus, en désirera bientôt dix mille, après avoir obtenu les premiers; après ceux-ci viendront les cent mille, puis les millions, et puis toujours davantage, si les acquisitions continuent.

Ces personnes avides ne pouvant guères se satisfaire par des voyes honnêtes, donnent dans des moyens illicites, les usures criantes, les injustices, les vols, et toutes sortes de pratiques criminelles, jusqu'à ce que leur conduite parviene à la

Q

connois-

connoissance du Magistrat, qui les punit. L'avidité les rend avarés; ils craignent de se procurer les choses les plus nécessaires; ils vivent misérablement au milieu des richesses. La moindre perte les rend malheureux.

Il arrive quelquefois, que des gens font tout à coup une grande fortune inattendue, soit par héritage, soit à quelque jeu, comme la lotterie, soit qu'ils trouvent quelque somme considérable, soit enfin que les circonstances du tems les favorisent. Ainsi quelques pauvres artisans dans une certaine ville gagnèrent chacun quelques milliers d'écus à la lotterie, et une servante angloise encore davantage; une pauvre vieille trouva une bourse de trois cens écus, en creusant du sable; un pauvre Anglois fit un gros héritage; un fermier fait une bonne recolte durant la cherté; des artisans ont un prompt débit de leur ouvrage, comme ceux qui travaillent pour les armées durant une guerre. Mais rarement ces fortunes rapides sont durables: parce qu'elles portent les gens, qui n'ont pas l'usage des richesses à des folies ruineuses. Ces gens n'ayant jamais vu que de très petites sommes, sont éblouis par ces bourses d'or, et il leur semble qu'elles sont inépuisables. Tous ceux dont je viens de parler finirent mal. Les artisans qui avoient gagné à la lotterie, quittèrent leur travail, firent bonne chère, et devinrent bien

bien plus misérables qu' auparavant, ayant pris gout à la fainéantise et aux délicatesses; l'héritier en fit autant; la servante se pendit de surprise; la vieille devint folle, et il fallut l'enfermer. Les autres donnent ordinairement dans la bonne chère, le luxe, la négligence de leurs affaires, et les biens s'en vont allés vite.

Il s'est trouvé quelques personnes, qui ont méprisé les richesses, sachant qu'on peut être content sans elles, et qu'elles jettent quelquefois dans l'embarras. Tels ont été dans les anciens tems Solon, Socrate, Diogène, Camille, Fabricius; tels furent encore Jesus et ses disciples. On leur offrit des richesses, mais ils les refusèrent constamment.

Le desir d'être estimé et honoré est un des principaux penchans de l'homme. S'il n'est pas inné, du moins trouve-t-il en nous des dispositions faciles. Les plus tendres enfans sont sensibles au blâme et à la louange. Cet honneur n'est pas une chimère, car les hommes ont des égards pour ceux qu'ils estiment et qu'ils honorent; ils leur cèdent des avantages, ils sont disposés à leur rendre des services. Au lieu qu'ils négligent ceux qui leur sont indifférens, et qu'ils offensent ceux qu'ils méprisent.

Les hommes accordent leur estime à diverses choses, selon les idées qu'ils s'en font. Ceux qui regardent les richesses

Q 2

comme

comme le bien principal, estiment les hommes à proportion de leurs richesses. Ceux qui aiment la parure, estiment les gens bien parés. D'autres accordent beaucoup d'honneur à un beau visage; celui qui estime le savoir, respecte le savant: et d'autres estiment les hommes, à proportion de l'utilité qu'ils procurent par leur industrie et leur labeur, et de la confiance qu'on peut mettre en leur probité. Les professions qui s'attirent le plus d'égards sont presque par tout, non les plus nécessaires, mais celles qui conduisent à quelque fortune, au lieu que les premières sont souvent méprisées. Ainsi l'horloger, l'orfèvre, le perruquier, le brodeur, jouissent de plus d'estime que le laboureur, le charpentier ou le forgeron. C'est qu'ordinairement ces derniers sont pauvres, et que leurs mœurs sont grossières et désagréables. Les peuples policés sont si délicats, qu'ils préfèrent des colifichets agréables à l'utilité rustique.

Ainsi le grand nombre cherche à se faire estimer par la parure, par tout ce qui peut lui donner un air de richesse. Ils parlent de sommes considérables, de repas somptueux; ils cachent leur misère ou leur médiocrité sous des apparences et des discours pompeux. Il y en a beaucoup, qui pour avoir un habit ou une coëffure à la mode, s'épargnent le pain sec; d'autres ont des habits de soie et manquent de lin-
ge,

ge, préférant le brillant au nécessaire. Ne pouvant avoir des bijoux d'or, des pierres précieuses, ou des perles; ils en mettent d'argent doré, de verre et de cire, qui ressemblent aux autres. Un pauvre jeune homme n'ayant point de montre, attacha un cordon et une clef de montre à une boete de fer blanc, et étaloit le cordon, avec autant de soin, qu'il cachoit la prétendue montre. Il fut bien attrapé un jour, qu'on lui demanda l'heure en nombreuse compagnie. Aucun de ces gens ne se laissera voir dans son négligé, ou à sa table, de peur de découvrir sa misère. Ces pauvres gens sont souvent exposés à rougir, lorsque leur indigence perce, et on en rit sous cape. Ils se jettent dans de folles dépenses pour se soutenir, et finissent par la dernière misère, sans trouver beaucoup de compassion. Les Nègres mêmes avec leurs haillons, veulent paroître riches; ils portent à la ceinture un gros troufseau de clefs, comme s'ils avoient beaucoup de coffres. On dit que l'espagnol vend sa chemise pour avoir du pain, et garde son épée.

D'autres, et surtout les femmes, mettent leur mérite dans la beauté; de là tant de parures incommodés. De là ces longues jupes, ces baleines, ces corps à lacer, qui cachent les difformités des jambes, des hanches et des épaules. On dit que les Dames dans le grand monde, mettent tous

246 SECT. V. De l'ame et de ses facultés.

les jours plusieurs heures à leur toilette. Ces Dames n'ont pas le tems de s'appliquer à des choses utiles, elles négligent leur maison, et font des dépenses outrées en parures. Après tout on distingue toujours une belle personne d'une laide; on se moque de celle-ci; et on plaint l'autre, de se rendre moins agréable, par une parure gênante, qui gâte sa beauté. On sait que les peuples barbares se peignent en diverses couleurs, et se chargent les membres d'anneaux, de coquillages et de grains de verre.

Il y a des gens qui mettent leur honneur à être nés de parens distingués par leur naissance, leurs titres ou leurs charges; ou le paroître. Il y a bien des gens, p. ex. qui se font passer pour gentilshommes, pour barons et pour comtes, là où on ne les connoit pas. Peu avouent qu'ils sont fils d'un artisan. Cela leur sert jusqu'à ce qu'ils soient connus, les uns par leurs mauvaises mœurs et les autres par ce qu'ils sont. On dit du premier: *C'est dommage que ce misérable soit fils de si honnêtes gens*; et de l'autre: *c'est un sot et un menteur*; et on les chasse tous deux. On estime ceux qui étant nés de parens pauvres et de basse condition, sans le renier, sont parvenus à un meilleur état; parce qu'on pense, qu'il leur a fallu beaucoup de mérite, d'habileté et d'application.

On

On voit des gens, surtout dans la jeunesse, se faire un honneur de manger plus que quatre, ou de boire à l'excès. On trouve dans l'histoire, que Cyrus le jeune, voulant se faire estimer des Lacédémoniens, pour obtenir leur secours, leur vanta entre ses autres bonnes qualités, celle de savoir porter plus de vin, qu'un homme de son pays. Quelques peuples des bords du Niger se défient, à qui avalera le plus gros tourteau de ris, et se piquent de l'honneur de la victoire. D'autres mettent leur gloire dans la force de leur bras, dans l'agilité de leur course, dans la vigueur de leurs poumons. Cela est réellement avantageux. Mais ceci ne l'est guères.

Plusieurs hommes, et bon nombre de femmes font parade de délicatesse, jusqu'à affecter de ne pouvoir toucher ceci ou cela, de ne pouvoir marcher un quart d'heure sans fatigue, ni soulever la moindre bagatelle; de craindre le chaud et le froid, de tomber en foiblesse à la vue d'une grenouille, d'une fourmi, ou d'une araignée: une odeur désagréable suffit pour les déconcerter.

Il s'en trouve aussi, qui ne cherchent à se faire estimer, que par leur capacité, leur savoir, leur bonne conduite, et négligent le reste. Ils sont estimés de ceux qui connoissent et qui aiment leur mérite. Mais ils rencontrent aussi bien des gens,

Q 4

qui

qui ne le reconnoitront pas, et ne se donneront pas la peine de le connoitre; car le plus grand nombre juge sur l'apparence, l'habit, les manières. Ceux qui réussissent le mieux, sont ceux qui à la capacité et la sagesse, joignent un extérieur et des manières agréables.

La louange est un témoignage d'estime; tous les hommes l'aiment, et c'est un moyen de gagner leur amitié, que de les louer. Aussi y a-t-il des gens qui louent tout, et qui font semblant de s'extasier à des bagatelles; ils louent un ruban, l'air de santé d'un visage, quelquefois malade. Ce qu'ils en font, n'est pas par conviction, mais pour s'insinuer, ou par bonté d'ame, afin de faire plaisir, ou par habitude. Souvent ces donneurs de louanges blâment et se moquent dans l'absence. En général, les hommes ont beaucoup de penchant à la censure. Il y en a qui sont si avides de louanges, qu'ils parlent perpétuellement de ce qu'ils ont fait et dit de louable à leur avis. On ne les aime guères, et on les accuse de vanterie. D'autres font semblant de se blâmer, dans l'intention, à ce qu'on croit, d'être contredits et loués. On se moque de cet artifice; et les plus prudents disent, qu'il vaut mieux ne point du tout parler de soi. Ceux qui ont des vices, dont ils craignent, qu'ils leur tournent à honte, ont grand soin de les cacher. La plupart riroient si on les accusoit de l'être enivres,

enivrés, et tourneroient l'affaire en badinage; qui seroient fort offensés, et croiroient leur honneur blessé, si on leur disoit, qu'ils sont bossus ou pauvres.

Tout le monde blâme et loue, et souvent sans connoissance: tel loue la beauté d'une pièce de musique, qui ne connoit pas une note, ou qui a caquetté pendant le concert. Un autre loue un discours, un livre, un ouvrage qu'il a vu en passant, et dont il ne connoit point le mérite. Un autre encore loue un tableau, et n'a aucune idée de la peinture. Le blâme se distribue de même. Chés les uns c'est l'amitié ou la haine qui parle, chés d'autres, c'est l'envie de passer pour connoisseurs.

Il y a une sorte d'honneur fort à la mode chés les gentilshommes, et qui a passé aux plus basses classes du peuple; c'est que les hommes se piquent de ne pas souffrir la moindre injure, la moindre marque de mépris, le plus léger démenti. Ils regardent tout cela comme autant d'affronts mortels à l'honneur, et ils se croient obligés de soutenir ce dernier, en battant et en se faisant battre; les gentilshommes à coups d'épée ou de pistolet, et les roturiers à coups de poing ou de bâton. Le gentilhomme croit son honneur rétabli quand il a le flanc percé ou les doigts emportés; et le bourgeois, quand il a l'oeil poché, ou des contusions à la tête.

Tous les hommes aiment la société; les plus petits enfans se réjouissent de voir des enfans de leur âge. Nous cherchons à gagner l'amitié de nos semblables. Les moyens en sont à peu près les mêmes, que ceux qui nous attirent leur estime. L'amitié demande de plus de la convenance d'humeurs et de caractère, de la confiance et des services mutuels. Ce goût pour la société, nous fait chercher dans nos promenades les lieux publics, les cabarets, les caffés. Il réjouit l'homme prudent; le jeune étourdi y trouve la négligence, un jeu ruineux, la débauche et le vice. Les femmes ne fréquentent pas ordinairement les lieux publics; elles s'en dédommagent dans les visites. On trouve quelquefois des hommes qui fuient la société, mais ce n'est guères que dans l'extrême vieillesse, ou après quelque chagrin violent. On aime surtout les sociétés des deux sexes. Ceux qui se lient aisément, sont en danger de se lier avec des gens de mauvaises moeurs, et d'être séduits par eux. Les riches, les gens en place, ont beaucoup d'amis; on s'empresse autour d'eux, parce qu'ils ont une bonne table, qu'ils font des présens, qu'ils peuvent donner des charges, ou servir dans un procès. Mais si l'homme riche se ruine, ou que l'homme en place soit démis de sa charge, ces amis se dispersent. On a vu des amis, qui ont exposé leur vie pour leurs amis. Cela est très rare. On en

a vu davantage qui ont demandé à leurs amis des services injustes, et se sont offensés du refus. On en voit qui accordent tout à leurs amis, ne pouvant résister à leurs sollicitations, et ayant de préjugé qu'il faut tout faire en amitié. On appelle assés légèrement amis de simples connoissances, des amis de plaisir. On dit, qu'on ne reconnoit l'ami qu'au besoin.

Les hommes ont un penchant naturel et peut-être invincible à l'imitation. On le voit dans les enfans au berceau; et les hommes faits font ce qu'ils voient faire aux autres. De là vient, que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. Enfans et hommes, tous excusent leurs fautes en disant: Cela se fait souvent: Un tel l'a fait avant moi. Ceux qu'on imite le plus, sont ceux qu'on aime, ou qu'on estime. Ainsi le peuple imite les Grands, et se ruine en faisant le singe; ainsi les enfans aiment à jouer à la Madame, aux visites, à faire des révérences. Dans les pays guerriers, les polissons s'amaillent par troupes, ont des drapeaux, font des marches, et se cassent la tête à coups de pierres et de bâtons. L'imitation est un moyen facile de se conduire; on a plutôt vu ce que font les autres, qu'on n'a examiné ce qu'il est bon de faire. Mais comme les exemples sont bons et mauvais, on risque souvent de mal faire par imitation.

Aussi

252 SECT. V. De l'ame et de ses facultés.

Aussi y a t-il bien des gens qui se corrompent par elle. Les imitateurs sont surtout les jeunes gens, les personnes qui n'ont pas allés de connoissance pour se conduire, et ceux qui veulent flatter quelqu'un, en prenant ses actions pour modèle. On croit quelquefois, en imitant certaines personnes qu'on respecte, s'égalier à elles. Ainsi les enfans imitent leurs parens, les domestiques prennent les gestes, les tons, les manières de leurs maitres. Les courtisans d'Alexandre panchoient la tête, parce qu'Alexandre la panchoit. Or dans cette imitation, c'est ordinairement sur les défauts qu'on se modèle, parce qu'ils frappent davantage, et qu'ils sont faciles à attraper. On a bien plutôt fait de marcher de travers comme un habile homme, que d'être aussi savant que lui.

Dès la première enfance nos coeurs sont ouverts à la compassion; un enfant crië, parce qu'il en entend crier un autre. Personne ne peut voir souffrir sans être ému, et sans être porté à soulager celui qui souffre. Cette disposition soulage beaucoup les pauvres, les malades, leur donne du secours, ou tout au moins de la consolation. Les personnes accoutumées au spectacle de la misère et des douleurs, comme les gens qui desservent les hôpitaux, les géoliers, y sont moins sensibles. On voit aussi quelquefois des hommes, qui paroissent ne point connoitre la compassion; ils
font

font rares. Les passions, comme la colère, la vengeance, la haine, l'envie étouffent quelquefois ce sentiment, et inspirent la cruauté. Il y a même des cas où les hommes n'oseroient écouter leur compassion. Ainsi le père qui châtie son enfant pour le corriger; le magistrat chargé de punir les malfaiteurs, pour maintenir le repos et le bonheur public, le chirurgien, prêt à faire une opération douloureuse, pour sauver la vie à un homme, ne peuvent s'abandonner à la compassion, qui leur rend leur devoir si difficile. Les enfans paroissent quelquefois cruels; c'est en partie leur ignorance, qui leur cache le mal qu'ils font, et en partie leur légèreté, qui ne leur permet pas de le connoître. Les animaux les plus exposés à leurs mauvais traitemens, sont ceux qui ne donnent point de signes frappans de douleur, qui manquent de voix, comme les insectes. Les montagnards de Labrador tuent leurs pères parvenus à la caducité, par compassion, et pour leur épargner les maux et les langueurs de l'âge.

CHAP. III.

De l'habitude.

L'habitude a un grand pouvoir sur nous; elle nous rend faciles des exercices difficiles en eux-mêmes, et au premier abord. C'est par elle qu'on parvient à lire, à écrire
rapide-

rapidement, à toucher le clavecin, à courir, à soutenir un travail pénible une journée entière, à plier notre corps, nos membres de telle manière que nous voulons. Elle donne de la souplesse à tous nos membres, et de la facilité à toutes nos actions. C'est elle qui met une différence si considérable entre l'enfant et l'homme, le maître et l'apprentif, l'homme cultivé et l'homme brut; c'est elle qui introduit cette justesse, cette rapidité dans les évolutions militaires; cette légèreté dans les mouvemens du danseur, cette fermeté et cette liberté dans l'attitude du cavalier. Nos yeux, nos oreilles, tous nos sens se forment par elle.

L'habitude adoucit toutes les impressions fâcheuses. Le bruit, les mauvaises odeurs, la peine, le travail, la douleur même, la faim, la soif, la pauvreté, les haillons, en un mot, tous les maux deviennent supportables par l'habitude. C'est elle qui nous fait supporter toutes les entraves de nos vêtemens incommodes. Elle nous attache à tout, au sol, aux hommes, aux choses. Par elle le Groenlandois et le Lappon préfèrent hautement leurs glaces et leurs neiges, à nos champs et à nos prairies; leurs cabanes à nos maisons, et leur poisson huileux à nos ragouts. De là vient cet attachement singulier pour le pays natal, qui fait que les hommes soupirent après la patrie, languissent, séchent, tombent malades,

lades, et meurent chés l'étranger, quoique leur patrie soit souvent fort inférieure à ces autres contrées, et qu'ils ne puissent pas espérer de retrouver dans la première, ce qu'ils sont tout prêts à perdre dans les lieux où ils se trouvent. Cette habitude a tant de force, qu'elle nous fait penser avec une sorte de regret aux lieux, où nous avons habité autrefois, même sans trop de contentement. Nous aimons beaucoup à revoir les personnes que nous avons fréquentées autrefois, surtout dans notre jeunesse, quoique nous n'en ayons pas fait grand cas. C'est ce qui rend les séparations si désagréables.

On voit des personnes qui attachent à un vêtement, à un meuble, à un livre, un prix qu'ils n'ont pas; mais ces choses leur sont devenues chères, par une longue habitude. De là vient, que les personnes âgées racontent avec tant de plaisir l'histoire de leur tems, c. à d. les événemens auxquels ils sont accoutumés de penser, qu'ils aiment les chansons, les danses, les usages d'autrefois, et qu'ils ont tant de peine à goûter les nouveautés.

L'habitude nous accoutume au bien, et nous en ôte le sentiment. Un pauvre homme qui boit rarement une goutte de vin, le boit avec délices; le riche qui boit tous les jours des vins exquis, en fait peu de cas. Le convalescent goûte la santé, l'homme

me sain ne la sent point. Le sentiment du convalescent s'affoiblira bientôt, et si le pauvre se voit en état d'avoir du vin tous les jours, il perdra une grande partie du plaisir qu'il avoit à le boire. Voilà pour quoi c'est en vain, que les desirs de l'homme sont quelquefois remplis, il se lasse bientôt de ce qui l'a d'abord charmé, et il forme des desirs nouveaux.

Mais en même tems que l'habitude nous rend les choses insipides, elle nous y assujettit tellement, que nous ne pouvons plus nous en passer qu'avec peine. Cet homme accoutumé au vin, le boit sans plaisir et ne peut y renoncer. Cet usage étoit d'abord une volupté, à présent c'est un besoin fâcheux. Mais la force de l'habitude va plus loin. Elle nous assujettit à des besoins factices, elle nous rend nécessaires des inutilités. L'usage du tabac est un de ces besoins singuliers, dont on ne voit ni la raison, ni l'utilité, ni l'agrément; et cependant la sujettion y est si forte, que la privation en feroit un véritable tourment. C'est sans doute à l'habitude plutôt qu'au plaisir, ou à son excellence, que le café doit sa vogue prodigieuse. Bien des gens ne peuvent, disent-ils, boire de l'eau; c'est qu'ils se sont trop accoutumés à d'autres boissons.

L'histoire rapporte que Mithridate, Roi d'une partie de l'Asie, s'étoit tellement habitué au poison, que voulant enfin s'em-
poi-

poisonner, il ne put y réussir. L'habitude de boire du vin, fait qu'on en peut supporter des quantités incroyables. L'Arabe marche nuds pieds dans ses sables brûlans, où nos voyageurs ont peine à se foutenir avec une forte chaussure. Le Groenlandois marche sur ses neiges comme nous sur nos prairies. Le soldat se fait à la fatigue dans une longue guerre, et retourné dans les villes, il en supporte à peine l'air renfermé; la chambre, les lits l'inquiètent. Le voyageur se fait aussi; plus son voyage est long, plus il trouve de forces. Il n'y a que le premier pas qui coute, dit-on. Celui qui voit la tempête de sa fenêtre plaint ceux qui sont à la campagne; et le voyageur mouillé jusqu'aux os, ne sent pas la moitié de ce que l'autre imagine. Il en est de même du vice comme de toutes les autres habitudes. Les premiers désordres coutent, comme les premiers efforts et les premiers maux, et on se familiarise bientôt avec les uns, tout comme avec les autres. Tout au contraire la nouveauté frappe, réveille, séduit; mais dès qu'elle a perdu sa première pointe, on en revient à l'habitude.

L'assiduité au travail, l'ordre, l'économie, la sobriété, la régularité à son devoir, la vigilance, sont le plus souvent l'effet de l'habitude. Une bonne habitude porte le nom de vertu, et une mauvaise celui de vice. La gaieté même, la résolution,

R

le courage, coulent ordinairement de la même source et naissent de l'habitude d'être content, de penser pour soi-même, et de voir le danger. Enfin toutes les dispositions tirent une grande force de l'habitude. L'ivrognerie, la gourmandise, la goinfreterie, ne sont que de pures habitudes, non plus que la fureur du jeu.

CHAP. IV.

Suite des penchans.

La grossièreté des manières vient du défaut d'éducation et de conversation avec les gens polis. Les hommes sont fort sensibles à la grossièreté; une révérence omise ou mal-faite, peut nuire même à la vertu. Il y a pourtant des gens qui affectent la grossièreté et la rudesse: en voici la raison: Bien des gens polis sont fripons; et les plus fripons affectent une politesse excessive, pour cacher leur malice et s'insinuer; ils caressent, ils flattent, ils font de grands complimens et de profondes révérences. Ces autres, qui sont réellement vertueux, ou qui veulent passer pour l'être, abhorrent cette politesse fautive, ou en font le semblant, et donnent dans une sorte de rudesse, ou même de grossièreté, qu'ils honorent du nom de franchise. Cette prétendue franchise, n'est quelquefois aussi que de l'humeur. On distingue fort bien
la

la vraye franchise de la grossièreté et de l'affectation. Elle consiste à dire ingénument une vérité désagréable, quand on y est appellé, mais avec douceur et ménagement. Un homme, p. ex. entend accuser faussement quelqu'un; il fait la vérité, il la dit. quoiqu' il sache, que les gens n'aiment pas à être démentis; mais il ne donne pas un démenti grossier. L'affectation et la grossièreté disent des choses désagréables sans nécessité, sans trop s'enquérir de la vérité, et surtout sans ménagement dans les expressions. D'un autre côté la flatterie ne réussit guères qu' auprès des jeunes gens, qui ne savent pas qu' on peut mentir pour plaire et pour tromper.

Il y a des hommes, qui ont une telle habitude de mentir, qu' ils mentent, non pour l'utilité qui leur en revient, ou par plaisir, mais par besoin, comme ils prennent du tabac. Ils mentent à tous propos, sur les choses les plus indifférentes. Cela vient d'une mauvaise habitude, prise ordinairement dans la jeunesse. Ces gens s'exposent aux suites les plus fâcheuses de leur vice. Ils deviennent le jouet et la risée de tous; on ne met aucune confiance en leurs discours, on ne compte nullement sur leur parole; on se garde bien de leur prêter; la vérité dans leur bouche ne trouve aucune créance. Aussi les gens prudeus évitent le mensonge avec soin, ils aiment

R 2

mieux

mieux avouer une vérité, qui leur est fâcheuse, que de se sauver par le mensonge. Ils y gagnent. La vérité leur attire un court déplaisir; mais elle donne à tous leurs discours de l'autorité et de la créance, et leur simple parole suffit après cela: ils jouissent de l'estime de tous.

Les mensonges ont fait imaginer des moyens de s'assurer de la vérité. Ce sont des attestations fortes. Les personnes véridiques refusent de s'en servir, leur simple parole suffit. Cependant il y en a qui en abusent étrangement par habitude; ils ne disent rien qu'ils n'assurent sur leur foi, sur leur honneur, sur leur ame. Ces gens encourent le soupçon de mensonge. Voici comme on pense d'eux: Un homme qui ne ment point fait qu'on le croit, parce qu'il le mérite, et se contente d'une simple affirmation, le reste étant superflu. Celui-ci proteste, il craint donc qu'on ne le croye pas, il faut donc qu'il sente qu'il ne mérite pas d'être cru, et qu'il se fache menteur; c'est pourquoi il veut nous arracher notre créance à force de protestations.

Un homme qui a toujours été à son aise, qui n'a jamais souffert de peine ni de mal, qu'on a toujours aidé, servi; contracte une sorte de mollesse et de foiblesse, qui lui fait craindre tout effort, toute incommodité, et tout sentiment désagréable dans les autres, qui produiroit en lui des senti-
mens

mens semblables. De là naissent la pusillanimité, la timidité, la crainte, le soupçon et une molle complaisance.

Le mot de pusillanime signifie une ame foible, comme celle d'un petit enfant. On désigne par là ces gens, qui n'osent rien entreprendre, craignant de ne point réussir et de manquer de force. Leur devise est: Je ne saurois; je n'en viendrai jamais à bout; comment pourrois je faire cela? En effet ils ne réussissent à rien, parce qu'ils n'entreprennent rien; ou s'ils entreprennent, c'est avec tant de crainte, tant de lâcheté, que rien ne peut réussir. Ils n'emploient point de force, parce que la crainte la leur ôte, ou les empêche de la déployer. On peut les comparer à une bouteille de bon vin, qu'on n'ouvre jamais de peur que le vin ne se perde. Ils n'osent se présenter devant un inconnu, ni solliciter, ni résister aux volontés de quelqu'un; ils craignent de déplaire, un mot les déconcerte. Aussi peut-on faire d'eux, ce qu'on veut, il n'y a qu'à les effrayer, et rien n'est plus facile. Ces pauvres gens sont exposés ainsi à négliger leurs avantages, à perdre leurs droits, et à se faire grand tort. Un méchant pourra les porter à faire du mal; ils ne savent rien refuser, les sollicitations les importunent, le bruit leur pèse; ils ne peuvent soutenir le mécontentement ni les reproches.

La mollesse rend un homme incapable de supporter la vue des maux et de la douleur. Il y a bien des gens qui en voyant un enfant tomber, une personne attaquée, ou exposée à quelque danger sont si émus, qu'ils s'écrient, détournent les yeux et prennent la fuite. Ils ne feront point de visite à un malade, pour ne pas voir ses douleurs, ni à une veuve, de peur d'entendre ses plaintes, qui leur déchirent le coeur. Le moindre accident qui leur arrive à eux-mêmes les atterre; la tête leur tourne, l'effroi les aveugle, ils sont perdus ne voyant pas les ressources qu'ils ont sous la main.

La crainte est un des effets les plus fâcheux de cette mollesse. Tout ce qui a quelque apparence de peine ou de danger effraye ceux qui y sont sujets. La moindre élévation, un pont un peu étroit, les fait trembler. Mais encore y a-t-il ici quelque danger. On voit des gens qui poussent leur crainte plus loin; un lézard, une araignée, une grenouille, le bruit d'un fouet, ou d'un pistolet, les fait fuir. Les ténèbres les mettent dans des tranfes; un bruit léger, un éclair les troublent. Ces pauvres gens sont malheureux, car ils ont à tout moment des sujets de frayeur; il se fait sans cesse quelque bruit; les nuits d'hyver sont longues, les lumières viennent à s'éteindre, on frappe à la porte ou au volet, un chat descend l'escalier, un morceau de
bois

bois pourri vient à reluire, une poutre, un meuble de bois craque; une fouris siffle, une chauve fouris donne contre une vitre. Or la crainte, outre qu'elle est très désagréable par elle-même, fait de tristes ravages; des fièvres chaudes, des transports au cerveau, des aliénations d'esprit, des convulsions, la mort, en font des effets assés fréquens. Un homme effrayé ne peut absolument pas s'assurer de la vérité, la peur lui fascine les yeux, et d'ailleurs il les détourne, il craint de les ouvrir, il s'enveloppe dans ses couvertures. Il se forge donc des monstres où il n'y en a point, et tremble quand tout est tranquille. Son imagination toute remplie de fantômes sinistres, ne lui laisse aucun repos. Si le danger est réel, il est perdu. Un homme qui craint l'eau, est mort s'il tombe dans un ruisseau, un homme hardi se jette dans le Rhin, et le traverse à la nage. Cette crainte est un pur effet de la mollesse. Elle est difficile à guérir, mais on peut lui ôter quelque chose de sa force nuisible. Il faut tâcher seulement de ne pas s'écrier, de ne faire aucun mouvement. Ces mouvemens et ces cris augmentent l'agitation du sang et la force de l'imagination, et par conséquent la frayeur.

Les gens timides sont soupçonneux, ils craignent toujours qu'on ne les méprise, qu'on ne se moque d'eux. C'est le cas des fous. Ces soupçons les inquiètent, les

troublent. Le moindre oubli de la part de leurs amis, ou de ceux qu'ils fréquentent, leur paroît un mépris, ils s'en offensent; les voilà mécontents, irrités. Car ces personnes si molles, si foibles, quand il s'agit de résister, qui craignent tout, sont les plus sujettes à la colère. Ils sont comparables à un homme qui a des blessures: le moindre choc qu'un autre ne sent pas, lui cause des douleurs. Ce qui ne touche pas un homme ferme et hardi, blesse et irrite un enfant et un homme timide et foible. Voilà pourquoi un malade s'irrite plus aisément qu'un homme en fanté.

Cette perpétuelle inquiétude ôte la gaieté et inspire la tristesse; celle-ci produit l'humeur et le caprice. L'humeur est un état de foiblesse, où l'on s'irrite des moindres choses, et où il semble même qu'on cherche des sujets de colère. Le caprice est une fantaisie déraisonnable et changeante, à laquelle on veut que les autres se conforment. Ceux qui ont de l'humeur et des caprices sont bien fâcheux; les premiers s'offensent des choses les plus innocentes; les seconds veulent qu'on les devine, et s'irritent quand on ne s'empresse pas à les deviner et à les satisfaire; ce qui est fort difficile, parce qu'ils changent à tout moment de fantaisie. Les malades, les petits enfans gâtés sont fort sujets à l'humeur et au caprice; la foiblesse
et

et la sensibilité des premiers, l'imbécillité et l'impuissance des seconds, en sont les causes. Les personnes affligées, chagrines et les gens ivres y ont de grandes dispositions. Ceux qui sont occupés de méditations profondes et difficiles, s'irritent aisément de tout ce qui les interrompt.

L'humeur produit la contradiction. On trouve des gens qui contredisent aux choses les plus vraies et les plus claires, et dont on ne peut pas douter qu'ils ne les croient. C'est qu'ils cherchent à offenser. Il est pourtant vrai que ce n'est ici que le petit nombre des contredifans. La plupart contredisent par étourderie, par ignorance, quelquefois pour faire croire, qu'ils s'entendent aux choses dont il s'agit. Il y en a peut-être, en qui c'est une pure habitude.

De la foiblesse naît le mécontentement, et celui-ci engendre l'envie. L'envie est le chagrin de voir, que d'autres possèdent des biens, dont on se croit privé. On trouve bien des gens, qui pensent avoir des droits à tout, et qui s'affligent et s'offensent lorsqu'un autre obtient ce qu'ils prétendent. Ce défaut vient de l'ignorance des droits communs et des bornes des droits propres; et de l'habitude.

Un autre effet de cette foiblesse, c'est d'exiger des services de tout le monde, sans en vouloir rendre. C'est précisément une disposition d'enfant. L'enfant a raison, car

il a besoin d'être servi et il est incapable de servir. Par toutes ces raisons, les personnes foibles sont peu aimées, parce qu'elles se rendent incommodés et importunes; on les évite.

On peut se guérir de cette foiblesse en aprenant à connoître ses forces, en les exerçant et en pensant, que les autres ont sur nous les mêmes droits, que nous prétendons sur eux. C'est à quoi cette sorte de gens ne pense guères. Ils aiment à railler, à se moquer des fautes, des défauts des autres; ils raillent rudement et d'une manière offensante, et si on les raille à leur tour, ils s'irritent et disent des impertinences.

La foiblesse qui veut toujours des apuis, et des secours, et le desir de jouir, donnent naissance aux desirs insatiables. Un homme qui fait se servir et se pourvoir lui-même, est bientôt content; mais celui qui manque de force et d'adresse n'a jamais allés.

La paresse est aussi un de fruits de la foiblesse; c'est la difficulté du travail qui en inspire le dégoût. On peut la vaincre par l'application et l'exercice. Elle a encore d'autres causes; 1. l'habitude, ou plutôt le défaut d'habitude d'un travail ordinaire, et d'une application réglée: 2. la disconvenance de nos forces avec notre genre de vie: 3. le gout du plaisir. Les paresseux sont tous fort à plaindre; ils tombent dans
la

la misère, dans l'ennui et dans le désordre; le mépris les poursuit; quelquefois ils s'adonnent aux crimes, et font une fin finistre.

La négligence ressemble beaucoup à la paresse, et l'accompagne toujours: elle consiste dans l'oubli du devoir et de l'ordre. Il y a bien des gens qui sont négligens, qui laissent trainer leurs hardes et leurs autres affaires; ce n'est pas qu'ils soient paresseux, mais c'est qu'ils sont chargés d'autres occupations, qui leur font négliger ceci. On n'attend pas des hommes cette sorte d'ordre, au contraire on craint ordinairement qu'un homme, qui a cet esprit minucieux, ne néglige des affaires plus importantes. Cela est quelquefois vrai, et quelquefois faux. La régularité dans le détail de la maison est l'affaire des femmes.

La paresse et la négligence entraînent la malpropreté; c'est un pur vice d'habitude, car la propreté devient un vrai besoin, quand on s'y est habitué. La malpropreté est dégoûtante, celle de la personne est malsaine, et celle des affaires est ruineuse.

La présomption est la trop haute opinion qu'on a de soi. Le présomptueux se croit capable de tout; il a plus de force, plus d'adresse, plus d'habileté; il est plus savant que tout autre. On voit bien que ce vice vient, de l'ignorance de ses forces, comparées aux difficultés, et à celles des autres.

autres. Aussi ce sont précisément, les jeunes gens sans expérience, qui sont le plus présomptueux. Les gens qui se sont essayés, perdent la présomption. D'un autre côté, c'est le sentiment des forces, qui inspire ces sentimens; voilà pourquoi un fou et un homme ivre sont si présomptueux et si entreprenans; la chaleur de l'imagination ou du vin exalte leurs forces pour un moment; ils les sentent et se croient invincibles.

Une confiance raisonnable en nos forces nous inspire le courage d'entreprendre, et de ne pas nous rebuter par les difficultés. La présomption fait entreprendre des choses folles, impossibles. Cependant il faut bien prendre garde. Tel homme entreprend des choses étonnantes; il réussit sans un hazard favorable; il n'étoit donc ni présomptueux ni téméraire. La défiance en ses propres forces fait les coeurs foibles et pusillanimes.

Quand à la présomption se joint le mépris des autres, elle se change en orgueil; et l'orgueil devient hauteur, quand il se fait connoître par les discours et la conduite. Un homme hautain veut des préférences, des respects, des égards, dont il se dispense envers les autres.

Il y a bien des hommes qui ne veulent point flatter, qui refusent de faire des soumissions déplacées, qui ne veulent pas demander la justice comme une grace, ou
leurs

leurs droits comme une faveur; qui ne savent pas prier, supplier, pour obtenir quelque bienfait. On les taxe ordinairement d'orgueil; mais on se trompe; ils sont fiers, c. à d. qu'ils sentent, que tout homme doit respecter en soi l'humanité, et ne point l'avilir par des lâchetés. Socrate fut fier devant ses juges. Sa fierté lui couta la vie, mais elle lui attira l'estime de tous les gens de bien.

L'orgueil et la hauteur, qui se fondent sur des choses qui ne font pas le mérite réel, deviennent *vanité*. On appelle vain, ce qui n'est d'aucun usage. Un homme vain est, p. ex. celui qui se croit beaucoup meilleur que les autres, parce que son père lui a laissé des richesses, ou le titre de gentilhomme; ou parce qu'il a un habit magnifique: toutes choses qui n'ajoutent rien au mérite, quoiqu'elles s'attirent l'estime des hommes. Un homme bien vêtu, riche ou gentilhomme est plus fêté qu'un habile homme, ou qu'un homme vertueux. Il y a cependant bien des gens, qui savent distinguer et préférer hautement le mérite. Un Roi de France admettoit quelquefois un marchand à sa table, à cause de la grande habileté de cet homme dans le commerce. Ce marchand s'avisa de demander au Roi des lettres de noblesse, qui lui furent accordées. Le nouveau noble se présenta pour faire sa cour au Roi; mais celui-ci ne l'admit point, et lui fit dire: Je vous admettois
autre-

autrefois à ma table, parce que vous le méritiez, comme le premier homme de votre état; mais aujourd'hui que vous en êtes le dernier, vous n'êtes pas digne de cet honneur. Les personnes qui connoissent la foiblesse et l'incapacité d'un homme vain, le méprisent et se moquent de lui: chacun est d'autant moins disposé à l'aimer, qu'il choque tout le monde par son insolence. Les personnes qui ont du mérite, c. à d. de la capacité, ne sont ordinairement pas vaines; en sorte qu'on regarde la vanité, comme la marque d'un petit esprit sans mérite. Un Duc reprochoit un jour à un Cardinal, qu'il étoit fils d'un porcher. Sans doute, reprit l'autre; mais si votre père eût été porcher, vous le seriez encore.

La jeunesse n'est pas assés attentive à sa conduite, elle agit sans réflexion, c'est ce qu'on nomme étourderie. Il y a bien des personnes âgées entachées de ce vice. Un étourdi peut faire bien du mal. Les gens ont coutume de s'excuser sur leur étourderie, quand ils ont fait mal. Je n'y pensois pas, disent-ils. On a déjà mis le feu à des villes, et on s'est cassé la tête, en n'y pensant pas. L'étourdi fait des promesses, sans examiner s'il pourra les tenir; souvent elles passent ses forces, plus souvent elles ne pèsent qu'à sa paresse, une autrefois il les oublie; on ne peut pas y compter. Cet homme est méprisé, on rit de

de ses promesses. Le fripon promet dans le dessein de manquer de parole, et seulement pour parvenir à son but.

La légèreté ressemble beaucoup à l'étourderie; elle consiste à ne pas bien achever ce qu'on fait. Elle produit l'inconstance qui voltige d'un objet à l'autre.

L'irrésolution vient de ce qu'on ne fait pas distinguer et apprécier les avantages et les défauts des partis proposés; elle n'entreprend rien.

Les passions poussent l'homme à des excès surprenans, lui font franchir toutes les barrières, et le précipitent visiblement à sa perte. En voici un exemple. Un couvreur vint demander quelque avance à un homme qui lui en avoit déjà faites. Payez moi les premières, lui dit celui-ci, puis je vous en ferai de nouvelles. Vous ne voulez donc pas me donner de l'argent? Non. Eh bien, vous vous en repentirez. Il seroit difficile de deviner la vengeance qu'il prit. Il se pendit le soir aux échaffaudages de la maison de cet homme. Je le vis le lendemain matin; un homme vigoureux à genoux, le cou apuié simplement sur la corde, et étranglé. Cette vengeance étoit assés rude; l'échaffaudage entier étoit dévolu au bourreau, il y avoit des fraix à payer, et il falloit donner le salaire aux maçons, qui ne vouloient pas travailler sur un échaffaudage



faudage rendu infâme. Nous avons déjà parlé des ravages que les passions font dans la santé.

Cette violence des passions vient de ce qu'on s'est laissé aller à ses penchans, qu'on a contracté des habitudes. Si on y avoit résisté de bonne heure, on ne seroit pas exposé aux ravages des passions. Socrate, dit-on, étoit naturellement emporté; et ses efforts le firent parvenir à une modération dont on a peu d'exemples.

Les penchans, les passions sont les ressorts qui donnent à l'homme de l'activité. Un homme froid, est lâche et nonchalant.

CHAP. V.

Expression.

Nous exprimons nos pensées et nos affections de différentes manières. La douleur et la joye ont leurs cris; l'affliction pleure, et le plaisir rit. Le rire et le pleurer sont propres à l'homme.

On voit au visage et aux yeux d'un homme, s'il est en colère, s'il est triste, gai, s'il aime ou s'il hait, s'il a des desirs ou des répugnances. On y distingue même les habitudes et les vices. Le méchant, le fripon ont un visage désagréable; l'homme bon a les traits doux, l'oeil simple et ouvert, on le voit avec plaisir. Tous les

les vices enlaidissent le visage ; au lieu que les sentimens doux, agréables et bons lui donnent de la beauté. Le meilleur fard est la bonté, ou la vertu. Cependant il faut bien se donner de garde de ne pas juger d'une personne sur sa seule physionomie ; il se trouve des cas, ou elle trompe.

Le geste est l'attitude du corps entier, et l'action des mains, qui varie extrêmement selon les affections de joie ou de tristesse. Un homme hautain ou impertinent, p. ex. aura des gestes indécens, il l'étendra, il crachera loin, se mouchera avec bruit, &c. Le ton de la voix est aussi varié que le geste et l'air du visage.

L'homme ne peut donc guères cacher ses affections, et il n'y parvient qu'avec des peines infinies. Il y en a pourtant qui se cachent, quoiqu'imparfaitement ; et c'est par cette raison qu'il faut être circonspect à juger sur la physionomie. On peut donc distinguer l'affligé, et lui offrir des consolations et des secours, qu'il auroit honte de demander ; reconnoître la joie pour la partager ; la colère pour l'éviter, ou l'apaiser.

L'expression la plus générale et la plus exacte, c'est le discours. Non seulement il déclare nos affections, mais il en explique les causes ; c'est par lui que nous communiquons nos pensées et nos expériences. Nous avons trouvé l'art de parler aux ab-

S fens,

sens, et à ceux des siècles éloignés; cet art, c'est l'écriture; nous écrivons des lettres et des livres. L'Antiquité avoit peu de livres, parce qu'elle n'avoit pas l'imprimerie; un livre coutoit peut-être cent fois plus qu'aujourd'hui, parce qu'il falloit l'écrire. Bien des peuples encore ne connoissent pas l'écriture. Mais chacun a son langage.

Souvent on parle sans s'entendre; cela vient de plusieurs causes. Bien des gens ne savent point leur langue, et prennent un mot pour l'autre; et ceux qui savent la langue attachent au même mot la même idée principale à la vérité, mais des acceptions, ou des idées particulières très différentes. Il y a certains mots qui dans toutes les langues ne présentent aucune idée déterminée et fixe; et qui attendent leur détermination d'une mesure ou d'une comparaison: tels sont les mots *grand, petit, long, court, habile, pauvre, riche, médiocre, bon, mauvais, bien, mal.* (Les quatre derniers ont encore un sens absolu. Car il y a des choses bonnes et mauvaises en elles-mêmes; mais le plus souvent on appelle *mauvais* ce qui est seulement *moins bon* ou *moins agréable*; un mauvais couteau, un mauvais habit, une mauvaise maison, un méchant repas, la mauvaise herbe, le mauvais tems &c. et p. conf. on n'appelle bon que le meilleur.) Tous ces mots sont très vagues. La souris est grande comparée à la

la

la mouche, et *petite* au prix du chat. L'Éléphant est petit en comparaison de la baleine.

Une foule d'autres mots sont presque tout aussi vagues. *Sage, heureux, honnête, honnête homme, peuple, savant, ignorant, bête, stupide, imbécille, jour, malheur, vertu, méchanceté*, et mille autres.

Sage dans le vrai sens du mot, signifie un homme, qui fait dans chaque circonstance, choisir ce qu'il y a de plus avantageux pour lui, sans nuire aux autres, et qui fait résister à ses penchans, aux tentations du plaisir présent, et aux sollicitations de ses amis. Ainsi un homme qui aime le vin, et qui étant à une table bien servie, fait se modérer malgré les sollicitations et les railleries, est sage en ce point. En ce sens il n'y a point de sage absolu. On appelle sage celui qui succombe à moins de tentations, et fait moins de folies qu'un autre. Mais le mot sage signifie aussi un homme, d'un caractère doux et bon. Aussi un homme prudent.

De là il arrive, que l'on dispute souvent sur des choses qui paroissent claires. Il arrive souvent après de longues disputes, quand on vient à s'expliquer sur le sens des termes, que les deux tenans soutenoient précisément la même chose, mais que se servant de termes différens, que chacun entendoit à sa manière, ils s'étoient crus

opposés, parce qu'ils ne s'entendoient pas. Bien des gens, connoissant cet embarras, ont la coutume, avant que de disputer, de se faire expliquer les termes, et il arrive presque toujours alors que la dispute s'évanouit.

Il y a des gens d'un flux de bouche surprenant; on ne conçoit pas qu'ils puissent trouver tant de sujets de parler; ils fatiguent beaucoup ceux qui sont obligés de les écouter; on les craint et on les évite. Aussi ne parlent-ils que de bagatelles, de vieilles histoires, puis n'ont rien d'intéressant, ils rapportent les discours de leurs parens, quelque querelle qu'ils ont eue, les détails de leurs affaires. Personne ne se fonce de cela qu'eux-mêmes. On trouve aussi bien des gens qui parlent très peu.

On n'aime pas non plus ceux qui parlent d'une manière trainante, embarrassée, qui répètent vingt fois les mêmes choses ou les mêmes mots; ni ceux qui bredouillent, ni ceux qui ont quelque défaut à la langue, qui crient, qui balbutient, qui murmurent entre les dents, au lieu de parler distinctement.

Chacun aime à tenir son rang dans la conversation; celui qui parle toujours choque, et n'est pas aimé. On se rend agréable en parlant aux autres de leurs bonnes qualités, de leurs affaires; un convalescent aime à entendre parler de sa maladie, une
 veuve

veuve de la mort de son mari. Ceux qui ne parlent que d'eux-mêmes se rendent désagréables.

Il y a dans toutes les langues des expressions malhonnêtes, grossières, qui expriment des idées sales. Ceux qui s'en servent sont méprisés, comme des gens grossiers et malhonnêtes.

CHAP. VI.

Spiritualité et immortalité de l'ame.

Les savans pensent que l'intelligence et la volonté ne sauroient être des qualités du corps; et ils en concluent, que l'homme doit avoir une ame distincte du corps, en quoi ces facultés résident. Le corps est de la matière, c. à d. une chose étendue, pesante, sensible, et ils prétendent qu'on ne peut y concevoir que du mouvement, de l'augmentation et de la diminution, de la composition et de la dissolution. Tout cela, disent-ils, ne ressemble point du tout à la pensée, ni à la volonté. Ils ajoutent que les corps changeant sans cesse, perdant sans cesse par la transpiration une quantité de leurs parties, et en acquérant de nouvelles par la nutrition, les parties dissipées emporteroient une partie des pensées, une pièce de chaque pensée, comme la toile d'un tableau qui s'usé emporte en tombant une partie de la peinture, si ces



pensées étoient attachées au corps. Or nos pensées sont toujours entières ou nulles, point de demies idées, des idées dont une pièce soit effacée tandis que l'autre subsiste.

De là ils concluent, premièrement, que la substance qui pense et qui veut en nous, n'est pas notre corps, mais un être distinct du corps, qu'ils nomment l'ame. Secondement, que cette ame n'est point matérielle, c. à d. qu'elle n'est pas composée de plusieurs pièces, qu'elle ne tombe point sous les sens. Et ils nomment un tel Être immatériel, qui pense et qui veut, un *Esprit*. Ils disent donc que nous avons une ame spirituelle.

D'autres vont plus loin encore, et disent que l'on ne sauroit même concevoir le mouvement dans la matière, parce que la matière ne peut que recevoir le mouvement qu'on lui donne, mais non se mouvoir elle-même. Nous avons remarqué en effet, en parlant du mouvement libre de notre corps, que nous ne saurions nous l'expliquer. De là ces savans concluent que le mouvement libre qui se voit en l'homme, doit être l'ouvrage de son ame spirituelle, qui donne le premier branle à nos mouvemens, par le moyen des nerfs.

Une ame spirituelle, c. à d. simple ne sauroit périr; le corps étant composé d'une infinité de parties, peut se dissoudre, c. à d.

fes

ses parties peuvent se séparer; et cela arrive en effet en partie tous les jours, et totalement après la mort. Mais une ame simple, n'ayant point de partie n'a rien à perdre, elle ne peut se dissoudre. On conclut encore que les pensées étant dans l'ame, ces pensées ne peuvent se perdre, puisque l'ame ne perd rien. Ainsi l'on croit que l'ame continuera de penser et de vouloir après la destruction du corps; c'est ce qu'on entend par son immortalité, dont parle tout le monde.

Il est vrai que l'ame est fort assujettie aux diverses révolutions du corps. La maladie, l'enfance, la vieillesse l'empêchent de penser. Cela est certain; mais il n'en résulte pas qu'elle perdra la pensée en perdant le corps. Car il paroît, non que le corps dans un état d'infirmité ôte à l'ame la faculté de penser; mais qu'il l'embarasse dans ses fonctions. Ainsi un homme a mal aux dents, il pense mal. Qui voudroit en conclurre que la pensée est dans les dents? mais c'est que la douleur, que lui causent ses dents, détourne l'attention de l'ame. Un homme pense mal au milieu du bruit par la même raison. Enfermez vous dans une maison, comme l'ame est dans le corps: bouchez tous les jours de votre chambre, vous n'y verrez rien. Ne feroit-il pas plaisant d'en conclure, que vous ne verriez rien en sortant de cette chambre?

Il n'y a peut-être jamais eu sur toute la terre un seul peuple qui n'ait eu l'espérance de l'immortalité. C'est chés nous, chés les Juifs et chés les Mahométans, un principe fixe et universel, une affaire décidée, dont on ne doute plus. Les anciens payens parloient beaucoup d'un jugement des ames après la mort, du bonheur des justes et du malheur des méchans. Quand les Portugais découvrirent au quatorzième siècle l'île de Madère, habitée par un peuple moitié sauvage; ces insulaires avoient un ancien usage, qui consistoit à donner à leurs morts un pot de lait, et un bâton à la main; ils estimoient qu'ils avoient deux Rois, celui qui régnoit actuellement et le dernier dé-cédé; ils regardoient celui-ci comme une espèce de Dieu tutélaire, dont l'ame devenue plus puissante après la mort du corps, veilloit sur eux, et se plaçoit à les protéger. Les Indiens brulent sur le corps de leurs morts des esclaves et la femme favorite, dans l'idée que ceux-ci les aillent servir et réjouir par leur présence dans l'autre vie. Les anciens Germains bruloient des armes et le cheval de bataille, avec le cadavre du maître, par la même raison.

Chés les Chrêtiens, les Juifs et les Mahométans, on ajoute à l'idée de l'immortalité de l'ame celle de la résurrection des corps. Beaucoup d'anciens croyoient, que les ames des morts animoient de nouveaux

veaux

veaux corps d'hommes ou d'animaux, selon leurs actions et leur mérite; c'est ce qu'ils apelloient la Métempychose,

SECTION VI.

Créance de la Divinité.

On n'a encore trouvé aucun peuple, qui n'ait eu l'idée de quelque divinité. Même les plus barbares croient des Dieux. Tous les peuples, excepté les Juifs, les Chrétiens et les Mahométans, en ont toujours admis plusieurs.

Cette créance universelle de la divinité vient aparemment de ce que les hommes accoutumés d'attribuer tout ce qu'ils connoissent, à des causes productrices et proportionnées à ces effets; intelligentes, habiles, sages, puissantes, selon la beauté ou la grandeur des objets; n'ont pu croire que les beautés et l'immenité de l'univers, existassent sans une cause puissante, intelligente et sage. Ils voyoient qu'il faut de l'art, pour exécuter les moindres choses; ils pensoient donc naturellement que les grandes choses demandent un art bien supérieur. Ils attribuoient donc à leur divinité la formation de l'univers, ou plutôt ils recouroient à une divinité, parce qu'ils en avoient besoin pour se rendre raison de l'existence du monde. De la grandeur et

de la magnificence de l'ouvrage, ils concluoient la puissance et l'art de l'ouvrier, et la beauté des cieux et de la terre leur enseignoient la bonté de leur auteur.

L'immenfité du tout, et le nombre infini de ses parties, qui surpris l'imagination de l'homme le plus éclairé, étonnoit ces peuples simples. Ils concevoient bien que la Divinité devoit être bien grande, bien plus grande que l'homme, que les rois, qu'un peuple entier; mais ils ne pouvoient atteindre à l'idée d'un Dieu égal à l'Univers; enforte qu'ils imaginèrent plusieurs Divinités créatrices et ordonatrices, partageant ainsi entre plusieurs un ouvrage, qui leur paroissoit trop grand pour un seul. Ainsi chaque partie du monde eut ses Dieux créateurs. Quelques savans trop présomptueux, pour croire une Divinité, qu'ils ne pouvoient concevoir, abandonnèrent cette idée si simple et si naturelle de rapports, de causes et d'effets. Ils soutinrent que le monde n'avoit aucune cause de son existence, mais qu'il étoit éternel, ou le produit du concours d'une matière, nageant au hazard de toute éternité, dans un vuide immense. Ils auroient eu honte d'en dire autant de la moindre cabane.

On voyoit subsister toutes choses dans un ordre immuable, les pères racontotent aux enfans les révolutions que leurs ancêtres leur avoient racontées, et qu'ils avoient vues;

vues ; et les enfans voyoient ces mêmes révolutions. A qui attribuer un ordre si constant ? Tous les ouvrages humains demandent des réparations ; et on crut que les oeuvres de la Divinité en avoient un besoin égal, vû surtout leur multiplicité, et les dérangemens momentanés qu'on voyoit, ou qu'on croyoit voir. Je dis qu'on croyoit voir, car on ne connoissoit pas, dans ces tems anciens, la nature aussi bien qu'on la connoit aujourd'hui. Les tonnerres, les éclipses du soleil et de la lune paroissoient des dérangemens, les peuples trembloient, les prêtres faisoient des prières et des sacrifices, les magiciens appelloient leur art au secours des Astres en danger. Cependant l'Univers subsistoit, les dérangemens rentroient dans l'ordre ; quoi de plus naturel, que d'attribuer ces réparations prétendues à la Divinité, ou aux différens Dieux, chacun dans son département. Ainsi l'idée d'une providence, qui dirige le cours des choses, et conserve l'Univers, devint un dogme général.

Un Dieu seul n'avoit pas suffi à la formation de l'Univers, un seul ne pouvoit suffire à son gouvernement. Tout se remplit de Dieux. Le soleil et la lune eurent chacun le sien, la terre se peupla de Divinités, la mer, les fleuves, les fontaines et les montagnes, les forêts, les jardins, les campagnes, les fleurs, la vigne, chacun eut son

son Dieu tutélaire. Même chaque maison eut ses pénates, chaque homme, chaque enfant eut son démon protecteur.

Ces Dieux n'étoient pas tous également puissans; la subordination régnoit entr'eux. Les Dieux des fleuves étoient plus puissans que ceux des fontaines; celui de la mer avoit l'empire sur tous. Chacun avoit un pouvoir proportionné à l'importance de sa charge, et à la grandeur de son département. Le Dieu de la vigne étoit fort puissant, parce que le vin a beaucoup de pouvoir sur l'homme. Les Prêtres ont de tout tems beaucoup ajouté à ces idées assez simples; ils ont multiplié le nombre des Dieux, réglé leurs rangs, et déterminé les limites de leur pouvoir.

De tout tems les hommes se sont représenté la Divinité à l'image de l'homme. Cela est naturel. Si le boeuf ou le lion se faisoient une idée de la Divinité, ils lui donneroient des cornes et des griffes; seulement elles seroient plus longues que les leurs propres. Ainsi les Américains se figuroient la Divinité comme un vénérable vieillard, logé sur des rochers inaccessibles. Les Kamtschadales en font un géant, qui mange plusieurs baleines à son souper. Les Prêtres ont grand soin de la représenter comme avide de présens, et fort prompte à s'irriter, quand on manque au devoir essentiel de lui en offrir; ils la peignent

peignent terrible, pour profiter de la peur du peuple, et pour se faire acheter leur médiation afin de l'apaiser.

L'idée de la Divinité tomba encore plus bas. Les hommes puissans, célèbres par leurs bienfaits, ou par leurs crimes, les inventeurs des premiers arts utiles ou agréables, furent à la longue honorés comme des Dieux. Les Rois et les Princes furent élevés à ce rang par leurs flatteurs, leur famille, ou plutôt par leurs successeurs, qui voulurent donner au peuple un exemple à imiter à leur égard; ou par les peuples qui vouloient flatter le tyran en lui montrant leur profond respect pour lui-même, en déifiant celui, qui avoit été, ce qu'il étoit actuellement.

Le soleil, la lune, le feu ont longtems été les objets de l'adoration et le sont encore en quelques endroits. Le soleil est si majestueux;

L'Univers à sa présence
Semble sortir du néant:

Il nous procure tant de biens, qu'il étoit allés simple de lui attribuer les bienfaits, dont il est l'instrument. La lune a beaucoup de ressemblance avec lui; la puissance du feu est si grande, son éclat est si éblouissant, et d'ailleurs il a quelque chose de caché et de mystérieux, en ce qu'on ne peut ni le manier, ni l'approcher de près impunément; qu'il pouvoit s'attirer des respects.

Enfin

Enfin la Divinité a été ravalée jus-
qu'aux animaux et aux plantes; les Egyp-
tiens surtout s'y sont distingués. Le boeuf
Apis, un simple taureau vivant, étoit ho-
noré par tout le pays. Le chat, le croco-
dile, l'ibis, une sorte de cigogne avoient
des temples. Plusieurs plantes étoient ho-
norées comme des Divinités.

Au milieu de toutes ces absurdités,
presque tous les peuples s'élevèrent à l'idée
d'un Dieu suprême, maître de l'Univers et
des Dieux subalternes. Les Grecs avoient
leur Jupiter très grand et très bon, père
des Dieux et maître des hommes. Il don-
noit ses ordres aux divinités, et ces ordres
étoient des loix inviolables. Celui d'entre
vous, dit-il aux Dieux assemblés devant
son trône, celui d'entre vous qui enfrein-
dra mes volontés, je le chasserai du ciel,
et je le précipiterai dans le tartare, qui est
autant au dessous de la terre, que la voute
céleste est au dessus d'elle. Et si vous dou-
tez que j'aye le pouvoir d'exécuter cette
menace, essayez vos forces contre ma puis-
sance; descendez tous sur la terre, attachez
y une chaîne, dont je tiendrai le
bout, et quand il me plaira, je vous enle-
verai sans peine vous et toute la terre,
malgré vos efforts réunis, j'attacherai la
terre et elle demeurera immobile. On
raconte qu'une Américaine allant de nuit
consulter un médecin pour sa fille dans un
lieu

lieu éloigné, regardoit la lune avec une grande attention. Quelqu'un la rencontra et lui demanda, pourquoi elle regardoit ainsi la lune: Je demande, répondit-elle, la guérison de ma fille à celui qui l'a faite. Il y avoit à Memphis un temple qui portoit cette inscription: Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui sera, et personne n'a encore percé le voile qui me couvre.

Entre les biens on voyoit du mal dans le monde. Des orages, des tempêtes, de la grêle entre les pluies bienfaisantes, des volcans, des tremblemens de terre, des maladies contagieuses; on ignoroit les causes de ces maux, et on ne pouvoit les attribuer qu'à une puissance supérieure. Les peuples pénétrés de l'idée de la perfection et de la bonté de la Divinité auroient craint de lui attribuer le mal. Cela produisit diverses doctrines, selon que les peuples et les savans crurent le mieux se tirer de cette difficulté. La plus simple étoit d'attribuer le mal à des êtres supérieurs et méchans, comme on avoit attribué le bien à des êtres bons. De là la doctrine des mauvais démons, répandue chés tous les peuples; les Perses eurent un Arimane, les Egyptiens un Typhon, les Phéniciens un Moloc, les Grecs des légions de génies malfaisans, la peur, la fièvre, les harpies, les gorgones, les furies, Némésis. Les Juifs,

Juifs, les Chrétiens et les Mahométans ont un Satan ou Diable, et ses anges par millions.

On attribuoit à ces mauvais démons tout le mal qui arrivoit dans le monde, les maladies, la guerre, les dérangemens apparens du monde, l'intempérie des saisons, la disette, et qui pis est, les folies et les fureurs des hommes. Un insensé commettoit-il des crimes inouis, c'étoit le démon qui lui avoit troublé l'esprit, qui l'avoit poussé au crime. L'excuse étoit toute prête. Car qui peut résister à un esprit supérieur?

Les uns représentoient ces mauvais génies, comme cherchant sans relâche à l'échapper aux yeux du Créateur, pour gêner furtivement son ouvrage, y mêler le mal, séduire l'homme, et le rendre malheureux; et cette ruse leur réussissant souvent. Apparemment que le Créateur ou le Protecteur du monde ne pouvant veiller à tout, les démons faisoient le moment, où il étoit occupé d'une chose, pour en gêner une autre; le trop grand nombre de ces génies malins lui échappoit. Il n'avoit pas assez de gardes pour les contenir. Les autres représentent le malin esprit comme semant, dans l'instant de la Création même, les germes du désordre et du mal dans le monde.

Une

Une seconde doctrine née du mélange des biens et des maux, est que le Dieu suprême n'a point créé le monde, et n'y prend aucune part; mais que l'Univers est l'ouvrage d'une Divinité subalterne, moins puissante et moins sage, et qui n'a eu ni la science, ni le pouvoir de faire un monde parfait.

Enfin la troisième établit une nécessité absolue et irrésistible, au pouvoir de laquelle les hommes, les Dieux et leurs ouvrages sont irrévocablement assujettis. Cette nécessité qu'ils appellent *Destin* ou fatalité, n'est pas un être intelligent, mais un agent aveugle.

Nos savans aujourd'hui nous en donnent une autre explication. Le mal, nous disent-ils, est inséparable du bien, ou plutôt c'est le bien même mal appliqué, ou poussé à l'excès. Le vin réjouit et fortifie; mais il apesantit et tue, pris à l'excès: le feu nous rend des services infinis, mais sa force si utile devient nuisible, quand elle s'exerce sur notre corps, ou sur nos biens. Les savans prétendent d'ailleurs, que le mal même a ses usages pour la perfection de l'homme, et qu'ainsi on peut attribuer le mal à Dieu, sans toucher à sa bonté.

Ces Dieux et ces génies bons et mauvais agissent tous plus ou moins sur le monde, selon la croyance commune, en dirigent les événemens, et en répandent

T

les

les biens et les maux. Tous les peuples font dans l'idée, que ces intelligences célestes et infernales, se communiquent à l'homme, lui apparoissent, lui inspirent des résolutions, lui communiquent des connoissances vraies ou fausses, l'éclaircent ou le trompent, selon les circonstances ou leurs inclinations. De là toute la divination par les songes &c. les oracles, les révélations, les visions, les prophéties. Surtout ils croyoient que les Dieux se communiquoient aux insensés, aux imbécilles: et que les démons aimoient à se loger dans le corps des hommes.

L'ame détachée du corps, acquiert selon l'opinion générale, une puissance qui tient de la divinité; apparoit quelquefois aux mortels, et sert de médiatrice entre les Dieux et les hommes, pour annoncer à ceux-ci les volontés des premiers. Cette doctrine est un résultat de l'idée des Dieux, de l'immortalité et de la spiritualité des ames, jointes à la crainte, et à quelques phénomènes singuliers, que la connoissance plus exacte de la nature nous a expliqués. L'adresse des prêtres et leur avidité lui a donné une grande étendue.

Aussi a-t-on toujours regardé le soin des morts comme une affaire de religion. Les Grecs croyoient que les ames, dont les corps n'avoient point obtenu la sépulture, ne pouvoient entrer dans le séjour
des

des ames, et qu'elles venoient tourmenter les vivans. On a longtems enterré les morts chés nous autour des temples et même dedans; cela se fait encore dans quelques pays. La police l'a défendu dans d'autres, parce qu'on prétend, que la corruption s'en fait sentir dans l'air, et peut produire des maladies. Les volontés des mourans sont exécutées avec un scrupule religieux. Bien des gens croiroient, que les ames ne jouiroient pas sans cela de leur repos, et qu'elles viendroient faire des reproches aux vivans, qui auroient méprisé leurs volontés.

Toutes les Divinités bonnes et malfaisantes avoient un culte et des honneurs; et souvent les malfaisantes en obtenoient plus que les bonnes. On croyoit que celles-ci, portées naturellement à faire du bien, le faisoient sans y être sollicitées; mais qu'il falloit apaiser les Divinités ennemies par toutes sortes de moyens, et faire tout pour se les rendre propices.

Peu de personnes ont cru la Divinité indifférente à la conduite des hommes. Presque tous ont pensé, qu'on pouvoit plaire aux Dieux et leur déplaire; et ils se font réglés sur le gout qu'ils leur attribuoient.

L'homme se fait souvent demander ses bienfaits, et arracher ses faveurs par des importunités; ainsi tous les peuples ont



employé la prière, comme un moyen d'obtenir des graces de la divinité. Les hommes exigent des témoignages de reconnaissance pour leurs services; on a donc tâché de se rendre agréable à la Divinité par des actions de graces. L'homme aime la louange; on a donc aussi célébré les louanges des Dieux, par des prières et des hymnes.

Ces prières se faisoient dans des temples, ou dans les familles assemblées; le Prêtre prononçoit les prières dans les uns, et le père de famille dans les autres. C'étoient toujours des personnes respectables par leur expérience et leur sagesse. De là sans doute est venue l'opinion, qu'il falloit de l'art pour faire des prières agréables à la Divinité: ceux qui ne se croyoient pas assez habiles, voulant pourtant aussi se rendre agréables aux Dieux, se firent composer des formulaires, qu'ils aprenoient et qu'ils récitoient; cet usage est encore fort commun parmi nous. Quand on a souvent répété un discours, on parvient bientôt à le prononcer sans y penser; en sorte que souvent on se trouve au bout de sa prière, sans savoir qu'on l'a dite. Bien des gens désaprouvent cette méthode, et des hommes très respectables ont enseigné, qu'il ne faut jamais s'adresser à Dieu par la prière, sans y penser avec un profond respect. Ils disent que ces prières récitées sans attention, ne peuvent être d'aucun usage; qu'au

qu'au contraire, elles sont criminelles, parce qu'elles sont une sorte d'insulte faite à Dieu. Ils assurent que chacun peut prier Dieu, sans étude et sans art; qu'il ne s'agit que de lui dire avec respect, ce que nous pensons, ce que nous désirons, ou ce dont nous avons besoin, comme un enfant demande à son père: et qu'au reste, la prière se fait, non pour la Divinité, mais pour nous.

Tous les peuples ont regardé la prière comme un devoir indispensable, de l'omission duquel la Divinité s'offenseroit, comme les hommes s'offensent, quand on manque à les saluer. On a donc fixé des tems pour la prière, comme le matin, le soir, en se mettant à table, et en la quittant. Outre cela il y a des jours et des heures fixées, où l'on s'assemble pour faire des prières publiques. Les Mahométans ont sept prières à faire par jour.

L'opinion de l'utilité de la prière a porté bien des gens à faire de fort longues prières, ou une nombreuse file de prières plus courtes. Il y en a qui font cinq ou six prières avant le repas, et autant après. Quelques peuples du nord de l'Asie ont inventé un moyen encore plus aisé, en faveur des simples, qui ne peuvent apprendre des prières, ou des gens à qui leurs devoirs ôtent le loisir de prier. Ils attribuent à la simple agitation du formulaire une salutaire

vertu; enforte qu'ils ont imaginé une boete mobile sur un petit bâton, qu'on fait tourner avec un léger mouvement de la main, moyennant un poids, qui met la boete à la volée. La prière écrite est enfermée dans la boete, et il suffit de la tourner, pour avoir part à l'efficace de la prière.

Bien des gens attribuent à la prière, mais surtout à certains formulaires, un pouvoir merveilleux. D'autres attribuent une efficace supérieure à la prière faite par certaines personnes, comme par un prêtre, ou dans une certaine langue qu'ils n'entendent pas. Les Juifs, p. ex. attribuent une sainteté particulière à l'Hébreu, et les Mahométans à l'Arabe.

Il y a des hommes qui ont des opinions différentes. Ils prétendent, que la prière ne sauroit produire aucun effet extraordinaire, ni arracher à Dieu des faveurs, qu'il n'auroit pas résolu d'accorder; mais que la prière encourage et fortifie l'homme, et l'anime à bien faire.

Jesus Christ demanda à Dieu d'être délivré des souffrances qui l'attendoient, et il favoit que Dieu ne le lui accorderoit point. Mais il se trouva plus de courage après la prière. Il a enseigné à ses disciples à prier en peu de mots, et leur défend expressément les longues prières.

Les

Les temples, des bosquets consacrés servoient, et servent encore de lieu d'assemblée. Les hommes se les représentent comme des demeures saintes, où la Divinité se raproche davantage des hommes. Ces temples ont toujours été des édifices distingués par leur magnificence, leurs ornemens, les richesses qu'ils renfermoient, le tout à proportion du gout, du génie et des facultés des peuples. On avoit mis, dit l'histoire, plus de cent ans à bâtir le temple de Diane à Ephèse, et beaucoup de Rois s'étoient empressés à l'orner.

Les Mages détestoient les temples; ils disoient, que la Divinité est trop grande pour habiter dans un édifice fait de la main des hommes; que la terre et les cieux sont le seul temple digne d'elle. Les premiers peuples n'avoient point de temples; et Salomon après avoir bâti celui de Jérusalem, au moment d'en faire la dédicace, s'écrie: Dieu habiteroit-il effectivement sur la terre? voilà les cieux ne le peuvent contenir; combien moins cette maison que je lui ai bâtie?

Les temples renfermoient les simulacres des Divinités, les vases sacrés, c. à d. qu'on employoit au culte; et les dons souvent magnifiques qu'on faisoit à la Divinité. Les prêtres y avoient leur demeure. Ils étoient regardés comme des personnes sacrées; on croyoit qu'ils avoient un commerce

merce étroit avec la Divinité; et que ce commerce leur communiquoit une sainteté et un pouvoir supérieur. Plusieurs de ces prêtres étoient en réputation de connoître et de prédire l'avenir, que le Dieu leur révéloit.

C'étoit dans ces temples, et par le ministère des prêtres qu'on célébroit le culte public. Il consistoit, outre les prières et les cantiques, dans des sacrifices, des processions, des festins et autres pratiques religieuses.

La reconnoissance pour les bienfaits de la Divinité, a fait naître aux hommes l'idée de faire des offrandes ou des présents. Les uns se faisoient en monnoye, en statues, en vases précieux; les autres en fruits, en grain, en vin, qu'on offroit au temple, comme pour le Dieu; ces offrandes étoient au profit des prêtres; mais le peuple les regardoit comme les ministres des Dieux, et ce qu'on donnoit aux temples et aux prêtres, étoit un don fait à la Divinité. Chés certains peuples, entr'autres chés les Juifs, c'étoit une loi inviolable, d'offrir les prémices de tous les fruits, et même les premiers-nés des animaux.

A l'idée de reconnoissance se mêla peu à peu celle d'apaiser la justice de la Divinité, irritée contre les crimes des hommes. Le sang d'un animal devoit les expier. L'animal étoit tué dans le temple, et on le

le brûloit en tout ou en partie sur l'autel. Des restes de la victime on faisoit un festin pour les prêtres et la famille de celui qui sacrifioit. Les sacrifices se faisoient aussi pour favoir l'avenir par les entrailles des victimes, ou pour se rendre la Divinité favorable en quelque grande entreprise. On faisoit des voeux dans les périls.

On crut que plus les sacrifices et les offrandes étoient précieuses, plus elles étoient agréables aux Dieux. De là est venue sans doute la coutume des Phéniciens et des Carthaginois d'offrir des victimes humaines. Les pères sacrifioient leurs enfans à Moloc, qui représentoit le feu. Les mères se faisoient un mérite d'assister à ces sacrifices, l'oeil sec et le regard tranquille. On mettoit l'enfant tout vif sur les bras de la statue; ces bras panchés laissoient tomber la victime dans un feu sous elle. L'histoire rapporte que dans des calamités publiques, on sacrifioit ainsi des centaines d'hommes et d'enfans à la fois.

On célébroit des jeux, on donnoit des spectacles, des festins, on faisoit des processions et des danses aux grandes fêtes. Les fêtes de Bacchus étoient célébrées par des débauchés. Des hommes, des femmes en masque couroient les rues et les champs, comme des insensés; ils crioient à pleine tête, seconoient des torches allumées; il se commettoit quelque-

fois des meurtres dans ces orgies. Les Romains qui reçurent presque tous les cultes, méprisèrent celui des Egyptiens, et détestèrent celui de Bacchus.

Il falloit être initié pour être admis à la plupart de ces temples et de ces cultes. Ces initiés étoient admis après des instructions, des préparations, des purifications, avec de grandes cérémonies. Certains cultes appartenoient exclusivement aux femmes, d'autres aux hommes: les autres étoient communs, et les enfans mêmes étoient initiés de bonne heure; on croyoit par là mériter la faveur de la Divinité. Socrate ne voulut point être initié.

Il falloit se préparer à certains sacrifices, et à certains cultes, par des purifications, des ablutions et d'autres cérémonies. Les Grecs et les Romains avoient coutume de faire des libations à leurs repas religieux; ils répandoient à terre quelques gouttes de vin, avant que de boire.

Ceux qui ont passé pour les plus sages, sans rejeter absolument les cérémonies, tâchoient de plaire à la Divinité, par la modération, le courage, la patience, la tempérance, l'humanité, la justice; en un mot, par l'exercice des vertus. Jesus Christ enseignoit, que les vrais adorateurs de Dieu faisoient consister leur culte, non dans la fréquentation des temples, mais dans l'amour de Dieu, la charité envers les
les

les hommes, et la fidélité à son devoir; c'est ce qu'il apelloit, adorer Dieu en esprit et en vérité.

Tous les peuples ont cru que la Divinité punit les crimes, souvent en cette vie, et infailliblement après la mort. Or comme la plûpart des désordres consistent dans l'abus des plaisirs, et que d'ailleurs ils pensoient, que les péchés s'expioient par des pénitences et des tourmens volontaires, il s'est trouvé une foule de gens, qui ont cru se rendre plus saints, plus agréables à la Divinité, et s'assurer un sort plus heureux après la mort, en se privant des douceurs de la vie. Les uns s'astreignoient à des jeûnes fréquens et austères, d'autres à des abstinences perpétuelles, s'interdisant tantôt le vin, tantôt la viande. D'autres se retiroient dans les déserts, fuyant le commerce des hommes; se nourrissoient de racines ou de fruits sauvages, ou de quelques légumes qu'ils cultivoient. D'autres encore plus austères, se fouettoient et se déchiroient le corps, se chargeoient de chaines, se perchoient sur des colonnes, se tenoient des jours, et même, à ce qu'on dit, des années entières dans une même posture gênante, &c. Ces personnages passoient pour des saints et des favoris de la Divinité. Ils ne faisoient du moins aucun bien aux hommes, car ils ne travailloient pas, et vivoient d'aumônes, et quelquefois richement.

L'idée

L'idée de pouvoir se rendre agréable à la Divinité, produisit par corruption la chimère de la Magie, qui se vante de pouvoir contraindre les Divinités subalternes au moins, et les puissances infernales, à servir l'homme, et à lui révéler les secrets de l'avenir; de produire des changemens dans les cieux, les astres, les saisons; d'opérer toutes sortes de merveilles favorables et malfaisantes. Elle employoit à cet effet des cérémonies mystérieuses, des paroles barbares, quelquefois le sang humain. Ces merveilles s'opéroient souvent par le secours des puissances infernales. Les prêtres s'emparèrent de cet art; il leur fournit des revenus amples et assurés sur la crédulité et l'imbécilité publique. Cette superstition s'est soutenue jusqu'à nos jours, quoique tous les gens éclairés se soient élevés contr'elle. On trouve encore partout des imposteurs, qui se vantent de chasser les démons, de découvrir les secrets de l'avenir et les trésors cachés; et une foule de dupes qui les croient.

Tous les hommes se sont accordés à reconnoître l'immortalité de l'ame et une autre vie, où les hommes seront punis ou récompensés selon leurs actions; une Divinité qui prend soin du monde et des hommes son ouvrage, qui mérite les honneurs et le culte des hommes et à qui l'on peut plaire par la piété et la vertu. Mais ils se
font

sont fort divisés sur la manière de lui plaire par les cérémonies du culte public. Elles sont aussi différentes que le génie et le gout des différens peuples.

Chaque ville en Egypte avoit ses Dieux particuliers, et souvent le Dieu d'une ville étoit en abomination dans la ville voisine. Les uns sacrifioient d'une manière, et les autres d'une autre; quelques uns n'avoient point de temples, et les autres en construisoient avec magnificence. Chacun prétendoit avoir le meilleur culte et quelquefois le seul agréable à la Divinité. Il y a eu souvent des querelles fort vives à ce sujet, entre les différens partis; car tous les hommes sont fort attachés au culte de leurs pères, et ils ont un grand zèle pour lui; enforte qu'il est fort rare, qu'ils passent à un autre. En effet il faut pour cela, ou beaucoup de raison pour discerner ce qui est bon, ou beaucoup de légèreté et d'indifférence. Toutes les histoires sont remplies de martyres soufferts pour le culte adopté. Les uns enduroient une mort lente et cruelle, les autres passoient leur vie dans des prisons, d'autres suivoient leur patrie, abandonnoient leurs biens, et même leur famille, plutôt que de renoncer au culte de leurs pères. Ce zèle pour le culte les rendoit ennemis irréconciliables, et persécuteurs ardens de tous ceux qui en professoient un autre. On regardoit ces derniers comme des ennemis de la Divinité, comme des

des profanes, des impies, des obstinés, qui fermoient les yeux à la vérité, en lui préférant une erreur détestable. Le Juif ne vouloit pas même tendre un verre d'eau au Samaritain; non que le dernier adorât un autre Dieu, ou pratiquât d'autres cérémonies; mais c'est qu'il célébroit son culte, dans un temple édifié sur le mont Garizim, au lieu que le Juif se rendoit à Jérusalem.

Mahomet eut deux disciples principaux, Omar et Ali: ils différèrent sur quelques points. Leurs sectateurs se divisèrent, et sont encore divisés depuis plus de mille ans. Omar est l'oracle de la Turquie, et Ali celui de la Perse; et les deux partis se haïssent et se damnent réciproquement.

Les idolâtres excités par les Juifs, se rendirent persécuteurs des Chrêtiens, eux qui avoient auparavant toléré toutes les religions. Ils bruloient, ils sacrifioient des gens, qui se faisoient un honneur et une joye de souffrir la mort. Le Christianisme prit enfin le dessus, lorsqu'un Empereur eût embrassé, et persécuta le Judaïsme et le Paganisme à son tour. Il fit plus. Les Chrêtiens se partagèrent sur certains dogmes, qui n'étoient point décidés. Le parti le plus fort persécuta le plus foible, lui ravit ses biens, et fit couler son sang. Tout cela ne se fait point par méchanceté, mais par un zèle aveugle.

SECTION

SECTION VII.

Société paternelle.

L'homme ne vit pas seul; excepté quelques personnes, jettées par un naufrage dans une ile déserte, ou quelque enfant égaré dans une forêt, comme il s'est trouvé une petite fille en France; tous les hommes vivent avec leurs parens, ou leur famille au moins.

La petite fille dont je viens de parler, pouvoit avoir neuf ou dix ans, et parut sur le soir dans un village. Comme elle étoit fort brune et toute nue, un payfan superstitieux la prit pour un démon, ou pour un monstre, il lâcha son chien sur elle. Celle-ci l'attendit sans crainte, et dès qu'il fut à portée, elle lui déchargea un coup de bâton, qui l'étendit roide mort. Elle fut prise; on trouva qu'elle ne savoit ni parler ni penser, et ne différoit d'un animal que par la figure.

La première société est celle des pères avec les enfans. Les quadrupèdes et la plupart des oiseaux, ont une société de courte durée, surtout avec leurs mères. Elle finit dès que le petit peut pourvoir à ses besoins, ce qui arrive bientôt après sa naissance. Il y a des différences selon les espèces.

Les

Les pères aiment beaucoup leurs enfans, et les mères les aiment encore davantage. Cependant les enfans, bien loin d'être de quelqu'utilité aux parens, leur donnent beaucoup de peines et d'inquiétudes, surtout aux mères. Les cris des enfans les inquiètent, la moindre maladie qui attaque ces enfans les angoisse, les met en allarmes; leurs maux les affligent; et souvent ces petites créatures chagrinent leurs parens par leur désobéissance, leurs caprices, leurs folies.

Les hommes seroient semblables aux animaux, sans l'éducation et l'instruction. Ce sont les pères, les mères, les maîtres qui enseignent aux enfans à parler, à penser, à travailler, à écrire, à chanter; qui leur montrent ce qui est bon et mauvais, et comment ils peuvent se servir des instrumens, que nous avons, pour nous faciliter l'ouvrage; à faire et employer le feu. En un mot c'est l'éducation qui nous distingue des animaux.

Cette culture demande une entière obéissance de la part des enfans, car il est impossible d'instruire celui qui ne veut pas écouter, et de former celui qui ne veut pas faire ce qu'on lui ordonne. Voilà pourquoi les enfans naissent foibles et flexibles: flexibles, pour pouvoir se prêter à tout; et foibles, afin que les parens puissent les contraindre sans peine à l'obéissance.

L'édu-

L'éducation étant un grand ouvrage demande un long tems, c'est pourquoi la foiblesse des enfans dure fort long tems; au lieu que presque tous les animaux ont bientôt la force de leurs pères et de leurs mères. Un enfant qui à l'âge de six mois, seroit aussi fort que son père, ne pourroit pas être élevé, il n'obéiroit pas, et il seroit impossible de lui faire comprendre, que l'obéissance est bonne, puisqu'il ne sauroit pas encore parler, et que d'ailleurs la raison lui manqueroit.

Aussi les pères et les mères ont toujours beaucoup d'autorité sur leurs enfans. Chés les Grecs il dépendoit du père d'élever ses enfans, ou de les faire mourir. Il pouvoit les punir de mort, quand ils manquoient à leur devoir. Chés nous les pères n'ont pas ce droit, mais ils peuvent disposer de leurs enfans à leur gré, les conduire, les punir comme ils veulent. Le magistrat leur prête son secours, s'ils le demandent: le fils rebelle est mis en prison sans examen, sur la seule requisiion du père. Chés les anciens Germains, les fils n'osoient ni manger ni boire, ni se montrer au public avec leurs pères, jusqu'à ce qu'ils eussent le droit de porter les armes. Quand les fils sont élevés, c. a. d. quand ils sont hommes, l'autorité du père sur eux cesse, et la reconnoissance, l'amour et le respect prennent chés eux la place de
L'obéis-

l'obéissance. Les filles demeurent sous tutèle, jusqu'à ce qu'elles se marient.

De tout tems l'autorité paternelle a été fort respectée; la religion même l'augmentoit. La bénédiction du père passoit pour un grand avantage; au lieu que ses malédictions passioient pour attirer aux enfans les effets de la justice divine. La bénédiction du père, disoient les Juifs, édifie la maison des enfans, mais la malédiction de la mère la ruine.

Les parens sont chargés de pourvoir à la subsistance de leurs enfans, et de répondre de leur conduite. Si ces derniers causent quelque dommage, les premiers sont obligés de le réparer. Les enfans héritent les biens de leurs parens après la mort de ceux-ci. Il y a des pays, où un père peut deshériter ses enfans, en tout ou en partie, et d'autres où cela ne lui est pas permis.

Si les pères et les mères viennent à mourir, avant que les enfans ayent l'âge et l'éducation convenables, des parens ou des amis se chargent du soin de leur éducation, et de la gestion de leur patrimoine, sous le nom de tuteurs; et entrent dans tous les droits des pères. Ces tuteurs sont tenus de rendre compte au magistrat de leur gestion.

Les enfans perdent assés souvent de bonne heure, les uns leur père, les autres leur mère. Ils ne trouvent jamais en ceux
qui

qui en remplissent la place, la tendresse et les soins que les premiers avoient pour eux; d'ailleurs ils restent quelquefois sans bien et sans ressource pour vivre. Ils ne périssent pas de faim, des parens, des personnes charitables, la police prennent soin d'eux; mais ils n'ont pas les agrémens, la bonne nourriture, qu'ils avoient dans la maison paternelle, surtout ceux dont les pères avoient quelque charge, ou quelque revenu considérable, qui cesse par leur mort. Mais cette éducation plus dure n'est pas toujours un mal. Bien des enfans délicatement élevés, se corrompent et s'affoiblissent, s'adonnent au plaisir, et négligent le travail. Cette autre éducation les endurecit, les fortifie, les forme au travail, à la modération et à l'obéissance. Souvent les pères et les mères confient à d'autres le soin de l'instruction et de l'éducation de leurs enfans, parce qu'ils n'ont pas toujours le loisir ou la capacité de le faire eux-mêmes. Il y a des écoles publiques, des instituts d'éducation. En Perse et à Lacédémone, il n'étoit pas permis aux pères d'élever leurs enfans à leur fantaisie. Il y avoit des établissemens publics, où la jeunesse étoit formée en commun.

Les frères et les sœurs s'aiment mutuellement, cependant ils ne s'accordent pas toujours, ou plutôt ils se querellent allés souvent.

SECTION VIII.

Société conjugale.

Quand les jeunes gens deviennent grands, ils se marient. Cependant ils ne le font pas tous. Il s'en trouve un grand nombre des deux sexes qui refusent de se marier, les uns par piété, parce qu'ils croient ainsi se rendre plus agréables à Dieu; les autres par paresse, pour n'avoir pas une grande famille à entretenir; ou par libertinage, afin qu'une femme ne les gêne pas; d'autres ne peuvent pas se marier avec la personne qu'ils voudroient, ils ne trouvent pas un parti à leur gré. Il y en a que personne ne veut épouser.

Ce sont les jeunes hommes qui choisissent, et qui demandent en mariage; les jeunes filles n'ont d'autre parti à prendre, que d'attendre qu'on les demande. Les filles qui desirerent de se marier, et qui s'empresent trop, sont en grand danger d'être méprisées. On demande d'une fille qu'elle soit réservée.

D'un autre côté il y a des filles trop difficiles et trop délicates qui demandent trop d'un homme. Ce défaut peut aisément venir des flatteries des jeunes hommes; qui croient les filles assés vaines et assés imbecilles pour se laisser prendre à des flatte-

flatteries outrées. Ces flatteurs ne sont pas ordinairement des gens qui pensent à un attachement sérieux; ils ne cherchent que l'amusement; c'est pourquoi ils tiennent à toutes le même langage. Une fille éblouie par ces louanges, croit pouvoir prétendre à tout, et les partis qui s'offrent ne sont jamais assés bons pour elle. Elle les refuse donc, elle vieillit, ses espérances s'évanouissent; alors elle saisit la première occasion, de peur de ne rien trouver, et accepte quelque misérable; ou bien elle demeure fille toute sa vie.

Un homme avoit chés lui une fort jolie parente. Quelques jeunes gentilshommes avoient les entrées libres dans la maison, et voyoient souvent cette personne; ils ne manquoient pas de lui faire hautement l'éloge de sa beauté. Un pasteur, qui avoit une fort bonne cure, la demanda en mariage; elle panchoit fort à l'accepter. Mais les jeunes officiers lui dirent et lui répétèrent, que c'étoit dommage, qu'une fille comme elle étoit trop bonne pour un pasteur, et pour se séquestrer à le campagne. La pauvre la crut, l'attendant sans doute, à devenir un jour une Dame d'importance. L'affaire fit du bruit; et personne ne la rechercha depuis; ceux qui l'avoient flatée ne pensoient pas à elle, et la pauvre fille finit par perdre l'esprit de regret.

Les filles qui vieillissent, n'obtiennent jamais la considération, qu'on accorde partout à une mère de famille: et quand on fait qu'elle est cause de son célibat, on s'en moque; elle passe d'ailleurs la plus grande partie de sa vie sous tutéle, ou dans la gêne.

Les jeunes hommes règlent leur choix sur des vues bien différentes. Les uns se laissent séduire à la beauté, à une danse agréable, à une belle voix, ou à tel autre avantage. Cela n'arrive guères que dans la première jeunesse, et il y en a beaucoup qui s'en repentent. Après les premiers mois, ils sont tout accoutumés aux attraits de leurs femmes: et comme ils trouvent ensuite des défauts qui les chagrinent, le caprice, l'entêtement, la légèreté, la vanité, la coquetterie; ils se repentent de leur mauvais choix.

Un grand nombre ne cherche que la fortune. Une fille riche a pour eux toutes les qualités. Ce n'est pas la personne, c'est l'argent qu'il leur faut. Il y a des jeunes gens qui se voient à peine, et qui ne se connoissent point du tout avant le mariage. Le jeune homme donne commission à un courtier de mariages, celui-ci fait à peu près ce qu'il faut à un tel; c. à d. l'âge, la condition et l'argent que veut l'époux; il a une liste, la plus exacte qu'il peut, des filles à marier et de leur bien. Il fait les propositions. Les futurs se voient

voient une fois par son entremise dans une maison tierce. On se regarde, et voilà qui est fait. Il y avoit des peuples dans l'antiquité, qui ne donnoient point de dot à leurs filles. Les Nègres es les Lapons reçoivent des préfens de leurs gendres futurs, au lieu d'en donner. Ces filles savent au moins, qu'on les demande pour leur personne. C'est ce que nos filles riches ne peuvent savoir. Car celui qui aime la bourse, adresse ses flatteries à la personne. Un homme qui se marie ainsi, ne tarde pas non plus à s'en repentir le plus souvent. Bien des filles riches sont vaines, aiment le luxe, le plaisir, le jeu, et savent épouiser leurs revenus en bagatelles: ou bien elles sont négligentes et ignorantes en économie, n'ayant fait aucun ouvrage dans la maison paternelle, parce que la mère ou les domestiques s'en chargeoient. Certaine fille médiocrement riche, n'avoit d'autre occupation que quelques pompons et son clavecin; jamais elle ne couvoit du linge ordinaire, elle ne voyoit pas la cuisine; sa mère, bonne économe et fort active, ne le permettoit pas. Un matin elle entra par hazard dans la cuisine, et voit la servante lever quelque chose de dessus le lait, et le manger. Que faites-vous là, dit la jeune personne? Il faut bien écumer le lait, répond l'autre, et plutôt que de jeter l'écume au feu, je la mange. La demoiselle se paya de cette raison. Remarquez qu'elle

passoit les dixhuit ans. D'autres héritières ont grand soin, de faire sentir à leurs maris, les obligations qu'ils leur ont: elles leur font entendre souvent, que le bien vient de leur part, et qu'ainsi le mari n'est point en droit de leur refuser ce qu'elles exigent, ni de contrôler leurs dépenses. Qu'elles prodiguent en parures, au jeu; on dit au mari, qu'il ne lui en coute rien. Une telle femme ne s'enferme guères dans son ménage, alléguant qu'elle ne prétend pas être esclave, et qu'elle n'en a pas besoin, vu qu'elle est riche. Ou bien même elle ne permet point à son mari, de se mêler de ses revenus, elle administre elle-même sa recette et sa dépense. Le mari doit fournir aux besoins de sa maison, Madame ne s'en mêle pas; elle refuse même de payer les dettes, si le mari ne pouvant suffire à tous, s'est vu contraint d'en faire. Il y a aussi des filles riches, qui sont bonnes; mais il faut du discernement pour les distinguer.

Il y a des hommes, qui n'ont d'autre règle de leur choix que la vanité; ils recherchent des femmes au dessus de leur état; le petit bourgeois ne veut s'allier qu'à de bonnes familles, et le bon bourgeois veut une demoiselle. Ils est vrai qu'ils n'y gagnent rien, car la femme n'élève pas le mari, qui reste ce qu'il est, et ne fait qu'abaisser sa femme: ce qui lui en revient

revient est de pouvoir dire Monsieur mon beau père, Messieurs mes Oncles et mes Cousins. Or ces Messieurs ne donnent pas leur Demoiselle à un bourgeois, tant qu'ils ont quelque espérance de la mieux placer, c. à d. si Mademoiselle n'est nue, contrefaite, ou stupide: et ils ne regardent jamais le bourgeois que comme un homme fort au dessous d'eux. Il y a aussi des demoiselles raisonnables; et on a vu des dames de la plus haute naissance, épouser des bourgeois, s'accommoder fort bien à leur nouvel état, et oublier leur grandeur passée. Le cas est rare, et le pas dangereux.

Les filles acceptent par les mêmes raisons que les hommes demandent. Les unes ne veulent que des hommes riches, et les autres des maris titrés. Elles ont les mêmes risques à courir que les hommes.

Surtout la noblesse éblouit les riches bourgeoises, et quelquefois leurs parens. Bien des pères ne donneroient pas leurs filles à un bourgeois comme eux, ils la réservent à un cavalier, qui ne s'adresse à eux que pour la richesse, et qui bientôt après méprise sa femme, dépense son argent, joue, boit, dégage ses terres obérées, et suce le facile beaupère. La fille devient Madame, mais elle est méprisée de la noblesse. On trouve quelques exceptions peu fréquentes.

Les personnes instruites de tout ceci, ont grand soin d'y penser, et de fonder la personne qu'elles veulent épouser. Elles regardent en premier lieu aux qualités personnelles. Le père de la fille examine, si le prétendant est vraiment homme par la raison, la capacité; s'il est en état de nourrir une famille, et de la conduire; comme les Groenlandois, qui n'acceptent pour gendre, que celui qui est habile à la pêche du chien marin. On observe encore s'il n'a pas des défauts trop choquans, comme l'emportement, l'avarice, l'injustice, l'ivrognerie, le mensonge, le jeu. Car une fille, quelque bonne et sage qu'elle soit, ne sauroit être heureuse, avec un homme qui auroit ces défauts. Un père sage ou une fille prudente ne demandent pas qu'un homme soit sans défauts; il n'y en a aucun. Le jeune homme de son côté, ou son père plus prudent, regardent si la jeune fille est sage, si elle a une bonne réputation, si elle n'est pas vaine, dépensière, négligente, coquette; si elle fait travailler, conduire un ménage, si elle n'est pas contredisante, acariâtre, grondeuse, impertinente.

De part et d'autre on prend garde à la santé. Un jeune homme valétudinaire ne peut pas fournir aux besoins d'une maison, et laissera une jeune veuve; une fille foible ne suffira pas au tracas du ménage; ses enfans seront délicats. La personne
malade

malade rend la vie triste et pénible à celle qui se porte bien. On fait quelque attention aux défauts corporels trop choquans.

Une certaine convenance de caractère est bien utile. Un homme vif a besoin d'une femme patiente; une femme légère d'un mari grave; un homme qui panche à la tristesse, recherche une femme gaie sans excès. Plus il y a d'égalité de condition entre les époux, et plus on peut espérer une union heureuse. L'égalité de bien n'est pas si nécessaire. Un jeune homme riche peut sans risque épouser une pauvre fille, pourvu qu'il se sente la force, le courage, l'habileté nécessaire pour subvenir aux besoins de la maison. Mais un pauvre homme risque toujours, en épousant une fille riche. Les hommes qui épousent des femmes trop au dessous de leur condition, s'exposent à bien des chagrins. Un bon bourgeois p. ex. épousera la servante. Celle-ci sort tout à coup de son état, elle ne fait quelle mine faire, elle devient impertinente, sans avoir allés d'usage du monde pour cacher son impertinence. Elle joint aux vices grossiers de son premier état, les vices que le changement lui inspire, et n'a les bonnes qualités ni de l'une ni de l'autre condition.

La conformité d'âge est pareillement bien desirable, pour maintenir l'union des époux. La jeunesse est trop vive, et la vieil-

vieillesse trop lente et trop froide; les caractères, les goûts sont trop différens, pour qu'elles s'accordent bien. On voit cependant des mariages allés fréquens de jeunes hommes, qui épousent des veuves âgées, et qui pourroient être leurs mères, pour entrer dans un établissement tout formé, ou pour hériter bientôt d'elles. D'un autre côté de jeunes filles épousent, à la sollicitation de leurs parens, des vieillards riches. Le plus souvent on ne forme ces liens, que dans l'espérance d'en être bientôt délivré par la mort. On ne s'aime pas, on n'a point de confiance, la disproportion est trop grande. Le jeune homme néglige la vieille femme, la méprise et la maltraite; le vieillard fait mener une vie triste à la jeune épouse. On voit cependant plusieurs exceptions. Un jeune homme sage a de la reconnoissance et des égards, pour une femme à qui il doit sa fortune; et une jeune femme prend soin d'un vieux mari, qui lui fait des avantages. Ceux qui sont autrement sont blâmés et méprisés.

Presqu'en tout pays les loix donnent un grand pouvoir aux parens sur le mariage de leurs enfans; surtout une fille en dépend entièrement. Il y a des pays, où les parens conviennent entr'eux, et les jeunes mariés se voient pour la première fois, le jour de leurs nôces.

Les

Les filles ont coutume de rougir ou de rire, quand on leur parle de mari, elles n'écoutent pas quand on leur donne des avis. On diroit qu'elles ont honte de dire oui, quand on les recherche. Chés les Nègres, les époux sont obligés d'enlever leurs fiancées de la maison paternelle; et celles-ci font semblant de crier et de se débattre. Il en étoit de même chés plusieurs anciens peuples. Ces enlèvemens réussissent cependant toujours. Chés nous la cérémonie d'ôter à la mariée, est souvent accompagnée de larmes. Quelquefois même la mariée a des angoisses réelles, au moment de recevoir la bénédiction nuptiale. Cela n'est pas étonnant, outre ce que la mode peut y contribuer, les filles entrent la plupart du tems au mariage, sans en connoître les devoirs, les peines, les avantages, ni les précautions qu'il faut prendre. Les mères prudentes ont grand soin d'instruire leurs filles de ces choses.

Dès que deux jeunes personnes sont fiancées, la renommée s'occupe d'elles. On cite toute leur vie; l'un plaint le jeune homme, et l'autre la jeune fille. Ils sont exposés à la raillerie dans les cercles où ils se trouvent.

Les noces se célèbrent par tout pays avec grand appareil, selon les facultés des deux parties. Grande parure, grand' chère, foule

foule de convives, cérémonies. Le jour des nôces est un des plus ennuyeux; et bien des gens se ruinent, avant que d'entrer en ménage. Souvent le fiancé fait des présens à la fiancée, qu'il payera ensuite de la dot de celle-ci. Si la mariée est fille, elle porte une couronne; si elle est veuve, on ne lui en met point. Il y a des peuples où toute la cérémonie consiste en ce que la fiancée se rend chés son fiancé, et va à la cuisine faire l'ouvrage de la maison, qu'elle fera tout le tems de sa vie.

Les commencemens du mariage ressemblent beaucoup au tems des fiançailles; ce sont encore des fêtes, des amusemens; point encore de devoirs sérieux; les époux sont complaisans, le mari est prévenant. Mais cela ne dure pas. Peu à peu on rentre dans le cours d'une vie sérieuse et occupée; on s'accoutume l'un à l'autre, cette première affection vive se ralentit.

Il arrive souvent que des frères et des soeurs, estimables et bons de part et d'autres, et qui sont honnêtes, polis, complaisans, et de bon accord avec tout le monde, sont assés difficiles entr'eux, et ont des débats. C'est que chacun a son caractère et ses défauts particuliers, qui contrarient ceux de l'autre; la familiarité, l'habitude d'être toujours ensemble, affoiblit la pointe de l'amitié, et fait évanouir cette sorte de respect, qu'on a pour les person-

personnes qu'on ne voit pas souvent; avec celui-ci se perd la complaisance, qui se prête volontiers. On se gêne bien quelques heures, quelques jours; mais entre frères, il faudroit toujours se gêner, pour se complaire mutuellement, et c'est ce qui n'arrive pas. Il en est de même entre mari et femme. Un jeune homme qui aime une fille, et qui la desire en mariage, a pour elle une amitié fort vive, il ne la voit que quelques heures chaque fois. Si la fille a quelque amitié pour lui, elle est accommodante et agréable. Le jeune homme est par ses sentimens, disposé à la plus grande complaisance; la mode et l'éducation lui ont appris à flatter les personnes du sexe, et il flatte avec plaisir celle qu'il aime, et qu'il veut gagner. Les jeunes gens ne se voient qu'aux momens de loisir, où l'on est tranquille; ils n'ont rien à démêler ensemble, enforte qu'ils ne peuvent pas se croiser, et il règne entr'eux une parfaite harmonie. Les premiers jours du mariage, c'est la même chose.

Celui qui se promettroit toute une vie semblable, se tromperoit beaucoup. La jeune femme ne peut juger, ni du caractère de son mari, ni de ses complaisances futures envers elle, par ce qu'elle en a vu jusqu'ici. Elle-même ne sera pas toujours cette personne gaie, complaisante, agréable, douce, qu'elle a paru. Le mari se met au travail, il se fatigue, il a des peines,
des

des chagrins. La femme ne nagera pas toujours dans l'abondance et le plaisir. Le soin du ménage, l'embarras, la maladresse, la mauvaise volonté des domestiques; des incommodités l'attendent. A la gaieté succède le sérieux, quelquefois l'humeur.

Les jeunes mariés, qui n'ont pas pensé à tout cela, sont tout étonnés de ce changement; ils s'affligent, leur espérance trompée, la comparaison du présent et du passé, leur fait croire qu'ils sont malheureux. Cette idée leur inspire déjà un commencement d'aversion; ils s'aigrissent, et l'aigreur grossit tous leurs sujets de plainte; ainsi ils se tourmentent l'un l'autre. Sur-tout la jeune femme a vu un amant empressé, respectueux, complaisant, flatteur, elle l'a cru parfait, parce qu'elle le voyoit tel; elle trouve à présent un mari, uni dans les façons, peut-être ferme, impérieux. Elle étoit la maîtresse, à cette heure on lui demande de l'obéissance. Peut-être trouve-t-elle un libertin, un brutal, là où elle n'avoit vu qu'un homme caressant et flatteur. Elle a espéré, et elle prétend peut-être, un mari toujours semblable à l'amant. Elle ne peut que se plaindre.

Les jeunes hommes gâtent les filles par leurs flatteries, et puis ils veulent, qu'elles deviennent des femmes complaisantes et même soumises. Les plus vicieux font

sont les plus caressans. On croit qu'un amant trop empressé devient un mauvais mari; et on préfère un jeune homme uni dans ses façons.

Dès qu'on est en ménage les besoins augmentent. Un jeune homme a un ménage fort simple; une fille trouve chés son père ce dont elle a besoin. Mais dès qu'ils sont mariés la maison s'aggrandit; il faut un ameublement et un logement sortable; des domestiques, une table plus régulière; on voit des amis, il faut les recevoir chés soi. Une femme cause bien des dépenses. Viennent les enfans, nouveaux soins, augmentation du domestique; ces besoins vont toujours en croissant à mesure que la famille grossit, et que les enfans grandissent. Nos artisans, nos laboureurs n'ont pas tant d'embarras. Les Nègres, les Tartares, les Américains bien moins encore.

Les époux sont très souvent de différent avis. La femme est ordinairement craintive, et le mari a plus de courage; celui-ci forme des entreprises, que celle-là croit téméraires et impossibles. La femme est plus sensible, elle ne sait pas faire des actes de vigueur, elle s'oppose même souvent à ceux que le mari se croit obligé de faire. Or il est impossible que tous deux aient leur volonté. On est donc convenu par tout pays, et de tout tems, que dans ces cas la femme céderoit au mari. Plusieurs

X

raisons

raisons appuyent cet usage. Les hommes ne sont pas si souples que les femmes; il en couteroit bien plus de peine pour les conduire; les révoltes et les plaintes seroient fréquentes. L'homme a beaucoup plus de force que la femme, et chés le peuple, chés les nations sauvages et grossières, les hommes usent souvent de cette force pour maltraiter leurs femmes; et si l'usage donnoit l'autorité à ces dernières, il seroit fort à craindre que celui qui devroit obéir, ne forçât celle qui doit commander.

Bien des femmes prétendent être lésées par cet usage, et refusent de s'y soumettre; il y en a telle, à qui il suffit que son mari ait quelque volonté, pour qu'elle s'obstine au contraire. Ces femmes vivent dans une désunion perpétuelle avec leurs maris, à moins qu'elles n'ayent un homme, qui aime son repos, et qui craigne le bruit. Un tel mari souffre assés patiemment l'obstination et les caprices de sa femme; mais il ne l'aime pas, il tâche de l'éviter, il fuit sa maison, qui lui est désagréable. Les enfans voient le mauvais exemple des parens, et ne respectent ni le père ni la mère; les domestiques qui craignent moins les maitresses, méprisent ici le maitre, et sont insolens. Le mari néglige son travail, cherche dehors de l'amusement, et fait des dépenses. On le raille et on méprise sa femme.

Les

Les hommes qui ont le sang vif, ne souffrent pas ces contradictions: on se hait, on se traverse, on en vient à de fâcheuses extrémités, on s'évite, on se boude, on se sépare: chés le peuple on se bat. La maison tombe en décadence.

Aussi les femmes prudentes évitent-elles soigneusement ces contradictions; elles cèdent, et le font avec plaisir, quand elles ont un mari respectable par son sens et sa conduite. Même lorsque leurs maris se trompent visiblement, elles ne heurtent pas de front leurs volontés, elles attendent un moment favorable, font des représentations, et réussissent ordinairement à ramener leurs maris à leur volonté.

Une femme prudente peut corriger un mari de vices considérables, comme de l'ivrognerie, de la négligence des affaires, de l'abandon de sa maison, de son gout pour le plaisir, de ses prodigalités, de ses brusqueries. Elle gagne son autorité par sa douceur et sa complaisance, elle lui rend sa personne et la maison agréable; elle le retient avec de l'adresse et de la patience, sans qu'il s'en apperçoive. On raconte qu'un homme qui avoit le vin mauvais, et à qui il arrivoit souvent d'en boire, brisoit dans son ivresse tout ce qui lui tomboit sous la main. La femme s'en affligeoit, mais elle ne disoit mot. Un soir qu'il recommençoit ce train ruineux, elle prit

fans affecter aucune colère un miroir, puis une porcelaine, et les mit en pièces. Le mari la regarde: Que faites-vous là? Je vois, mon cher, que ces choses vous importunent, je vous aide à vous en débarrasser. Le mari confus n'y retourna plus de sa vie.

Bien des femmes aussi, qui ont des maris vicieux, déréglés, ou seulement injustifiés pour leurs méchantes femmes, ne cessent de se plaindre, de crier, d'étourdir leurs maris de reproches et d'injures. Au lieu de faire cesser le mal, elles l'empirent.

Le mari est chargé du soin de procurer la subsistance à sa maison par son travail, d'expédier les affaires du dehors, de gouverner sa maison, d'en régler la dépense sur ses revenus. La femme a soin de l'ordre, de la propreté, des domestiques, des enfans, surtout en bas âge, et des filles en tout temps. Elle ordonne la cuisine, remplit le garde-manger. Chacun a son ouvrage, et tout va bien quand chacun fait le sien, sans vouloir trop se mêler de celui de l'autre.

Il y a bien des femmes lâches, négligentes, malpropres sur elles et dans leur maison. La poussière ronge les meubles, les hardes traînent, la vaisselle reste sur la table, le linge sale pourrit dans les coins. Elles sont mal peignées, passent les demi-journées en habit de nuit; les araignées
filent

filent leurs toiles aux fenêtres. Les domestiques travaillent et volent quand ils veulent : les enfans mangent tout le jour, et jettent leurs restes sur les meubles et sur les planchers. Les servantes ont la clef de la cave et du garde-manger ; les provisions finissent avant le tems, les meubles se gâtent, les habits se salissent ; on perd, on casse, on vole. La maison périt. Ces femmes se plaignent de la dureté du mari, qui veut les tirer de leur indolence ; elles disent qu'il veut les rendre esclaves.

Rarement les hommes aiment le détail de l'ordre. Ils ne prennent pas soin de leurs hardes, de leur linge ; on en voit qui demandent le matin à leurs femmes, les hardes qu'ils ont quittées en se couchant. Leurs occupations les empêchent ordinairement d'être fort exacts. Les femmes soigneuses y suppléent.

On trouve des femmes qui nourrissent leurs maris, soit par leur dot, soit par leur travail, et les maris ne font rien. D'autres maris font l'ouvrage des femmes ; on en a vu laver le linge, faire la cuisine, apporter à leurs femmes le déjeuner au lit. Ces hommes qui font si bien l'ouvrage des femmes, sont ordinairement très-mal pour leur ; ils n'en ont ni le tems, ni le courage. Leurs femmes les méprisent et la misère les talonne.

Bien des maris se défient de leurs femmes; ils ne leur donnent l'argent du ménage qu'en détail, et pour chaque article à part. Quelques uns même vont au marché acheter les denrées, ordonnent la cuisine et déboursent un denier pour des herbes; ils excitent ainsi leurs femmes à les tromper, et celles-ci ont ordinairement une bourse secrète. Il y a des femmes qui trompent leurs maris pour toutes sortes de dépenses secrètes, comme pour gourmandises, pour ajustemens, pour donner à des amies. Ces femmes séparent leurs intérêts de ceux de leurs maris, comme si la femme pouvoit être bien, quand le mari est ruiné. Un homme de ceux qui vont eux-mêmes courir les marchés, donna un habit à sa fille. Celle-ci eut la commission de lever l'étoffe. Elle en paya vingt quatre écus, et en déclara vingt à sa mère, et celle-ci dit à son mari que l'habit en coutoit seize. La mère voloit donc le père, puisqu'elle pouvoit ajouter quatre écus, et la fille les voloit tous deux, car elle avoit de l'argent pour payer les quatre écus restans.

Il seroit difficile de trouver des époux, qui fussent toujours de bonne intelligence, et qui n'eussent jamais aucun léger démêlé entr'eux.

La polygamie règne chés presque tous les peuples barbares, chés les Mahométans, les Chinois, les Japonnois. Chaque homme
a droit

a droit de prendre autant de femmes, qu' il en peut payer et nourrir. Les trois derniers peuples les achètent pour la plupart; il y a des marchés aux femmes, comme chés nous aux denrées. Les femmes sont esclavés et enfermées. Elles ne sortent jamais que bien couvertes, cachées dans des chaïses bien closes, et environnées d'hommes armés, et seulement par l'ordre du maitre. Les Chinois ont imaginé un plaisant moyen d'empêcher leurs femmes de sortir; c'est de mettre les petits pieds à la mode. On écrase presque les pieds aux petites filles, et une femme, dit-on, a le pied à peine aussi grand que nos enfans de dix ans. Elles ne sauroient marcher d'un pas ferme, et par cons. elles ne peuvent guères sortir. Toute leur occupation est de se parer pour plaire à leur mari, et de faire quelques ouvrages à l'aiguille.

Chés les peuples barbares, les Nègres, les Indiens, les Américains, les femmes sont fort soumises à leurs maris; elles sont ce que les servantes sont chés nous. Les femmes des Nègres saluent leurs maris à genoux le matin; elles font tout l'ouvrage, et le mari ne fait presque que fumer du tabac. Elles ne mangent jamais avec lui, ni devant lui, mais elles dinent de ses restes dans un coïnt à part. Les Groenlandoïses bâtissent les maisons, les maris ne font que pêcher.

Les Grecs et les Romains de l'antiquité n'avoient qu'une femme, comme les chrétiens, de tout tems. Les Perses en avoient plusieurs; bien des Juifs ont imité cet exemple. Les femmes grecques n'alloient à aucun festin, que chés leurs parens, et ne voyoient pas les étrangers, qui rendoient visite au mari. Les Romaines sortoient à peu près comme nos dames. Chés nous il y a des filles qui ne se marient, que pour être moins gênées; et pour faire autant de visites et de courses qu'il leur plait. Les dames perses regardoient l'ouvrage de main comme une occupation servile, les grecques faisoient les habits de leurs maris et de leurs enfans. Les juives en usoient de même. Voici ce qu'en dit Salomon.

„Qui trouvera une femme vertueuse ?
 „elle vaut beaucoup mieux que les perles,
 „Son mari met sa confiance en elle, et rien
 „ne lui manquera. Elle lui fera du bien,
 „et non du mal tous les jours de sa vie.
 „Elle amasse de la laine et du lin, qu'elle
 „travaille avec habilité. Elle ressemble
 „aux navires des marchands, qui amènent
 „les richesses de loin; elle se lève avant le
 „jour, et distribue l'ouvrage à ses filles
 „et à ses domestiques; elle achete des
 „champs, et plante des vignes. Elle est
 „pleine d'ardeur et de courage. Elle con-
 „sole l'affligé, et prête au pauvre une
 „main secourable. Elle ne craint point la
 „neige

„neige pour sa famille, car toute sa famille
„a des vêtemens doubles. Elle se fait des
„tours de lit, et des habits d'écarlate, et
„de fin lin. Son mari est estimé et siége
„avec les magistrats. Elle fait toute sorte
„de linge, et le vend; elle se revêt avec
„décence, ne craint point le lendemain,
„et parle avec sagesse et douceur. Elle a
„toujours l'œil sur sa maison et ne mange
„point le pain de paresse. Ses enfans la
„respectent, son mari l'aime et lui donne
„des louanges. Il dit d'elle: La bonne
„grace est trompeuse, la beauté l'évanouît,
„mais la femme vertueuse mérite des élo-
„ges.”

Ce ne sont partout que les riches qui ont plusieurs femmes, et qui les enferment; les pauvres sont trop heureux que la leur travaille.

Chés nous les maris prétendent aussi être les maîtres, et les femmes et les filles ont partout dans les cercles et les festins le premier rang; c'est toujours à celles que se font les premiers complimens, c'est elles qui donnent le ton, c'est d'elles que tout dépend. En famille c'est autre chose, de même qu'en affaires; c'est le tour du mari. Aussi voit-on bien des dames, qui aiment beaucoup les assemblées, et qui craignent leur maison.

Quand le mari et la femme sont mécontents l'un de l'autre, ils peuvent se sé-

parer,

parer, et se remarier à d'autres: il y a des pays où cela est difficile.

Il faut, pour rendre le mariage valide, qu'il soit inscrit dans les régîtres publics, et que le ministre de la religion y donne la bénédiction. Les enfans qui naissent d'un mariage secret, ne peuvent point porter le nom du père, ils n'héritent pas de ses biens, ils ne sont point admis à certains métiers. Le mari peut chasser sa femme, qui n'ose point prendre son nom, et la femme quitter son mari, sans cette bénédiction et cet enrégistrement; le magistrat ne leur accorde point son assistance pour affaires matrimoniales. On n'a aucune estime pour des personnes qui violent ainsi l'ordre et les loix.

Le mari est responsable des fautes de sa femme, parce qu'on suppose qu'il est le maître; la femme ne répond pas du mari, car on pense qu'elle ne peut l'empêcher.

SECTION IX.

Société domestique.

Dans tout pays, même chés des peuples barbares, les familles un peu aisées ou qui ont beaucoup d'ouvrage, ont des domestiques, qui font les ouvrages les plus rudes de la maison. Chés les Turcs, les Persans, chés les chrétiens aux deux Indes,

la

la plupart de ces domestiques sont esclaves, achetés comme du bétail, et dont on dispose comme celui-ci. Chés plusieurs peuples, le maître bat, enchaîne, tue son esclave, sans que les loix s'en mêlent. Les esclaves d'Amérique sont des nègres, qu'on achète en Afrique, où les rois vendent leurs sujets, leurs prisonniers de guerre, les malfaiteurs, pour de l'eau de vie et des colliers de verre; le père vend ses fils, et ceux-ci leur père, le frère son frère, les voisins les uns les autres; toujours le plus fort vend le plus foible. Les Européens les achètent et les envoient en Amérique, travailler aux mines, aux plantations de café, de sucre, et de tabac. Tous les peuples ont eu des esclaves, excepté les chrétiens en Europe; et le sort des esclaves a été de tout tems à peu près le même. Chés les anciens les esclaves étoient des prisonniers de guerre, des débiteurs insolvables, des gens qui se vendoient eux-mêmes.

Chés nos laboureurs, les servantes et les valets aident le maître et la maîtresse, et mangent avec eux au même plat. Chés les bourgeois et les grands, ils travaillent pour les maîtres, et ne participent point à leur table. Quelques valets portent la livrée, et on les appelle laquais. Il y a des domestiques plus honorables, qui ne portent point livrée, comme la cuisinier, le sommelier, le maître d'hôtel, le valet de chambre,

chambre, le secrétaire. Ce dernier est souvent un habile homme, qui est admis à la table du maître.

Ces domestiques s'engagent tous librement; ils s'offrent à certains services déterminés, et demandent en récompense, le vivre, le couvert et des gages. Ils sont libres de quitter le service, tout comme leurs maîtres de les congédier, quand leur tems est fini. Si un domestique se sauve, le maître peut demander au magistrat, qu'il soit pris et ramené, ou puni. S'il vole, les loix le châtient. Mais le domestique mal payé ou maltraité peut aussi recourir aux loix.

On dit en proverbe: Le bon maître fait le bon valet; c. à d. que quand les maîtres nourrissent et payent bien leurs domestiques, quand ils sont humains et qu'ils veillent à ce que les gens remplissent leur devoir, ceux-ci de leur côté sont attentifs à le faire. Si les maîtres payent et nourrissent mal, les domestiques volent; s'ils sont rudes, grossiers, les domestiques sont mécontents, et n'aiment pas les maîtres; car les domestiques ont aussi leurs sentimens d'honneur, et supportent impatiemment les injures et les duretés. Si les maîtres sont négligens, s'ils ferment les yeux, s'ils abandonnent la maison aux domestiques; ceux-ci deviennent paresseux, et négligent leurs devoirs. Le désordre règne toujours dans une maison, où il y a plus de
de

de domestiques qu'on n'en peut occuper. Chacun a du loisir et en veut davantage, il renvoye à son camarade le peu d'ouvrage qui lui reste à faire, et ce peu ne se fait pas. Tant de bouches et tant de gages ruinent les maitres. Ceux qui donnent toutes les délicatesses à leurs gens; les rendent gourmands, et leur préparent un triste ménage: ceux qui leur refusent tout, les rendent avides et voleurs. Il y a des maitres, qui se familiarisent avec les domestiques; ils en sont méprisés, et la maison tombe dans le désordre. On trouve surtout des maitresses, qui se font conter toutes les nouvelles de la ville par leurs gens, ou qui font des complots avec eux pour tromper les maitres. Ces femmes perdent toute autorité.

Bien des gens changent souvent de domestiques, parce qu'ils n'en peuvent jamais trouver de parfaits à leur gré. Il n'y en a point de parfaits; aucun homme n'est sans défaut. Ces fréquens changemens font perdre l'affection, qu'un bon domestique prend pour des maitres raisonnables. Des maitres et des maitresses adonnés au plaisir, ou surchargés d'ouvrage, abandonnent leurs enfans aux mains des domestiques. Ceux-ci sont des gens ignorans, souvent grossiers, parce qu'ils n'ont reçu qu'une éducation très imparfaite: ils rendent donc les enfans grossiers, et leur disent mille choses fausses. Ils sont superstitieux, et racontent
aux

aux enfans des histoires de spectres, de magie, de sortilèges, leur gâtent l'esprit, et les rendent craintifs. Ils veulent gagner la bienveillance de ces enfans, pour obtenir par eux des bienfaits; ils flattent donc les enfans, leur complaisent, leur inspirent des fantaisies, des caprices, les rendent vicieux en fortifiant leurs mauvaises dispositions, et leur enseignant même quelquefois le désordre. Ils cachent aux parens les fredaines des enfans, et les enfans voient leur parens pour donner aux flatteurs.

D'autres parens permettent que leurs enfans, fiers et vains de leurs avantages, soient impertinens et hautains envers les domestiques. Cela afflige ces derniers, les parens sont servis à contrecœur, et les enfans deviennent durs et injustes. D'autres interdisent aux enfans la familiarité avec les domestiques; mais ils ne permettent pas que les enfans commandent, encore moins qu'ils fassent des injures ou des impertinences aux gens. Ils disent que les domestiques n'appartiennent pas aux enfans.

On occupe les domestiques tout le jour; ils font les derniers couchés, et les premiers levés. Ils jouissent rarement de quelque relâche, et de quelque plaisir. Ils mangent les restes des maîtres, et souvent froids. L'hiver ils travaillent à la cuisine et dans l'eau. Si personne ne vouloit servir, nous aurions bien de la peine. D'un autre côté
des

des domestiques paresseux, imbécilles, maladroits, infidèles, négligens, causent beaucoup de chagrin. Les meilleurs ont besoin qu'on ait l'oeil sur eux, afin qu'ils s'acquittent de leur devoir. Jamais ils ne font notre ouvrage avec le zèle et l'exactitude, que nous y apporterions. Cela est tout simple; ils n'y ont pas le même intérêt, et ils doivent faire pour nous ce que nous ne voulons pas faire pour nous mêmes.

SECTION X.

Société civile.

CHAP. I.

Ses causes.

On ne trouve sur toute la terre peut-être aucune famille isolée; partout les hommes vivent par peuplades. C'est le goût de la société et le besoin mutuel qui les réunit. Ce besoin est de deux sortes, celui de la défense, et la nécessité de l'assistance des autres pour se procurer les besoins de la vie.

C'est l'amour de la société seul, qui forme les peuplades des Groenlandois. La mer et les glaces qui les environnent, les garantissent suffisamment de toute insulte de la part des hommes; et les ours blancs ne sont pas assés redoutables, pour rendre néces-

nécessaire une confédération. Chaque famille suffit par elle-même à tous ses besoins. Le mari pêche le chien marin, la femme bâtit la maison, et coud les peaux de chien, pour en faire des hardes. Voilà toute leur richesse.

Aussi ne sont-ils pas ferrés, mais répandus par leurs vastes déserts, ou plutôt sur les côtes, et n'ont rien à démêler ensemble. Chacun s'établit où il lui plaît, mais toujours près d'autres cabanes. Ils ne connoissent point les noms nationaux, tous sont des Groenlandois.

C'est déjà autre chose en Amérique. Les habitans sont distingués, sous différents noms, Hurons, Iroquois, Topinamboux, et quantité d'autres nations. Il en est de même dans toutes les parties de l'Amérique, en Afrique, en Asie, aux Indes. Les diverses peuplades se font la guerre les unes aux autres; en Amérique par d'anciennes haines, par habitude; dans le golphe du Mexique, pour manger des prisonniers de guerre, à ce qu'on dit; en Afrique pour les vendre.

En Europe, sur les côtes de Barbarie, et à l'ouest de l'Asie, le goût de la société et la défense ayant réuni les hommes, ils ont tiré de nouveaux secours les uns des autres. Partout ailleurs, chacun fait tout ce dont il a besoin. Mais ayant diverses choses à faire, et étant souvent distrait de chaque

chaque occupation, il acquiert peu d'habileté en chacune. Dans les pays aujourd'hui policés, les hommes se sont partagés les diverses occupations, et chacun ne s'est occupé que d'un genre d'ouvrage. L'habitude lui a procuré de l'habileté, et il peut sans peine fournir du sien, à tous ceux qui lui fournissent du leur. Cette facilité, et l'habileté que chacun acquiert, a perfectionné chaque genre de travail, l'ouvrage est devenu meilleur; on a raffiné, parce qu'on en avoit la capacité et le loisir; et ces raffinemens et ce loisir ont fait inventer de nouveaux arts moins nécessaires. Ces nouveaux arts sont devenus des besoins par l'usage, nous nous sommes accoutumés à une certaine perfection, nous avons appris à nous servir des vêtemens et des meubles grossiers, que chacun pourroit se faire soi-même, et la société qui d'abord n'étoit qu'une facilité, est devenue un besoin indispensable.

Ainsi nous avons des métiers et des arts de toutes sortes pour la nourriture, le vêtement, le logement, l'ameublement, et pour la sûreté. Chacun fait le sien, et reçoit des autres, en échange de son travail, les choses dont il a besoin, et qu'il ne fait pas lui-même. Il seroit absolument impossible à un homme, de faire tout ce dont nous avons besoin aujourd'hui.

Cent hommes, dont chacun voudroit pourvoir à tout par soi-même, vivroient misérablement, et seroient surchargés de travail; ou plutôt ils périroient avant que d'avoir fait un morceau de pain. Mais s'ils travaillent en société, faisant chacun son ouvrage pour tous, ils seront abondamment pourvus, ils auront du superflu et du loisir. De ce loisir sont nés les arts de superflu, ceux du luxe, de l'ornement, de l'amusement; la frisure, la brodure, les métiers en soie, en argent et en or, en pierreries, celui du tailleur, l'art du peintre, du musicien, du danseur, et plusieurs autres. Dans les moindres arts même, il y a bien du superflu. Le cordonnier donne à ses chaussures une élégance, qui passe les bornes du besoin.

On peut dire de tous les métiers à peu près, qu'ils ne sont pas absolument nécessaires. Par tout pays chacun peut aisément labourer la terre, faire un pain, quelque boisson, des étoffes grossières, préparer des peaux; les femmes savent toutes tailler et coudre des habits. Chacun sait faire une hutte. Cependant nous sommes accoutumés à regarder comme nécessaires certaines professions, qui le sont devenues en effet dans nos constitutions et nos moeurs. Tels sont le cultivateur, le boulangier, le boucher, le brasseur, le corroyeur, le maçon, le charpentier, le cordonnier, le tailleur, le tisseran, le menuisier,

fier, le forgeron, et tous ceux qui travaillent proprement pour le besoin. Il y en a peut-être encore plus, qui ne font que pour le superflu et la commodité.

Il y a des métiers très pénibles, comme l'agriculture et la forge. D'autres sont désagréables, comme le métier de corroyeur, de ramoneur de cheminée, de boucher. D'autres exposent au froid, au vent, à la pluie, à l'ardeur du soleil. D'autres privent l'homme du repos; le métier de guet, de soldat, de postillon. D'autres mettent la vie de l'homme en danger, la navigation, la guerre, l'architecture, le travail des mines, la pêche, la chasse. Et cependant il se trouve toujours des hommes pour les exercer. Encore ne sont-ce pas ces métiers pénibles, désagréables et dangereux, qui sont le mieux récompensés, ni par l'honneur, ni par les biens. Les métiers commodes, agréables, et souvent les moins utiles, sont le plus honorés et le mieux payés.

Un des travaux les plus désagréables est celui du soin des enfans et des malades. Combien de dégouts faut-il vaincre pour les nettoyer, pour supporter la mauvaise odeur, les cris, les plaintes, l'angoisse. Jour et nuit alerte, il faut être à chaque instant prêt, et rendre des services pénibles et fâcheux; on ne peut se promettre un moment de repos assuré. Il faut esuyer

des caprices, des fantaisies. Ce pénible soin regarde les femmes, qui s'en acquittent avec une patience et un zèle admirable.

Chacun dans la société trouve ainsi, dans le travail de tous, une abondance de choses nécessaires, utiles, agréables; les secours et les soulagemens dans ses besoins, et la sûreté. Nous sommes partout et à chaque instant environnés d'une foule de choses et de commodités, que les autres nous procurent, et souvent au péril de leur vie, aux dépens de leurs membres, de leur santé et de leur repos. Nos bâtimens exposent tous les jours la vie de ceux qui les construisent; les métaux, les pierres, qui nous rendent des services si essentiels, ont été arrachés des mines et des carrières au péril de la vie des ouvriers. Pendant que nous dormons, quantité d'hommes veillent à notre service, et souffrent le froid, la tempête et la pluie dans l'obscurité.

CHAP. II.

Forme extérieure de la société.

C'est ce besoin mutuel qui a engagé les hommes à se rapprocher dans des villes, des villages, des bourgs, des hameaux. S'ils étoient répandus par les campagnes, outre qu'ils occuperoient une partie de la place, que demandent les champs, il faudroit courir à des distances considérables, et faire de

CHAP. II. *Forme extérieure de la soc.* 341

de vrais voyages, pour se procurer les choses nécessaires, et se prêter secours dans le besoin. Au lieu qu'à présent, nous avons tout sous la main.

Les villes sont fort différentes pour la grandeur, la population et la beauté. Berlin a environ trois milles d'Allemagne de circuit, Paris et Londres en ont encore davantage; et les voyageurs en donnent douze à la ville d'Agra dans le Mogol: d'autres villes ont à peine un quart de mille de circonférence. Les grandes villes sont remplies de palais, de places spacieuses, ornées de temples, de colonnades, de beaux ponts, de statues. Les maisons sont massives, contigues, hautes, bâties avec gout; les rues sont ordinairement alignées, pavées avec soin, et munies d'égouts, pour emporter les eaux et les immondices. La police tient des gens pour nettoyer les rues, en emporter tout ce qui choque les sens, les boues, les bêtes mortes. Madrid n'a point de pavé; et l'on dit que les immondices et les charognes restent dans les rues, et y infectent l'air. On dit la même chose de Constantinople. On compte dans Berlin six mille feux, et cent cinquante mille âmes; et quatre fois autant dans Londres et dans Paris. Les papiers publics disent que des incendiaires ont déjà brûlé depuis peu, dix mille maisons à Constantinople, et qu'ils continuent encore à mettre le feu.

Ce qui fait la grande population de ces villes, c'est premièrement la Cour, c. à d. le souverain et sa famille; la noblesse qui s'attache aux grands, et celle que les plaisirs y attirent. Dans une semblable ville il y a des spectacles de toutes sortes, de grandes fêtes à la Cour; le séjour même en est plus agréable, à cause de la beauté des lieux, des jardins, des promenades et de la nombreuse société. Les grands magistrats, les tribunaux supérieurs, les ambassadeurs des puissances étrangères y résident. Ces villes étant ordinairement situées sur des fleuves navigables, le commerce y fleurit, et la grande consommation intérieure le favorise encore; il y a donc quantité de marchands, dont plusieurs sont riches. Les grandes manufactures sont ordinairement dans la capitale, ce qui attire une foule d'ouvriers. Ceux-ci entraînent à leur suite des milliers d'artisans pour le besoin, la subsistance, le vêtement, l'ameublement, le logement. La cour, les grands, accoutumés à ce qu'il y a de meilleur et de plus beau, prennent un goût délicat, qui va toujours en croissant, et se communique de proche en proche aux bourgeois; les artisans sont obligés de s'appliquer à travailler avec goût. De là naît le luxe, qui fait de continuel progrès, qui embellit la ville, donne à gagner au peuple, fait sortir l'argent des mains du riche, et ruine ceux qui veulent paroître riches sans l'être.

Ce

Ce luxe attire encore des gens, qui veulent en profiter. Les rues sont couvertes de friseurs, de vendeurs à la toilette, les boutiques sont remplies de pompons, d'eaux de senteur, d'étoffes précieuses, de bijoux, de confitures, des vins et des mets les plus délicats, les marchés sont chargés de venaison, de fruits hâtifs, et de tout ce qui peut satisfaire la gourmandise. On a compté à Varsovie cinq cens friseurs, sans les perruquiers.

Ces villes sont de vrais gouffres, qui engloutissent les productions des campagnes, vingt milles à la ronde. On comprend bien que le petit territoire qui en dépend, ne peut leur fournir le grain, les fruits, les jardinages, le bétail, la venaison; et leur fleuve, le poisson qu'elles consomment. Toutes ces choses y viennent souvent de fort loin. On dit qu'à Paris il se consume par an, à peu près cinquante mille boeufs, sept cent mille moutons, cent vingt cinq mille veaux et quarante mille chocons. Dans une ville qui contient à peine douze mille ames, il s'est mangé l'an mil sept cent soixante et dix sept, cinq cent soixante six boeufs, trois mille neuf cent quatre vingt neuf veaux, quatre mille cinq cent treize moutons, et quatre mille neuf cent dix neuf cochons. A ne compter qu'une demi livre de pain par tête, pour chaque jour, il doit se consumer par an dans Berlin environ onze

mille Vispel de grain, c. à d. autant de charges d'un chariot bien attelé: et l'on peut en mettre autant pour la brasserie de bière, pour l'eau de vie, pour les bêtes.

C'est ici le siège du gout et de la politesse, le centre des plus belles choses, et le concours des habiles gens en tout genre, dans les métiers, les arts et les sciences. Il y a des établissemens, et des personnes de toute sorte, pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse; et une affluence de médecins. En un mot, on trouve ici tout ce qu'on peut desirer.

Une telle ville présente aux jours de marché, dans les rues les plus fréquentées, ou lorsqu'un événement extraordinaire attroupe le peuple, un tracas allés désagréable; on ne peut traverser ces larges rues, sans percer la foule, et sans être coudoié; c'est un murmure confus de voix, on va, on vient, on court, on crie; les charettes, les voitures augmentent l'embaras, il faut toujours avoir l'oeil au guet, de peur d'être roué. Ce tintamarre dure toute la journée, et étourdit ceux qui n'y sont pas accoutumés. Tous les quartiers ne sont pas si bruyans.

La grande population rend les logemens et les denrées chères. Le luxe qui règne et que chacun imite à sa façon, fait que la moitié des habitans est misérable.

Dans

Dans les villes où la gueuserie est permise, on ne peut faire vingt pas, surtout dans les lieux fréquentés, sans être assailli par des mendiants, et quelquefois on les voit défiler par bandes. Sous ces haillons, et sous des apparences plus honnêtes, se cachent des voleurs, qui aiment surtout le concours, et qui sont fort habiles à vider les poches des négligens, outre ceux qui se tiennent dans les cabarets et les cafés pour attraper les niais; et ceux qui rodent la nuit, pour détrouffler ceux qui leur tombent sous la main; ou qui même percent les maisons. Ces derniers sont rares dans les villes où la police est vigilante. Les guets, les sentinelles, les patrouilles, les corps de garde, répandus dans tous les quartiers, et dans toutes les rues de la ville, les retiennent. Mais ces arrangements salutaires n'ont pas lieu dans toutes les grandes villes, non plus que les lanternes publiques. Pour prévenir ces vols et les autres excès, il est ordonné dans plusieurs villes, comme Berlin, Londres, de porter le soir des lanternes, sous peine d'être mis au corps de garde. On peut mieux voir et suivre un homme qui feroit un méchant coup, s'il porte une lanterne.

Le luxe, la délicatesse, l'abondance, les plaisirs, rendent les hommes plus délicats et plus foibles, et corrompent la jeunesse. Les séducteurs, les occasions de

débauche, qui se trouvent ici à tous les carefours, achèvent de ruiner les moeurs et la santé. Les vêtemens incommodés et gênans, y contribuent beaucoup. Aussi voit-on une quantité de filles et de femmes contrefaites, de jeunes gens à l'âge de seize ans, sans force, sans courage, sensibles à tout, pâles, maigres, malades, enrhumés, attaqués de la poitrine, l'estomac gâté; et vers l'âge de vingt ans, ils sont incapables de faire l'ouvrage d'un enfant de village à dix.

Les médecins ont beaucoup d'occupation dans ces grandes villes, ils doivent réparer les maux, qu'ont produits l'éducation, les hardes, les frisures, la gourmandise, l'ivrognerie, la débauche. Les personnes délicates veulent soutenir leur santé, et réparer leurs forces, par le secours de l'art; elles en abusent; elles consultent le médecin, et prennent des remèdes dans la santé, par précaution, par pusillanimité, par habitude; et cet abus achève de leur ôter le courage, et de ruiner leur constitution.

A une certaine distance des grandes villes, on voit au dessus d'elles un nuage qui les couvre; ce nuage est formé de la poussière, de la fumée, des exhalaisons de cette foule d'hommes et d'animaux entassés, qui corrompent l'air. C'est une cause puissante de maladies. Aussi compte-t-on, que le terme moyen de la vie à Paris, à Londres,

Londres, et dans les villes semblables, est de vingt cinq ans. Tous ces maux tombent surtout sur les riches. Le pauvre est allés robuste, même dans la capitale.

La foule attire les fripons, et favorisé les mauvaises moeurs, en donnant la facilité de se cacher. Ainsi c'est dans les grandes villes, que se trouvent les plus grands désordres, la plupart cachés sous les belles apparences de la politesse et de la décence.

Tout ce qui est hors de la capitale, s'appelle la province. Il y a ici aussi de grandes villes, qui contiennent depuis dix jusqu'à cent mille ames. Elles approchent d'autant plus de la Capitale, pour les avantages, pour le luxe, les vices, et en tous les autres points, qu'elles sont plus peuplées et que le commerce et les manufactures y attirent les richesses. Ainsi Leipzig ne le cède point à Berlin; Magdebourg et Stettin font près de l'atteindre.

Toutes ces villes ont de grands avantages. Elles sont remplies d'artisans de toutes sortes, et l'on y trouve le nécessaire en abondance; les arts y régner, à proportion de leur grandeur et de leurs richesses. Elles sont enfermées de murailles, ce qui les met à l'abri des brigands, des coureurs de pays, et jusqu'à un certain point, des gueux et autres rebuts de l'humanité. Il y a partout des gardes, des guets, des sentinelles, dans les rues et sur

les

les tours, qui veillent à la sûreté publique, surtout durant la nuit. Elles ont des pompes à feu, des pompes, toutes fortes d'instrumens pour le feu. Les postes et autres voies, leur apportent de loin les choses, les lettres, et emportent les leurs, à peu de frais et sans embarras.

Les petites villes, qui avec les bourgs et les villages, s'appellent le plat pays, ne diffèrent souvent presque en rien de ces derniers, excepté, qu'elles ont un hôtel de ville, et droit de foire; elles sont bien éloignées de la grandeur et de la magnificence, du luxe, des richesses, de la politesse et du goût des grandes villes. Elles ne sont presque habitées, que par des laboureurs, et quelques chétifs artisans; souvent les maisons sont des cabanes mal bâties, point contigues, la plupart du tems couvertes de chaume; point de pavé, point de troupes, ni murs, ni portes; on n'y trouve qu'à peine, ce que nous regardons comme les premiers besoins. Il n'y a quelquefois ni boulanger, ni viande. Chacun fait son pain, on mange du salé, et quand on a besoin de viande de boucherie, on va la querir à la ville voisine. Pour tout médecin, on y trouve un barbier ignorant et bavard. Le peuple est grossier, et ses vices le sont comme lui. Les querelles, les coups, l'ivrognerie sont les maux dominans. L'ignorance et la superstition y donnent une libre carrière à la fourberie et

et à l'imposture. C'est là qu'on entend encore parler de forciers, de revenans, de trésors cachés. Les habitans sont privés de tout ce qu'on appelle les aises et les agrémens de la vie. Mais ils sont accoutumés à cette privation, ou plutôt ils ne la connoissent pas, parce qu'ils ignorent les raffinemens des grandes villes. Ils sont sains, laborieux, vigoureux; et la bonne foi, l'équité régnet dans leurs cabanes. L'air libre et pur, le travail, la frugalité, l'ignorance de certains désordres, conservent leur santé et leur vie; et on assigne au plat pays trente ans et plus, comme le terme moyen de la vie. Les riches des grandes villes y vont rétablir en été leur santé ruinée. Au village on ne trouve que des laboureurs, quelques cordonniers, forgerons et tisserans. Les habitations étant ouvertes, sont exposées aux incursions de tous les coureurs de pays, mendians, brigands, incendiaires. Aussi c'est dans les villages, les bourgs et les petites villes, que se commettent le plus d'excès de cette sorte. Mais le petit nombre faisant que tous se connoissent, ils sont à couvert du voleur du dedans; le campagnard se couche sans fermer ni porte ni volet; il abandonne le jour sa maison ouverte, pour aller aux champs. Sa pauvreté, le vil prix de toutes ses possessions, les lui assure. Il n'a pour toute serrure qu'un loquet de bois, qu'il ne daigne pas même fermer. Que lui pren-

prendroit-on? Des sacs d'argent, de la vaiselle de prix, des écrains, chés les riches, sont bien une autre amorce, et il faut se mettre à couvert.

Les villes et les villages des Nègres, des Indiens, les habitations des Américains, sont encore plus chétives, ce sont des amas confus de huttes. Les Groenlandois ne forment pas de vrais hameaux seulement. Il en est à peu près de même des Islandois. Les Tartares et les Arabes vagabonds errent par peuplades, logées sous des tentes, selon les besoins de leurs troupeaux, ou de leurs brigandages; ils n'ont aucune place fixe. Le besoin de l'agriculture, de la nourriture des troupeaux, de la chasse, ou des voyageurs, a produit chés nous quelques habitations isolées, dans les campagnes, les prairies, les forêts et les grands chemins.

CHAP. III.

Gouvernement.

En Asie, en Afrique et en Amérique, des peuplades peu nombreuses habitent de vastes régions. La terre demeure inculte par la paresse et l'ignorance des habitans, et parce qu'elle fournit d'elle même, de quoi satisfaire aux desirs bornés, et aux simples besoins des hommes. La terre dont personne ne se soucie, est en commun, et chacun en prend telle portion qu'il juge à propos.

propos. Les forêts fourmillent de gibier, les fleuves et les mers de poissons, où chacun peut aller prendre, et qu' on néglige en plusieurs endroits. Chés nous c'est toute autre chose. Il n'y a pas un pouce de terre, pas un lièvre dans les champs, pas un chevreuil dans les forêts, pas un goujon dans les eaux, qui n'ait son maître. La grande population nous oblige à tirer parti de tout, à ménager le terrain et les champs, et à cultiver soigneusement la terre, afin qu'elle produise ce dont nous avons besoin, parce qu'il nous faut beaucoup. La Prusse avoit autrefois une abondance de buffles sauvages; la chasse étoit commune, et il n'y en a plus. Les forêts qui appartiennent en commun à des contrées, se ruinent à vue d'oeil; le bois ne coûtant que la peine de l'aller prendre, on en abuse, on ne prend que le meilleur, la terre est couverte de branches abattues, qui y pourrissent; chacun ne pense qu'à prendre et personne ne plante, parce qu'on trouve assés pour soi. On ménage bien autrement, là où le bois est cher.

Il n'y a donc rien à prendre chés nous, il faut tout acquérir par le travail, et le paresseux ne trouve pas de quoi vivre. Les vieillards cassés, les malades, les paresseux, les imbécilles, et ceux qui sont hors d'état de travailler, pour n'avoir rien appris dans leur jeunesse, couroient risque de mourir de faim, si on ne les assistoit; mais les au-

tres

tres leur donnent le nécessaire; c'est ce qu'on appelle l'aumône. On donne volontiers aux malades, aux vieilles gens, aux imbécilles; mais le paresseux a bien de la peine d'obtenir quelque chose.

Il n'est guères possible d'échanger les produits du travail les uns contre les autres, et on seroit souvent fort embarrassé. Si le cordonnier étoit obligé de donner une paire de souliers pour le pain de son déjeuner, ou pour un plat de choux ou de carottes, il risqueroit de mourir de faim. On a donc imaginé, d'attacher à l'argent, au cuivre, à l'or, au fer monnoyé, un certain prix fixe, marqué sur la pièce même. Ces monnoyes n'ont aucune valeur réelle, mais une valeur de convention. Chés nous, et chés tous les peuples policés, c'est l'or et l'argent et quelques monnoyes de cuivre qui ont cours. Dans la Guinée, les noix de bétel, et certains coquillages en tiennent lieu. Dans l'antiquité il n'y avoit point de monnoye; mais l'or et l'argent se prenoient au poids. Le fer étoit en usage à Lacédémone. Les monnoyes ne suffisant pas au commerce, on y supplée par des billets, nommés *Lettres de change*. Un marchand, ou tout autre, des richesses et de la probité duquel on est assuré, écrit sur un papier, signé de sa main, et muni de son sceau, qu'il s'engage à payer une certaine somme; et son billet a cours, au lieu d'espèces.

Dans

Dans cette foule de monde, il y a quantité de paresseux, de gens avides, qui par cela même deviennent fripons, et tâchent de vivre où de s'enrichir aux dépens d'autrui. Ils trompent, ils volent. C'est ce qui ne peut plaire à personne, car chacun aime, avec raison, à jouir du fruit de son travail. Les hommes aiment la paix et le repos et ils sont ferrés de tous côtés par des hommes, quelquefois inquiets et remuans, qui cherchent leurs aises, qui veulent se mettre au large, et qui ne sauroient le faire, sans empiéter sur le terrain d'un autre. On voudroit p. ex. avoir une belle cour, ou un jardin, mais le terrain est resserré, par les possessions des voisins. On voudroit avoir une vue, et pour cela il faudroit avancer sa maison de quelques pieds; mais les voisins n'aiment pas, que notre maison avance, et leur ôte la vue; la rue seroit resserrée, et la place y manqueroit. Le champ, le pré de chacun, est borné par les champs et les prés des autres, par les grands chemins, par une rivière. Il est clair, que personne ne me permettra, de prendre de son champ, ou de sa prairie. On ne souffrira pas, que j'empiète sur le grand chemin, et que je le resserre; les bateliers et les meuniers s'opposeront à mes entreprises sur la rivière. Enfin tout est mesuré, compassé et borné.

Il y a des gens querelleux, qui semblent avoir besoin de quereller, comme de respirer l'air. Chacun cherche son intérêt, et ne peut le trouver qu'aux dépens d'autrui; et il est clair, que personne n'aime que je fasse des acquisitions à ses dépens. Ainsi les hommes vivent dans une opposition perpétuelle et universonnelle; et cependant on peut dire, qu'ils vivent en paix. Comment cela se fait-il?

Il y a des opérations et des dépenses, où le concours est nécessaire. Une forêt à percer, un grand chemin à aplanir, une terre à défricher, un marais à dessécher, un incendie à éteindre, un fleuve à retenir dans son lit au moyen de chaussées, des bêtes féroces à extirper, une bande de voleurs à chercher et à saisir, des murs et des portes, des hôtels de ville, des temples, des corps de garde, des magasins publics, des hôpitaux à bâtir; des villes à fortifier, des ponts et des quais à construire; des pompes, des instrumens pour le feu, des pavés à faire. Tout cela demande le concours d'un grand nombre, et des dépenses communes. Or les hommes ne sont guères disposés à quitter leur travail, pour faire les ouvrages publics, à donner de l'argent pour les besoins communs; ils ne savent pas s'accorder sur l'exécution d'un ouvrage, sur le dessein et sur les moyens. Ainsi chaque société a son gouvernement.

Tou

Tous les hommes qui vivent sous un même gouvernement, forment un corps de société civile, un état, et ce qu'on appelle un peuple. Il y a une grande différence entre ces sociétés; les unes se renferment dans les murs d'une petite ville, une autre occupe des milliers de lieues. Il y a bien des intermédiaires entre Genève, et l'empire de Russie.

L'autorité, ou le droit d'imposer des loix, réside quelquefois dans tout le corps de la nation. Telles étoient autrefois Sparte et Rome. Le peuple s'assembloit dans la place publique, et décidoit les affaires de l'état, que le magistrat lui proposoit. C'est à peu près encore la forme de quelques cantons suisses. Les grands états, tels que la Hollande et l'Angleterre, ne fauroient s'assembler. En ce cas chaque ville, ou chaque province nomme un député, et lui confie son pouvoir. Tous les députés s'assemblent et forment le conseil d'état. Ces états s'appellent des républiques démocratiques.

Dans d'autres états, le pouvoir est entre les mains d'un certain nombre de familles; telles étoient autrefois Athènes, en certains tems, et la voluptueuse Sybaris: telles sont aujourd'hui Genève, Berne, Venise, Gènes, la Pologne. Les personnes qui sont en possession du gouvernement, forment un conseil, dont une partie

est chargée du cours ordinaire des affaires, sous le nom de sénat. Un tel état s'appelle une république aristocratique.

Ces états confient quelquefois une sorte de présidence et d'autorité supérieure à une, ou à un petit nombre de personnes, sous divers titres. Ainsi Sparte avoit deux rois, Athènes ses archontes, Rome deux consuls, l'Angleterre et la Pologne leurs rois, la Hollande son stadthouder, ou gouverneur, Venise et Gènes leurs doges.

L'Angleterre est un état mixte; l'autorité y est partagée entre le peuple, ou la chambre des communes; la noblesse, ou la chambre des pairs, et le roi. Le roi de Pologne est à peine le gouverneur de son royaume, et le doge de Venise n'est qu'un fantôme pour la montre et la représentation. Les rois de Sparte furent souvent mis en prison par les éphores, et les consuls de Rome assommés par les tribuns.

Les autres états sont gouvernés par un seul, qui a tout le pouvoir, sous le nom de prince, duc, roi ou empereur. On les appelle monarchies, et le monarque s'appelle souverain. Quand celui-ci est obligé de garder certaines constitutions, et d'observer certaines loix, quand il gouverne l'état par des loix écrites et publiées, ce gouvernement s'appelle modéré. Si le souverain ne suit point de loix, s'il n'en donne pas au peuple, mais qu'il gouverne l'état

l'état selon ses volontés momentanées, on appelle despotique un semblable gouvernement. Les gouvernemens d'Europe sont modérés, excepté celui de la Turquie. Le despotisme régné dans toutes les autres parties de la terre. Il faut pourtant en excepter la république d'Alger.

Dans la première antiquité, comme les états et les royaumes étoient fort petits; chaque ville et chaque hameau avoit son roi; on peut en juger par les cinq rois qu'Abraham vainquit avec trois cens bergers esclaves et les trente un que Josué défit au pays de Canaan, quoiqu'il en restât encore plusieurs, comme ceux des Philistins, et celui des Jébusiens. Cela se voit encore par la quantité de rois, qui furent dix ans à prendre la ville de Troie. L'Egypte et l'Assyrie étoient, en ces tems reculés, les seuls états considérables.

La fonction des rois, des sénats, des conseils d'état, est de gouverner l'état, d'y introduire et d'y maintenir l'ordre et la paix. Dans les anciens tems, et chés les peuples barbares, les rois n'étoient guères que les juges de leurs sujets, pour régler leurs différens, et les chefs militaires de leurs peuples. Tels étoient aussi les chefs ou princes des peuples, qui habitoient les Gaules et la Germanie. Chés les peuples barbares de nos jours, dans toute l'Amérique, l'Afrique et l'Asie, les monarques



se regardent, non comme les gouverneurs de leurs peuples, mais comme leurs maîtres et leurs seigneurs, ayant droit de disposer de la personne de leurs sujets, qui n'ont aucune possession, mais qui tiennent tout de la faveur de leur maître.

Les soins du gouvernement se rapportent 1. à procurer à chacun la paix avec ses voisins, et à régler les différens, qui peuvent s'élever entre les sujets, à contenir et à punir les perturbateurs du repos des autres, les injustices, les tromperies et les violences; c'est l'objet de la justice: 2. au soin de faciliter l'habitation, la subsistance du peuple, de procurer et de maintenir sa santé; de favoriser le commerce, les arts et les métiers; c'est le département de la police: 3. comme chaque particulier cherche à s'aggrandir aux dépens des autres, de même les peuples empiètent sur les droits les uns des autres, et tâchent de s'aggrandir aux dépens de leurs voisins. De là naît l'attaque, les incursions dans les pays limitrophes. Ceux-ci se défendent, et c'est ce qu'on appelle la guerre. La guerre est aussi ancienne que la population du monde. On en trouve des traces au tems d'Abraham. Elle est perpétuelle entre tous les peuples sauvages; elle a souvent lieu entre les peuples policés de l'Europe. Le gouvernement en fait un de ses principaux soins: 4. l'état a besoin de

de trésors, à toutes sortes d'usages. La manière de les amasser, et de les administrer, s'appelle la finance.

Il est impossible qu'un conseil d'état, et encore moins un roi ou un prince, pourvoie à toutes ces choses dans leurs moindres détails. L'un et l'autre établissent, par cette raison, des collèges et des personnes, qu'ils chargent d'une partie, et du détail de leurs soins. Il y a des monarques qui se contentent de retirer les revenus de l'état, et laissent à des ministres le soin du gouvernement. Cependant ils s'amuse à des divertissemens, à la chasse, à la danse, ou ils languissent dans leurs palais. Tels sont tous les monarques asiatiques et africains. Les ministres sont les maîtres de faire ce qu'ils veulent, et ils en profitent pour s'enrichir et courir après le plaisir. Après la mort d'un certain ministre favori en Europe, on trouva dans ses papiers trente mille requêtes, qu'il n'avoit pas ouvertes. Les bons et sages rois ne peuvent pas tout faire, mais ils ont soin de toutes les grandes affaires; c'est eux qui donnent les loix, et ils se font rendre compte de leur exécution.

Les conseils souverains dans les républiques, ne peuvent pas sans doute, négliger ainsi les affaires, parce que dans le grand nombre il se trouve toujours quelques personnes d'ordre, actives et zélées

Z 4

pour

pour leur devoir, qui mettent les autres en haleine; et personne n'a allés d'autorité, pour agir sans contrainte. Mais en revanche, les résolutions sont lentes, le gouvernement n'est pas uniforme, et on ne fait pas toujours ce qu'il y a de plus utile, parce qu'il se trouve dans le conseil, des ignorans, qui ne voient pas le bien, et des malintentionnés, qui sacrifient le bien public à leur intérêt propre. Les parens d'un général, qui commande les armées p. ex. voudront la guerre, pour maintenir leur parent dans l'autorité que la paix lui ôteroit. C'est ce qui n'a pas lieu dans un bon gouvernement monarchique; le souverain gouverne l'état sur des principes et un plan fixe, il n'a pas besoin de perdre son tems en consultations et en disputes, mais il peut prendre ses résolutions promptement et sans contradiction. Il sacrifie bien quelquefois aussi, le bien de l'état à son intérêt particulier; mais ces deux intérêts sont rarement différens; et d'ailleurs il ne s'agit que d'un seul, au lieu que tous les membres d'un conseil républicain, ont chacun leur intérêt.

Dans tout état bien policé, toutes les parties du gouvernement sont déterminées par des loix, tant afin que chacun soit instruit de son devoir, et qu'il sache ce qu'il a droit d'attendre, ou sujet de craindre; qu'afin de donner de la confiance au gouvernement, et ne pas le laisser dépendre

de la volonté, de l'ignorance, de la mauvaise foi, et du caprice des sujets, ou des personnes chargées de quelque administration. Ces loix ont lieu dans les monarchies, et dans les républiques.

Les états despotiques n'ont point de loix, et c'étoit l'état des premiers peuples; ç'a toujours été celui des peuples ignorans, et privés de l'écriture; c'est encore celui de toutes les nations barbares.

Les loix les plus claires, les plus simples, les plus précises, sont les meilleures. Mais il y a encore beaucoup de loix obscures et vagues; et alors, celui qui est chargé de leur manutention, peut les expliquer à son gré; ce qui est fâcheux, et contraire à l'institution des sociétés.

Tout le peuple, grands et petits, doivent obéir aux loix, et cette obéissance doit avoir lieu dans la république, comme dans la monarchie. Si les loix sont violées, elles sont nulles, il n'y a point d'ordre, l'état tombe dans la confusion, et périt nécessairement. Par cela même que les hommes se mettent en société, ils perdent une partie de leur liberté, les voilà fixés, arrêtés à un endroit, et resserrés par leurs voisins. Une société avec une liberté absolue, est une chimère. C'est déjà un grand mal, quand quelques particuliers peuvent se mettre au dessus des loix. C'est l'état du despotisme, c'est celui de toutes les républiques.

bliques, où les Magistrats et quelques particuliers sont assés puissans, pour ne rien craindre. C'est encore le cas, où les souverains ont des favoris puissans. Plusieurs souverains qui savent cela, et qui ne peuvent renoncer au plaisir d'une sorte d'amitié, ou de familiarité, l'accordent à un valet de chambre, ou à un cocher, qui ne peut rien faire. Le souverain foible qui lâche la bride aux grands, qui a trop de complaisance pour son épouse, pour les princes de sa maison, pour ses maitresses, les élève au dessus des loix, et ses sujets en souffrent.

CHAP. IV.

J u s t i c e.

Chaque ville, chaque bourg, et même chaque village, a ses magistrats, qui en deux départemens différens, sont chargés de la justice et de la police.

C'est le juge qui est chargé de l'administration de la justice. Il ne lui est permis de juger, que conformément aux loix. Pour cet effet, on ne donne cette charge, qu'à des hommes instruits des loix, qui ont subi un examen, et qui ont déjà travaillé longtems dans les tribunaux. Chaque juge est assisté de plusieurs personnes, qu'on nomme assesseurs, qui lui aident à connoître la vérité et la justice des plaintes et des défenses; et à les juger selon les loix.

loix. De peur de surprise, il faut que le demandeur, ou le complaignant, donne sa plainte par écrit; c'est ainsi que le défendeur, ou intimé, fait sa défense, le juge son interrogatoire et sa sentence. Comme les parties, ou plaideurs, ne savent pas tous écrire suffisamment, ni exposer leur cause d'une manière convenable, il y a des personnes, chargés d'office, d'écouter les plaintes et les défenses, de les écrire, et de les exposer au juge. Ce sont les avocats. Le juge cite les parties à comparoître avec leurs témoins, les interroge, les confronte, et cependant un secrétaire écrit les questions du juge et les réponses des parties. Cet écrit fait sur le champ s'appelle un procès verbal. Il faut que le secrétaire dresse un semblable verbal de tout acte judiciaire. On communique à chaque partie toutes les pièces du procès en copie, et les originaux demeurent au greffe de la justice, sous la garde d'un homme exprès nommé greffier, qui en rend compte. Le juge ne peut juger que sur une plainte; il ne lui est pas permis d'aller chercher des coupables; excepté les grands crimes comme l'incendie, le meurtre, le brigandage, où il est obligé d'office de faire des perquisitions.

Il y a des infractions de loix qui ne regardent personne en particulier, mais la société entière, le gouvernement, les loix. Aucun particulier n'est admis à se porter
pour

pour complainant, et le juge n'ose point rechercher ni juger sans un accusateur; il y a donc des hommes chargés de faire ce personnage dans ces cas; c'est ce qu'on appelle le procureur fiscal. Mais il n'ose pas entamer un procès, avant que d'en avoir obtenu l'ordre du tribunal; qui doit juger auparavant, sur l'exposé du procureur, si l'affaire est assez grave. Alors il agit au nom du gouvernement.

Le gouvernement ne se fie pas encore à la probité, et aux lumières de ces premiers magistrats. Les droits des citoyens lui sont trop chers. Il établit donc des tribunaux supérieurs à ceux-ci, qui sont chargés du soin de toute une province. Le juge y a le titre de président, et les assesseurs celui de conseillers. Il y a ici le même ordre, et un greffe comme dans les premiers. C'est par ce tribunal que les loix, les édits du gouvernement, parviennent aux tribunaux inférieurs. Celui qui se croit lésé par le tribunal inférieur, peut en appeler à l'autre, et il faut que le premier tribunal, envoie au supérieur toutes les pièces du procès, afin que celui-ci juge de sa conduite.

Ce tribunal provincial est encore subordonné à une cour de justice, établie dans la capitale, à laquelle on peut en appeler de nouveau. Le chef de cette cour est un ministre; et le chef de la justice dans tout un

un état s'appelle le grand chancelier. Celui qui appelle ainsi aux tribunaux supérieurs est puni, s'il appelle à tort; sans quoi les moindres procès occuperoient toutes les instances.

Tous les ans, chaque tribunal est tenu de donner à son supérieur un état de ses procès, de ceux qu'il a jugés, et de ceux qui sont encore pendans, du tems qu'ils ont duré, ou qu'ils dureront encore. Car le gouvernement veut que ses citoyens obtiennent prompte justice. Le grand chancelier fait souvent la visite des tribunaux provinciaux.

Dans tout état bien réglé, on peut demander et obtenir justice des grands, comme des petits, et même du gouvernement, ou du souverain. Il y a une loi dans les états du roi de Prusse, portant, que dans tout litige entre le gouvernement et un particulier, si la cause du gouvernement est le moins du monde obscure ou douteuse, le particulier gagne par cela même sa cause.

Chaque tribunal a ses officiers, archers, huissiers, géoliers, ses prisons &c. afin de contraindre les réfractaires, et de punir les infracteurs des loix, et les perturbateurs du repos public.

Ces personnes doivent vivre; il est juste que celui qui les emploie les paye. Ainsi celui qui a tort est obligé de payer tous
les

les dépens du procès. La peine est bien juste. Les juges doivent avoir leur salaire, mais il n'est pas permis de les corrompre par des présens; et ils n'oseroient guères se laisser corrompre; parce que la partie lésée, qui voit toutes les pièces du procès, peut en appeller, la prévarication se découvrirait, et le juge prévaricateur seroit puni, par amende, ou dans un cas grave par cassation. Il seroit inutile de solliciter le juge, qui n'est pas maître de former la sentence, mais qui doit s'en tenir aux loix. Socrate dit à ses juges: Messieurs, vous êtes ici, non pour faire grace à qui vous en prie, mais pour rendre la justice à qui vous la devez.

Les peines imposées aux violateurs des loix sont l'amende, la prison, la honte, le pilori, les coups, les chaines, la mort. Les plus fréquens délits sont les dettes, les injures, les coups, le vol, la tromperie. Le brigandage, le meurtre, l'incendie sont des crimes capitaux. Un grand nombre de procès regardent les héritages, les bornes des possessions, les embarras des bâtimens &c.

CHAP. V.

P o l i c e.

La police est chargée de l'ordre, de la sûreté; du soin de la santé, et de la vie des citoyens.

Nous

Nous avons déjà parlé des gardes, du soin d'éclairer les rues des villes. La police veille sur les maisons suspectes, elle a soin de ce qui regarde les incendies; elle est fort vigilante à les prévenir. A cet effet, elle ordonne aux architectes la manière de bâtir, la construction des cheminées, des fourneaux &c.: elle établit des ramoneurs de cheminée, qui nettoient les cheminées, et servent au besoin, et elle veille, à ce qu'ils fassent leur devoir; elle défend de mettre dans telle ou telle partie dangereuse de la maison, une quantité trop considérable de matières combustibles, de bois, de paille &c; elle défend certaines opérations dangereuses dans les villes, comme de rôtir le grain, pour le brassage de la bière, de bouillir des quantités d'huile, de fumer du tabac dans les forêts, dans les rues des villages; elle ordonne de tenir des sceaux, et des seringues dans les maisons: elle tient des pompes à feu publiques, des tonneaux remplis d'eau aux carrefours et dans les places; dans les tems où il y a beaucoup de monde, et de tracas en ville, comme durant une foire, les pompes à feu sont au marché, et toutes prêtes à servir. Il y a toujours un nombre d'hommes et de chevaux, commandés pour le besoin. Dès qu'une garde aperçoit du feu, elle fait du bruit, le tambour bat, les cloches et les trompettes sonnent, le guet crie. Le magistrat est le premier sur pied, il se rend là, où

où est l'incendie; tous ceux qui sont commandés accourent. On arrête tous les passans, et les curieux, et on les fait travailler. Il faut que l'incendie soit grand, que le vent soit fort ou les bâtimens bien combustibles, si l'incendie doit durer quelques heures. On prête du secours et des gardes aux incendiés, pour sauver leurs meubles et les mettre en sûreté.

Un homme qui perdrait sa maison, seroit ruiné. La police y a pourvu. Chacun est obligé de faire inscrire sa maison dans un régitre public, et de la taxer à volonté. Lorsqu'il arrive un incendie, chacun est obligé de porter une partie du dommage, proportionnée à la taxe de sa maison; et celui qui a souffert le malheur reçoit la somme, à laquelle il a taxé sa maison. Suposé que la somme de toutes les maisons monte à 50500 écus, et qu'une maison de 500 écus vienne à bruler. Les 50000 écus doivent en porter 500, c. à d. 1 pour cent. Ainsi celui qui a taxé sa maison 400 écus en paye 4, et ainsi de suite. Personne n'est ruiné, et un incendie devient l'affaire de tous, parce que, plus le dommage est grand, et plus chacun perd, en sorte que tout le monde s'empresse, parce que tous sont intéressés.

Un marchand, un fabriquant, qui a beaucoup de marchandises, ou de matériaux dans sa maison, peut être ruiné, si
ces

ces matériaux brûlent; ils ne sont point assurés, non plus que les meubles.

Pour mettre les biens des particuliers en sûreté, autant que cela se peut, la police a des loix remarquables. Il est impossible que le commerce et plusieurs autres affaires, se fassent sans crédit, et sans dettes. Mais pour faciliter les emprunts, il faut assurer au prêteur, la valeur de son argent. Pour cet effet, on hypothèque un immeuble, une maison, un champ. Mais si le possesseur pouvoit obérer sa maison, au delà de sa valeur, ou la vendre après l'avoir hypothéquée, le créancier seroit trompé. C'est pourquoi la police a ordonné, qu'aucun immeuble ne pourra être vendu sans sa participation, et qu'aucune dette n'aura le droit d'hypothèque, qu'aux conditions suivantes: C'est que les contractans passent un contrat d'emprunt, qu'on nomme obligation, par devant le magistrat, qui enrégistre l'obligation et l'hypothèque. Or tout prêteur se gardera bien de prêter, sans prendre ses sûretés, en sorte qu'il fera passer l'obligation par les mains du magistrat, et qu'il pourra savoir, 1. si l'immeuble est obéré ou non, et s'il a ses sûretés: 2. si l'immeuble est taxé assez haut dans le cadastre des incendies, ce qui lui assure son prêt, contre ce dernier accident.

Toutes les dettes ne sont pas sur hypothèques; il y en a sur des billets qui

A a

portent

portent différens noms, selon leurs diverses formes; tout débiteur est contraint de payer par ordre du magistrat, s'il est déferé par le créancier. On lui prend et on lui vend tous ses effets pour acquitter la dette, et s'il est absolument insolvable, il est puni par la prison.

La police règle les intérêts, qu'il est permis de prendre, pour des capitaux empruntés, et ne permet que six pour cent, tout au plus, excepté dans le négoce; et punit l'usure, c. à d. un intérêt illégitime.

Il faut procurer aux citoyens les moyens de gagner leur vie; à cet effet, elle ordonne, que personne n'ose exercer un métier, que celui qui l'a appris selon les loix. Ainsi ceux qui l'ont appris ne risquent pas, que des gens sans aveu, leur ôtent le pain, et que les apprentifs, après avoir appris quelque chose, s'adonnent au libertinage, se révoltent, s'échappent et aillent travailler ailleurs. Il faut qu'un garçon, pour être admis à un atelier, produise ses témoignages, comme quoi il a régulièrement appris chés un maître, qu'il s'est bien conduit, qu'il y a travaillé le tems stipulé. Il faut que le compagnon fasse ses preuves, ou son chef d'oeuvre, et soit inscrit dans le corps de métier, pour avoir la permission de travailler pour son compte.

Pour

Pour procurer aux citoyens un débit assuré de leurs produits, presque tous les gouvernemens défendent l'entrée des fabrications étrangères.

La police veille à la subsistance du peuple, à ce que les marchés se remplissent de viande, de fruits, de grain, de bois, en un mot de toutes les nécessités de la vie. Tous les mois elle fixe, par des taxes publiques, le prix des viandes, des boissons, du pain, et fait des visites chés les bouchers, les brasseurs, les boulangers, les marchands de toutes sortes, pour examiner leurs denrées et leurs marchandises, le poids du pain, les poids et les mesures de tous, qui doivent être vérifiés par la police, et marqués de sa marque. Dans les tems d'abondance, elle forme des magazins publics, pour assurer au laboureur la vente de ses grains, et au peuple la subsistance dans la disette. Cet ordre assure le nécessaire, et prévient la cherté excessive du pain: faute de cela bien des pays favorisés de la nature, sont exposés à la famine, dès la première mauvaise recolte. Par cette raison, l'exportation des grains est défendue, quand la moisson est médiocre, et que les magazins ne sont pas remplis.

Si chacun avoit le droit de chasser, de pêcher, de couper du bois dans les forêts, la venaison, le poisson, le bois, manqueroient bientôt, vû la grande population.

A a 2

Pour

Pour prévenir cet accident, le gouvernement a restreint ces droits, à un certain nombre de personnes, qui lui en rendent compte. Il est permis de pêcher en tout tems, mais non de chasser, afin de ménager le gibier. La police a soin de faire semer et planter de jeune bois dans les forêts, de peur qu'elles ne viennent à manquer. Elle défend l'exportation des matériaux, laines, lin &c. pour soutenir les manufactures. Elle a soin de fournir d'eau les villes et les campagnes, au moyen de canaux, de pompes, de machines. Partout il y a des moulins, et des canaux avec des écluses, pour leur fournir l'eau nécessaire.

La police a resserré les forêts, pour procurer des terres labourables, desséché des marais, arrêté les fleuves dans leur lit, par des chaussées, pour éviter les inondations. Elle ménage les eaux, par le moyen des écluses, en faveur de la navigation; bâtit des ponts, fait des chemins, des chaussées, les entretient, les répare, pour faciliter la communication et le commerce. Elle garde dans des régitres exacts, les mesures des forêts, des champs, des possessions de chacun; c'est elle qui fait les titres de possession; c'est sous ses yeux que se font les contrats de vente et d'achat des terres et des maisons, et elle les inscrit dans ses régitres; enforte qu'elle connoit et garantit les possessions de chacun,

cun, pour prévenir les injustices. Pour assurer aux enfans les biens du père, elle se rend dépositaire des testamens, qu'elle enrégitre, elle se charge de la gestion des biens des pupiles.

La santé des citoyens fait un de ses principaux soins. Elle a l'oeil sur les denrées et les viandes, afin qu'on n'en vende point de mauvaises et nuisibles. Dans les grandes villes, les boeufs se tuent dans des maisons publiques, sous l'inspection d'un officier de police, afin qu'on ne tue que des bêtes saines. Elle veille à la propriété des villes, favorise l'écoulement des eaux sales, empêche, dans les tems de contagion, la communication, et son soin s'étend même sur le bétail. Elle a établi un tribunal de médecine, qui examine les médecins, ne leur accorde le droit d'exercer leur profession, que sur les preuves de leur capacité; et leur donne dans le besoin des ordres convenables. Elle ordonne qu'on fasse, et qu'on lui présente toutes les années, des listes exactes de la mortalité, avec désignation de l'âge, des maladies et des saisons, pour en tirer des instructions, sur les moyens de conserver la vie et la santé des hommes. Elle établit des hôpitaux pour les pauvres, les malades, les orphelins. Elle défend de mendier, met les mendiens de profession dans des maisons de correction et de travail, et pourvoit à la subsistance des pauvres.

Pour faciliter la communication et le commerce, la police a établi des postes. Ce sont des messagers et des coches, qui partent et arrivent à des heures déterminées. Chacun peut donner des lettres, des paquets, de l'argent; le tout parvient, pour un prix modique, à sa destination, sans qu'on ait aucune peine. Les postes vont jour et nuit, et par cela même promptement. La poste répond de la valeur des choses qu'on lui confie. Il n'y avoit encore point de postes en Allemagne, au milieu du dernier siècle.

La police veille aussi à l'instruction de la jeunesse et du peuple, et au culte religieux; c'est le soin du département ecclésiastique. Les Pasteurs sont obligés d'instruire le peuple et la jeunesse, et les maîtres d'école, régens et professeurs, cette dernière, selon des règles à eux prescrites; et rendent tous les ans compte de ce qu'ils ont fait à cet égard. Les pasteurs, les anciens sont chargés de l'administration des aumônes et des biens de leurs églises, et ils en rendent pareillement compte. Ils tiennent les régîtres des mariages, des enfans qui naissent, et des morts de leurs troupeaux, afin que la police puisse s'assurer de la légitimité, et des droits des héritiers.

La police a divers collèges subordonnés les uns aux autres, de même que la justice.

CHAP.

CHAP. VI.

De la guerre.

De tout tems les peuples ont eu des démêlés ensemble, pour des droits, des frontières, des terres, des injures, par inquiétude. Il n'y a point de tribunal supérieur pour régler leurs différens, et les contenir; ils voient donc leurs différens par les armes, c. à d. ils se font la guerre les uns aux autres. De part et d'autre on lève des troupes, on se met en campagne, on tâche d'entrer dans le pays ennemi, on en tire tout ce qu'on peut, en vivres, en argent, en hommes; on s'empare des villes, on livre des batailles, c. à d. les deux armées se rencontrent, s'attaquent et se battent, jusqu'à ce que le plus foible cède, ou que la lassitude les sépare.

Autrefois c'étoit le courage, la force corporelle, et le nombre qui décidoient. Les armes étoient des pierres, des massues, des flèches, des dards, des lances. Aujourd'hui l'épée est plutôt un ornement du fantassin qu'une arme, et la cavalerie seule en fait usage. La force du corps ne fait rien, le courage fait peu dans la bataille, excepté dans la cavalerie, et dans les chefs. L'art, la discipline, l'habileté du chef font presque le tout.

On accuse la poudre de faire de grands ravages; cependant quand on lit les récits des batailles anciennes, où la moindre ar-

mée vaincue comptoit ses morts par mille et par dix mille, on trouve que la guerre est moins meurtrière qu'autrefois. Les playes que font les bales, sont moins dangereuses que les coups de fléche. Une grande armée assiégea dix ans la ville de Troie; il y périt des milliers de combattans de part et d'autre, et la fin de cette tragédie, fut le sac de la ville. L'histoire parle d'un siège moins ancien, qui dura vingt huit ans. Aujourd'hui on prétend, que la meilleure forteresse ne peut tenir plus de six semaines, sans couter la dixième partie du monde qu'autrefois.

Ci-devant tous les citoyens étoient soldats, et prenoient part à la guerre. Toutes les villes, pourvû qu'elles eussent des murailles, pouvoient se défendre contre l'ennemi, parce qu'on n'avoit point d'artillerie. On savoit bien renverser des murailles, mais il falloit pour cela de grandes machines, qu'on faisoit, lorsqu'on en avoit besoin, parce qu'on ne pouvoit pas les transporter, et cela coutoit bien de la peine et du tems. De là vient que toutes les villes se défendoient, et qu'on en sacageoit un grand nombre. Aujourd'hui il y a des troupes réglées, le bourgeois ne se mêle point de la guerre, c'est plutôt l'affaire du gouvernement, ou du souverain, que de l'état. Il n'y a que peu de villes, qui puissent arrêter l'ennemi. Les villes

villes ouvertes le reçoivent donc sans opposition, le soldat entre, on lui donne ce qu'il demande, ou ce qu'on peut lui donner; tout est tranquille et chacun fait ses affaires. Les villages et les petites villes risquent quelquefois d'être pillées. Mais on ne tue, et l'on ne brûle plus, excepté quelques excès de troupes légères.

Les forteresses arrêtent l'ennemi, et celui-ci les assiège, les attaque, tâche de les emporter de force. Mais on n'attaque pas la ville dans un siège régulier; on ne s'en prend qu'aux fortifications, à quelques exceptions près, comme p. ex. Cufrin, qui fut réduit en cendres. Les faubourgs des forteresses sont ordinairement mis en cendres, à l'approche de l'ennemi; mais c'est par la ville même, de peur que l'ennemi ne s'y établisse. Quand la garnison ne peut plus se défendre, elle demande à capituler, et se rend à certaines conditions. L'ennemi entre, sans faire aucun mal. Si la ville est prise d'assaut sans composition, elle est abandonnée au pillage. Mais on n'attend pas jusques-là.

Ainsi la destination du soldat est la guerre, la défense de l'état, contre les entreprises des étrangers. Durant la paix, les troupes ne sont pas inutiles; elles veillent à la sûreté, au repos public, prêtent main forte au magistrat, apaisent les querelles, le bruit. Outre cela elles travail-

lent. La guerre revient souvent. Durant sept cent cinquante ans, Rome n'eut que deux fois la paix, une fois quarante ans, et une autre fois un an. Du reste on se mettoit tous les printems en campagne.

Dans l'antiquité, le citoyen servoit en guerre, sans recevoir de paye; il étoit même obligé de se fournir d'armes et de vivres. Aujourd'hui le soldat a sa montre et son habit; le bourgeois le loge.

Les châtimens militaires sont sévères, et la discipline est fort exacte. Les états où cela n'a pas lieu, ont à souffrir de la part du soldat.

L'ordre et la manoeuvre sont admirables, les mouvemens d'une justesse et d'une rapidité surprenante. L'uniforme, le silence, l'ordre, les drapeaux, la musique, rendent une marche militaire fort imposante. Le tambour sert au commandement, et les drapeaux de guides. Ces derniers excitent le soldat, parce qu'il prête serment de fidélité sur son drapeau. C'est une infamie que de l'abandonner, et de le laisser prendre. Quand les troupes romaines témoignoit de la lâcheté, leurs chefs jettoient une enseigne au milieu des ennemis; alors les soldats se ranimoient, et faisoient les derniers efforts, pour la recouvrer.

La manoeuvre fait la force des armées; c'est par elle, que quelques centaines de
soldats

soldats d'Europe, mettent en fuite, de nombreuses armées d'Indiens.

Le militaire est en possession des plus grands honneurs. Sans doute que ses services et les dangers qu'il est obligé d'affronter, les lui ont mérités. On n'y parvient aux charges, que par des degrés insensibles, et ce n'est qu'après de longs services, et avec une grande expérience, qu'on s'élève à quelque grade. Chaque grade, quelqu'élevé qu'il soit, est obligé à rendre au grade supérieur, le plus grand respect, et la plus aveugle obéissance. Les moyens de s'avancer dans cette carrière sont, la naissance, de longs services, et des actions extraordinaires dans la guerre.

Chaque régiment a ses cantons, où il prend ses recrues. Pour soulager les citoyens on ramasse le plus qu'on peut d'étrangers. Il faut souvent user de force pour faire les enrôlemens, parce que la plupart craignent les peines et les dangers de cette profession. Au tems de la république romaine, le peuple lassé de la guerre et mécontent de ses chefs, refusa de s'enrôler. Le consul fit saisir le premier qu'on appella, le fit vendre pour esclave, lui et sa famille, et confisqua ses biens; disant que l'état n'avoit pas besoin d'un citoyen, qui ne vouloit pas le servir au besoin. De tout tems les déserteurs ont été punis, par l'infamie ou la mort.

CHAP.

CHAP. VII.

Impôts.

On peut voir par ce que nous venons de dire, que l'état a des dépenses considérables à faire, et que chaque ville a besoin de bâtimens, et de personnes publiques en grand nombre. Tout cela exige de grands revenus, qui ne peuvent se prendre que des citoyens. Les sources de ces revenus sont différentes.

Il y a des terres, que l'état se réserve, et dont il tire les revenus. Cela s'appelle les domaines. Les personnes qui les administrent sont nommés Baillifs.

Toutes les terres payent certaines redevances à l'état. Les maisons dans les villes sont chargées de loger les soldats ou de payer pour leur logement. Elles payent des taxes au trésor de la ville, pour les guets, les officiers de justice et de police, les bâtimens et les besoins publics. Il y a quelques maisons et quelques terres exemptes mais en petit nombre. Plus il y a d'exemptions et plus le peuple est chargé.

L'état prend des capitations, des droits de vente sur les immeubles, impose des taxes sur le commerce, sur les contractés, les héritages, sur les revenus des particuliers. Il se réserve le débit de certaines choses, comme les cartes, le tabac, le sel, les eaux de vie, les bois &c.

Dans

Dans toute l'Europe, les contrats d'achat et de vente, les obligations, les lettres de change, les contrats de mariage, les testamens, les contrats de louage des maisons, les requêtes aux supérieurs, les sentences des juges s'écrivent sur du papier timbré, c. à d. marqué au coin de l'état, avec la désignation de la somme qu'on a payée. En Hollande on a des papiers à cent cinquante florins la feuille. Les pièces mentionnées n'auroient aucun effet, sur du papier ordinaire, comme faites en fraude des droits.

Les péages sont des droits perçus sur les marchandises ou les personnes, qui passent par certains chemins, où l'état a fait des dépenses, par des écluses, des chaussées, des ponts, &c.

L'accise est un droit, qui se paye sur les denrées. Cet impôt a l'avantage, qu'il proportionne les charges, à la dépense des citoyens, c. à d. à leur richesse. Il y a des états où ce droit est fort gros sur les denrées du luxe, et presque nul sur les choses de première nécessité.

La plupart des hommes veulent être contraints à payer ces droits; ils ne font pas réflexion, que ces impôts sont absolument nécessaires, pour les besoins de la société, et pour le repos et l'avantage de chaque citoyen. Ainsi ils tâchent le plus qu'ils peuvent de frauder les droits. Mais s'ils

f' ils sont découverts, ils sont punis. Au reste, cette disposition des hommes, rend le nombre de surveillans, et de personnes chargées de la perception des impôts, beaucoup plus grand, et par cela même augmente les impôts.

Ce que je viens de dire du gouvernement, je l'ai emprunté de la société civile, qui m'est le plus connue; tous les gouvernemens d'Europe, font à peu près sur le même pied, les républiques, aussi bien que les monarchies. Le Hollandois paye ses impôts, comme le Prussien.

CHAP. VIII.

Comparaison des gouvernemens.

Presque tous les hommes sont mécontents du gouvernement; la moindre loi qui les gêne, leur fait jeter les hauts cris. Chacun assure, que s'il étoit à la tête de l'état, tout en iroit bien mieux. Le tailleur de Henri quatre de France, lui présenta un petit livre de sa façon, qui contenoit des réglemens touchant le gouvernement. L'un se plaint des entraves du commerce, l'autre des prohibitions de marchandises étrangères, un troisième trouve les impôts excessifs, et surtout, sur les délicatesses dont il use; un autre se plaint du militaire; enfin chacun a ses griefs. Le sujet d'un état monarchique, trouve le mo-

narque

narque trop absolu, et juge qu'il abuse du pouvoir, que le peuple lui a confié; le républicain fait les mêmes plaintes de ses magistrats.

Lacédémone fut bien la république la plus parfaite, qui ait jamais existé. Tous les citoyens étoient membres du conseil d'état. Cependant ils avoient leurs magistrats et leurs loix. Chaque Spartiate étoit soldat né. Ils étoient obligés de sacrifier leur vie dans le poste, où leurs chefs les plaçoient. L'infamie poursuivoit les lâches et les fugitifs. Les pères n'étoient pas maitres d'élever leurs enfans, l'état s'en chargeoit. Les maris n'osoient manger dans leurs maisons, et avec leurs femmes; mais il falloit se rendre aux repas publics. Agéfilas, un de leurs rois, au retour d'une glorieuse expédition, mangea avec son épouse. Il en fut repris et puni.

Une dissention perpétuelle régnoit dans Athènes entre le magistrat et le peuple. Il suffisoit de s'y distinguer par la vertu, pour être banni. Ainsi on exila Aristide, parce qu'on étoit las, de l'entendre appeller le juste. Socrate fut publiquement joué sur le théâtre, et condamné à la mort. Miltiade, après avoir sauvé sa patrie, attaquée par trois cent mille Perses, qu'il défit dans une bataille, n'ayant pu réussir dans une autre expédition, fut accusé de haute trahison, condamné à une amende, qu'il ne put

put pas payer, et mis en prison, où il mourut des blessures, qu'il avoit reçues, en défendant sa patrie.

Rome devint république, après avoir été gouvernée deux cens ans, par des rois. Les querelles entre le peuple et les grands ne finirent, qu'à la ruine de la république, et n'étoient ordinairement suspendues, que par le pressant danger de la guerre. On a souvent assommé des magistrats, trainé des consuls en prison, maltraité des censeurs, dans la place publique; qui plus d'une fois a été couverte de sang. Camille avoit remporté plusieurs victoires, conquis deux peuples aux romains, il avoit été dictateur, plusieurs fois consul, et remporté l'honneur du triomphe. Il se fit haïr du peuple, par son exactitude à faire son devoir, fut accusé, d'avoir gard pour lui une partie du butin, et condamné à l'exil.

Les déserteurs étoient battus de verges, et puis décapités. Les gouverneurs pilloient les provinces, et ce ne fut que longtems après, qu'on fit une loi, pour permettre la plainte aux peuples vèxés.

Le décemvir Appius ayant trouvé une fille qui lui plaisoit, la fit déclarer esclave, et le père ne put lui sauver l'honneur, qu'en la tuant à coups de poignard, en plein marché.

Le

Le censeur Métellus ayant exclu du sénat Attinius, tribun du peuple, celui-ci fit saisir le censeur, un jour qu'il se promenoit, et alloit le précipiter du roc tarpéien. Le censeur résista, et fut tellement maltraité, que le sang lui sortoit par les oreilles. Le peuple accourut, mais le tribun étant inviolable, personne n'osoit prendre la défense de Métellus, jusqu'à ce qu'un autre tribun vint le délivrer. Il n'y avoit que quelques années que ce même tribun avoit fait mettre en prison les deux consuls. Il ne fut point puni.

Un des plus fameux capitaines de Rome, Scipion l'Africain, fut trouvé étranglé dans son lit. On en soupçonnoit certaines personnes; mais les coupables ne furent point recherchés.

Marcus Scaurus étant consul, le préteur manqua de se lever de son tribunal, lorsqu'il vint à passer. Scaurus lui ordonna de se lever, lui fit arracher sa robe, et rompre sa chaire magistrale.

Les uns étoient riches, et la plupart misérables. Les pauvres, (ils étoient tous laboureurs) étoient obligés tous les ans d'aller à la guerre, aussi bien que les riches; leurs champs étoient malcultivés, il leur falloit se fournir d'armes et de vivres, et servir sans paye. Ils empruntoient, et les riches leur prêtoient à grosse usure, que les loix modérèrent enfin au denier huit.

Ils payoient la capitation, comme les riches, et ceux qui ne payoient pas, étoient mis en prison. Tout cela achevoit de les abîmer. Les débiteurs insolubles étoient livrés, par le juge, à leurs créanciers, qui en dispofoient à leur gré, les enfermoient dans les prisons, les envoioient les fers aux pieds, cultiver la terre, avec les esclaves, les maltraitoient à coups de bâton et de verges. De vieux soldats, couverts de blessures, des centurions, étoient mis aux fers et battus comme des esclaves.

Le consul Appius méprisoit le peuple, et le traitoit avec hauteur. Il tourmenta beaucoup l'armée. Les soldats irrités n'exécutèrent ses ordres que nonchalamment, et s'enfuirent dans leur camp, au moment de donner bataille. Le consul fut contraint, de reprendre le chemin de Rome. Dès qu'il fut hors du pays ennemi, il fit battre de verges tous les centurions, qui avoient quitté leur poste, et leur fit couper la tête. Ensuite il fit décimer l'armée.

Caius, tribun du peuple, ôta aux sénateurs l'administration de la justice, alléguant la vénalité des sénateurs. Il en chargea les chevaliers, qui se vendirent de même, renvoyèrent les coupables absous, et de plus condamnèrent des innocens.

Scévola, proconsul d'Asie, fit rentrer dans le devoir les publicains de son gouvernement, qui commettoient de grandes injustices.

justices. Il fut secondé par un vertueux sénateur, nommé Rutilius. Les publicains étoient chevaliers, et les chevaliers en possession de l'administration de la justice. Ils firent servir leur pouvoir à leur vengeance, et condamnèrent Rutilius à l'exil, comme coupable de débauches criminelles. Son médiocre patrimoine fut confisqué. Alors la judicature fut partagée entre les sénateurs et les chevaliers, et on fit une loi, permettant de poursuivre les juges prévaricateurs. Peu de tems après la judicature fut encore ôtée aux sénateurs, et les chevaliers juges, informèrent contre tous ceux qui leur avoient été contraires. Une infinité de sénateurs furent exilés.

Marius et Sylla ambitionnoient tous deux le commandement d'une guerre. Sylla y fut nommé. Pendant son absence, Marius vint à bout, les armes à la main, de se faire nommer par le peuple, et condamna Sylla à l'exil. Sylla entra à Rome avec son armée. Les habitans l'accablent de pierres, du haut des maisons; Sylla y fait mettre le feu. Marius s'enfuit, même quelque tems une vie errante, trouve moyen de lever des troupes, vient à Rome en l'absence de Sylla. On le reçoit à condition qu'il épargnera la vie des citoyens. Il entre, fond avec ses soldats sur le peuple assemblé dans la place publique, le massacre, pille les maisons, fait tuer tous

les jours quelques sénateurs, et en fait mettre la tête sur la tribune aux harangues. Un mot, un signe de tête de Marius, coutoient la vie à ceux qui se présentoient devant lui. Un sénateur l'ayant abordé, et n'ayant point reçu de réponse à son compliment, il fut massacré sur le champ. Cela passa depuis en règle; tous ceux à qui Marius ne rendoit pas le salut, périssoient. Ces massacres, et le pillage de la ville, durèrent cinq jours. Toute l'Italie s'en ressentit; Marius avoit des satellites sur les chemins, et dans les villes, qui égorgéient ceux qui cherchoient leur salut dans la fuite. Peu des adversaires de Marius échapèrent. Marius se nomma lui-même consul. Le même jour son fils tua un tribun, deux prêteurs furent exilés, et un sénateur précipité du roc tarpéien. Après la mort de Marius, son fils introduisit dans le sénat des assassins, qui égorgèrent un grand nombre de sénateurs.

Enfin Sylla vint à Rome. Il fit périr à son tour les partisans de Marius. Ceux de son parti profitèrent de l'occasion, pour se défaire de leurs ennemis particuliers, et de ceux, dont le bien leur donnoit de l'envie. Le sénat se plaignit, et demanda, qu'au moins il plût à Sylla, de nommer ceux, qu'il vouloit faire périr, afin que les autres pussent être tranquilles. Alors Sylla donna une liste de quatre vingts noms, à la tête desquels étoient les deux consuls.

Le

Le second jour une nouvelle liste de deux cent vingt ; le troisiéme autant. Cette proscription expoisoit les pros crits à la merci du premier venu. Leurs biens étoient confisqués. Leur nombre monta à quatre mille sept cens. Il y avoit peine de mort contre quiconque donneroit asyle à un pros crit, fût-ce son fils, ou son père. Catilina ayant tué son frère, il obtint que le mort fût mis au nombre des pros crits, pour se mettre lui-même à couvert des loix. En reconnoissance, il se chargea d'assassiner un sénateur, fort aimé du peuple. Il le fit traîner par les rues de Rome en le battant de verges ; arrivé au lieu du suplice, Catilina lui fit arracher les yeux, couper la langue et les mains, rompre les caisses, et trancher la tête. Un sénateur étant tombé en défaillance à ce spectacle, fut massacré sur le champ. Un chevalier fit assassiner son beau frère, pour recueillir seul une succession, il prit une commission de Sylla, et fit massacrer tous les parens du mort. Sylla proscrivoit des villes entières, faisoit raser les unes, démanteler les autres, tuer et vendre les habitans : les mieux traitées furent accablées d'impôts. C'est ainsi, qu'il tyrannisa Rome deux ans entiers. Il mourut tranquillement dans son lit.

Quelques années après, un certain Opianicus, empoisonneur de ses femmes et de ses proches, corrupteur de la jeu-

nessé, fabricant de faux testamens, fut déferé aux juges. Il s'adresse à l'un d'eux nommé Stalénus, et lui remet soixante quatre mille livres, pour lui acheter la moitié des voix. Stalénus tenté de garder toute la somme, travaille à perdre l'accusé; pour cet effet il promet quatre mille livres, de la part de l'accusé, à quinze de ses collègues. Le jour de porter la sentence arrivé, Stalénus dit que l'accusé n'a rien donné. Les juges se croyant joués, condamnent Opianicus par vengeance.

A Venise les nobles sont seigneurs, ils exigent le titre d'Excellence. Le peuple est esclave. Aucun bourgeois n'ose se montrer dans la place de St. Marc, à l'heure que la noblesse s'y promène. C'est un crime capital et puni de mort, que de parler du gouvernement, et d'y trouver à redire. A côté de la salle du sénat, est une chambre remplie de fusils chargés; à côté du palais il y a une garde de soldats, et une galère armée commande la place, pour prévenir les révoltes du peuple.

En Pologne la noblesse est souveraine, et le peuple esclave. Un seigneur tue un homme, et paye un quart d'écu de dédommagement.

Les querelles entre le peuple et le magistrat, ont plus d'une fois troublé le repos de Genève, et réduit la ville à deux doigts de sa perte.

Un

Un Allemand logé en Hollande, dans la maison d'un cordonnier, vit que son hôte payoit à l'état environ trois cens florins de droits par an. Aparemment sans compter l'accise.

Quelle que soit la forme du gouvernement, il faut des magistrats, et ces magistrats peuvent abuser de leur pouvoir. Dans la monarchie, on ne craint que les vices du monarque; dans la république, on craint ceux de tous les magistrats, et du peuple.

La république est toujours moins active, et moins puissante que la monarchie. Quand Rome étoit dans un danger extrême, elle créoit un dictateur, c. a. d. un monarque, qui la délivroit promptement. Les républiques perdent ordinairement en déli-
 libérations et en querelles, le tems où elles devroient agir, et le mal est fait avant qu'on soit décidé sur les précautions.

Le gouvernement le plus imparfait, est beaucoup meilleur que l'anarchie. Le peuple juif fut quelques quatre cens ans, depuis Josué jusqu'à Saül, sans gouvernement, et sans police générale. Aussi les plus petits peuples voisins, qui l'attaquoient, le réduisoient à l'extrémité, jusqu'à ce que quelque homme entreprenant, prit le gouvernement en main; alors l'ennemi étoit ordinairement repoussé. Les villes se faisoient mutuellement la guerre, et le peuple se détruisoit lui-même.

Les Groenlandois ne connoissent aucune police. Ils n'en ont pas besoin. Ils n'ont aucune possession, point d'agriculture, point d'ennemis, ni de voisins. Les peuplades de l'Amérique ont des chefs pour la guerre. Les petits rois d'Afrique et des Indes, traitent leurs sujets, comme des troupeaux de bêtes.

CHAP. IX.

Avantages et inconvéniens de la Société.

C'est à la société que nous devons notre repos, notre sûreté, les arts, les sciences, les métiers; c'est d'elle que nous tenons le langage, et l'usage de la raison. L'homme isolé ne différeroit guères des animaux, que par la forme. Il seroit sans contredit absolument libre, c. à d. que rien ne le gêneroit, que personne ne le contrediroit, et qu'aucune loi ne sauroit lui rien prescrire ou défendre. Ce qui pourroit l'embarrasser, ce seroient les arbres des forêts, les marais bourbeux, le besoin, et les bêtes féroces. Ou plutôt il n'auroit aucune liberté, parce qu'il manqueroit de l'usage de la raison.

La société est donc très avantageuse pour l'homme, elle le forme; mais elle a aussi ses inconvéniens. Elle restreint notre liberté. Toute société, ne fût-elle que de

de deux personnes, avec une liberté entière, est impossible; des milliers la gênent, nécessairement bien davantage. Nous avons déjà parlé des loix, du gouvernement; il faut encore dire un mot de la gêne, que nous impose chaque homme, avec qui nous vivons.

Chaque homme a son caractère, ses idées, ses goûts, différens de tout autre. Cela rendroit l'accord, même entre deux personnes, impossible, et à bien plus forte raison, entre un grand nombre, si l'on ne se gênoit et se contraignoit de part et d'autre. On a tous les jours à faire à tant de gens, dont l'un veut blanc, et l'autre noir; l'un est vif et gai, l'autre lent et froid; l'un est triste; un autre a de l'humeur; encore un autre est sérieux et grave. L'un trouve plaisir à la conversation, un autre préfère le jeu, et un troisième la promenade. Ce seroit un choc, une collision infinie, si chacun s'obstinoit à son sens. Ainsi personne ne garde, ne soutient, et surtout ne montre son caractère particulier; et cherche à se conformer au ton général. On ne dit pas crûment son avis, on ne soutient pas son sentiment, on n'exprime pas ses passions, on ne déclare pas nettement aux gens, ce qu'on pense d'eux. La contradiction, le reproche, certains avis désagréables, ne paroissent pas sous leur forme naturelle, de peur de choquer; mais ils ont trouvé

des expressions adoucies, qu'il faut savoir s'expliquer, pour les entendre. Je vous demande pardon, signifie: non; cela n'est pas vrai. Vous raillez, signifie: vous mentez. On ne dit pas aux gens: Vous m'ennuyez, retirez-vous; mais on laisse tomber la conversation, on regarde la montre.

Ce n'est pas assés de ne point choquer, on veut plaire et témoigner de l'affection. Les peuples simples, les gens grossiers ne témoignent que celle qu'ils sentent, et n'exigent que celle qu'on leur porte. La partie raffinée des peuples policés en témoigne, et en exige partout. On a donc inventé un jargon circulaire et uniforme d'affection, de respect, d'humilité. On demande des nouvelles de la santé, on a eu l'honneur de voir Monsieur, de lui parler; on est le serviteur, le très humble serviteur, on baise les mains, on rend grâces, on fait présenter des respects: on nomme les gens: Vous; comme s'ils étoient plusieurs. Les rois disent: Nous; c'est qu'ils parloient autrefois en leur nom, et au nom de leur conseil. On se sert de ce langage entre égaux, avec ceux qu'on aime, et avec les inférieurs, envers ceux qu'on respecte et ceux qu'on méprise. On fait à tous les mêmes révérences, on les reçoit avec le même empressement. C'est partout la même chose.

Cette

Cette contrainte dans les discours, ces formulaires, ce vernis, en un mot, est, ce qu'on appelle la politesse, qu'on pourroit définir, l'art de ressembler à tout le monde. Aussi les philosophes prétendent que pour connoître l'homme, et le caractère des peuples, ce n'est pas aux gens polis qu'il faut s'arrêter, qu'à Paris, à Londres et à Berlin, ce sont les mêmes hommes; mais que c'est le peuple, c. à d. les gens sans éducation et sans politesse, qu'il faut étudier.

Cette politesse est fort agréable, on aime à voir des gens gais, contents, prévenans, serviables, qui nous estiment, ou qui le paroissent. Mais elle nous empêche de connoître les vrais sentimens des gens, et la vérité de leurs protestations. On ne fait sur qui compter, parce que tous tiennent le même langage. Les gens de bonne foi, sans expérience, se trompent en comptant sur de fausses protestations; les autres se trompent, en ne se fiant pas à celles qui sont vraies. C'est d'ailleurs, pour un homme vrai, un affés grand embarras, que de tenir un langage flatteur, là où il pense le contraire.

Il a déjà été dit, que si la société nous rapproche des hommes, qui nous servent, elle nous rapproche aussi des méchans. Il en est de même, de ceux qui nous plaisent et nous déplaisent. On est obligé de
lier

lier et d'entretenir commerce avec bien des gens, dont les mœurs, le caractère, l'esprit nous sont très désagréables; des médifans, des malins, des stupides, des ignorans. Il faut pourtant vivre et s'arranger avec eux, et on n'oseroit leur laisser voir ce qu'on en pense.

On n'ose pas non plus toujours dire sa pensée sur mille choses, quand même on auroit la vérité de son côté. On trouve partout des personnes, imbues de faux préjugés, qu'on ne feroit qu'aigrir, en voulant les instruire. Il y avoit un tems où l'on nommoit Athée celui qui doutoit des revenans et de la magie; et où l'on mit en prison un philosophe, qui disoit que c'est la terre qui tourne et non le soleil. De nos jours, on crie à l'irreligion contre ceux qui veulent introduire de nouveaux cantiques dans l'église.

CHAP. X.

Inégalité des biens.

Un grand mal en apparence, dans la société, c'est l'inégalité des biens. Les uns possèdent un million, et mille autres n'ont pas un écu. L'un a des villages, des villes, des provinces entières, un autre n'a pas un pouce de terre. Les riches ont de gros revenus, et jouissent des délices de la vie sans travail; et des millions d'hommes ont

ont à peine le pain au jour la journée, malgré un travail pénible et assidu. C'est le cas de presque tous les artisans, laboureurs, journaliers, en un mot de tous ceux, dont le travail est le plus nécessaire à la société. Les artistes, ceux qui ne travaillent que pour le luxe, ont un gain plus considérable; mais ce gain est casuel, sujet aux caprices de la mode, et puis il leur faut exceller dans leur art; les moins habiles sont misérables, parce que ces choses n'étant que pour le plaisir, on y recherche la perfection. Les premiers au contraire, sont assurés de leur petit revenu. Ceux qui ont des charges, ont ordinairement un revenu considérable, en comparaison de la première classe. Mais ils y parviennent tard, après de longues études, après des services de plusieurs années sans aucun salaire, ou avec un salaire très modique. Le soldat n'a de poste avantageux, qu'après vingt ou trente années, lorsqu'il est chargé de dettes, ou que son patrimoine est épuisé. Tous ces gens, élevés avec gout, ce qui leur est nécessaire; obligés à la fréquentation des gens de gout, sont contrains de vivre dans une sorte de luxe très dispendieux. Le capitaine, le conseiller d'une cour de justice, ne peut pas se loger, se meubler, manger, s'habiller lui, sa femme et ses enfans et élever ces derniers, comme son tailleur, ou son fendeur de bois; et avec vingt fois plus de revenus, il a peut-être le double

de fous. D'ailleurs toutes les charges de l'état sont très médiocrement payées, et celui qui n'a d'autre revenu, ne peut pas vivre d'une manière convenable à son état. Le gouvernement en use ainsi, pour ménager le peuple, qui seroit obligé de payer de plus gros impôts, si les personnes qui le servent, avoient un plus riche salaire. Après cette classe vient celle des marchands. Il y en a d'une grande opulence, et il n'y a personne, dont la fortune soit plus exposée aux hazards. Enfin ceux dont la fortune paroît la plus brillante, ce sont les grands. Ils possèdent des terres et des revenus immenses. Mais ils sont fort souvent chargés de dettes équivalentes. C'est que l'état, dans lequel l'usage les oblige de vivre, et qu'ils outrent fort souvent, absorbe leurs revenus et au delà. En plusieurs pays, ces seigneurs terriens sont regardés comme les possesseurs absolus des biens et des personnes de ceux, qu'ils nomment leurs sujets, et les payfans sont serfs, c. à d. à peu près esclaves. Cette servitude est anéantie par les loix, en plusieurs contrées.

L'acquisition des richesses se fait par l'industrie, le commerce: la maison de Médicis en est un exemple. C'étoit une famille de négocians, qui s'enrichit au point, que les princes recherchèrent son alliance, et qu'elle fut élevée à la dignité ducale. Certains hazards prétendus heu-
reux,

reux, dont j'ai déjà parlé, la fourberie, le pillage des ennemis, sont aussi des sources de richesses. On fait quelquefois fortune, en rendant au prince des services signalés, qu'il récompense par des dons. Des héritages accumulés font de grandes fortunes.

Ces grandes fortunes durent ordinairement peu, parce que la plupart des possesseurs en abusent, ou parce qu'elles s'affoiblissent en se partageant entre les héritiers. Il y a des pays, où l'ainé hérite la fortune et le rang du père, les cadets n'y ont qu'une petite part, et tombent dans un rang plus bas. Tel étoit l'usage du tems des patriarches, et tel il est encore aujourd'hui entre les grandes familles d'Angleterre. Ailleurs les biens se partagent par portions égales entre les héritiers, excepté ce qu'on appelle les fiefs. Les princes mêmes suivoient cet usage, il y a quelques deux cens ans.

Cette inégalité des biens est inévitable. Il est clair, que l'homme actif et industrieux doit gagner plus que l'homme lent et stupide, et que le sage économe doit faire plus d'épargnes, que l'étourdi dissipateur. Ceux qui sont à la tête du gouvernement, ayant en main les moyens d'acquérir des richesses, en profitent. Dans la guerre le vainqueur gagne, et le vaincu perd. Celui qui a rendu de grands services à l'état ou au prince, doit naturellement

ment recevoir des récompenses. Cette richesse donne du lustre à la société, occupe des mains, qui ne travaillent que pour le luxe, et qui demeureroient oisives, dans une distribution égale. Elle donne à quelques familles le loisir de s'appliquer aux sciences, nécessaires à la conduite de l'état, à l'instruction du peuple et à sa santé. Elle donne naissance au bon goût, à la politesse, à la douceur des moeurs et de la vie.

Il n'est pas facile de s'enrichir. Cela est tout simple. On ne peut acquérir des richesses qu'aux dépens des autres, et chacun tâche d'en attraper le plus qu'il peut. Ainsi celui qui court la fortune, heurte tous les autres; les possesseurs arrêtent sa course, et les coureurs le poussent hors du chemin. Ce n'est guères que dans des pays barbares, mal policés, qu'on peut faire une fortune rapide par une industrie nouvelle. Mais chés un peuple cultivé, où l'industrie est commune, où les loix affluent à chacun ses possessions, les richesses demeurent à leurs possesseurs, s'ils ne les perdent par leur faute; et les acquisitions se partagent.

Les vrais riches ont de grands avantages. Ils sont exempts des fonceis qui tourmentent souvent les pauvres et les médiocres gens; ils ne sont pas condamnés à un travail dur et opiniâtre; il leur reste du loisir, pour cultiver leur esprit, pour acqué-
rir

rir des connoissances agréables et utiles, et pour jouir des plaisirs de la vie, qu'ils font en état de se procurer. Leur logis, leur ameublement sont élégans et commodes, leur table est bien servie. Ils peuvent faire des entreprises utiles au public, et assister les pauvres. Mais il y a peu de riches qui tirent de leur fortune tous ces avantages. Les uns accumulent sans fin et sans cesse, sans jouir. D'autres abusent de leurs richesses, pour se plonger dans un luxe et un jeu ruineux, dans la débauche, dans la paresse. Il est allés rare qu'un jeune homme riche s'applique aussi sérieusement qu'il faudroit, pour cultiver solidement son esprit, ou qu'il entreprenne un travail réglé; car l'homme ne travaille guères réglément, qu'autant qu'il y est obligé par le devoir ou le besoin. Un tel n'évite point l'ennui et la langueur, malgré la variété des plaisirs. Tel riche a plus de soucis et d'inquiétudes que maint pauvre. Un seigneur se plaindra amèrement d'une grêle, qui a gâté une partie de ses grains. Un rentier est inquiet, quand ses revenus ne rentrent pas à l'heure marquée, et celui qui possède vingt mille louis, deplore une perte de cent francs. Les riches sont ordinairement délicats, foibles, valétudinaires, tandis que le pauvre est sain et vigoureux. Le riche est aussi plus exposé que le pauvre. Celui-ci ne peut guères souffrir, que dans la personne;

C

mais

mais on peut blesser le riche en sa personne, et en chaque partie de ses possessions. Le pauvre ne craint le feu que pour sa cabane; le seigneur le craint pour sa maison, et pour toutes les maisons de ses terres. Le journalier ne peut souffrir que là où il est; le négociant d'Amsterdam souffre à Ceylon, et celui de Londres à Madras et aux Caraïbes.

Le contentement, la tranquillité, le bonheur, ne dépendent nullement du plus ou du moins de fortune. Le riche peut être content, et le pauvre peut l'être aussi. Un prêtre appelé chés un malade, le trouva couché sur quelques brins de paille, et couvert de haillons. Aucun meuble dans la chambre; on avoit vendu le peu qu'il en avoit, pour lui procurer quelque soulagement. Une hache et une scie étoient tout son bien. Bénissez Dieu, lui dit le prêtre, en voyant cette extrême pauvreté; bénissez Dieu de ce qu'il vous délivre de votre misère. Misère, reprit le malade; vous vous trompez, mon révérend. J'ai toujours été content de mon état. Ces outils me donnoient du pain, et j'ai toujours joui de la santé; si j'en reviens, ce dont je doute, je louerai Dieu de m'avoir rendu la santé. Mais, dit le prêtre, il faut pourtant vous résoudre à mourir, puisque telle est la volonté de Dieu. Sans doute, répondit le malade, d'un air assuré, il nous faut tous mourir: je bénis Dieu qui me rappelle à lui. En disant ces mots, il expira.

CHAP.

CHAP. XI.
Inégalité des conditions.

L'inégalité des conditions est aussi grande que celle des biens. On distingue entre la roture et la noblesse, mais il y a beaucoup de sousdistinctions. Le payfan, le journalier, le marchand, le conseiller au tribunal, apartiennent à la roture, c. à d. qu'ils ne sont pas nobles; mais il y a autant de distance entre eux, qu'entre les derniers et la plus grande noblesse. Le pauvre gentilhomme campagnard est noble, aussi bien que le ministre d'état; mais la distance est grande entre les deux. En général les conditions se croisent beaucoup, et il est peut-être impossible, d'assigner des distinctions bien nettes.

Ce qui différencie les conditions, c'est premièrement la naissance, ou la noblesse. Celle-ci se distingue par quelques déterminations du nom et par son sceau. Ses avantages consistent, à pouvoir parvenir aux grandes charges de l'état, au généralat, au ministère; à pouvoir posséder des terres considérables, et de grands bénéfices. Mais elle ne peut exercer aucun art, ni faire le commerce, sans déroger, afin que la roture ne soit pas dépouillée, et afin de l'obliger à s'appliquer aux connoissances nécessaires au service de l'état. La noblesse

C c 2

pauvre

pauvre est bien à plaindre, parce qu'elle manque de ressources. En revanche, la roture ne peut avoir, ni terre considérable, ni grandes charges, ni grands bénéfices. Il y a quelques exceptions quant aux charges. On a vu des bourgeois, s'élever aux plus hautes dignités, par leur habileté et leurs services; mais ils sont devenus nobles par cela même. Les gentilshommes en Angleterre peuvent faire le commerce. Cette distinction de la noblesse est très ancienne; les Romains avoient leurs patriciens, distingués des plébéiens; les premiers parvenoient aux charges, et les seconds n'osoient s'allier à eux par mariage. La noblesse est héréditaire: on l'acquiert par des services distingués, par un grand savoir, et pour de l'argent.

Les familles des souverains sont une sorte de noblesse par excellence, où il y a encore des distinctions de rang, selon les titres, la grandeur des possessions, et l'ancienneté de la race. Cette ancienneté est d'un grand poids, chés toute la noblesse. Celui dont les ayeux sont gentilshommes depuis trois cens ans, a bien plus de privilèges, que celui, dont le père vient d'acquérir la noblesse.

Au dessus de la noblesse, viennent les titres de baron, de comte, de marquis, de duc.

Une

Une autre source de distinctions, c'est la profession. Un homme revêtu d'une charge, est estimé plus considérable, que celui qui n'en a point. Il y a même des charges, qui mettent au dessus de la naissance. Ces distinctions ne sont pas héréditaires.

Entre ceux qui n'ont point d'emploi, se trouvent encore des distinctions; voici à peu près leur ordre. Les professions savantes, le commerce, les arts, les métiers, la culture des terres, les gens de main morte, c. à d. ceux qui n'ont point de profession régulière. Les richesses mettent de nouvelles distinctions entre tous.

Les loix et la coutume universelle mettent encore une grande différence entre les sexes. Les femmes sont partout sous l'obéissance, et ne peuvent avoir aucune charge dans l'état. Les nôtres ont l'avantage, lorsqu'il s'agit de politesse, on leur donne partout le premier rang; mais les affaires sont toutes entre les mains des hommes, et les loix tiennent les femmes perpétuellement sous tutèle. Leurs ouvrages sont mal payés, à peine une femme peut vivre sans un homme.



SECTION XI.

Grandeur de l'homme.

CHAP. I.

Son pouvoir.

L'homme paroît foible et petit, cinq ou six pieds bornent sa hauteur; et sa force, comparée à celle du cheval, du bœuf, de l'éléphant, n'est rien. Cependant il a un grand pouvoir, qui mérite que nous nous y arrêtions.

C'est un fait constaté, que la terre abandonnée à elle-même, se couvre de forêts immenses et impénétrables, de marais impraticables, de plantes parasites et de bêtes féroces. Telle étoit notre Germanie, lors de la barbarie de ses habitans; telle étoit l'Amérique, lorsqu'elle fut découverte; telle est encore la Finlande, faute de cultivateurs. Telles seroient nos contrées, sans l'industrie de nos pères. Il faudroit nous frayer, la hache à la main, un passage au travers des buissons et des ronces, si nous voulions faire quelques lieues de chemin. Les rivières, sans lit marqué, sans rivages, inonderoient encore les terres, produiroient des marais bourbeux et empestés, corromproient l'air, glaceroient

nos

nos climats, et feroient sans cesse monter des vapeurs épaisses, qui nous cacheroient le soleil. Tout a changé; et comment?

On a coupé, brûlé ces forêts immenses, et on les a resserrées dans les bornes de nos besoins. On a ouvert aux fleuves un libre passage, et arrêté leurs inondations par des chaussées. Les marais se sont déchargés de leurs eaux croupissantes dans des canaux creusés de la main des hommes. La terre nettoyée, séchée, a pu recevoir la chaleur du soleil, le climat s'est adouci, et le ciel est devenu plus serain.

A mesure qu'on détruisoit leurs repaires, les bêtes féroces ont pris la fuite, et ont cherché des endroits écartés, ou ceux où la barbarie leur laisse un asyle à côté des demeures humaines.

Ces terres nettoyées sont devenues l'habitation et la source des richesses de l'homme, qui sont encore son ouvrage. Sans lui les campagnes ne produiroient qu'une herbe inutile, et nourriroient tout au plus quelques troupeaux. Les grains, les productions excellentes de toute espèce, qui couvrent la campagne, sont le fruit de son travail. Le grain ne croit pas naturellement; abandonné à lui-même, il dégénère en herbe. La culture rend la terre plus fertile, et toutes les plantes plus fécondes.

Cc 4 En

En approchant des habitations, nous apercevons des jardins, cultivés avec plus d'art et de soins. Ici se trouvent des plantes, qui, comme le chou, ont entièrement changé de nature sous la main de l'homme, enforte qu'on ne reconnoit plus leur origine. On y voit réunies les productions de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie. L'art fait conduire à maturité des fruits, qui demandent une chaleur supérieure à celle de nos climats.

Les fruits, du moins pour la plûpart, ne sont pas de simples dons de la nature. Presque tous les arbres de nos jardins seroient stériles, ou ne produiroient que des fruits sauvages et imparfaits, si on les abandonnoit à la nature. Il faut que l'homme les transplante, les greffe, les nettoye du bois mort ou superflu, et des chenilles qui les dévorent, pour en obtenir ces fruits excellens. Toutes les productions de la nature acquièrent par l'art un nouveau degré de perfection. Il en est de même des fleurs; les soins et l'industrie humaines en varient les nuances, en relèvent l'éclat. Donnez un arbre de certaine espèce à un jardinier, ordonnez s'il doit ramper contre terre, ou s'élancer en l'air; s'il doit se couronner de branches vigoureuses, ou étendre des rameaux souples et délicats. L'arbre docile à la main du jardinier, prendra la forme que vous voudrez; le groseillier, le rosier pousseront une haute tige; le frêne,

frêne, le pommier tapisseront le pied de vos murailles. Même les fruits mûriront sous les glaces de l'hiver.

Entrons dans l'habitation voisine. Ce sont des cabanes, dont le bois, le chaume et la terre sont tous les fraix. Mais qui peut méconnoître ici l'art humain? On admire, et avec raison, les peuplades de castors, sur les rives du Mississipi. On les prendroit de loin pour des demeures de l'homme. Mais sans chicaner sur l'exactitude des récits du voyageur étonné; quelle différence entre ces bâtimens et les cabanes, que nous avons sous les yeux! L'ordonnance des pièces, bien plus multipliées que dans les autres, le toit, la charpente bien liée, les vitres, les portes, les poeles, les cheminées, les étages posés les uns sur les autres, les degrés, tout annonce l'art humain, et distingue fort ces bâtimens des autres.

Mais ce n'est rien au prix d'une grande ville. Un bon pavé rend le chemin ferme, tandis que la terre, détrempée par les pluies et les neiges, permet à peine d'avancer. De grandes maisons, des palais, offrent un coup d'oeil magnifique. Remarquez la hardiesse de ces masses élevées à une hauteur considérable, de ces étages posés les uns sur les autres, et qui sont aussi solides que s'ils reposoient sur la terre. Mais les temples surtout méritent

notre attention. Voyez ces voûtes; ce sont des pierres qui paroissent suspendues; l'art humain a su les affermir là haut, de manière qu'elles sont inébranlables. Au dessus d'elles s'éleve la tour, qui touche aux nues, et qui est faite et ornée de masses énormes. Mesurez en la hauteur, et comparez lui la taille de l'homme, qui les a bâties. Un ouvrier suspendu en l'air y travaille; à peine peut-on le voir. Eh bien, ce sont de petits hommes comme celui-là, qui ont érigé cet immense monument. Mais voici quelque chose de plus grand encore. Dans cette tour sont suspendues des masses énormes de métal. On trouve à Vienne une cloche, pesant trois cent cinquante quatre quintaux, sans le battant, qui seul en a treize. Six grandes voitures bien attelées ne traineroient pas ce fardeau. Le battant seul est la charge de quatre hommes vigoureux, et cent hommes remueroient à peine la cloche. Faites attention à la manière dont elle repose. Elle n'est pas apuiée sur un fondement, sur des pillastrs de maçonnerie; elle est suspendue. Quelle axe lui faut-il? quelle force peut la soutenir? Pensez qu'elle n'est point à terre. Ces masses sont à deux cens pieds d'élevation. Quoi, posent-elles sur un rocher? non, sur un bâtiment, ouvrage de la main de l'homme. Et qui les a élevées à cette hauteur? Que peut ici l'éléphant avec sa taille, sa force,

sa

sa puissante trompe? il est beaucoup trop foible et trop petit. C'est l'homme qui l'a fait. Mais que vois-je! Ce poids immense s'ébranle. Cette tour, cette charpente vont être renversées, écrasées. Point du tout, ne craignez rien. Le mouvement ne fait encore que commencer; attendez. Voyez-vous le balancement devenir toujours plus fort? Le voilà au plus haut point. Cette masse vole, et la tour est immobile comme un rocher. C'est l'homme qui a fait cela.

Entrons dans les maisons. L'homme y est à couvert de la tempête, il n'y ressent ni le froid de l'hiver, ni les ardeurs de l'été. Il a su mettre des bornes au vent, aux glaces et aux rayons du soleil, et leur défendre de le toucher. Il admet la lumière, et la modère à son gré. Une douce chaleur remplit sa chambre; c'est qu'il y entretient du feu, après avoir mis des entraves à sa force nuisible, à son éclat éblouissant et à sa fumée étouffante. Le voilà au milieu des élémens, et des puissances de la nature, les modérant de sorte, qu'il jouit de leurs influences bienfaisantes, sans craindre leur violence. Il ne leur laisse que la force de le servir. Dehors la tempête fracasse et renverse, les pluies inondent, la grêle abat, le froid tue. Ici le calme régné, l'homme est tranquille, toute cette agitation ne le touche pas, c'est un spectacle qui l'amuse.

La

La saison est avancée, la neige couvre les champs, les arbres sont dépouillés de toutes leurs richesses, les petits oiseaux tombent mort de froid, le loup ne trouve plus de pâture. L'homme ne craint pas la disette; d'amples magasins lui assurent la subsistance.

La nuit a ramené le silence, tout repose. Sur les sombres nuages qui couvrent le ciel j'aperçois une lueur funeste, qui annonce un incendie. Le feu échappé de ses entraves, par l'imprudence de quelque négligent, menace la ville endormie dans le sommeil. Les flammes s'élançant de tous côtés. Je tremble. Attendez quelques momens. Entendez-vous ces signaux? Bientôt vous verrez accourir le secours. Le voilà; l'industrie l'a préparé, l'ordre y préside sous la protection des loix. Voilà déjà les habitans sauvés, les voisins garantis; la violence du feu s'apaise, le danger est passé.

Le soleil se lève, et les rues de la ville m'offrent de nouveaux spectacles. Je vois transporter des fardeaux, des hommes aller avec vitesse d'un quartier à l'autre. Les rues sont couvertes de boue, la pluie et le froid transissent les passans. Ceux-ci font leur chemin à sec, à l'aïse, rien ne les touche, des machines ingénieuses les garantissent. Voyez ces énormes voitures; on chargerait vingt hommes de leur fardeau;

deau; quel art dans leur construction. Mais comment mouvoir cette masse? Les roues la portent, et l'égalité de leurs rais facilite leurs mouvemens. Ce sont des animaux qui font tous les frais du travail; l'homme n'a que la peine de voir, si les ordres l'exécutent ponctuellement.

Ici se présente un nouveau sujet d'attention. Cette pesante voiture est trainée par des chevaux vigoureux. Ces fiers animaux sont infiniment plus forts que l'homme, un coup de leur pied l'étend mort par terre, et je vois un enfant tenir les rênes, et en conduire plusieurs. Il est vrai que l'auteur de la nature, voulant favoriser l'homme, lui a imprimé un caractère d'autorité, qui le fait respecter de la plupart des animaux. Il est vrai que le cheval a de la docilité, de la reconnaissance pour la main qui le soigne. Mais il n'est pas tel d'abord. Considérez un cheval indomté, voyez comme il est indocile et revêche. Une force supérieure à la sienne, l'art humain, réduit cette pétulance. Jamais le cheval n'a résisté à l'homme.

Voici des animaux moins dociles et plus puissans. Voyez ce taureau armé de cornes redoutables. Quand l'homme voudra, il l'atellera à la charue, ou le mènera à la boucherie. Il suit son conducteur, dites-vous. N'en avez-vous jamais vu faire tous leurs efforts pour échaper? Jamais

Jamais un seul a-t-il pu se soustraire au pouvoir de l'homme? Il lui donne un peu plus de peine; voilà tout.

Une autre espèce d'animaux mérite que nous nous y arrétions. Légers, intelligens, redoutables, ne connoissent pas la crainte. Ils s'élancent sur tout animal, ils ne redoutent, ni le pied du cheval, ni la corne du taureau, ni la défense du sanglier, ni la gueule du loup, ni même la terrible griffe du lion. Ils respectent l'homme; lui obéissent, attendent ses ordres et les exécutent avec une prompte exactitude; ils s'attachent à lui, le flattent, se soumettent à ses châtimens, supportent ses duretés, et se montrent sensibles à ses caresses. Le chasseur s'en fie à son chien. Celui-ci cherche le gibier dans les buissons, l'arrête, le pousse, va prendre la bête abattue, au travers des marais et des eaux. En voilà toute une troupe affamée, la gueule béante, attendant une curée qu'ils méritent; l'homme les retient, et ils n'osent aprocher, avant qu'il leur en donne le signal. Le berger se couche sous un arbre, son chien garde le troupeau, et empêche de se ruer sur les blés. Le chien garde la maison; il veille et son maître dort.

Tout cela vous paroît peu de chose; en effet cet empire est facile. Voyons donc des animaux plus redoutables. Lequel

quel voulez-vous, l'ours, le lion, le tigre, l'éléphant, le crocodile, l'hippopotame? car pour le loup, le renard, le linx, vous ne vous y arrêterez pas. Voyons donc ce que fera l'homme contre ces redoutables antagonistes.

Remarquez premièrement, que ces bêtes se tiennent éloignées des contrées, où l'homme habite, et où règne l'ordre et la police. Les loups peuplent les Pyrénées, et infestent la Pologne de concert avec les ours: ils entrent dans les villages, et viennent enlever le bétail. Ces animaux ne nous sont connus que par les descriptions de l'histoire naturelle, quoiqu'ils aient abondé dans nos climats, au tems qu'ils étoient encore barbares. L'homme peut donc les éloigner, les extirper, quand il veut en prendre la peine. On raconte que les lions de Barca et d'Arabie attaquent des caravanes entières. N'ayant pas appris à connoître la puissance de l'homme, ils la bravent. Mais les lions de Barbarie suient devant lui, dit-on, et se laissent arracher leur proie.

Arrêtons nous un moment; j'entends une musique barbare, la foule l'environne. J'aperçois un homme, qui tient un animal à la chaîne, et le fait monvoir au son de ce baroque instrument. Il veut amuser la populace et gagner quelques pièces de monnoye. Je suis pénétré de voir que
l'homme

l'homme s'avilisse à figurer ainsi avec une bête, pour un misérable gain. Ne pourroit-il trouver dans un travail honnête, et digne de lui, un pain plus alluré? Mais une autre idée me frappe. Cet animal, c'est un ours; terrible par sa force, ses griffes et ses dents, comment a-t-il pu tomber entre les mains de l'homme, recevoir un anneau dans ses narines, et une muselière autour de sa gueule; comment suit-il l'homme qui tient sa chaîne; ainsi que feroit un chien docile? Comment cette lourde masse a-t-elle pu se redresser, et faire ces mouvemens? Il gronde, c'est malgré lui qu'il les exécute; comment a-t-on pu l'y contraindre? Il est étonnant que la force, la pesanteur et la férocité de cet animal, n'aie pu le garantir de ce rôle ridicule, et contraire à toutes ses dispositions naturelles. Peu s'en faut que ce misérable et qui le mène, ne me paroisse un être respectable.

Et le lion, et le tigre, le plus féroce des animaux; ne les avons-nous pas vu dans une cage? n'ont-ils pas servi plus d'une fois de spectacle au peuple? Et cependant le tigre s'abreuve de sang, il quitte la proie qu'il vient d'abattre, pour en déchirer une nouvelle qui se présente; aucune ne lui échape, la légèreté du cerf ne peut le sauver. Sa force est extrême, il entraîne un boeuf, sans que ce fardeau rallen-

rallentisse sa course. Mais sa force, sa vitesse, sa férocité ne le garantissent pas de l'empire de l'homme.

Aux rivages de l'océan, et dans les fleuves de l'Afrique se trouvent des monstres encore plus redoutables. Le crocodile engloutit de grands animaux, et l'homme même qui n'est pas sur ses gardes. L'hippopotame soulève une barque sur son dos, et la renverse. Ses dents brisent, écrasent tout, emportent des pièces d'un canot, et le font couler à fond. Couverts l'un et l'autre d'une peau impénétrable, ils ne craignent point l'arme à feu; la bale réjaillit sans les blesser. Vaines défenses! l'homme les prend et les tue.

Un nouveau monstre se présente; trois fois plus haut que l'homme, il a une main, avec laquelle il arrache des arbres, et lance de grosses pierres, de son pas il atteint le cheval à la course. Armé de défenses énormes, il perce les murailles, renverse les haies, foule aux pieds les cabanes; rien ne l'arrête, rien ne lui résiste. Il ne connoit ni ne craint l'homme; la bale est sans force contre lui. Mais quoi? je vois un bâtiment sur son dos, un homme assis sur son cou le dirige avec une baguette. Seroit-ce un de ces animaux dociles, qui naissent dans la maison de l'homme, et qui se plaisent à le servir? Non, c'est un habitant des forêts, une bête sauvage. Il

D d faut

faut le prendre, il faut dompter sa fureur, il faut l'accoutumer au joug. On le prend sans doute dans le tems de sa foiblesse? Tout au contraire; c'est dans le tems de sa plus grande force, que l'homme le prend, le domte, et se l'assujettit. Voyez le porter des fardeaux, trainer un char, servir son maitre.

Le tigre et le lion déchirent, le crocodile engloutit, l'éléphant foule aux pieds; mais aucun ne s'assujettit les animaux, ne les domte, ne s'en fait servir. L'homme se montre grand à deux égards; il nourrit les animaux, il en favorise la multiplication, il les protège contre les inclémences de la nature, et contre les bêtes féroces. D'un autre côté, il fait les employer à son service. Son domaine se fonde sur les bienfaits et la sagesse.

Il est certain, que sans les soins de l'homme, la plupart des espèces d'animaux seroient beaucoup moins nombreuses. On ne trouve aucune brebis sauvage sur toute la terre. C'est un animal stupide et sans armes, qui ne peut se défendre, et qui ne fait pas même fuir. Il est donc la proie de toutes les bêtes féroces. Il est très sensible à l'inclémence de l'air, le froid l'engourdit et le tue, la tempête l'étourdit et le pousse dans les eaux. De là on conclut, que sans l'homme il n'y auroit pas une brebis sur la terre, et que sa conservation est

est l'ouvrage de l'homme; et on les compte par millions. Les bêtes sauvages sont exposées à la faim, mais celles que l'homme protège, trouvent par ses soins une subsistance assurée. Il fait des magasins pour le cheval, le boeuf, la brebis, pour tous les animaux domestiques, et même pour les bêtes sauvages. Il donne aux premiers des retraites dans l'arrière saison; il fait la guerre aux bêtes féroces, et les troupeaux paissent en sûreté, et les bêtes sauvages n'ont rien à craindre dans leurs bois.

Mais il en exige aussi des services. Les unes le nourrissent, les autres le revêtent, d'autres exécutent les travaux qu'il leur impose. Ce n'est pas lui qui fait les ouvrages les plus pénibles, qui transporte les plus lourds fardeaux, qui élève des poids considérables à une grande hauteur, qui laboure les champs. Il en donne la charge au cheval, au boeuf et à d'autres animaux. Ces masses de pierre, ces cloches, ces poutres épaisses, que vous voyez au haut des tours, c'est le cheval qui les a élevées, l'homme n'a fait que le conduire. Il exécute ses plus étonnans travaux sans beaucoup de peine, parce qu'il emploie des forces étrangères, qu'il a su se foumettre.

Son pouvoir s'étend même sur le naturel des animaux. J'ai déjà dit, qu'il fait les dompter, leur ôter leur férocité natu-

relle. Ce n'est pas tout, leur taille, leur couleur, leur chair change sous sa main. Le boeuf sauvage est tout différent du boeuf domestique; le sanglier et le pourceau sont le même animal, à cela près que l'homme a pris soin du dernier; et cependant, on a peine à trouver la ressemblance. Le cheval tel que nous l'avons, n'est pas le cheval sauvage. Tout ce que l'homme manie, porte les livrées de sa domination.

L'homme possède toutes les richesses de la nature, et les animaux n'ont que son rebut. Tout lui sert de nourriture. Les animaux se partagent entre eux les grains, les fruits, la chair, le poisson, les herbes. Bien des gens prétendent, que c'est de la part de l'homme une usurpation tyrannique; mais d'autres leur répondent, que l'homme y a des droits légitimes, puisqu'il cultive et fait naître presque tous les grains et les fruits, et qu'il favorise la propagation et la nourriture des animaux. Quoi qu'il en soit, il s'agit ici de son pouvoir et de sa grandeur, qui sont bien avérés par la possession.

Une foule d'animaux se cachent dans la terre; le renard, et quantité d'autres se creusent de profondes demeures; la chèvre sauvage se retire sur la pointe des rochers; c'est aussi là que plusieurs animaux font leurs nids. Ceux-ci ne seroient-ils pas hors de la portée de l'homme? Point
du

du tout. Ni les creux de la terre, ni les sommets des rochers ne lui sont inaccessibles. Ceci n'est qu'un jeu pour lui. Les oiseaux s'élèvent en l'air, les poissons se cachent dans la profondeur des eaux. L'homme ne peut ni voler, ni entrer dans la mer, et cependant les oiseaux et les poissons ne sauroient se soustraire à sa puissance; il prend les uns et les autres quand il lui plait, et sans beaucoup de peine.

Entre les glaces de l'océan septentrional habite un monstre énorme, sa longueur égale la hauteur de nos tours, sa gueule est un gouffre, il se jone avec les eaux de la mer, et les fait bouillonner; on l'aperçoit de loin. Ni la mer, ni les glaces, ni son éloignement, ni sa taille prodigieuse n'ont pu étonner et arrêter l'homme; la baleine tombe sous le pouvoir du maître de la terre, nos filles se parent de ses dépouilles. Quelques hommes descendent dans une barque légère, un harpon à la main; ils abordent le monstre, l'attaquent, le prennent. Ce n'est pas un des grands chefs-d'oeuvres de l'art ou du courage humain; c'est une expédition toute commune, l'ouvrage de simples matelots, qui en prennent des milliers chaque année.

Ce n'est pas sur les plantes et les animaux seulement, que s'étend le pouvoir de l'homme. Nous avons déjà vu une

partie de son pouvoir sur la terre. Ministre de la providence, image du Créateur, qui rendit la terre, les plantes, les animaux féconds, l'homme change, embellit, fertilise la terre, multiplie les espèces, les dénature, les rend plus nombreuses. Il imite en quelque sorte le Créateur, produit de nouveaux êtres, et donne de nouvelles formes à la matière. Ici il durcit la terre, et en fait des pierres; là il la purifie et la transforme en un cristal transparent; ailleurs il lui donne toutes sortes de formes, la durcit au feu, la polit, l'orne de diverses couleurs. Il polit les marbres et les pierres précieuses, et leur donne un éclat nouveau. Le bois prend sous sa main mille formes différentes.

Voyez-vous quelque ressemblance entre ces étoffes fortes, solides, légères, ornées de mille couleurs différentes, et cette plante chétive, cette toison, cette laine qui croit sur un arbre, cette filasse d'une chenille? C'est pourtant de ces matériaux que l'art humain fait les étoffes qui nous couvrent et nous parent. Y a-t-il un rapport plus marqué entre ce pain et ce grain; entre plusieurs métiers, que vous avez sur votre table, et les matériaux dont ils sont faits. L'animal reçoit de la nature les biens tels qu'elle les lui présente. L'homme y fait partout des changemens, partout il les perfectionne.

Son

Son influence sur les métaux est encore plus grande. Chacun fait que la nature a caché cette richesse fort avant dans les entrailles de la terre, et l'a recouverte de montagnes et de rochers, comme si elle en étoit jalouse. L'homme pénètre ces abîmes, où tous les élémens semblent conjurés contre lui. L'air y est pestilentiel, la terre menace de l'ensevelir sous sa chute, le soleil lui refuse sa lumière, un feu souterrain l'enflamme, les eaux lui en défendent l'entrée. L'homme brave ces menaces, force ces obstacles, et emporte les richesses qu'il cherche. Mais il ne les en tire, que sous la forme d'un caillou inutile. Les métaux confondus avec la terre et la pierre, doivent en être séparés, et demandent d'immenses travaux. Il faut briser ces pierres, mettre le métal en fusion, l'étendre. Quels instrumens la nature a-t-elle donnés à l'homme pour cet effet? Voyez ces énormes marteaux, un homme ne peut les soulever; quel malheureux sera condamné à ce travail? Ne vous mettez pas en peine. L'homme qui domine ici comme ailleurs, n'aura que la peine d'observer, si ses ordres sont bien exécutés. L'eau, des roues, des animaux, des machines de toutes sortes, sont chargées de l'exécution.

Suivez le dans ses diverses opérations sur les métaux; voyez le plier le fer, le durcir et l'amollir à son gré, polir l'or et

l'argent, les réduire en lingots et en barres, en plaques, en tole, en fils, en feuilles qu'un souffle emporte, les filer, et en faire des tiffus, comme si c'étoit de la laine.

Du fonds de la mer il tire une nouvelle richesse, d'une bien moindre valeur, les perles, qui n'ont d'autre prix, que celui de la fantaisie, et dont tout l'usage est de montrer, que les abimes de la mer ne sont pas inaccessibles à l'homme.

Les terres sont partout coupées de grands fleuves, qui paroissent destinés à servir de barrières aux peuples. Bien loin d'arrêter l'homme, ils lui facilitent la communication et le transport. Des ponts ouvrent un chemin commode, des quais et des chaussées arrêtent les eaux dans leur lit, des écluses empêchent leur écoulement trop rapide. Elles portent des fardeaux énormes. Un seul bateau charge plus que cinquante voitures ne peuvent faire, et transporte à moins de fraix.

Mais cela est peu de chose. Suivons le cours de ce fleuve. Nous voici arrivés à une étendue immense d'eaux, dont on ne voit nulle part le terme; et nous savons que notre vue n'embrasse qu'une petite partie des bords de ce réservoir. Il est plus grand que toutes les terres de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie ensemble. Quel spectacle magnifique! Cette grande

grande plaine d'eaux semble une glace polie, que dorent les rayons du soleil. Le vent se lève, il fouffle avec violence, il élève les vagues comme des montagnes, la mer se couvre d'écume; le spectateur s'enfuit, il craint que la vague, qui vient se briser sur le rivage, ne l'écrase et ne l'engloutisse. Voici sans doute le terme de la course de l'homme; il n'oseroit franchir cette redoutable barrière. Il n'oseroit? Considérez ces vaisseaux, examinez en la structure et la grandeur. Ceux-ci viennent d'un voyage à dix mille lieues d'ici; ils ont apporté les richesses des Indes, que vous voyez débarquer. Ces autres ont été chercher des terres inconnues près des deux pôles; ils ont vogué des mois entiers, sans voir autre chose que la mer, qui les portoit, et le ciel, qui dirigeoit leur course; ils ont bravé les glaces des deux extrémités du globe. Ceux-là que vous voyez charger, sont destinés pour le nouveau monde. Arrêtez vous un moment à calculer leur charge. En voilà un qui porte huit cens tonneaux, c. à d. huit cens charges de quatre mille livres; ce qui est la charge de cinq ou six mille chevaux, ou de douze mille hommes. Et ce n'est pas le plus grand. Il y en a qui portent douze cens tonneaux. Quelle puissance pourra mettre cette masse en mouvement? Il ne lui faudra pas vingt hommes, et il fera peut-être vingt lieues en un jour.

On appelle grand, celui qui exécute de grandes choses avec de petits moyens. Jugez sur cette règle de la grandeur de l'homme. Ce petit nombre de matelots, qui vont conduire ce vaisseau, n'auront guères de peine, pour peu que le voyage soit heureux. Le vent poussera le vaisseau au moyen des voiles. Le pilote assis au gouvernail, dirigera la course d'un mouvement de sa main. Il n'y a point de chemin tracé sur les mers, on n'y voit ni terres, ni montagnes, qui règlent la course. Cette aiguille aimantée sera la guide. Figurez vous maintenant l'homme dans ce vaisseau, tranquille au milieu des flots, qui le portent, dominant sans travail le vent qui enlève ses voiles, interrogeant les astres, sur la route qu'il doit tenir, commandant pour ainsi dire à la mer, aux vents et aux étoiles, et en faisant ses serviteurs. Voyez le traverser sans fatigue, en peu de tems, un trajet de mers, que notre imagination ne peut saisir, et emporter avec lui des fardeaux immenses.

L'homme fait s'assujettir tous les éléments, et on peut dire de lui, ce que la bible dit de Dieu: Il fait des vents ses messagers, et des flammes ses serviteurs. Il arrête le vent par des murs, et l'empêche de pénétrer jusqu'à lui; il lui ordonne de pousser ses vaisseaux, de mettre ses machines en mouvement; puis il l'enferme et le pousse avec violence pour attiser

fer

fer des feux utiles, ou pour animer ses instrumens de musique, et accompagner ses chants de réjouissance. Le feu, si puissant, si actif, si terrible, obéit à ses ordres; l'homme l'allume, le modère, l'allume et l'éteint à son gré; il le charge d'amollir et de purifier les métaux, de pétrifier les terres, de cristalliser les pierres, de lui donner un nouveau jour dans les ténèbres de la nuit, de renverser de puissans obstacles, de rompre les rochers. Il le porte pour ainsi dire en sa main. Voyez cette troupe armée; à la voix du chef de feu part, la foudre éclate, et va porter la mort, et la destruction au lieu assigné. Des anciens racontent, que Jupiter avoit tué Salmonée d'un coup de foudre, en punition de son insolence, parce qu'il avoit osé imiter le tonnerre, en promenant son char sur un pont d'airain. Que diroient-ils de nos foudres réelles? Quels supplices Jupiter auroit-il à inventer? Que diroient ces pieux anciens, s'ils nous voyoient attirer la foudre du ciel, et la conduire sans danger où nous voulons? Ce seroit bien alors qu'ils s'écrieroient: L'audace humaine ne respecte rien!

La Hollande mérite l'attention du spectateur. Ses habitans ont arraché à l'océan le terrain qu'ils occupent. La mer est réellement plus haute que quelques unes de leur provinces; mais l'homme lui a dit: Tu iras jusques là, et tu ne passeras

pas outre. La terre sembloit se refuser dans ces contrées au service de l'homme; des marais impraticables, un sol stérile, un air contagieux; tout paroïssoit en défendre l'entrée. Aujourd'hui c'est un jardin délicieux; ce sont des prairies, des canaux, des chemins bordés d'arbres, des villes puissantes, des citoyens riches. C'est l'ouvrage de l'homme.

Mais tournons les yeux d'un autre côté. Voyez ce camp, étudiez en l'ordonnance, la subordination, la justesse des mouvemens qui s'y exécutent. La matière est ample. Quel ordre dans ces marches! quel silence parmi tant de milliers d'hommes! Un seul est l'ame de cet immense corps, et tout s'exécute avec la plus exacte ponctualité. Les voilà qui se mettent en ordre de bataille. Ces chevaux savent aussi bien obéir que les hommes. Il est triste que ce chef-d'oeuvre soit un instrument de destruction.

Aprochons de cette ville, devant laquelle l'armée se campe. Des fossés, des remparts! C'est pour arrêter ces troupes, qui veulent s'en rendre maîtres. Qui pourra franchir ces précipices, escaler ces montagnes? Je vois des troupes qui se préparent à les défendre, et des armes de toute espèce, entre lesquelles domine la puissante artillerie. Eh bien, nos guerriers nous assurent, que tous ces obstacles, toutes ces défenses seront impuissantes, et que la ville

ville se rendra en quelques jours. En effet, je vois l'armée ennemie avancer par des chemins creusés en terre, pour se mettre à couvert du feu de la ville; et cependant elle abbat ces remparts. Voyez-vous ces tours? Dès que l'assiégeant le voudra, elles crouleront. Il n'a pas besoin d'en approcher; il a des foudres, qui, semblables à celles du ciel, brisent, renversent, fracassent de loin. Dès qu'il le voudra, ces palais seront réduits en cendres, sans qu'il en approche. Mais il ne le fera pas. Il ne veut que prendre la ville pour affaiblir son ennemi; les habitans n'ont rien à craindre.

C'est un spectacle admirable de voir l'homme aux prises avec l'homme, et l'art lutter contre l'art, et s'efforcer à le rendre inutile. Il n'y a sur toute la terre aucun antagoniste digne de l'homme, que l'homme même. Dans tout autre joute la partie est trop inégale, et l'homme ne fait que se jouer. Mais d'égal à égal, chacun déploie toutes ses forces, et le spectateur admire.

L'homme assis sur le dos du cheval, et le maniant à son gré avec une courroie, l'homme portant le feu et la foudre en ses mains, abattant à ses pieds l'oiseau qui plane dans les airs, frappant le cerf dans sa rapide course, tout cela est pour nous un spectacle si commun, que nous n'y apercevons de la grandeur qu'à force de réflexion.

xion. Mais si nous le voyons pour la première fois! Quand les Espagnols pénétrèrent en Amérique, ces pauvres peuples, qui n'avoient jamais vu, ni nos chevaux, ni nos armes; voyant ces étrangers montés sur des monstres, et ces monstres dociles marcher. l'élancer, s'arrêter avec tant de justesse, et garder leurs rangs; voyant briller l'éclair, et entendant gronder le tonnerre dans la main de ces inconus; voyant leurs camarades tomber à leurs côtés, et rendre l'ame, sans avoir été visiblement frappés; ils prirent les nouveaux venus pour des Dieux, et jettant leurs armes, ils tombèrent à genoux devant eux.

Nous avons vu les vaisseaux avec étonnement, mais il nous reste un spectacle encore plus grand à considérer. Ces vaisseaux sont tous, comme vous savez, des bâtimens de bois. Il y en a, qui sont destinés à toute autre chose, qu'au commerce. Ils portent des canons. Un canon écraseroit nos maisons, si on vouloit le mettre au second, ou au troisième étage, comme ils sont placés dans les vaisseaux. Tel vaisseau porte quarante ou cinquante canons, et n'est encore qu'un vaisseau du second rang. Les grands en portent soixante, quatre-vingts, ou cent, et quelques-uns même jusqu'à cent, et vingt, entre lesquels les plus petits sont de six livres de bale, et quelques-uns de soixante.

xante. Un canon comme ces derniers est la charge de huit chevaux au moins. Un vaisseau de la première grandeur porte environ mille hommes. Il renferme les provisions pour tout ce monde pour plusieurs mois, les munitions de guerre, nombre de boulets, et ce qu'il y a de plus terrible, un magasin de poudre dans un bâtiment de bois. Nous tremblons quand nous avons quelques livres de poudre dans nos maisons. Un vaisseau de cette sorte est une petite ville.

Mais quelle est sa destination? la guerre; il va combattre au milieu des mers des vaisseaux semblables à lui. Il affronte l'ennemi, le feu, la poudre, les armes au milieu des vagues, où il ne reste au vaincu, à celui dont le vaisseau prend feu, aucune espérance de salut. Et comment combat-on? Ce n'est pas à l'épée, au pistolet; c'est à coups de canon. Tirez un canon dans nos maisons les plus solides, il y a tout lieu de craindre que la maison ne croule. Eh bien, ici on tire le canon qui est dans le vaisseau. Quelle hardiesse! quelle solidité de bâtiment! quel art pour les construire, et quelle audace de l'entreprendre! Quelques boulets renverseroient nos maisons; un vaisseau en reçoit des centaines; personne ne peut s'enfuir, se cacher; le vaisseau résiste, et traverse de nouveau les mers après le combat. Cela n'est ni bon, ni agréable, mais cela est grand.

Jettons

Jettons encore un coup d'oeil sur l'homme. Maître de la nature, il domine sur les habitans de la terre, ni la force des uns, ni la légèreté des autres, ni les hauteurs de l'air, ni les abîmes de la mer, ni les cavernes de la terre, ne peuvent se dérober à sa puissance. Il fait descendre quand il veut l'oiseau de l'air, et tire le poisson de la mer; il domte l'éléphant, il enferme le tigre, il pêche la baleine, il tire les métaux du sein de la terre, les transforme et les façonne à son gré, il multiplie les plantes et les animaux, et leur donne des formes nouvelles, il fertilise la terre, il emploie les animaux à son service, il domine sur les élémens, le feu lui obéit, les vagues portent ses fardeaux, il arrête la mer et détourne les fleuves, les vents exécutent ses ordres.

„Tu l'as fait un peu moindre que les anges, Tu l'as couronné de gloire et d'honneur, Tu l'as établi dominateur sur les oeuvres de Tes mains. Tu lui as assujetti toutes choses, les brebis et les boeufs, même les bêtes des champs, les oiseaux des cieux et les poissons de la mer.”

„Puis Dieu dit: Faisons l'homme à notre image, qui domine sur les oiseaux des cieux, sur les poissons de la mer et sur les bêtes des champs. Et Dieu fit l'homme à son image.”

„Il man-

„Il manquoit encore à cet ouvrage un être plus sublime, qui pût dominer sur le reste, et qui portât l'image des Dieux qui gouvernent toutes choses. L'homme prit naissance.”

Ce seroit bien en vain que nous chercherions dans les hommes, cette grandeur que nous trouvons en l'homme. Si nous prenons toute la masse de l'humanité, c'est une grandeur, une puissance, qui nous étonne; si nous considérons chaque individu, nous trouverons le plus souvent un être allés petit, ignorant, foible, souvent bas et vicieux. Ni le charpentier qui construit le vaisseau de guerre, ni le soldat qui y combat, ni le matelot qui le conduit, ne sont des êtres distingués; ils n'ont aucune idée de la grandeur de leurs travaux; ils exécutent mécaniquement les idées et les ordres d'un autre, et ne font que suivre des impressions étrangères. Même celui qui construit le premier vaisseau, qui arma la première frégate, n'étoit point un génie, ne concevoit pas la grandeur de son idée; il ne faisoit qu'ajouter quelque petite pièce à ce qu'il voyoit. Ainsi la grandeur de l'idée et de l'invention a été partagée, distribuée par petites portions, entre une suite d'hommes, dont chacun y a contribué quelque petite pièce. L'idée est devenue grande et merveilleuse, sans avoir été connue ni sentie. On pourroit dire, qu'elle est devenue grande du tribut d'es-

E e

p rits

prits médiocres, comme on amasse un trésor immense des deniers du pauvre peuple.

Il en est de même du mineur qui exploite une mine, de celui qui purifie les métaux, qui cultive la terre, qui travaille les matériaux. Ce sont des hommes communs, qui font les opérations qu'on leur a montrées. L'homme est grand sans le savoir.

Bien des gens tâchent de rabaisser l'homme; ils disent que si un homme rencontre un lion, ce ne sera pas le lion qui aura peur; que l'homme est bien petit devant la bouche du canon, &c. Mais il faut remarquer, que le lion pourra bien craindre l'homme, si celui-ci peut réunir toutes ses forces, comme l'autre. Le lion est toujours armé, et toujours tout entier. Mais l'homme nud n'est pas l'homme avec toute sa puissance. Certes le combat entre l'homme et le lion, armés tous deux de toutes leurs forces, seroit bien inégal; ce seroit un jeu pour l'homme. Sans doute, un boulet de canon emporte l'homme le plus puissant. Mais qui lui en a donné le pouvoir? La force du boulet, n'est que la force de l'homme; sans l'homme le boulet, le canon ne seroient que des masses inertes, ou plutôt ils ne seroient rien, et il n'y auroit ni boulet, ni canon, ni poudre. L'homme ne succombe ici qu'à l'homme.

CHAP.

Forces du corps et de l'esprit.

Cette grande puissance de l'homme ne réside point dans son corps. Au contraire, celui-ci est foible, nud, désarmé, à peine comparable à celui des animaux, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Réduit aux seules forces physiques, il ne pourroit pas se mesurer avec le tigre et l'éléphant, il ne pourroit ni bâtir des maisons, ni ériger des tours, ni construire des vaisseaux, ni trouver l'Amérique, ni renverser des remparts, ni faire des tissus, ni fondre des métaux. La puissance de l'homme consiste en sa raison, qui fait suplérer au défaut de ses propres forces, par toutes les forces de la nature. Les leviers, les poulies, la force des animaux, leur vitesse, l'eau, le vent, le feu exécutent par l'art humain, ce que l'homme ne peut faire.

Aussi voyons nous, que la force du corps exécute peu de chose. C'est le physicien, le mécanicien, conduisant de son cabinet les opérations de cent bras, en qui réside la force. Le moindre bâtiment demande un conducteur. Tous ces ouvriers, qui creusent la terre, pour détourner un fleuve, ou dessécher un marais; tous ces autres, qui élèvent une chaussée, ou une digue contre la mer; tous ces manoeu-

vres, qui portent des pierres, fondent de la chaux, taillent des poutres, n'acheveroient jamais leur ouvrage, sans la direction de l'architecte. Aussi ne nomme-t-on pas les mille maçons, qui ont bâti la basilique de Rome, ou le louvre, mais on nomme Michel Ange et Perrault, qui n'ont pas touché une pierre, et qui ne savoient pas tenir une truelle; et cependant c'est à eux qu'on fait honneur de ces bâtimens.

Ainsi on nomme Turenne, Frédéric Guillaume, Gustave Adolphe, et non les bataillons et les escadrons, qu'ils conduisoient. A la guerre, tout dépend du chef et de son habileté. Cette tête venant à manquer, les cent mille bras qu'elle dirige sont perdus. Christoph Colomb découvrit l'Amérique, et cependant il ne mit point la main au gouvernail, ni aux voiles. On fait honneur du gouvernement de l'état, non à tous ceux qui y travaillent, mais au souverain, ou au ministre qui commande. On nommera toujours Pierre I., Frédéric, Richelieu, et l'on comptera pour rien ces mains subalternes, qui exécutoient sous eux la manoeuvre, si j'ose me servir de ce terme.

Les habitans de l'Europe sont presque les plus foibles des hommes, quant au corps. Le Groenlandois, l'Iroquois portent leur canot, comme un havresac. Ils ne craignent ni les glaces, ni les neiges.

Les

CHAP. II. *Forces du corps et de l'esprit.* 437

Les peuples du Canada courent le cerf à pied, par l'espace de cent lieues, le fatiguent et l'abbattent, à ce qu'on dit. Les Nègres prennent un homme sur le bras et courent avec lui une lieue ou deux. D'homme à homme et à armes égales, un Américain, un Nègre, un Indien, terrasseroient chacun deux Européens. Cependant quelques centaines d'Espagnols conquièrent le Mexique, peuplé de millions d'habitans. Deux ou trois cens soldats d'Europe ne craignent point de combattre une armée de vingt mille Indiens. La guerre étant allumée entre le Damel sur la côte de Malabar, et le petit roi de Calicut, son vassal, le premier mit en campagne une armée de quatrevingts mille hommes, et le dernier une de six mille. Mais celui-ci fut assisté par les Portugais, qui avoient cent cinquante hommes de troupes. Il fallut partager ces soldats en trois corps, l'un pour la garde des vaisseaux, l'autre pour garnir la forteresse, et le troisiéme tint la campagne avec les Indiens de Calicut. Supposé qu'on n'ait pris que cinquante hommes pour les deux premiers détachemens, et qu'il en soit resté cent pour la campagne. Rabattez six mille hommes de l'armée du Damel, pour les six mille de Calicut, puisque les troupes d'une part valent celles de l'autre; il reste soixante et quatorze mille Indiens contre cent Portugais; c. à d. sept cent quarante hommes contre un. Eh

bien, le Damel fut battu, et si je ne me trompe, même sa capitale et son état furent ravagés. De nos jours les Indiens ont de la poudre et des armes à feu, ils ont des forces supérieures, des corps robustes, des armées nombreuses, et cependant l'Europe, si petite, domine dans toutes les autres parties de la terre. Elle a soumis toutes les côtes de l'Amérique; elle a des comptoirs et des forteresses en Guinée; elle domine au Cap, à Batavia, à Surate, sur les côtes de Malabar et de Coromandel, à Siam et à Bengale. Il n'y a que la Chine et le Japon, où ses fiers habitans rampent, et il s'agiroit de favoir la raison de leur humiliation. Aucun souverain d'Afrique ou d'Asie ne possède un pouce de terre en Europe. Le petit, le foible, domine sur le puissant.

Les Grecs assiégèrent Syracuse. L'armée étoit nombreuse, et fournie de toutes les choses nécessaires à un siège. Archimède étoit dans la ville, vieillard qui n'auroit pu faire tête au moindre goujat de l'armée ennemie. Mais son grand favoir en mécanique, lui fit trouver une infinité de machines redoutables, qui rendirent vains tous les efforts de l'ennemi. La ville fut sauvée. Voilà d'un côté une nombreuse jeunesse, le courage et les armes; de l'autre la foiblesse armée des forces d'un génie supérieur. C'est l'esprit qui remporte la victoire.

„J'ai

„J'ai aussi considéré la sagesse, et elle
 „m'a semblé grande sous le soleil. Il y
 „avoit une petite ville et peu de gens de-
 „dans; un grand roi vint l'assiéger, et bâ-
 „tit de grands forts contre elle. Mais il
 „se trouvoit dans la ville un homme pauvre
 „et sage, qui la sauva par sa sagesse. Alors
 „j'ai dit: La sagesse vaut mieux que la
 „force.

Les forces de l'esprit ont un grand
 avantage sur celles du corps. Celles-ci
 n'atteignent qu'une certaine mesure; elles
 ont leur terme. Un homme pourroit at-
 teindre la force du cheval, ou si vous vou-
 lez, celles de l'éléphant; mais enfin, il
 ne sauroit aller au delà. Les forces de
 l'esprit au contraire, sont en quelque sorte
 infinies. On vient d'annoncer dans les
 papiers publics une machine, où la force
 est à la charge comme quatre cens à un;
 c. à d. où une force de cent livres lève un
 poids de quarante mille. Mais qui oseroit
 dire, que c'est là le dernier terme, et
 qu'on ne trouvera pas encore une force
 dix fois plus grande. Les forces de l'esprit
 s'appliquent à tout. Les forces corporelles
 sont de peu d'usage, dans la navigation,
 dans les arts, dans les métiers, dans tout
 ce qui demande de la dextérité, de la fines-
 se, dans toute opération composée, qui
 exige un plan et des combinaisons. Les
 forces du corps ne sont presque point en
 notre pouvoir, et il nous est peu possible

de les augmenter. Il dépend entièrement de nous de cultiver notre esprit, et de faire des progrès sans fin. L'homme plus fort ne sauroit communiquer aucune partie de sa force aux autres; elle n'est que pour lui. Mais les forces de l'esprit se communiquent de proche en proche, aux générations suivantes, aux siècles futurs, et aux contrées les plus éloignées. Il ne nous reste aucune trace de la force gigantesque d'Hercule et de Milon; mais celles d'Archimède et d'Euclide sont encore à notre usage; et cette force qu'ils nous ont transmise, nous met en état d'en acquérir de nouvelles, et de surpasser nos maîtres. Enfin dans l'opinion générale de l'immortalité de l'âme, nos forces se transmettent, et se perpétuent, pendant toute la durée de notre existence, au lieu que la force corporelle périt avec le corps, et se perd dans la terre.

Nous devons cet avantage inestimable de la raison, à la société. L'homme isolé n'a qu'un petit nombre de connoissances, relatives au cercle étroit de ses besoins. Le Groenlandois, le Huron, le Nègre, sont très bornés, et ne connoissent ni les arts, ni les sciences. Les peuples pasteurs sont également ignorans. C'est que ces peuples peu nombreux habitent d'immenses contrées, où chacun trouve aisément le nécessaire. Au lieu que dans nos pays, où les

les hommes entassés ne trouvent pas une nourriture suffisante, il faut recourir à l'art, pour rendre la terre plus fertile. Les terres se partagent, les voisins se heurtent; il faut mesurer les champs, faire des loix. Les hommes rapprochés se communiquent leurs connoissances; de là naissent des collections d'expériences, les arts. Les arts facilitent le travail, amènent le loisir et les richesses; de là nait le luxe; le gout se forme, embellit tout, et demande une industrie supérieure. Les parens prennent soin d'instruire leurs enfans. Ainsi l'esprit se cultive, et cette culture fait le dernier trait de la grandeur de l'homme; c'est qu'il se forme lui-même. La nature, qui a achevé tous ses autres ouvrages, n'a pour ainsi dire qu'ébauché l'homme, et lui a réservé l'honneur de s'achever lui-même.

SECTION XII.

Du Bonheur et du Malheur.

Malgré ses avantages, sa richesse et son pouvoir, l'homme est fort porté à la plainte. En effet, des maux de toute espèce l'accompagnent dès le berceau. Des maladies de toutes sortes l'affligent, et l'accablent quelquefois. Il est surprenant que l'homme, la créature la plus noble, la plus favorisée du Créateur, soit précisément

celui, qui a le plus à souffrir. Son enfance est beaucoup plus infirme et plus longue que celle des animaux, si j'ose m'exprimer ainsi. Dans tous les climats, chés les nations sauvages et policées, il est sujet à beaucoup plus de maladies que les bêtes. Mais pour s'en faire une juste idée, il ne faut pas lire un catalogue pathologique de toutes les maladies, et s'échauffant l'imagination, se les figurer comme réunies et acharnées sur un sujet, sur chaque homme, sur soi; se regarder comme une proie, et tous ces maux comme des chiens affamés, qui n'attendent que le signal de la dévorer. Il faut consulter l'expérience. Celle-ci nous dit, que l'état habituel de l'homme, c'est la santé, et que la maladie n'est qu'un accident assez rare, et qui seroit plus rare encore, sans l'intempérance, l'imprudence, les passions, l'anxiété des hommes. Il faut excepter de cette règle quelques infortunés, nés délicats par la faute de leurs parens, ou devenus tels par la mollesse ou les excès. Les peuples barbares, et ceux qui mènent une vie rude et grossière, sont rarement malades, et vivent assez longtems. Nous avons déjà vu les soulagemens qu'on trouve dans cette espèce de maux.

Les peuples barbares ne connoissent d'autre mal que la douleur, et ils savent ordinairement la supporter avec une patience étonnante et un courage incroyable. Le Canni-

Cannibale, tombé entre les mains des ennemis, voit en riant préparer le feu, où il va être rôti. Les plus cruels traitemens ne fauroient lui arracher une plainte, une parole de supplication; il chante et brave l'ennemi, en lui racontant les suplices qu'il a fait souffrir à ceux des leurs, qui sont tombés entre ses mains. Plus l'homme approche de cet état de barbarie, plus il a de force et de courage dans la douleur. Mais les personnes civilisées, accoutumées à une vie molle et délicate, y sont beaucoup plus sensibles. Tel se plaint, pour s'être égratigné le doigt. On peut apprendre à souffrir la douleur, quand on a désappris la patience naturelle. L'histoire nous parle d'hommes qui ont essuyé d'un visage gai les douleurs de la goutte. L'éducation peut aussi rendre l'homme insensible. A Lacédémone, on fouettoit les enfans sur l'autel de Diane, et plusieurs mouroient sous les coups, sans pousser une plainte, ni verser une larme. Un jeune garçon ayant pris un renard, et le tenant caché sous sa robe, se laissa déchirer le ventre par cet animal, plutôt que de le lâcher, ou de se découvrir, et tomba mort, sans qu'on s'en aperçut.

La pauvreté est un mal, inconnu partout ailleurs que dans les pays policés. Les peuples barbares de toutes les contrées, trouvent facilement le peu dont ils ont besoin. Le Groenlandois prend un chien marin,

rin, se couvre de sa peau, se nourrit de sa chair, se chauffe et s'éclaire de sa graisse. La femme bâtit la maison, avec les pierres et la terre, qu'elle trouve sur le lieu même. Rien ne lui manque, il ne peut connoître ni la pauvreté, ni la richesse, ni la disette. D'ailleurs, s'il vient à manquer de nourriture, parce que la pêche a été mauvaise, il s'en met peu en peine, il jeûne deux ou trois jours, ou mange ses habits et ses fouliers. Tous les peuples barbares en font autant.

Chés nous, c'est bien autre chose; nous ne savons pas jeûner, parce que nous ne l'avons pas appris; nous faisons tous les jours nos quatre repas, et s'il en manque un, nous voilà malades. Nous ne savons pas, comme le Groenlandois, prendre un morceau de poisson sec à la main; ou un chou, un concombre, comme le tartare; ou une poignée de ris, sans sel et sans graisse, comme le Nègre. Il nous faut du pain, des légumes, des graisses, de la viande, des boiffons artificielles. Et nous ne savons pas faire ces choses nous mêmes, nous ne les trouvons pas dans les champs, sur les arbres, dans les rivières, et nous n'osons y prendre ce qui s'y trouve. Il faut tout gagner par un travail équivalent et au delà. Car le travail de tous ceux qui produisent, doit équivaloir, 1. à la dépense de chacun; 2. à la portion de ceux qui ne produisent pas, c. à d. de toutes les personnes employées,

ployées au gouvernement, à l'instruction, au commerce, aux arts libéraux; 3. au superflu des riches, et 4. aux besoins publics. Ainsi il faut que chacun acquière ses besoins, par un travail au moins double. La grande population consomme les denrées, et la terre ne produit pas toujours avec une égale abondance; enforte que les denrées encherissent, et que le travail ne suffit pas au besoin, c. à d. aux choses, auxquelles on est accoutumé. Plusieurs font le même travail, partagent le gain, et ôtent le débit. Le boulanger ne prend pas des souliers pour du pain, parce qu'il n'a pas besoin de souliers aujourd'hui, ou que ces souliers ne l'accroissent pas; il lui faut de l'argent. Les souliers valent de l'argent, mais il faut que quelqu'un veuille les payer. De là vient que la pauvreté est un mal fort commun parmi nous. Le vêtement, le logement, toute notre manière de vivre, l'augmentent encore. Au milieu de nos immenses richesses, il n'y a peut-être personne, qui soit exempt de soucis; tandis que le Groenlandois et le Nègre ne les connoissent point. C'est que nous avons tous poussé nos besoins, au delà des bornes de nos richesses. Comparez notre table, notre ameublement, notre vêtement, nos maisons, à ceux des peuples, que je viens de nommer, et vous verrez la source de notre misère. Elle est dans notre richesse même.

Aussi

Aussi les pays policés, où régner les arts et l'abondance, sont les seuls, où l'aumône et la quête soient connues; les seuls, où la police soit chargée d'une foule de misérables de toute espèce, qu'elle nourrit au dépens du public. Ils sont aussi presque les seuls, où le vol soit connu. Qui volera, là où personne n'a rien, et où l'on trouve dans la mer, aux champs, ou sur les arbres, tout aussi aisément, que dans la maison voisine, les choses dont on a besoin?

La pauvreté n'est pas un mal insupportable. On trouve en général, plus de gaieté dans le pauvre peuple, que dans les riches ou les grands. Du moins sa joie paroît plus intime et plus naïve. Ceci peut avoir deux causes. On peut penser, qu'ils sont réellement plus gais, parce que le travail et la pauvreté ne leur permettent pas d'user le plaisir et le bien, qu'ils trouvent quelquefois; et par cela même ils le sentent mieux. Ces mêmes causes bornent leurs desirs, et l'ignorance les empêche d'en former de fort grands. Au lieu que le riche, accoutumé à tous les agrémens, n'a qu'un gout émouffé; de vastes desirs l'empêchent de jouir du bien présent; déjà si affadi par l'abus. D'un autre côté, il se pourroit que la gaieté fut égale de part et d'autre, mais que le pauvre lui laissât un libre cours; tandis que le riche, gêné par la décence, ne s'y livre que

que modérément, en sorte qu'elle éclate moins. Les peuples sauvages ne sentent pas la pauvreté, parce qu'ils ne connoissent pas les richesses. La pauvreté n'est qu'une comparaison.

La pauvreté en elle-même n'est pas un mal, mais l'apauvrissement en est un assés sensible. L'habitude des agrémens des richesses en aggrave la privation. Cependant on a vu des hommes supporter l'apauvrissement, avec courage et sans tristesse. Il faut mettre au même rang, tous les accidens qui apauvrissent, les incendies, les vols, les maladies, la cherté, la perte d'un père ou d'un mari. Tous ces accidens causent d'abord une vive douleur; mais cette douleur s'affoiblit, et s'évanouit avec le tems. On a vu bien des personnes les supporter avec indifférence. Les barbares et les pauvres ne craignent guères ni le vol, ni l'incendie, ni les banqueroutes.

Tous les hommes meurent, et tous perdent leur femme, leur mari, leur père, leur mère, leurs enfans, leurs amis. Cette douleur est une des plus cuisantes. Le tems l'apaise, et bien des personnes y sont peu sensibles. On en trouve aussi, qui voient aprocher la mort sans angoisse.

Un des plus grands maux de l'humanité, c'est la mutilation, ou la perte de nos membres, ou de nos sens. C'est un malheur

malheur d'avoir la vue foible, délicate, l'ouïe dure, d'être aveugle, sourd, muet, manchot, boiteux, bossu. Mais il en est à peu près de même que de la pauvreté; c'est une affaire de comparaison. S'il se trouvoit dans le monde un homme, qui eût un fixième sens, il nous estimeroit malheureux, d'en être privés. Nous ne sentons pas cette privation, parce qu'il ne se trouve personne autour de nous, qui ait un fixième sens. Mais si nous qui sommes réduits à cinq sens, nous nous trouvions tout-à-coup au milieu de plusieurs milliers d'hommes, qui en eussent un fixième, nous nous tiendrions malheureux. Cependant nous n'aurions rien de moins, que ce que nous avons, et dont nous sommes très satisfaits. Tel a la vue foible, et s'en plaint amèrement; mais il se trouveroit très heureux, très favorisé de la nature, s'il étoit né dans une contrée toute peuplée d'aveugles. Cependant, il n'auroit rien de plus qu'à présent. Le même raisonnement a lieu pour les manchots, les boiteux, les bossus, et même pour les aveugles et les sourds. Ainsi tous ces maux ne sont que comparaison sans réalité. Aussi ceux qui en sont atteints, n'en paroissent ni plus tristes, ni plus malheureux. La perte des sens ou des membres est d'abord douloureuse, mais l'impression s'efface. D'ailleurs il faut compter, que la plupart des accidens

de

de cette sorte, sont des suites de l'imprudence humaine. Ce qui aggrave le mal, c'est l'impuissance d'agir, et de se procurer le nécessaire; c'est que nous avons besoin de tous nos membres pour travailler. Le Nègre qui devient aveugle, le Lapon qui voit mal, n'en font pas plus à plaindre.

Nous avons vu que l'homme desire l'estime de ses semblables. Tout ce qui la lui rend douteuse, l'afflige et le tourmente. Et ces chagrins sont peut-être les plus fréquens. Bien des hommes ont su se mettre au dessus de ce mal.

Le desir est une des plus grandes sources de chagrin, parce qu'elle est universelle et intarissable. Il n'y a point d'homme qui n'ait des desirs, et en qui de nouveaux desirs ne prennent la place de ceux, qui s'évanouissent par l'impossibilité de les satisfaire, ou parce qu'ils sont remplis. Et ces desirs sont d'autant plus grands, et plus importuns, que l'homme a plus de pouvoir, plus de richesse, plus de connoissance et d'activité d'ame. Le Hottentot, l'habitant de la terre du feu ne les connoit pas.

Le desir fait un double mal; il fait oublier le bien qu'on possède, et grossit à nos yeux celui qui nous manque. L'oubli des biens que nous possédons est un mal continuel et très fâcheux. Tous les hom-

mes se plaignent, et leurs plaintes viennent, non tant de quelque mal, qu'ils souffrent, que de n'avoir pas telle ou telle chose, qu'ils desirent. Ils ont cent choses, préférables souvent à celles qu'ils souhaitent, mais ils n'y pensent pas; ils ne voient, ne sentent que la privation. Les plaintes ne tombent guères sur des privations réelles; on dit rarement: Hélas je suis borgne, manchot, foible; et jamais: je suis pesant, inepte. Mais on n'entend que ces plaintes: Je ne puis pas me procurer ceci ou cela, que mon voisin possède; je ne puis faire des épargnes; ce n'est plus comme autrefois. Ce desir satisfait, il en naît un nouveau. Or c'est le plus sûr moyen de n'être jamais content, que de compter toujours pour rien ce qu'on a, et de n'estimer que ce qu'on n'a pas. Cela vient de l'ignorance de la valeur des choses qu'on possède, et de celles qu'on desire.

La crainte de l'avenir tourmente assés souvent les hommes, surtout dès qu'il subsiste quelque cause, même éloignée, de mal. Bien des gens sont dans des appréhensions mortelles pendant un orage, et même avant qu'il monte, ou qu'il se forme. On en voit qui n'osent faire un pas, qui tremblent, qui ferment les yeux, qui se bouchent les oreilles, qui s'enlèvent sous leurs coussins; le seul bruit du tonnerre, la lueur des éclairs les trouble. C'est un effet de l'édu-

l'éducation. Les autres, moins agités, appréhendent au moins tous les accidens que la foudre peut produire, et qu'elle produit quelquefois. Ils se figurent la foudre tombant, fracassant, réduisant en cendres. C'est s'agiter gratuitement, car ces malheurs sont assés rares. Quand après une longue paix on parle de guerre, tout est en allarme, et l'allarme devient agitation, quand la guerre est déclarée, quand les troupes entrent en campagne. Les provinces les plus éloignées voient déjà des invasions, des pillages, des saccagemens de villes, des dégats de campagnes, la disette, les incendies. Que la saison soit un peu fâcheuse, on imagine tout ce qui peut en résulter: Que deviendrons-nous, si cela continue? dit-on. Les gens sages répondent: Cela continuera-t-il? Ce que vous craignez arrivera-t-il? Attendez, pour vous plaindre, et pour souffrir, qu'il y ait du mal; jusqu'ici, dequoi vous plaignez-vous? Les Lapons ne connoissent pas toutes ces craintes. J'ai déjà parlé des craintes superstitieuses.

Si d'un côté, les hommes craignent les maux à la moindre apparence, de l'autre, ils écartent ordinairement, durant le bien-être, toute idée de mal et d'accident, et ils comptent en quelque sorte, sur la durée et la perpétuité de leur état. Cela fait que les accidens les surprennent,



et que la surprise augmente la force du mal. S'il arrive que nous soyons réveillés la nuit par le tocsin, l'effroi nous saisit, nous glace, nous trouble. Si nous entendons l'allarme au milieu d'un orage, nous sommes moins épouvantés, parce que l'orage a déjà fait naître l'idée d'incendie. Si dans un grand embrasement, je vois le feu s'avancer lentement et de proche en proche vers ma maison, je ne serai point effrayé de la voir enfin saisie par les flammes, parce que je m'y attendois. Aussi les philosophes disent-ils, que pour maintenir la tranquillité de l'ame dans le malheur, il faut toujours s'y attendre; et l'un d'eux donne à un homme, qui revient de voyage, le conseil de penser, qu'il trouvera sa maison brulée, ses enfants morts, sa femme malade, ses biens perdus; afin de n'être pas surpris et déconcerté, de ce qu'il pourroit trouver. En un mot, les maux prévus sont infiniment plus légers, que les maux inopinés.

Ce qui sert encore à les alléger, c'est qu'on est tout préparé aux remèdes, ou aux adoucissimens. Celui qui est éveillé par le bruit des flammes qui consomment sa maison, peut à peine sauver sa vie et sa famille. Celui qui a vu venir le feu du voisinage, a déjà tout sauvé, avant que sa maison brûle.

Les

Les hommes desirent beaucoup, et ils espèrent ce qu'ils desirent. Mais comme leur espérance est souvent trompée, ils ont souvent des sujets de chagrin. L'espérance est sans doute une chose excellente, elle réjouit les hommes, et les anime. On peut même dire qu'elle vaut mieux que la possession. L'idée flatteuse d'un bien qu'on espère, cause bien plus de joie, que l'usage de ce bien, parce qu'elle ne nous en montre que les côtés agréables. Ainsi le jeune homme, qui desire un établissement, n'imagine que l'avantage d'être son propre maître, de commander dans une maison; que l'honneur et les revenus attachés à cet état; il ne connoit pas la gêne, les soucis, le travail, qui l'accompagnent. D'ailleurs, quel que soit l'objet de nos desirs, cet objet perd beaucoup de son prix, dès que nous le possédons. Nous ressemblons aux enfans, qui attendent les étrennes avec impatience, se réjouissent quand le tems vient, sont hors d'eux-mêmes en les recevant, et finissent par jeter le tout dans un coin.

Cette vivacité de plaisir, que donne l'espérance, aggrave la douleur de s'en voir frustré. C'est comme si on nous arrachoit un bien que nous possédons; c'est pis encore. Et cependant cela arrive si souvent, non seulement aux imprudens et aux téméraires, qui conçoivent des espé-

rances chimériques, ou qui négligent les moyens de parvenir à leur but. Cet accident arrive aux plus modérés dans leurs desirs, et aux plus sages dans leurs mesures. Un sage dit, que la bataille n'est pas toujours pour les forts, ni le prix de la course pour ceux qui sont agiles. Ainsi un homme prendra toutes les mesures pour réussir, et il ne réussira point. C'est que les circonstances ne lui seront pas favorables. Un autre, moins capable, réussit au delà de toute espérance, sans avoir pris aucune mesure. Le même sage dit, qu'un même accident arrive au sage comme au fou.

Dans toute entreprise il faut deux choses; la capacité de celui qui l'entreprend, et des circonstances favorables. Un coup de vent a plus d'une fois transporté la victoire d'un parti à l'autre. Pour vaincre à la course, il faut de l'agilité; mais il faut aussi un bon chemin. Si un caillou aigu blesse le pied de l'agile coureur, si la terre trop molle s'enfonce sous lui; l'autre, moins agile, emportera le prix. Un artisan est très habile, mais il est inconnu; ceux avec qui il vit, ne sont pas jugés compétens; ou il y en a d'aussi habiles que lui dans le lieu; ou il a des envieux, qui le décrient. Il ne peut parvenir, son habileté ne sera pas récompensée, son espérance le trompe. Aucune prudence ne peut faire naître les circonstances; son pouvoir
se

se borne à s'y prêter, et à les tourner à son profit. Voilà son avantage, que l'ineptie ne sauroit atteindre. Le chemin étant égal, le plus agile remportera le prix de la course; et dans les mêmes circonstances, la prudence et l'habileté triompheront de la bêtise et de l'imprudence.

Bien des hommes ont su se mettre au dessus du chagrin de l'espérance trompée. Instruits de l'incertitude de l'espérance, même la plus raisonnable, ils n'ont guères compté sur elle, et se sont toujours attendus à ses revers. En effet, dès qu'on sait d'avance, qu'on peut être trompé, on n'est pas trompé, et on ne s'afflige que médiocrement.

Les remords tourmentent ceux qui ont des crimes, ou des fautes honteuses à se reprocher.

Les hommes se chagrinent et se tourmentent souvent les uns les autres. Il y en a qui cherchent à nuire; et encore plus, qui nuisent par ignorance, par étourderie, par passion, en déchirant la réputation des hommes, en révélant leurs secrets, en traversant leurs desseins, et leur causant diverses incommodités. Le moyen de prévenir ces inconvéniens, c'est d'éviter d'offenser les hommes, et de chercher à gagner leur bienveillance. Le remède à ce mal, est la prévoyance, qui diminue tous les maux, et le courage, qui les supporte.

Il y a

Il y a des hommes de mauvaise humeur, ou malades, qui aiment à saisir le mauvais côté de toutes choses, qui refusent de voir ce qu'il y a de bon. Ils ne comptent, p. ex., pour rien l'abondance des grains, et crient de ce que le poisson manque. Ils font l'épuration de tout ce que l'humanité a souffert et souffre encore, dans toutes les parties du monde. La stérilité et les glaces de la nouvelle Zemble, les tremblemens de terre de Lisbonne, l'esclavage des Nègres aux Antilles; la tyrannie des petits rois de la Guinée, la peste de Constantinople, les fièvres, la pierre, la goutte, l'hydropisie, la mort prématurée des enfans et les infirmités de la vieillesse, les naufrages, la guerre; ils ramassent tout cela, en font un tableau, et puis déplorent le sort de l'humanité, comme si elle souffroit tous ces maux à la fois, dans chacune de ses parties. Il est pourtant clair, que l'habitant de la nouvelle Zemble, s'il y en a, n'a point été enseveli sous les ruines de Lisbonne, et que le Portugais ne gémit pas sous les chaînes du Nègre, ni ne tremble à cause des glaces du nord. Tous ceux-ci sont exempts de la peste de l'Asie. L'enfant qui meurt au berceau, ni le vieillard accablé d'infirmités, n'ont pas péri dans un naufrage, ou dans une bataille. Si l'on tiroit la somme des dettes d'une ville de cent mille habitans, cette somme seroit assurément considérable.

dérable. Mais que diroit le bourgeois, si on l'apostrohoit en ces termes: Pauvre malheureux, que vous êtes, vous devez un million! Je pense qu'il riroit de bon coeur. Et que pourroit-il répondre, si on lui disoit: Infortuné mortel! vous vous morfondrez dans le nord, vous êtes englouti sous les ruines de Lisbonne, vous gémissiez dans l'esclavage aux Barbades, vous êtes tyrannisé en Guinée, vous mourrez de la peste au Levant, vous périssiez dans un naufrage aux Indes, vous êtes tué dans une bataille au pied de vos murs!

Un homme allant promener, passe à côté d'un champ, où une vieille lioit des gerbes. Le grain étoit d'une grande beauté. La vieille raconte au passant, que des brigands ont commis quelques excès, dans un village voisin; que le magistrat les a fait poursuivre, qu'ils sont pris, et qu'on les va mener en prison. Eh bon Dieu, ajoute-t-elle, on ne voit et on n'entend que du mal! Mais, ma bonne, répondit l'autre, ces belles gerbes, que vous liez, font-elles aussi du mal? et la vigilance du magistrat, qui a déjà saisi les coupables, est-elle aussi du mal? Oh, si on veut le prendre par là...! répondit la vieille.

Cette mélancolie, qui noircit tout, n'épargne pas l'homme; elle crie, qu'il n'y a plus de bonne foi sur la terre, que

G g

les

les hommes sont traitres, méchans, fripons, cruels. Il est vrai qu'il y a des hommes de ce caractère. Mais il y en a aussi de bons. Passez par une rue fréquentée, vous ne verrez personne attaquer sans sujet les passans, les injurier, les maltraiter. Mais une pauvre vieille tombe de foiblesse, plusieurs s'empresent à la relever; un homme à un lourd fardeau à charger; plusieurs s'arrêtent, pour le lui mettre sur les épaules, même sans qu'il le demande. Des gens se battent, on accourt et on les sépare; un étranger demande le chemin, personne ne refuse de le lui montrer, on le conduit plusieurs centaines de pas. Entrez dans les maisons, vous verrez partout des meubles, des ustenciles empruntés des voisins; l'usage les use, et cependant les possesseurs les ont prêtés gratuitement. Un cheval prend le mors aux dents, un boeuf échappe au boucher, aussitôt cent mains s'offrent pour arrêter la bête. Un homme tombe dans la rivière, on s'empresse de le sauver, au péril de la vie.

Cette triste disposition à trouver partout du mal, et à méconnoître le bien, est très générale; presque tous les hommes péchent par cet endroit. Elle a sa source dans le mécontentement, dans l'ignorance du bien, dans l'habitude de la jouissance, et même dans une fausse piété. Bien des hommes

ils n'ont aucune idée précise. Ce qu'on pourroit dire de plus exact, c'est qu'ils cherchent le bonheur dans une jouissance perpétuelle, délicieuse, complete. Mais cette idée est absolument chimérique, et contraire à la nature de l'homme. La jouissance lasse, fatigue, et finit par le dégoût. Plus elle est vive, plus elle use les facultés, et plus la langueur qui la suit est accablante. Il lui faut du repos, des intervalles; et même on peut dire, qu'il lui faut du mal et de la peine, qui contrastent avec les biens, et en relèvent le sentiment. Le bien-être perpétuel tombe dans la langueur; et la variété des plaisirs, ne fait qu'accélérer l'épuisement. L'homme est donc absolument incapable d'un bonheur, qui consisteroit dans un délire perpétuel, dans un enchaînement continu de jouissances piquantes. Cet état est impossible.

Le grand nombre fait consister le bonheur dans les richesses; ils croient que le riche, et le riche seul, est heureux. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que personne ne veut s'avouer riche, et n'est ainsi nommé, que par ceux, qui ont moins que lui. Même ceux qui font des acquisitions, ou qui possèdent de grands biens, ne voient jamais la richesse, que dans des fortunes supérieures. Ils peuvent avoir raison, de ne pas se trouver riches; car la richesse
ne

ne consiste que dans l'excédent des facultés par dessus les besoins; or les desirs passent pour des besoins, et sont des besoins pressans. Or comme il n'y a peut-être jamais dans la vie un point, où les richesses excèdent les desirs, il ne peut se trouver aucun riche. Ce en quoi on se trompe, c'est d'espérer le bonheur dans un degré plus haut; car si on y parvient, les desirs croîtront toujours avec les facultés, et celles-ci n'égalent jamais ceux-là, en sorte que le bonheur ne peut jamais se trouver par cette voie. Aussi entend-on le riche se plaindre, autant et plus que le pauvre; il n'est pas heureux. Nous avons déjà parlé des peines, des embarras, des inquiétudes, que donnent les richesses.

Le seul moyen d'être riche, c'est de trouver l'équilibre des facultés et des desirs, ou l'excédence des premières. Il est fort indifférent après cela, que la masse des facultés soit petite ou grande. Le Groenlandois est riche, car il donne, sans difficulté, une partie de son souper, à son voisin, qui n'a rien, sans se mettre en peine de l'avenir. Cependant ses facultés sont bien bornées; mais c'est que ses desirs le sont encore davantage.

Comment atteindre cet heureux équilibre? Il ne dépend de personne d'égaliser ses facultés à ses desirs, en augmentant

toujours les premières. On n'acquiert pas des richesses comme on veut; et puis, que fert cet accroissement, si le desir croissant encore plus, se trouve toujours supérieur? Alexandre avoit conquis l'Asie, et ressentoit un déplaisir mortel, de ne pouvoir pas conquérir la lune. Ce n'est donc pas dans l'augmentation des biens, qu'il faut chercher la richesse, mais dans la modération des desirs. Celui qui ne pouvant élever ses facultés à la hauteur de ses desirs, rabaisse ceux-ci à la mesure de celles-là, est riche et heureux. Diogène étoit riche dans son tonneau; le Nègre l'est aussi avec une poignée de ris. Le premier, parce qu'il connoissoit la frivolité des richesses; celui-ci, par une heureuse ignorance de ces mêmes richesses. Tous les peuples ignorans et barbares, vivent contens à cet égard. Plus nos connoissances s'étendent, plus nos desirs s'étendent avec elles; jusqu'à ce que les premières ayent atteint leur plus haut période, auquel peu d'hommes parviennent, qui est de connoitre le peu de solidité des biens, leur valeur réelle, et leur impuissance à nous satisfaire. Ce haut degré de connoissance produit la même modération, le même bonheur que l'ignorance. Le moyen donc d'être content à cet égard, c'est, ou de ne rien connoitre, ou de connoitre parfaitement. Une demie connoissance ne produit que l'inquiétude et le trouble.

D'ail.

D'ailleurs les richesses ne peuvent contribuer au bonheur, que comme moyens, et par l'emploi qu'on en fait, et nullement par elles-mêmes. Robinson jette dans son ile, commence par enterrer son or, et va, au péril de sa vie, visiter les débris du vaisseau, pour en tirer, non de l'or, mais du pain, du grain, de la toile, des clouds, des planches. Le plus riche trésor demeure inutile, à moins qu'on n'en dépense quelque partie, et tout ce qui demeure enfermé, est nul. On ne peut donc chercher dans les richesses, que leur usage, et celui qui conduit par le plus court chemin au bonheur, c'est le plaisir, dont nous avons déjà parlé. Voici encore une leçon remarquable du sage, que nous avons déjà cité.

„Vanité des vanités, tout est vanité.
„J'ai été roi d'Israel, et je me suis dit:
„Jouïssons de la vie. Je me suis procuré
„toutes sortes de délices, sans abandonner
„pourtant la sagesse et la modération. J'ai
„acquis des meubles précieux, bâti des pa-
„lais, fait des jardins, des viviers, des
„jets d'eau. J'ai en une foule de dome-
„stiques et d'esclaves, de nombreux trou-
„peaux de toutes sortes. J'ai fait amas
„d'or et d'argent, de joyaux et d'autres
„choses précieuses; j'ai eu quantité de
„chanteurs et de joueurs d'instrumens.
„J'ai été plus riche en toutes choses,
Gg 4

„qu'aucun des rois mes prédécesseurs.
 „Enfin je n'ai rien refusé à mes yeux, de
 „tout ce qu'ils ont désiré, je n'ai épargné
 „aucune joie à mon coeur. Et j'ai vu,
 „que tout cela est vanité, et que j'avois
 „pris bien des peines inutiles.”

Il en est des titres, des grandeurs, comme des richesses; celui qui ne les possède pas, les regarde comme un bien digne d'envie; et celui qui en est décoré, ne voit le bonheur, que dans les grades au dessus du sien. Il est certain que les grands ont leurs avantages; même les titres les plus vains obtiennent des respects, des distinctions, des préférences; et cela est toujours flatteur. Mais celui qui y est accoutumé, ne les goûte plus; elles sont pour lui une espèce de besoin, dont la privation l'affligeroit, mais qui ne le réjouit pas. Celui qui met pour la première fois un plumet, une dragonne, une croix, un cordon, y regarde plus d'une fois le jour, comme un enfant qui met un habit neuf; mais à la longue, il n'y regarde plus, et il les porte comme son chapeau ou ses souliers, et il ne sent plus, que le fardeau de sa grandeur.

Car il n'y a point de grandeur, de titre, de charge, qui n'impose des devoirs. Il est bien juste, qu'on ne puisse obtenir les honneurs de l'état, qu'en le servant.

Or

Or tous ceux qui servent l'état, sont responsables à des supérieurs, de l'exécution de leurs devoirs, et de tous les désordres, qui résultent de leur négligence. Pendant que le soldat repose dans sa tente, son chef veille, forme des projets, fait des plans pour la sûreté commune, et les besoins de toute l'armée. Le capitaine est responsable pour chacun de ses soldats, de leurs négligences, de leurs désordres, de leur défection. C'est le magistrat, qui est chargé de procurer le repos public; le citoyen n'a d'autre affaire que d'en jouir. Celui-ci travaille quand il veut, et quand ses besoins l'y appellent; et s'il quitte son travail, personne ne lui demande: Pourquoi le faites-vous? L'homme en charge est obligé d'expédier les affaires, au tems marqué par ses supérieurs, et on ne s'informe pas, s'il peut achever dans la journée, ou s'il lui faudra prendre sur son repos. S'il a une fête dans sa famille, il faut qu'il quitte la fête, pour se mettre à l'ouvrage. Et s'il n'acheve pas, des reproches piquans, l'amende, sont la peine de sa négligence, sans qu'on s'informe, quelle en est la cause. Un homme en charge marioit sa fille. Le roi demanda l'expédition d'une affaire; il fallut que le père et le nouveau marié travaillassent; ils achevèrent au moment que l'ecclesiastique alloit venir; et s'ils n'avoient pas eu fait, il auroit fallu travailler

Gg 5

toute



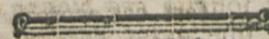
toute la journée. Cela n'arrive point à un artisan. Plus les grades sont élevés, et plus les charges sont importantes, et plus, par conséquent, la gêne y est considérable. Et comme ils approchent d'autant plus près du souverain, l'œil du maître, des ordres absolus aggravent la contrainte, et la disgrâce est d'autant plus redoutable. Même la condition des princes est périlleuse. Gustave Vasa fouilla, pour vivre et pour se cacher, les mines de Dalecarlie, Charles premier perdit la tête sur un échafaut; bien des rois et des reines, des princes et des princesses ont péri en prison.

On voit par là que le bonheur ne consiste pas dans les biens extérieurs, mais dans la manière de les posséder et d'en jouir, et que toutes les situations offrent à l'homme des facilités et des difficultés à peu près égales, enforte qu'on peut trouver le bonheur, dans une condition, comme dans l'autre. Quant aux maux, on peut apprendre à les supporter, et alors ils sont incapables de troubler la sérénité de l'ame. Ainsi le bonheur est en nos mains, mais il faut savoir se le procurer. Une connoissance exacte de la valeur, de la durée, de la solidité des biens, et du poids des maux, une ame courageuse, des desirs modérés. En voilà les moyens.

Celui.

Celui-là est heureux, qui sachant jouir des biens qu'il possède, en connoit et en supporte les imperfections, et souffre les peines inévitables avec courage; qui fait trouver dans un travail assidu, un préservatif assuré contre les langueurs de l'ennui. Qui ayant acquis par l'exercice, le gout du travail, fait jouir du travail même, et mettre au rang des jouissances, les biens dont il use chaque jour, pour satisfaire à ses besoins; qui goute son repos, ses aliments, son travail, la société et la solitude tour à tour, selon les occurences. Or on voit, que cette félicité dépend plus des dispositions de l'homme, que des circonstances qui l'environnent. Jesus remettant avec tranquillité son ame entre les mains de Dieu son père, étoit heureux sur la croix. Le bonheur dépend de nous, et sa source est en nous.

On appelle quelquefois bonheur, l'acquisition inespérée d'un bien conforme à nos desirs. On voit bien que ce n'est pas la peine de prodiguer ainsi ce beau nom. Le bonheur est un état habituel de contentement; et celui-là ne dépend point du hazard.



Imprimé chés la Veuve Bindfeil
à Wolfenbüttel.

XII

revoir, car à le plus à l'origine, son caractère
est beaucoup plus métrique et plus régulier
que celui des romans, il s'agit de l'histoire
d'un pays, de tous les climats, de tous les usages
de tous les siècles et de toutes les nations.
Il est sujet à toutes les maladies que les siècles
ont vues, et il est une juste idée, il ne
peut être qu'un catalogue pathologique de
toutes les maladies de l'humanité. L'im-
pression est faite comme d'habitude et
sur papier blanc, au chaque roman
est précédé d'une préface, comme une préface
de l'ouvrage, et les deux premiers
ont été imprimés à la fin de l'ouvrage.



M 2450

S

AB: M 2450

Ha 613^K

K



HISTOIRE
DE
L' HOMME.

PAR M. VILLAUME.



Seconde édition.

À Wolfenbüttel
dans la librairie des écoles.
1786.

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

Centimetres

Inches

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

8